AD

Sir L. Dundrum Co 1869

SANS QUEUE NI TÊTE

PQ
1341
.T43
1860
SMRS

REVUE A L'ENVERS, ON COMMENCERA PAR LA FIN

TROIS ACTES, DIX-HUIT TABLEAUX

PAR

TH. COGNIARD ET CLAIRVILLE

Musique de MM. J. NARGEOT et J. BOUCHER

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des VARIÉTÉS, le 17 décembre 1859.

PARIS

MICHEL LEVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1860

— Tous droits réservés. —

Distribution de la pièce.

M. CANARDIN	MM. LECLÈRE.
ANDOCHE. LANTURLU. ORPHÉE....	LASSAGNE.
LORRIN. UN BRACONNIER. BERGERIN. LE COMTE.	ALEX. MICHEL.
PIERRE LAMBERT. UN TAMBOUR MAJOR. BARNUM. BLONDIN. CABRITO. ANDRÈS.	CHRISTIAN.
NÉRESTAN. CERPOULOT.	CH. POTIER.
FARAMBOLE. LA RAVADEUSE. PAPILLON. RIBEIRO.	RAYNARD.
GANDINET. UN MONSIEUR NERVEUX.	GRENIER.
UN MONSIEUR. RABOULOT. BOBINET. POLICHINELLE.	F. HEUZEY.
UN ANGLAIS. LE DOCTEUR HOMŒO. ROTHOMAGO.	E. THIERRY.
RIGOLO. PLUTON.	TISSIER.
UN FIGARO. UN OFFICIER. PIERROT. LE FRANÇAIS.	J. BAZIN.
UN PACHA. POIVRIER. DOCTEUR ALLO.	CH. BLONDELET.
LE CHEVALIER D'ASSAS.	PASTELOT.
UN NÈGRE. UN BOTTIER. L'ANGLAIS.	DELIÈRE.
LE DICTIONNAIRE. ARLEQUIN. UN DANSEUR.	J. BOLZÉ.
MARTEAU. UN SAPEUR. UN FAUCHEUR. UN COSTUMIER.	CHARIER.

FRAPPART. DEUXIÈME MONSIEUR. UN PORTEUR D'EAU. UN DÉCORATEUR.	LEMONNIER.
LE ROI D'YVETOT. L'AMOUR. HUBERT. UN VIEUX MONSIEUR. PREMIER PAYSAN. UN TRUQUEUR.	VIDEIX.
MONNERON. UN DIRECTEUR. UN COMMISSIONNAIRE. FRANÇOIS.	PROVOST.
UN GARÇON MARCHAND DE VIN. DEUXIÈME PAYSAN.	THÉODORE.
UN RESTAURATEUR. UN DÉMON.	ALBERT.
MICAEL L'ESCLAVE	LUCIEN.
LAPEYROUSE.	DAVID.
LA CARTE GÉOGRAPHIQUE. GENEVIÈVE.	Mes. ALPHONSINE.
PICHENETTE.	BOIGONTIER.
MADAME DE BELLEVILLE. LA REINE PICOTINE.	BADER.
LE VIN A QUATRE-SOUS. LE BOULEVARD DU TEMPLE.	DAUDOIRD.
MADAME DES VERTUS. MIMI BAMBOCHE. EURYDICE.	DURAND.
PREMIÈRE AURORE.	Mlles. GERVAIS. LEBLANC.
L'AMOUR	ABINGDON.
LE PRADO. AIGUILLONNETTE.	A. HENRY.
DEUXIÈME AURORE	A. DESCLÉE.
CHLOÉ MADAME RIGOLO.	SOPHIE.
LE CASINO. CRICRI.	FÉLICIE.
UN GÉNIE. LE CONCERT MUSARD. DEUXIÈME PATRE.	SUZANNE.
MADAME DU MAINE. TROISIÈME AURORE. UNE DANSEUSE.	DAHMEN.
LA PLACE DU CHATELET.	DE GÉRAUDON.
LA PÉNÉLOPE NORMANDE	HÉLÈNE.
MADAME D'ENFER. COLOMBINE.	MOISE.
MADAME DE L'ÉTOILE. UNE BONNE. PREMIER PATRE.	DORLÉANS.
MADAME DE CHARENTON. MADEMOISELLE RIGOLO.	CLOTILDE.

MADAME DE BERCY. BOURDONNANTE. TROISIÈME MIMI BAMBOCHE.	JEANNE.
MADAME DE MONTMARTRE. SIXIÈME AURORE.	ANNA.
MADAME DE CLICHY. CINQUIÈME MIMI BAMBOCHE.	JULIA.
MADAME DE MONTPARNASSE. SEPTIÈME AURORE.	DEROSNAY.
QUATRIÈME AURORE	HENRIETTE.
AGLAÉ	ALICE.
ROSINE. CINQUIÈME AURORE.	TOURTOIS.
MADAME DU COMBAT. DEUXIÈME MIMI BAMBOCHE.	AIMÉE.
ÉMERAUDINE. QUATRIÈME MIMI BAMBOCHE.	CÉCILIA.
LA NIÈCE	COLOMBE.
UNE VIVANDIÈRE	MATHILDE.
UNE DAME	LÉONIE.
UNE ANGLAISE	CONSTANCE.

DEMOISELLES DE SALLE, CURIEUX, GUÊPES, ORPHÉONISTES, MIMI BAMBOCHES, MASQUES, DÉMONS, ETC.

AU CINQUIÈME TABLEAU.

La Polka des Baisers.

Dansée par mesdemoiselles Félicie, Suzanne, Dahmen, Moïse, Dorléans, Clotilde, Julia, Jeanne, Derosnay, Henriette, Anna, Aimée.

AU DOUZIÈME TABLEAU.

Les Virtuoses comiques.

Par les frères Bryan et Conby. Grande ascension sur le Niagara, exécutée par M. Christian.

AU DIX-HUITIÈME TABLEAU.

La Descente de la Courtille aux Enfers.

Terminée par un grand quadrille, dansé par tous les artistes de la Revue.

SANS QUEUE NI TÊTE

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Le décor est celui qu'on voit d'ordinaire à la fin d'une revue ou d'une féerie.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

Une quinzaine de PERSONNAGES sont en scène, formant le charteron, comme cela se pratique au moment du vaudeville final. On voit DES GÉNIES, DES PAYSANS, UN GANDIN, UNE SULTANE, UN FIGARO, UN PACHA, ETC., ETC.

CHOEUR.

Air : *Aux Mélodrames nouveaux.*

LE FIGARO.

Le Chinois est effrayé,
Car ce peuple immonde...

TOUS, en chœur.

Le Chinois est effrayé,
Car ce peuple immonde.

LE FIGARO.

S'ra, pas nos canons, rayé
D' la carte du monde.

TOUS.

S'ra, par nos canons, rayé
D' la carte du monde.

UN PACHA, costume burlesque.

Dans l'aérostat poisson
J' mont' l'autre semaine.

TOUS.

Dans l'aérostat poisson, etc.

LE PACHA.

Pour l'Ain j' partais en ballon,
Et j' tombe en bas d' l'Aisne.

TOUS.

Pour l'Ain j' partais en ballon, etc.

UN GÉNIE, au public.

Air : *Et voilà comme tout s'arrange.*

Grâce, Messieurs, pour nos couplets,
Vous venez de voir cet ouvrage,
Et si vous êtes satisfaits,
Qu'un doux bravo nous encourage...

UN MONSIEUR, se levant tout à coup au balcon.

Comment, comment! satisfaits ?.. satisfaits de quoi ? Encourager quoi ?... Est-ce que c'est le vaudeville final que vous nous chantez là ?

LE GÉNIE.

Oui, Monsieur.

LE MONSIEUR, tirant sa montre.

Ah çà, j'ai donc dormi ?... Mais non, il n'est que huit heures moins un quart.

LE PACHA.

Je vais vous dire, Monsieur... On trouve toujours que nos revues de fin d'année sont trop longues, et c'est pour éviter ce reproche...

LE MONSIEUR.

Ah ! par exemple ! elle est un peu forte, celle-là ! Est-ce que vous croyez que nous allons nous contenter d'un vaudeville final ?

LE FIGARO.

Je ne sais pas pourquoi, Monsieur, vous seriez plus difficile que les journalistes.

LE MONSIEUR.

Comment cela, Monsieur ?

LE FIGARO.

Tous les ans, les journaux prétendent que nos revues n'ont ni queue ni tête ; que c'est un galimatias très-spirituel, mais parfaitement idiot; que ce genre d'ouvrage, exploité jadis par Piron, Lesage et Regnard, n'est plus de mode; enfin, que ce n'est pas littéraire, et que Racine faisait des pièces incontestablement meilleures. Certainement, je ne voudrais pas dire du mal de Racine, mais jamais il n'eût été capable de faire : *Ohé ! les p'tits agneaux.*

LE MONSIEUR, vivement.

Oh ! pour cela, je suis de votre avis... mais où voulez-vous en venir ?

LE FIGARO.

A ceci : qu'un journaliste de nos amis nous a conseillé de commencer par la fin pour éviter les longueurs.

LE MONSIEUR.

Il y avait encore un meilleur moyen : c'était de ne pas commencer du tout...

LE PACHA, à ses camarades.

Voyons, Messieurs, disons la vérité. (Au monsieur.) Les auteurs

nous avaient donné à tous des scènes de revue que nous avons apprises séparément ; mais quand il s'est agi de les réunir, personne n'a voulu ni commencer, ni finir. Alors qu'a fait notre très-spirituel directeur ?... Il a jeté toutes les scènes dans un grand panier ; on a remué la Revue comme une salade, et l'on a tiré au sort. C'est le vaudeville final qui est sorti le premier... et...

LE MONSIEUR.

Ah ! très-bien, très-bien !... Vous commencez par la fin, et vous finirez par le commencement ?

LE PACHA.

Pourvu que vous y trouviez votre compte...

LE MONSIEUR.

Ah ! comme ça, monsieur le pacha, ça m'est parfaitement égal, et à ces messieurs aussi, je suppose. — Pardon, charmant génie, de vous avoir interrompu, votre petit costume est très-gentil : c'est de Ballue, n'est-ce pas ?

LE GÉNIE.

Oui, Monsieur; mais on n'a pas mis assez de paillettes.

LE MONSIEUR.

L'éclat de vos yeux nous suffit; continuez votre couplet, qui commençait d'une façon neuve et originale. (Il se rassied.)

LE GÉNIE, au public; il recommence le couplet.

Grâce, Messieurs, pour nos couplets,
Vous allez entendre l'ouvrage,
Et, si vous êtes satisfaits,
Qu'un doux bravo nous encourage.
De nos deux auteurs réunis,
C'est à qui sera le plus bête ;
Mais, fussiez-vous de leur avis,
Ne dites pas à vos amis :
Que la pièce n'a ni queu' ni tête. (*bis en chœur.*)

(Tous les acteurs saluent et le rideau commence à baisser, lorsque l'on voit paraître M. Canardin.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CANARDIN.

CANARDIN, entrant.

Un instant ! Ne baissez pas, ne baissez pas ! (Le rideau se relève. Aux acteurs.) Vous pouvez vous retirer ; ce que j'ai à dire ne tient pas à l'économie de la pièce... (Au génie.) Charmant génie, vous pouvez vous retirer, mais ne vous éloignez pas. (Tous les acteurs sortent de la scène. Au public.) Messieurs, vous n'êtes pas sans avoir lu dans tous les journaux qu'un célèbre acrobate, nommé Blondin, faisait des sauts périlleux sur une corde *roide*, suspendue au-dessus des chutes du Niagara ? Eh bien ! Messieurs, il n'y a pas eu plus de corde que de sauts... Ah ! je

me trompe, si fait, il y a eu des sots... ceux qui ont cru à ce puff américain... j'étais du nombre, et pour que ce nombre ne grossisse pas, j'ai cru devoir vous annoncer tout de suite que M. Blondin n'est qu'un canard de l'autre monde. J'ai bien l'honneur de vous saluer. (Il salue et dit :) Au changement! (Il sort. Le théâtre change et représente la campagne.)

DEUXIÈME TABLEAU.

SCÈNE III.

MESDAMES DE L'ÉTOILE, DE BERCY, DE CHARENTON, DE CLICHY, DE MONTMARTRE, DE MONTPARNASSE, DU COMBAT.

MADAME DE L'ÉTOILE, arrivant la première.

RÉCITATIF.

A Romainville... enfin, j'y suis!
Et, je le vois, j'arrive des premières...
Vite appelons mesdames les Barrières,
Que l'on voudrait éloigner de Paris.

(Elle sonne dans un cor. Toutes les Barrières accourent.)

LES BARRIÈRES.

Air des *Premières armes du Diable.*

Vite, rendons-nous
A ce rendez-vous;
Par diverses routes,
Nous accourons toutes,
Et, nous le jurons,
Nous résisterons.

MADAME DE CLICHY.

Comment vous portez-vous, madame
De Bercy?

MADAME DE BERCY.

Mais assez bien, et vous, madame
De Clichy?

MADAME DU COMBAT.

Je viens, puisque l'on me réclame
Au débat :
Vous aurez avec vous madame
Du Combat.

MADAME DE CHARENTON.

La mesure, je le proclame,
A du bon.

MADAME DE BERCY, à madame de l'Étoile.

Elle est toquée.

MADAME DE L'ÉTOILE.

Oui, c'est madame
Charenton.

TOUTES.

Vite, rendons-nous
A ce rendez-vous;
Par diverses routes,
Nous accourons toutes,
Et, nous le jurons,
Nous l'emporterons!

MADAME DE MONTPARNASSE.

Comment, madame de l'Étoile, nous ne sommes que sept?

MADAME DE L'ÉTOILE.

Sept sur cinquante-neuf!

MADAME DE MONTMARTRE.

Il me semble pourtant que lorsqu'il s'agit du congrès des Barrières...

MADAME DE BERCY.

De ces pauvres Barrières que l'on veut repousser au delà des fortifications.

MADAME DE CHARENTON, d'un air toqué.

Quant à moi, Barrière de Charenton, je trouve le projet très-burlesque, et je vote pour.

Air : *Le Luth galant.*

Quand Charenton des fous est le pays,
Pourquoi les fous sont-ils tous à Paris?
C'est donc à Charenton que Paris devrait être;
Mais Paris est trop grand, et, ne pouvant admettre
Paris à Charenton, on a bien fait de mettre
Charenton dans Paris. (*bis.*)

MADAME DE MONTPARNASSE.

Mais que vais-je devenir dans Paris, moi, madame de Montparnasse? Le mont Parnasse, le temple d'Apollon, dans cette ville où l'on ne chante plus que *les Bottes de Bastien*, et *monsieur Gnouf, Gnouf!*... Je vote contre.

MADAME DE CLICHY.

Et moi aussi!... Reculer la Barrière de Clichy? Elle qui n'a jamais reculé, mille cartouches!

MADAME DU COMBAT.

C'est impossible !.. et quand nous serons toutes rassemblées...

MADAME DE L'ÉTOILE.

Ah! Mesdames, je dois vous prévenir que mesdames de Pantin et de La Villette ne viendront pas... Elles m'ont écrit.

MADAME DE CHARENTON.

Ah! c'est dommage!

MADAME DE BERCY.

Moi, je ne trouve pas... En voilà deux que l'on fait bien de reculer.

MADAME DE MONTPARNASSE.

Ah! voici venir une des retardataires.

TOUTES.

Air connu.

Oui, c'est la Barrièr' du Maine,
Elle est dans un drôl' d'état!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MADAME DU MAINE, puis MADAME DE BELLEVILLE, MADAME D'ENFER et MADAME DES VERTUS.

MADAME DU MAINE.

Ah! je me soutiens à peine...
Ah! le brigand, le scélérat!
Un architecte, sans décence,
Est venu fort peu galamment
Mesurer ma circonférence,
Pour rétablir l'alignement.

TOUTES.

Ah! pauvre Barrièr' du Maine,
Elle est dans un drôl' d'état!
Il faut, en voyant sa peine,
De nouveau songer au combat.

MADAME DE BELLEVILLE, entrant.

Air : *Encore une lichette* (DONVÉ.)

Comme vous on m'exile :
Rageuse comme vous,
Madam' de Belleville
Accourt au rendez-vous.
Car nous sommes trop fières,
Pour plier les genoux... (*bis.*)
Mesdames les Barrières,
Déployons nos bannières;
Mesdames les Barrières,
Corbleu! morbleu! révoltons-nous!

MADAME DE L'ÉTOILE.

A la bonne heure! voilà un langage...

MADAME DE CHARENTON.

Un vrai langage de barrière.

MADAME DE BELLEVILLE.

Qui, moi, m'éloigner de mes guinguettes, du grand salon

du papa Desnoyers? Ne plus entendre l'orchestre du Sauvage, ne plus dîner aux Barreaux-Verts, ne plus me régaler au Moulin de la Galette? est-ce que c'est possible!

TOUTES.

Non, non, c'est impossible!

MADAME DE BELLEVILLE.

Air : *Ce n'est qu'au Lion-d'Or.*

Quoi! vous vous tairez,
Joyeux échos de Belleville,
Ou vous deviendrez
Maniérés
Et timorés.
Oui, c'est arrêté,
Et l'on va, dans la grande ville,
Par moralité,
Emprisonner votre gaîté.
De l'île d'Amour,
Déjà l'on fait une mairie,
Et, depuis ce jour,
C'est un grave et triste séjour.
Dans ce restaurant,
Avant que l'on ne s'y marie,
Il est évident
Que l'on s'embrassait plus souvent.
C'était là, jadis,
Que Paul de Kock, d'après nature,
Peignit les commis,
Et les grisettes de Paris;
Sans courir après,
Quand il cherchait une aventure,
Il disait : je vais
La trouver aux Prés-Saint-Gervais.
Mais tout est fini,
Plus de baisers sous la charmille,
Désormais, d'ici,
Le carnaval même est banni.
On supprime aussi
La Descente de la Courtille,
Ce joyeux torrent
Où Chicard criait : En avant!
Il faut dire adieu
Aux bals de Fabre et d'Idalie;
Plus de cœurs en feu,
De gais refrains et de vin bleu.
Tout s'anoblira
Et, dans Belleville anoblie,
On s'amusera
Comme on s'amuse à l'Opéra.
Paris grandira,
Mais de cette ville embellie,

Les plaisirs, je crois,
S'éloignent avec les octrois.
Lorsque nous voudrons
Chercher l'amour et la folie,
Nous reculerons
Jusqu'aux fortifications.
Pour vous conserver,
Joyeux échos de Belleville,
Pour vous préserver
Je veux ici me soulever.
(Aux Barrières.)
C'est bien arrêté !
Ne souffrons pas qu'on nous exile.
Pas de lâcheté,
Défendons notre liberté!

TOUTES.

Bravo! Bravo! (Ici un grand bruit de chaînes et de tonnerre. — Toutes effrayées.) Qu'est-ce que cela?...

CHŒUR.

Air de *Robert le Diable*.

Ah ! je tremble!
Il me semble
Entendre un bruit de fer.
Quell' barrière
Sort de terre ?

MADAME D'ENFER, apparaissant du dessous.

La Barrière d'Enfer!
Ce vacarme
Vous alarme ;
Mais, rassurez-vous.
Qu'on me suive,
Car j'arrive
Porter les grands coups.

TOUTES.

Porter les grands coups.

MADAME D'ENFER.

A mon nom redoutable,
Qu'on tremble, morbleu !
La barrière du diable
Ne craint pas le feu.

REPRISE ENSEMBLE.

LES BARRIÈRES.

Ah ! ah! ah! ah! ah! ah!
Ce vacarme
Nous alarme ;
Mais, rassurons-nous,
Qu'on la suive,

Elle arrive
Porter les grands coups.

(Elles vont sortir sur les pas de madame d'Enfer, lorsque la ritournelle de l'air suivant les arrête.)

TOUTES, regardant au dehors.

Air :

Mais par cette avenue,
Pour nous rejoindre aussi,
Quelle est cette ingénue
Qui nous arrive ici ?

MADAME DES VERTUS, arrivant en s'essuyant les yeux.

Hi ! hi ! hi ! hi ! (*bis.*)

MADAME DE BELLEVILLE.

Voyons, voyons, calme-toi !

MADAME DES VERTUS.

Que je me calme ! moi, la Barrière des Vertus !... Mais, si l'on me recule aux fortifications, voilà les Vertus livrées aux Parisiens... Ça sera gentil !

Air des *Reines des bals publics* (J. NARGEOT.)

Je défendais un tout petit village,
Où par chacun le devoir est compris,
Où tout le monde est vertueux et sage...
On fait entrer les Vertus dans Paris !
On n'y voyait que des femmes fidèles,
On n'y voyait que de tendres maris;
Vous m'en direz, avant peu, des nouvelles...
On fait entrer les Vertus dans Paris !
Le travail seul était une ressource;
Là, pas le jeu, pas de gens appauvris;
Nos paysans vont aller à la Bourse...
On fait entrer les Vertus dans Paris !
Je protégeais mainte chaste rosière
Qui de l'honneur savait gagner le prix;
Adieu la rose et le baiser du maire...
On fait entrer les Vertus dans Paris !
Tous nos tendrons qui, d'un air si tranquille,
Dansaient en rond sur les gazons fleuris,
Voudront bientôt danser comme à Mabille...
On fait entrer les Vertus dans Paris !
En assistant à certains mélodrames,
Ceux qui verront tromper tant de maris,
A leur retour, chez eux, battront leurs femmes...
On fait entrer les Vertus dans Paris !
Bref, les vertus vont toutes disparaître;
Adieu sagesse !.. et, le soir, au logis,
Personne, hélas ! ne rentrera peut-être,
Quand les Vertus entreront dans Paris !

TOUTES.

Bref, les vertus vont toutes disparaître, etc.

MADAME DE MONTMARTRE.

Elle a raison, sapristi!

MADAME DE MONTPARNASSE.

Et nous souffririons tout cela?

MADAME D'ENFER.

Enfer et damnation!

MADAME DE BELLEVILLE.

Jamais!

TOUTES.

Jamais!

MADAME DE L'ÉTOILE.

Prenons un parti.

MADAME DE BERCY.

Tant pis pour les absentes!

MADAME DU COMBAT.

Ne voyez-vous rien venir?

MADAME DU MAINE.

Rien... Ah! si fait, un petit jeune homme qui accourt de ce côté, l'air effaré.

MADAME DE BELLEVILLE.

Attendez donc!.. Je le reconnais, c'est le Vin à Quatre-Sous.

MADAME DE CHARENTON.

Ah! l'infortuné! je comprends son chagrin.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE VIN A QUATRE-SOUS, costume allégorique.

Air du *Vin à quatre sous.*

CHŒUR.

Mesdames, liguons-nous
Contre tant d'injustices;
Soyons les protectrices
Du Vin à Quatre-Sous;
Il a besoin de nous,
Offrons-lui nos services.

LE VIN A QUATRE-SOUS, entrant.

Protégez le Vin à Quat'-Sous,
L' Vin à Quat'-Sous n'espèr' qu'en vous;
Mesdames, songez que sans vous
C'en est fait du Vin à Quat'-Sous.
L' Vin à Quat'-Sous n'est pas méchant;
L' Vin à Quat'-Sous est votre enfant;
Et puisqu'il ne s'rait rien sans vous,
Défendez le Vin à Quat'-Sous.

ENSEMBLE.

Protégeons le Vin à Quat'-Sous.
L' Vin à Quat'-Sous n'espèr' qu'en nous,
Mesdames, songeons que, sans nous,
C'en est fait du Vin à Quat'-Sous.

MADAME DE BELLEVILLE.

Encore une victime que le Destin frappe avec nous!

LE VIN A QUATRE-SOUS.

Mille noms d'une futaille! ça ne peut pas se passer comme ça... car en vous éloignant, ô mes chères Barrières! on éloigne en même temps ceux qui m'aiment, on me fait perdre toutes mes pratiques... Est-ce qu'on se figure que les amis du Vin à Quatre-Sous ont des landaux et des coupés, pour venir me trouver dans mes nouveaux vignobles, au delà des murs d'enceinte? Mais alors, qu'on me fasse un chemin de fer, avec embranchement sur Suresnes, Argenteuil, Arcueil, et généralement toutes les nouvelles banlieues qui vont se trouver en Chine!

Air de PAUL HENRION.

PREMIER COUPLET.

J'étais le roi de tous les cabarets!
Un joyeux roi, qui grisait ses sujets,
Adoré des enfants de la paresse!
Chacun venait à ma brillante cour ;
On y chantait, et la nuit et le jour :
Chants d'ivresse,
Chants de victoire et d'amour !
Riches ou gueux,
Jeunes ou vieux,
Tous mes sujets étaient heureux!
L'un oubliait, l'autre espérait;
Et, guilleret,
On s'adorait,
Quand on entrait
Au cabaret.
Dans ce Paris, où l'argent s'use,
C'est à prix d'or que l'on s'amuse.
Moi, j'amusais à des prix bien plus doux :
Je faisais rêver la richesse;
Aux vieux je rendais la jeunesse;
Je donnais quatre heures d'ivresse;
Et tout cela pour quatre sous!
Gloux! gloux! gloux! gloux!

REPRISE.

J'étais le roi de tous les cabarets! etc.

DEUXIÈME COUPLET.

Et le dimanche, à vos guinguettes,
J'aimais à voir mille grisettes
Courir, voler à mille rendez-vous.
Heureux d'avoir quitté leur cage,
Chez vous ces oiseaux de passage
Trouvaient des nids dans le feuillage,
En murmurant ce chant si doux :
Gloux! gloux! gloux! gloux!

REPRISE.

J'étais le roi de tous les cabarets ! etc.

CHŒUR.

Riches ou gueux,
Jeunes ou vieux,
Tous ses sujets étaient heureux!
L'un oubliait, l'autre espérait;
Et, guilleret,
On s'adorait,
Quand on entrait
Au cabaret.

(Après les couplets du Vin à Quatre-Sous, on entend chanter dans la coulisse, sans accompagnement, le chœur suivant :)

CHŒUR, en dehors.

Et répétons, le verre en main : (*bis.*)
Vive le vin! (*bis.*)
Vive le vin de France!

TOUTES.

Qu'est-ce que cela?..

MADAME DE L'ÉTOILE.

Les Compagnons de la Truelle.

LE VIN A QUATRE-SOUS.

Mes sujets les plus dévoués.

MADAME DE BELLEVILLE.

Ils sont joyeux, ne les attristons pas... Allons rejoindre nos sœurs, et nous entendre pour la commune défense.

CHŒUR.

Air de *Gastibelza.*

Laissons-les:
Désormais,
Ne songeons qu'à nous défendre;
Car il faut, sans tarder,
Nous entendre
Pour plaider.
(Toutes sortent.)

SCÈNE VI.

PIERRE LAMBERT, POIVRIER, MONNERON, MARTEAU, FRAPPART; puis ensuite LORRIN, puis ANDOCHE, puis CANARDIN, UN GARÇON MARCHAND DE VIN. Une balançoire paraît au fond. Tous les ouvriers entrent, bras dessus bras dessous, en costume de travail, et chantent.

CHŒUR.

Père Barbançon,
Bon, bon,
Payez-vous d' l'eau-d'-vie?

Oui, oui!
A tous les maçons
Qu'a fait la maison?

LAMBERT.

Garçon, deux litres!..

UN GARÇON.

A combien?..

LAMBERT.

A quat' sous.

LE GARÇON.

On n'en tient plus.

TOUS.

Comment! on n'en tient plus!...

LE GARÇON.

Le Vin à Quat' Sous est exilé à quatre kilomètres.

LAMBERT.

Exilé! allons donc!..

Air de *Turenne*.

L'exiler! lui, ce gai compère,
Cet ami que nous aimons tous!
Pouvez-vous bien de la barrière
Proscrire le Vin à Quat'-Sous,
Quand il n'y a plus d' proscrits chez nous?
La barrière, c'est sa patrie,
Il faut qu'il y soit rappelé;
Car c'est encore un exilé
Qui doit profiter d' l'amnistie.

Enfin nous avons soif... donnez-nous à boire à tel prix que ce c'est... (Avec emphase.) Boire et aimer Madeleine, telle est ma mission sur terre, tel est mon rôle au théâtre des Variétés. Attention! mes enfants... au couplet le plus spirituel de la pièce!..

TOUS.

Et pourquoi, quoi,
Et pourquoi, quoi, quoi, quoi, (*bis.*)
Et pourquoi boirions-nous de l'eau?
Sommes-nous des grenouilles?

MARTEAU.

O divin jus de l'automne,
Tu me réjouis, quand je t'entonne!

POIVRIER.

Tu réchauffes mon cerveau.
Grand Dieu! que tu me chatouille!

MONNERON.

Pourquoi boirions-nous de l'eau?

FRAPPART.

Sommes-nous des grenouilles?

TOUS.

Et pourquoi, quoi, etc.

(Le garçon leur sert à boire, à gauche.)

LORRIN entre; il a son costume d'ouvrier, sa trousse de serrurier sur l'épaule, et est coiffé d'un grand feutre de traître de mélodrame, orné d'une longue plume rouge.

Moi aussi j'aime Madeleine!.. Je suis Lorrin, le serrurier des *Compagnons de la Truelle*... je suis rempli de vices!.. je le dis avec peine... Je joue les traîtres de mélodrame!.. Je coupe les cordes et je vas-t-en ville!..

Air du *Cabaret*.

Quand mon rival f'ra son ouvrage,
Je coup'rai, sans aucun remords,
La cord' de son échafaudage,
Sauf à r'connaîtr' plus tard mes torts;
Le dénoûment se f'sant attendre,
Je me sers de ce vieux moyen...
Je fais, enfin, comme Alexandre...
Et je tranche le nœud gordien.
J' fais comm' si j'étais Alexandre,
Et je tranche le nœud gordien.

LAMBERT, gris.

Tiens! une balançoire... allons-y.

LORRIN.

Ce n'est pas moi qui l'envoie à la balançoire... Il y va de lui-même, profitons-en.

LAMBERT, se balançant.

Ah! c'est gentil!.. ça donne de l'air.

LORRIN, ouvrant son couteau.

Il se balance, ne balançons pas... (Il va derrière Lambert.)

LAMBERT, chantant.

A toi, Mad'leine!
Ma p'tit' Mad'leine!
(Lorrin coupe la corde de la balançoire.)

LAMBERT, tombant à terre.

Ah! saperlotte!.. (Ses camarades le relèvent.)

LORRIN.

C'est canaille... mais c'est dramatique... Ah! j'allais oublier d'oublier mon couteau. (Il le pose à terre et s'échappe par le trou du souffleur.)

LAMBERT.

Sapristi! ça me cuit... de l'eau salée... Ah! je me trouve mal!.. (On l'emporte.)

ANDOCHE, arrivant, une auge sur la tête.

Ciel!.. mon singe qu'est z-amorti!.. (Ramassant le couteau.) Un couteau!.. et la corde qui est coupée... Ah! je comprends tout!.. Merci, mon Dieu! de m'avoir doué d'une intelligence capable de saisir toutes les ficelles dramatiques. (Examinant le couteau.) Ah! le scélérat a gravé son nom sur le manche... tu te livres toi-même à la justice du bourreau.

LORRIN, revenant en scène par la coulisse de gauche.

Ni vu, ni connu... personne ne se doute de ma facétie... décampons.

ANDOCHE, à Lorrin.

Dites donc, jeune homme, est-ce que vous n'avez rien perdu depuis vot' naissance?..

LORRIN.

Moi?.. Non.

ANDOCHE.

Serchez bien... Un petit couteau avec un manche d'ivoire en corne de cerf... il est gentil le p'tit couteau!.. que même qu'il y a vot' nom inscrit dessus... pour que ça serve au dénoûment!..

LORRIN.

Mon nom!.. Malheur et damnation!..

ANDOCHE, à Lorrin.

Prenez-y garde, Monsieur, car ceci est de la haute comédie; si vous ne faites pas le bonheur de mon singe, si vous continuez à vouloir lui subjuguer son objet, bientôt vous pincerez de la harpe avec les grilles d'un cachot.

LORRIN.

Assez!.. ça suffit. Le sage entend à demi mot!.. (Il remonte.)

ANDOCHE, à part.

Au fait, que j' suis bête!.. si j'avais dit mon secret au commencement, tout ça ne serait pas arrivé.

LORRIN, à la cantonade.

Venez tous!.. (Tous les compagnons entrent. A Lambert.) Lambert, Madeleine est à toi!..

LAMBERT.

Vrai?.. Ainsi, c'est du fin fond du cœur que tu renonces à cet ange!.. ainsi le bonheur d'être à Madeleine!.. (S'arrêtant et s'adressant au souffleur.) Mais vous me soufflez la vraie pièce, vous... c'est la parodie que nous jouons.

ANDOCHE.

De quoi?.. la parodie!.. c'était donc pas une belle ouvrage?..

LORRIN.

Mes enfants, v'là la vérité.

Air de *Madeleine*.

L' public disait : « Ah! la bell' pièce! »
Mais ça n'a pas fait des millions;
Pourtant, comme avec gentillesse,
Par-dessus les toits nous chantions :
« V'nez voir not' pièce! »

TOUS, beuglant.

V'nez voir not' pièce!

(Changeant d'air.)

Et répétons, le verre en main : (*bis.*)

Vive le vin! (*bis.*)
Vive le vin de France!

(Ils sortent en se tenant bras dessus bras dessous. M. Canardin entre.)

M. CANARDIN, au public.

Messieurs, nous venons de recevoir des nouvelles toutes fraîches du Niagara, et je suis heureux de pouvoir vous annoncer que je ne suis pas si bête que je l'avais cru d'abord... Blondin existe et sa corde aussi... Les journaux avaient annoncé le contraire, mais on a reçu des nouvelles de Blondin et de sa corde *de puis*... Blondin n'est point un canard... il est vivant, il a des dents... (Il salue et sort en criant.) Au changement!..

TROISIÈME TABLEAU.

Une place publique. — Au-dessus de chaque boutique on lit : ***Bouillon Duval.*** — Il n'y a pas une seule maison sans cette enseigne.

SCÈNE VII.

ROSINE, AGLAÉ, DEMOISELLES DE SALLE, puis PICHENETTE; puis successivement LES FEMMES HONNÊTES, UN MONSIEUR, LAPEYROUSE, LA FÉE CARABOSSE et LE CHEVALIER D'ASSAS.

(Les demoiselles de salle ont toutes le même costume et entrent ensemble.)

CHŒUR.

Air : *O troupe fantastique!*

Notre peine est trop grande,
Nous y succomberons;
C'est à qui nous demande
A boire des bouillons!

ROSINE.

Ouf! quelle foule!.. quelle cohue!..

AGLAÉ.

Ah! respirons un peu... je n'en puis plus.

TOUTES.

C'est à n'y pas tenir!..

ROSINE.

Faut avouer que notre bourgeois a une fière chance!..

AGLAÉ.

Voilà ce que c'est que de soigner l'estomac de sa patrie...

ROSINE.

C'est égal, Mesdemoiselles, c'est une drôle d'idée de nous avoir mises en uniforme.

AGLAÉ.

Ne m'en parle pas, nous ne pouvons plus faire un pas dans la rue sans entendre dire : Tiens, v'là un bouillon qui passe !

ROSINE.

Eh ben ! n'y a pas de honte à ça... (A ce moment, on entend un bruit de vaisselle cassée et le bruit d'un soufflet.)

TOUTES.

Ah ! qu'est-ce qui arrive ?..

PICHENETTE, entrant.

Eh bien ! oui, c'est un soufflet !.. Ça vous apprendra à toucher à ce qui n'est pas sur la carte.

ROSINE.

Comment ?.. Est-ce que quelqu'un se serait permis ?..

PICHENETTE.

Parfaitement... c'est révoltant !.. Tout à l'heure, je portais deux bols et deux têtes de veau, et, les mains embarrassées, je passais entre les tables pour arriver au fond de la salle, où j'étais attendue... Pendant le parcours, les consommateurs, qui, sans doute, prenaient les poches de mon tablier pour deux boîtes à lettres, y fourraient un tas de poulets... non sautés... ce dont je m'inquiétais peu, vu que ça me sert journellement à me faire des papillottes... Mais ne voilà-t-il pas qu'arrivée à la dernière table, un homme très-mûr se permet de me prendre la taille !.. Oh ! alors, je ne fais ni une, ni quatre, je lâche mes têtes de veau et les deux bols qui inondent la société, et je flanque au vieux drôle un soufflet... mais un soufflet... oh ! je vous garantis qu'il n'a pas demandé de supplément...

ROSINE.

Voilà à quoi nous sommes exposées !

AGLAÉ.

Mais, moi, ça m'arrive tous les jours...

PICHENETTE.

Pardine ! est-ce que vous croyez que c'est seulement pour les yeux de nos bouillons qu'on fréquente nos établissements ? C'est plutôt pour nos beaux yeux, mes minettes... Aussi, c'est effrayant quand on pense à tous les bouillons qu'on boit maintenant dans Paris.

Air de *Calpigi*.

Ça fait un' ville originale,
Car dans toute la capitale
A chaque pas on lit : *Bouillon.*
Bouillon, bouillon, bouillon, bouillon.
Aussi, d'puis cette invention,
Paris n'est plus qu'une marmite,
Et l'on n'dira plus par la suite :
Je log' dans telle ou tell' maison ;
Mais : j' log' dans tel ou tel bouillon. (*bis.*)

AGLAÉ.

Ah! Mesdemoiselles, une drôle d'histoire! Ce matin, un Monsieur, qu'avait l'air d'un danseur espagnol, me demande un boléro...

ROSINE.

Un boléro?

PICHENETTE.

Qu'est-ce que ça veut dire?

AGLAÉ.

Ça veut dire un bol de bouillon et un rôti... bol et rôt.

PICHENETTE.

Assez! j'aurais donné ma démission si ce calembourg m'eût été adressé. (Ici plusieurs dames sortent de l'un des établissements.)

ROSINE.

Tiens, quelles sont ces belles dames?

PICHENETTE.

Vous ne les connaissez pas? Ce sont les honnêtes femmes du Vaudeville; elles viennent de boire un bouillon.

AGLAÉ.

Ah! et pourquoi les appelez-vous des honnêtes femmes?

PICHENETTE.

Parce qu'elles n'ont pas fait parler d'elles. (Les dames ont traversé le théâtre et sont sorties. Un soldat sort d'une boutique au fond.) Tiens, un soldat, qui sort de chez nous!

AGLAE.

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a d'étonnant?

PICHENETTE.

Au fait, c'est juste!

Air : *Jann'ton, va balayer la salle.*

C'est un jeun' soldat de la ligne:
Ce brave troupier n'a-t-il pas
Le droit, sans nuire à la consigne,
Après tant d' fatigue et d' combats,
De faire quelques bons repas?
Mais un soldat de cette troupe
Est déplacé dans not' maison;
Pourquoi demander un bouillon,
Quand aux autr's on trempe la soupe?
Pourquoi demander un bouillon,
Quand on trempe si bien la soupe?

UN MONSIEUR, entrant et consultant un thermomètre qu'il sort de sa poche.

Ah! maudit soleil!.. Quel guignon!.. Trente-neuf degrés de chaleur!.. Canaille de thermomètre! (Il lui donne des coups de poing.) Tiens! tiens! tiens! gueux! voleur! (Il entre dans une des maisons.)

AGLAÉ.

Quel est donc ce Monsieur qui maltraite son thermomètre?

PICHENETTE.

Oh! mes enfants, c'est une de mes meilleures pratiques, l'homme qui a bu le plus de bouillons cet été.

AGLAÉ.

Vraiment?

PICHENETTE.

Sans compter qu'il nous a amené tous ses confrères, qui en consomment autant que lui.

AGLAÉ.

Et que fait-il?

PICHENETTE.

C'est un directeur de théâtre.

AGLAÉ.

Ah! l'infortuné! (Entrée de Lapeyrouse et de la fée Carabosse.)

PICHENETTE.

Encore des pratiques! *La Fée Carabosse* du Théâtre-Lyrique, et *M. Lapeyrouse* de la Porte-Saint-Martin, qui vont avaler leur petit bouillon. (Les deux personnages entrent dans l'établissement.) Ce pauvre Lapeyrouse!

Air : *Eh! ma mère, est-c' que j' sais ça?*

Bravant la mer furibonde,
Quand chaque soir, sans effroi,
Il faisait le tour du monde,
Le monde restait chez soi.
Et, dans la presse jalouse,
On a dit, je ne sais où,
Que monsieur de Lapeyrouse

Ne valait pas le Pérou.
Quant à la fé' Carabosse,
Depuis longtemps on a dit
Que l'esprit est dans la bosse,
Qu' les bossus ont de l'esprit;
Mais, ce jour-là, jour unique,
Quoique gens de fort bon goût,
Les auteurs, poëme et musique,
N'étaient pas bossus du tout.

(Musique de mélodrame s'enchaînant à la suite des couplets. Entrée de Micaël l'esclave.)

AGLAÉ.

Mesdemoiselles, Mesdemoiselles! voici Micaël l'esclave.

PICHENETTE.

Micaël l'esclave?.. Quel bouillon il a avalé encore celui-là!

Air de *la Petite poste de Paris.*

C'est un esclave abâtardi,
Mais un esclave très-hardi.

Oui, plus hardi qu'abâtardi,
Hardi comme un vrai coq hardi,
De front hardi, de cœur hardi,
Il est enfin de bouche hardi.

UNE VOIX, en dehors.

A moi, d'Auvergne! c'est l'ennemi!

AGLAÉ.

Ah! mon Dieu! voilà le chevalier d'Assas!

PICHENETTE.

Il ne manquait plus que celui-là!

LE CHEVALIER D'ASSAS, entrant.

Air d'*Aristippe*.

Loin des montagnes de l'Auvergne,
Je naquis, chevalier d'Assas,
Et commandant du régiment d'Auvergne,
J'ai noblement, sans reculer d'un pas,
Volé moi-même au-devant du trépas.
Quand je criai jadis : « A moi, d'Auvergne! »
Je fis accourir mes soldats;
Mais quand je crie, au Cirque : « A moi, d'Auvergne! »
Je fais sauver, même les Auvergnats? (*bis.*)

A moi, d'Auvergne! un bouillon! un consommé!.. à moi! (Il entre dans l'établissement.)

SCÈNE VIII.

PICHENETTE, ROSINE, AGLAÉ, FARAMBOLE, DEMOISELLES DE SALLE.

FARAMBOLE, entrant.

Non!.. je n'en veux pas! je ne veux pas boire de bouillon!

PICHENETTE.

Un récalcitrant!

FARAMBOLE.

Un bouillon à moi... par exemple! à moi, Farambole, l'auteur du livre le plus utile, le plus indispensable, à l'aide duquel chacun peut soulever le voile mystérieux de l'avenir pour la simple bagatelle de quatre francs!

PICHENETTE.

Un livre... lequel?

FARAMBOLE.

Les Mystères de la main!... Regardez! (Il fait un signe, une énorme main sort de terre.)

PICHENETTE.

Tiens, tiens, tiens!.. Comment! j'aurais des mystères dans la main?

FARAMBOLE.

Une foule de mystères, et mon livre, qui a paru hier, pour vous parler de main, vous dira que vous avez trois mondes dans chaque pouce.

TOUTES.

Trois mondes par pouce !

FARAMBOLE.

Et sept planètes dans le creux de la main, avec les quatre saisons et les douze mois de l'année sur les autres doigts.

PICHENETTE.

Allons donc ! allons donc !

Air de MADAME FAVART.

Quoi, dans ma main si petite et si douce,
J'ai sept planètes, douze mois,
Quatre saisons, et dans le pouce
Jusqu'à trois mondes à la fois !

FARAMBOLE.

Oui, je l'affirme.

PICHENETTE.

O sciences secrètes !
Qui m'aurait dit, tous les matins,
Que je lavais trois mond's et sept planètes
Lorsque je me lavais les mains.

AGLAÉ, à Farambole.

Vous dites la bonne aventure?.. ça n'est pas nouveau !

FARAMBOLE.

C'est du *re*nouveau, c'est du vieux neuf, Mademoiselle !... La chiromancie, ou l'art de deviner les goûts, les penchants et la destinée d'une personne, par la simple inspection des lignes de sa main... Nous avons la ligne de la santé, la ligne de l'esprit, la ligne de la sottise, la ligne de la richesse et la ligne de la débine, la ligne de l'amour, la ligne de la pêche à la ligne...

PICHENETTE, continuant sur le même ton.

Et la ligne de la Madeleine à la Bastille... Complet !..

FARAMBOLE, riant.

Ah ! ah ! ah !... La main pour le mot !.. (Il lui prend la main et l'examine.)

PICHENETTE, à Aglaé.

C'est bête et ça m'amuse.

FARAMBOLE.

Le mont de Jupiter qui se trouve ici, sous l'index, vous présage une existence très-heureuse, ornée de bas de soie et de meubles de palissandre.

PICHENETTE.

Ah bah !

FARAMBOLE.

Ces deux lignes, bien marquées sur le mont de Jupiter

m'annoncent que votre mari ne jouira pas d'une félicité parfaite sous le toit conjugal, et que ses enfants ne lui ressembleront pas exactement.

PICHENETTE.

Ah! tant pis pour lui, ce pauvre cher homme!.. C'est égal, je serai heureuse, et c'est là le principal.

ROSINE, tendant sa main.

A mon tour, s'il vous plaît?

FARAMBOLE.

Volontiers. (Lui prenant la main.) Tenez, voulez-vous que je vous le dise?... Vous avez encore une bonne nature... Vous avez souvent jeté à vos pieds ce que vous aviez dans les mains... c'est un tort : vaut mieux tenir que de courir... Une personne blonde, sur l'amitié de laquelle vous comptez, vous dessert près d'un homme de campagne qui vous veut du bien... (Lâchant la main de Rosine et s'adressant aux autres demoiselles.) Approchez, Mesdames, quand vous aurez lu mon livre, vous aurez de l'esprit jusqu'au bout des doigts... Si un homme vous fait un doigt de cour, inspectez sa main, et vous ne serez jamais réduites à vous mordre les pouces. Dans toutes les circonstances de la vie, pour ne pas se trouver à deux doigts de sa perte, il suffit de connaître *les Mystères de la main* sur le bout de son doigt!.. Tout est là dans ce livre, que je ne vends que la simple bagatelle de quatre francs! Si je ne vous ai pas dit la vérité, entrez dans mon cercle, prenez mon petit livre, déchirez-le en quatre et jetez-m'en les morceaux à la face, en me traitant de fourbe et d'imposteur à haute et intelligible voix... L'honneur me sera ravi... et c'est ce que j'ai de plus cher. Mais si, dans le cas contraire, je vous ai dit la vérité sur les entreprises que vous avez entreprises, pas d'approbation, pas d'éloges... je ne les aime pas!.. Si j'ai composé ce livre, c'est par amour pour mon prochain... c'est... c'est... quatre francs!... quatre francs!... quatre francs!...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, NÉRESTAN.

NÉRESTAN.

Mensonge! fausseté! charlatanisme!

TOUS.

Hein?... Qu'est-ce donc?

NÉRESTAN.

La main ne prouve rien et je le prouve par le nez.

TOUS.

Par le nez!

NÉRESTAN.

Oui, mon système enfonce tous les autres... la phrénologie, la physiognomomie et la chiromancie... L'art de juger les hommes par le bout du nez, voilà le grand art!.. A l'inspec-

tion du nez vous voyez tout de suite à qui vous avez à faire... Le nez camard est le nez de la philosophie : Socrate, Xénophon, Ésope avaient le nez camard. Le nez panaché est celui de la pochardise : Santeuil, Rabelais, Lantara avaient le nez panaché; Roxelane avait le nez retroussé; toutes les odalisques de Mabille ont des nez à la Roxelane. Le nez pointu est le nez de la poésie; le nez plat, celui de la gourmandise ; le nez rond, celui de la finance; le nez carré, celui du barreau. C'est par le nez que tout se juge ici-bas, parce que c'est par le nez que toutes vos sensations vous arrivent!... Si quelqu'un vous déplaît, vous l'avez dans le nez; vous ne réussissez à rien sans avoir bon nez; et si vous échouez dans vos entreprises, qu'avez-vous? Un pied de nez. Les femmes ne dominent les hommes qu'en les menant par le bout du nez... Enfin, le nez, c'est tout... il est dans tout... il se fourre partout, et si vous en doutez... (Il fait un signe, une pancarte paraît.)

Air : *Polka des buveurs.*

Je vais vous montrer des nez
Bien tournés et mal tournés,
Et, d'abord, examinez...
De Socrate voici le nez.

(Le nez de Socrate paraît sur la pancarte; il en est de même, tour à tour, pour les autres nez qu'on indique.)

Il déparait son visage;
Mais bien vite on comprendra
Que l'on doive rester sage,
Quand on possède ce nez-là.
Pour tirer un pronostic
Intéressant le public,
Je vous montre un nez plus chic,
C'est le nez du grand Frédérick.
Ce nez s'est couvert de gloire
Dans les plaines de Rosbach;
Il courait à la victoire,
En prenant beaucoup de tabac.
Voulez-vous voir, à présent,
Le nez d'un joyeux vivant,
Un nez des plus violets?
Voici le nez de Rabelais.
On comprend aux excroissances
De ce nez si rubicond,
Qu'il faisait plus de séances
A la guinguette qu'au sermon.
Voulez-vous, dans le pétrin,
Voir un nez contemporain?
Un nez fait pour effrayer?...
Voici le nez d'un coulissier.
Si les nez de la coulisse
Sont disproportionnés,
C'est qu' n'ayant plus d' bénéfice,

Ils ont de la bourse plein l' nez.
Voulez-vous un plus beau nez,
Des mieux conditionnés,
Et des moins enchifrenés?..
D'Hyacinthe voici le nez.
Voyez les belles narines!
Il faut un nez colossal,
Pour sentir les choses fines,
Qu'on débite au Palais-Royal.
Je puis, si vous l'ordonnez,
Vous montrer bien d'autres nez;
Mais enfin vous comprenez :
Que c'est assez parler du nez.

REPRISE EN CHOEUR.

Vraiment vous nous étonnez!
Nous parler ainsi des nez!
Mon cher, Monsieur, terminez,
Car c'est assez parler du nez!
(La pancarte disparaît ainsi que la main.)

PICHENETTE, criant très-fort.

Bouillon pour deux ! et servez chaud !

NÉRESTAN, à Farambole.

Bah!... Quand le bouillon est versé...

FARAMBOLE.

Il faut le boire.

NÉRESTAN.

Allons-y!... (Ils entrent dans une maison en fredonnant le refrain précédent.)

PICHENETTE, criant.

Deux bouillons consommés, et servez chaud!.. (A ce moment, deux individus paraissent, sortant de deux établissements de bouillon. — L'un est un nègre vêtu de noir et porte une cravate blanche; l'autre a la figure blanche et porte le costume de Pierrot, dans le rôle du roi d'Yvetot du théâtre Déjazet.)

SCÈNE X.

PICHENETTE, ROSINE, AGLAÉ, DEUX NÈGRES, DEMOISELLES DE SALLE.

LE NÈGRE.

Bouillon mauvais.

LE ROI D'YVETOT.

Ah! la mauvaise cuisine!... Quel affreux bouillon!

LE NÈGRE.

Si vous, indisposé, moi, guérir vous... Hi! hi! hi! hi! hi! hi! hi! hi! hi! (Il rit bêtement.)

LE ROI D'YVETOT.

Toi, me guérir?.. mais tu ne le peux plus... Toi, plus docteur... Hi! hi! hi! hi! (Même rire.)

LE NÈGRE.

Si moi plus docteur, toi plus amusant... toi jouer roi d'Yvetot... et roi d'Yvetot pas bon... Hi! hi! hi! hi!

LE ROI D'YVETOT.

Et toi pas savant... Hi! hi! hi! hi!..

Air : *Bonjour, mon ami Vincent.*

On disait que l' docteur noir
Faisait des cures fort belles.

LE NÈGRE.

Et que Pierrot, chaque soir,
F'sait recett's aux Foli's-Nouvelles.

LE ROI D'YVETOT.

Ton secret fut connu trop tôt.

LE NÈGRE.

C'est comm' la pièc' du roi d'Yv'tot.

LE ROI D'YVETOT.

Il faut à nos deux clientèles...

LE NÈGRE.

D'autres pièces...

LE ROI D'YVETOT.

D'autres potions.

ENSEMBLE, très-gaiement.

Ce sont deux bouillons, (*bis.*)
Ce sont deux bouillons que nous avalons.
(Ils sortent en riant beaucoup.)

LES FEMMES.

C'est un bon bouillon, (*bis.*)
Pour le roi d'Yv'tot et ce négrillon!
(Grand bruit à droite.)

ROSINE.

Qu'est-ce donc?.. une dispute?

PICHENETTE.

Oui, c'est un gros livre qui a des gros mots avec le public.

AGLAÉ.

Un gros livre?

PICHENETTE.

Le Dictionnaire des Contemporains.

SCÈNE XI.

PICHENETTE, ROSINE, AGLAÉ, DEMOISELLES DE SALLE, LE DICTIONNAIRE, DIVERS PERSONNAGES; puis CANARDIN.

(Le Dictionnaire arrive en courant, poursuivi par les personnages qui parlent dans la scène.)

CHOEUR.

Air : *Au galop.*

C'est affreux,
Scandaleux!
Je vous fais

Un procès,
Pour une page
Où l'on m'outrage.
Redoutez nos fureurs!
Vos articles menteurs
Ne renferment que des erreurs.

LE DICTIONNAIRE, s'ouvre et laisse voir un monsieur qui chante.

Dans mon livre, je peins
Tous mes contemporains;
Et mes contemporains
S'y trouvent très-vilains.

PREMIER MONSIEUR.

De moi vous avez dit
Que j'avais de l'esprit;
Voyez dans quelle erreur vous êtes,
Et quel tort vous me faites...
On m'a, deux mois après,
Reçu deux pièces aux Français.

UNE DAME.

Vous dites que je suis
Née en mil huit cent dix,
Moi qui, depuis quinze ans,
Dis que j'ai dix-neuf ans.

DEUXIÈME MONSIEUR.

Votre livre maudit
Attaque mon crédit...
En mil huit cent dix-neuf, vous dites
Que j'ai fait deux faillites
A Quimper-Corentin...
C'est faux! C'est en mil huit cent vingt.

UN GROS HOMME.

A mon nom, comme état,
Vous mettez avocat;
Réparez votre erreur:
Je suis restaurateur.

PICHENETTE.

Vous avez, gros sournois,
Dit qu'un soir mon bourgeois,
Chez lui, rentrant à la sourdine,
Avait, dans ma cuisine,
Surpris un grenadier!...
C'est faux! car c'était un pompier.

LE DICTIONNAIRE.

De grâce, calmez-vous!
Mon livre, au gré de tous,
Sera réimprimé...
(A part.)
Quel bouillon consommé!
(Tous poursuivent le Dictionnaire.)

REPRISE DU CHOEUR.

C'est affreux,

Scandaleux!
Je vous fais
Un procès,
Pour une page
Où l'on m'outrage.
Redoutez mes fureurs!
Vos articles menteurs
Ne renferment que des erreurs.

(Tous les personnages sortent à la suite du Dictionnaire, qui se sauve. Quand la scène est vide, entre M. Canardin.

CANARDIN, au public.

Messieurs, une affreuse nouvelle, toute récente, nous arrive de l'Amérique du nord. Le 15 du mois dernier, le célèbre acrobate Blondin veut faire une omelette sur sa corde, avec une femme sur son dos. La femme est effrayée, l'*homme l'est* aussi, et patatras! serviteur... l'homme, la femme et l'omelette disparurent. Blondin s'est noyé, ce qui prouve que ce n'était pas un canard. Une larme à Blondin, Messieurs, s'il vous plaît!.. Au changement!... (Il sort.)

QUATRIÈME TABLEAU.

Le décor change et représente les démolitions de la Cité.— On voit le Prado aux trois quarts démoli. — La vieille enseigne en planches, sur laquelle était écrit : *Prado*, est à terre, appuyée sur le bâtiment.—Au-dessus de la porte ronde se lisent ces mots : *Théâtre du Palais-Variétés*, gravés dans la pierre de taille.

SCÈNE XII.

LE PÈRE LANTURLU, vieil invalide.

(Il entre en chantant.)
Les poissons et les jeunes filles,
Je les prends tous dans mes filets.

Ah çà! je chante... mais n'oublions pas la consigne... ne point laisser enlever les *matéraux*, et veiller à ce que les chiens ne déshonorent pas la guérite... connu! connu! Que diable! je ne suis pas né d'hier... En abat-on de ces vieilles masures!.. Dire tout de même que v'là soixante-quinze ans que je suis né dans la rue aux Fèves, en pleine Cité, et qu'aujourd'hui, en fait de Cité et de rue aux Fèves, n'y a plus que le père Lanturlu de debout dessus ses fondations... Hé! hé! hé! hé! (Il rit.) Ma parole d'honneur! c'est extraordinaire!

CHLOÉ, du dehors.

Lanturlu! Lanturlu!

LANTURLU.

C'est la voix de Chloé, mon épouse.

CHLOÉ.

Eh ben, oùs que t'es donc?

LANTURLU.

Par ici, Chloé, par ici, ma bichette!

SCÈNE XIII.

LANTURLU, CHLOÉ, entrant.

CHLOÉ, un panier au bras.

Ah! quel satané chemin!.. j'ai manqué dix fois de renverser ta soupe.

LANTURLU.

Fichtre! t'as ben fait de manquer... je ne badine pas avec la soupe... surtout, quand elle est aux choux.

CHLOÉ.

Tenez, gros gourmand... le v'là, vot' potage.. avalez-moi ça... (Elle lui donne une petite soupière.)

LANTURLU, qui s'assied sur une grosse pierre et se met à manger.

Attention!.. fixe et alignement!..

CHLOÉ, qui regarde autour d'elle.

Ce que je ne peux pas avaler, moi, c'est de ne plus retrouver mon chemin dans ces quartiers, où j'ai dépensé ma jeunesse... (Avec un soupir.) Ma belle jeunesse!

LANTURLU.

C'est pourtant vrai que nous avons été jeunes!.. Dis donc, Chloé... te rappelles-tu la rue de la Calandre?..

CHLOÉ.

Une petite ruelle bien sombre.

LANTURLU.

Où je te rencontrais le soir, à la brune... il faisait un noir, que le diable y aurait perdu son chemin! C'était fort drôle! (Riant.) Hé! hé! hé!

CHLOÉ.

Voulez-vous bien vous taire, Adolphe... si l'on vous entendait...

LANTURLU.

Ah! c'était une fameuse rue pour les amoureux.

CHLOÉ, regardant les ruines du Prado en poussant un soupir.

Sais-tu ben ce que je regrette le plus, moi? C'est le Prado.

LANTURLU, se levant et lui rendant la soupière.

Le Prado? Chloé, seriez-vous une balocharde, par hasard?

CHLOÉ.

Je ne parle pas du Prado oùs qu'on dansait; je pense à celui de notre jeunesse, oùs qu'on y jouait la comédie...

LANTURLU.

Ah! oui, le théâtre du Palais-Variétés, où's qu'a débuté ce farceur de Brunet.

CHLOÉ.

Et cet aut' farceur de Tiercelin...

LANTURLU.

Tiercelin!.. Chloé, je vous prie de ne pas me rappeler vos égarements.

CHLOÉ.

Que voulez-vous dire, Adolphe?

LANTURLU.

Ta, ta, ta, ta... Vous l'aimiez trop, M. Tiercelin.

CHLOE.

Par exemple!..

LANTURLU.

Même qu'une nuit vous avez rêvé de lui tout haut, après l'avoir vu dans *le Chaudronnier de Saint-Flour*... même que vous lui disiez, en rêvant, que vous étiez une jeune casserole, et que vous aviez besoin d'être rétamée.

CHLOÉ.

Laissez-moi donc avec vos bêtises... vous feriez mieux de vous ressouvenir que c'est à ce théâtre que vous m'avez fait votre première déclaration.

LANTURLU.

C'est pourtant vrai... Ah! dame! à c't' époque-là... je ne pensais qu'à toi... tu ne pensais qu'à moi.

CHLOÉ.

Et j'y pense encore, vieux mauvais sujet... que j'ai là votre petite goutte de cognac...

LANTURLU.

Non, merci, Chloé... j'ai mieux que ça à t'offrir.

CHLOÉ.

Mieux que ça?

LANTURLU, retirant une bouteille de sa poche. — Chloé prend un verre dans son panier.

Oui, une bouteille de vin trouvée dans les démolitions de l'hôtel de Chevreuse.

CHLOÉ.

Du vieux vin!

LANTURLU.

Air de DONVÉ.

Ils ne sont plus nos jours de fête!
Mais à tout âge on est heureux;
Et ce passé, que je regrette,
Déjà disparaît à mes yeux. } (*bis.*)
Vidons, ma vieille,
Cette bouteille,
En souvenir (*bis.*) de notre hymen:
Un petit doigt d' vin,

Qui nous met en train,
Donne à la vieillesse
Retour de jeunesse.
Drelin din din, din,
Buvons, ma vieille, un p'tit doigt d' vin!

CHLOÉ.

Même air.

Autrefois, vous étiez solide,
Vous m'aimiez, et vous l'disiez bien;
Maint'nant vous êtes invalide, } (*bis.*)
Et vous ne me dites plus rien. }

LANTURLU, parlant.

Si fait, Chloé, je te dis : (Reprenant l'air.)

Vidons, ma vieille,
Cette bouteille,
En souvenir (*bis.*) de notre hymen.

ENSEMBLE.

Un petit doigt d' vin,
Qui nous met en train,
Donne à la vieillesse
Retour de jeunesse.
Drelin din din, din,
{ Verse, ma vieille, un p'tit doigt d'vin.
{ Vous n'aimez plus qu'un p'tit doigt d'vin.

LANTURLU.

Tiens, avant que le Prado ne disparaisse tout entier, faut que je t'embrasse!

CHLOÉ.

En pleine rue... par exemple! Vous redevenez trop jeune, monsieur Lanturlu...

LANTURLU.

Oh! je suis encore vert.

CHLOÉ.

Calmez-vous et digérez votre potage... Vous avez du vin, du tabac... c'est de quoi satisfaire toutes vos passions. A demain!... (Elle sort.)

LANTURLU, à la cantouade.

Au revoir, Chloé... Était-elle jolie, c'te créature-là, quand elle n'était pas vieille!... Quelle taille! quelle tournure! et tout, quoi! Mais, à c't' heure. (Chantant.)

Les lauriers sont coupés.
Tra, la, la, la, la, la.

Après ça, vous me direz : on ne peut pas *t-être* et avoir z-été (Se versant un verre de vin.) Bah! buvons au passé, et buvons au vieux Paris de ma jeunesse! (Il boit d'une rasade.) C'est drôle ça!... (Il regarde autour de lui.) Il me semble que rien n'est changé... Mais oui... il me semble que je revois mon petit Prado d'autrefois.

SCÈNE XIV.

LANTURLU, LE PRADO, sous les traits d'un petit génie, sortant d'un tas de décombres.

LE PRADO.

Air de *Renaudin de Caen.*

Tu m'as appelé, me voilà!
Mon histoire fut singulière,
Et je vais, pour te satisfaire,
Te conter cette histoire-là :
Érigé par de vieux chanoines,
Chez moi l'on riait peu souvent;
Le Prado, bâti par des moines,
Commença par être un couvent;
Mais quatre-vingt-onze arriva,
Et, sous un aspect plus folâtre,
Le couvent devint un théâtre,
Où plus d'un acteur s'illustra.
Bosquier, Tiercelin, Brunet même,
Qui furent mes enfants gâtés,
Ont chez moi reçu le baptême
Pour grandir aux Variétés.
Enfin le Prado, si moral,
Si vertueux à son aurore,
Devait se transformer encore :
Le théâtre devint un bal.
A Bosquier succéda Frisette,
A Tiercelin Nini Friquet,
Et mainte joyeuse brunette
Remplaça le joyeux Brunet.
Du quartier Latin, le Prado
Fit danser toutes les jeunesses...
Que de soupirs, que de caresses
Ont scandalisé Pilodo !
N'obéissant qu'à son caprice,
Tout danseur prenait son élan;
Devant le Palais de Justice
On osa danser le cancan.
Aussi, vois mon triste destin :
Pour avoir trop dansé, peut-être,
Le Prado vient de disparaître
Comme le vieux quartier Latin.
On a démoli la Chaumière,
Ravagé le Château des Fleurs,
La morale en peut être fière,
Mais la gaîté verse des pleurs.
Enfin, c'en est fait pour toujours
Des bals où le chagrin s'oublie!
Plus de danses, plus de folie!
Plus de plaisirs et plus d'amours!

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LE CONCERT MUSARD, LE CASINO DE LA RUE CADET, qui sortent aussi de dessous terre.

LE CONCERT.

Qui est-ce qui dit : plus de gaîté ?

LE CASINO.

Qui est-ce qui dit : plus de folie ?

LANTURLU.

Ah çà ! ils sortent tous des décombres !

LE CONCERT.

Les plaisirs sont aux Champs-Élysées...

LE CASINO.

Les amours habitent la rue Cadet.

LANTURLU.

Ils auraient déjà changé de domicile !

LE PRADO.

Qui donc êtes-vous ?

LE CONCERT.

Le nouveau concert Musard.

LE CASINO.

Moi, le nouveau casino de la rue Cadet.

LE PRADO.

Deux remplaçants ! Déjà !

LE CONCERT.

Oui, mon cher, tu es remplacé et surpassé.

LE CASINO.

Ma salle de bal est un palais !

LE CONCERT.

Mon concert un bouquet de fleurs. A moi les plaisirs de l'été !

LE CASINO.

A moi, les joies folles de l'hiver !

LANTURLU.

Et vous espérez faire oublier le Prado ?

LE CONCERT.

Si nous l'espérons !... Quand il n'y aurait pour cela que ma nouvelle *Polka des Baisers*.

LE PRADO.

La Polka des Baisers !

LE CONCERT.

Tu ne la connais pas?.. Je vais te l'exécuter...

LE CASINO.

Et moi, te la danser.

LE CONCERT, s'adressant à l'orchestre.

A moi, mes musiciens !..

LE CASINO.

A moi, mes danseurs et mes danseuses!.. (L'orchestre joue l'air de *la Polka des Baisers*, sur un signe du Casino. Le théâtre change et représente un beau jardin. Alors, on voit entrer un quadrille, avec des costumes originaux et gracieux, qui exécute *la Polka des Baisers*.

CINQUIÈME TABLEAU.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, DANSEURS ET DANSEUSES.

DANSE.

(Lorsque le quadrille est fini, une musique militaire se fait entendre.)

LANTURLU.

Qu'est-ce encore que cela? on dirait une musique militaire?

LE PRADO.

Ce sont nos soldats qui reviennent d'Italie.

LANTURLU, enthousiasmé et tirant son briquet.

Arrière les polkeurs et les polkeuses!.. décampez et plus vite que ça... (Tous les personnages allégoriques se sauvent.) Nos troupes qui rentrent dans la capitale!.. Ah! mille briquets! plus souvent que je vas rester dans les platras... plus souvent!..

Air du *Pas redoublé*.

En s' battant comme ils se battaient,
Ces jeunes gens, naguères,
Nous ont bien prouvé qu'ils étaient
Les enfants de leurs pères.
En admirant ces gaillards-là,
Je vais, je le proclame,
Rajeunir de trente ans, et ça
F'ra plaisir à ma femme.

En avant, pas accéléré... arche!.. (Il sort. Le décor change et représente une rue. On voit traverser des promeneurs, des étrangers et des provinciaux qui se heurtent en traversant le théâtre. Puis, on voit entrer un Anglais, avec un commissionnaire, qui porte une Anglaise sur ses crochets.)

SIXIÈME TABLEAU.

SCÈNE XVII.

UN ANGLAIS, UNE ANGLAISE, UN COMMISSIONNAIRE.

L'ANGLAIS.

Pas si vitement... pas si vitement... vous pourriez casser milady...

LE COMMISSIONNAIRE, avec l'accent auvergnat.

Oh! fichtra!.. gnia point de danger.

L'ANGLAIS.

Je avais loué deux guinées à vous le dos à vous... retournez-vous que je cause avec milady...

LE COMMISSIONNAIRE.

Volte fache... très-bien!.. (Il se retourne vivement. Milady s'évente.)

L'ANGLAIS.

Comment trouvez-vous... vous?..

MILADY.

Oh! very well.

L'ANGLAIS.

On demandait à nous mille francs pour louer à nous une fenêtre dans le quatrième étage, pour voir la rentrée des troupes sur le boulevard.

LE COMMISSIONNAIRE, se retournant brusquement.

Et vous avez loué mon rez-de-chaussée pour moins cher que cha, pas vrai?..

L'ANGLAIS.

Oh! retournez-vous... vitement.

LE COMMISSIONNAIRE.

Volte fache... très-bien! (Il se retourne vivement.)

L'ANGLAIS.

Air anglais (BOUFFES-PARISIENS.).

O Paris! Paris! c'est étonnant,
Vraiment!
Sitôt qu'on entend
Marcher un régiment,
Les cœurs, à l'instant,
Suivent tambour battant,
Et battent toujours,
Plus fort que les tambours.
O Paris! Paris! de Magenta,
Déjà,
Tu vois revenir tes triomphants
Enfants,
Comme de l'Alma
Et de Balaclava,
D'Inkermann, Malakof, Sébastopol, et cœtera.

(Ici le commissionnaire sort, emportant milady. L'anglais continue sans s'apercevoir de son départ.)

O Paris! Paris! c'est étonnant,
Vraiment! etc.

(Se retournant. Parlé.) Oh! le commissionnaire, il avait chipé mon milady. (Il sort vivement.)

SEPTIÈME TABLEAU.

Le décor change et représente une vue du boulevard le jour de la rentrée des troupes d'Italie. — Les fenêtres des maisons, les boutiques, le boulevard, les arbres sont encombrés de monde. — Une musique militaire se fait entendre et le défilé semble commencer.

SCÈNE XVIII.

(Une compagnie de zouaves entre précédée d'une chèvre, d'un chien de régiment et des sapeurs, littéralement couverts de bouquets, de couronnes et de guirlandes; ils paraissent au bruit des applaudissements, et ils traversent le théâtre sous une pluie de fleurs, tambours et clairons en tête.)

ACTE DEUXIÈME.

HUITIÈME TABLEAU.

Un jardin immense rempli de fleurs exotiques et d'un aspect féerique.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA REINE PICOTINE, BOURDONNANTE, AIGUILLONNETTE, ÉMERAUDINE, PLUSIEURS AUTRES GUÊPES.

(Au lever du rideau, les guêpes poursuivent plusieurs individus qui se sauvent devant elles. Parmi ces individus, on remarque une dame avec une énorme crinoline, un homme habillé en charlatan; un garçon de magasin portant des paquets d'étoffes; un autre portant une oriflamme sur laquelle est écrit : « Grand rabais. »)

Air : *Joyeux tourbillons.* (DÉLASSEMENTS. ESCARCELLE D'OR.)

Guêpes, bourdonnons,
Suivons, poursuivons,
Mordons et piquons
Bourdons et frelons.
Que tout notre essaim
Pique sur son chemin,
Et qu'il s'étende enfin
Sur tout le genre humain.

BOURDONNANTE, poursuivant avec deux autres guêpes un homme habillé en folie et portant une pancarte, sur laquelle on lit : *La Silhouette*, journal.

O toi, nouvelle Silhouette,
A tout piquer je te vois prête.

Sois donc, trop piquante gazette,
En ce jour
Piquée à ton tour.

(Toutes se remettent à poursuivre la Silhouette et la mettent en fuite.)

CHŒUR.

Guêpes, bourdonnons, etc.

(Aiguillonnette et deux autres guêpes poursuivent un vieil Amour qui porte perruque, lunettes vertes et parapluie.)

AIGUILLONNETTE.

Et toi, qui sur l'amour volage
As fait un aussi triste ouvrage,
Pour t'apprendre à devenir sage,
Reçois ce piquant châtiment.

(Aiguillonnette le pique, l'Amour pousse un cri : Ah ! aïe ! et se sauve. — Reprise des courses et du chœur.)

CHŒUR.

Guêpes, bourdonnons, etc.

PICOTINE, poursuivant un Chinois.

Toi, vieux magot, vieille machine,
Qui nous défends d'entrer en Chine,
Tant pis pour toi si l'on t'échine !
Malheur au Pékin
de Pékin.

(On poursuit le Chinois et on le chasse.)

REPRISE DU CHŒUR.

Guêpes, poursuivons, etc.

AIGUILLONNETTE.

Ouf! je n'en puis plus!..

ÉMERAUDINE.

Que de peines!.. que de travail!..

BOURDONNANTE.

Reposons-nous un peu.

PICOTINE.

Déjà fatiguées!.. nous, les nouvelles guêpes de 1859 !

AIGUILLONNETTE.

Écoutez donc, l'année a été assez fertile en ridicules et en extravagances.

ÉMERAUDINE.

Oh ! pas plus que les autres.

BOURDONNANTE.

Les années se suivent et se ressemblent toutes.

PICOTINE.

Il s'agit de justifier la confiance de notre père, car... vous n'ignorez pas qu'il compte sur nous.

AIGUILLONNETTE.

Notre père!.. il avait bien besoin de nous envoyer à Paris, nous étions si bien en Italie.

ÉMERAUDINE.

Dans notre jolie villa.

BOURDONNANTE.

Ah! dame! il est jardinier, et il aura craint pour ses fruits et pour ses fleurs.

PICOTINE.

C'est vrai.

Air de *Risette*. (COUDERC.)

Notre père est un malin;
Il tremblait pour son jardin
Près de Nice.
Notre essaim l'embarrassait :
Des guêpes il connaissait
La malice;
Et, pour préserver ses fleurs,
Dont il trouvait les couleurs
Moins brillantes,
De Nice il nous exila,
Et dans Paris nous voilà!
Les guêpes prospèrent là,
Quand elles sont bien piquantes.

CHŒUR.

De Nice il nous exila, etc.

AIGUILLONNETTE.

DEUXIÈME COUPLET.

Notre père a de l'esprit,
Nous répétons ce qu'il dit,
Et ça pique...
Ça pique le charlatan,
L'imbécile, l'intrigant,
L'excentrique;
Ça pique mille vertus
Se fardant pour être plus
Séduisantes.
Partout il nous introduit,
Partout on nous applaudit;
Car c'est grâce à son esprit
Que nous sommes si piquantes.

CHŒUR.

Partout il nous introduit, etc.

(Entre Gandinet qui regarde au fond avec un pince-nez.)

PICOTINE.

Ah! mes sœurs, regardez donc!..

ÉMERAUDINE.

Ah! le drôle de monsieur!..

BOURDONNANTE.

Encore une victime!..

AIGUILLONNETTE.

Laissons-la s'approcher.

SCÈNE II.

LES MÊMES, à l'écart; GANDINET, avec une mise de mode excentrique.

GANDINET, à la cantonade.

John, passez au *Journal des Modes*, et apportez-moi aujourd'hui le numéro de demain. (Consultant sa montre.) Déjà quatre heures, et je suis attendu au congrès des tailleurs, où doit s'agiter la question des pantalons collants pour cet hiver... Hâtons-nous... hâtons-nous. (Toutes les guêpes l'entourent.)

LES GUÊPES.

Ah! le charmant costume!..

GANDINET, ricanant bêtement.

Vrai, Mesdemoiselles... vous me trouvez bien mis?.. Hi! hi! hi! hi!..

PICOTINE.

Mis comme on ne se met pas.

GANDINET.

Oui, dernier genre, dernier ton, dernière mode : chapeau capsule, chemise plastron, cravate lilliputienne, gilet Solferino, pantalon canon rayé, sous-pieds hygiéniques, bottes à la Bastien, pardessus Mac-Farlane et gants peau de chien.

BOURDONNANTE.

Ah ! le ravissant pardessus !

PICOTINE.

Et quel beau collet !

GANDINET, se retournant.

Il n'y en a pas par ici.

PICOTINE.

C'est vrai ; il n'y en a que la moitié.

AIGUILLONNETTE.

C'est un trompe-l'œil.

ÉMERAUDINE.

Il est charmant !

AIGUILLONNETTE.

Très-distingué !

GANDINET.

C'est joli, pas vrai ? Eh bien, vous ne devineriez jamais à quel quiproquo il vient de m'exposer.

Air : *Les cinq Codes que je me flatte.*

Je rencontre une dame en route,
Elle me dit : Si vous n'êtes pas pris,
Je vous prends, et puis elle ajoute :
Menez-moi faubourg Saint-Denis.
J'offre mon bras, mais, à ce simulacre,
Elle semble s'effaroucher;
Cette dame attendait un fiacre
Et m'avait pris pour le cocher. (*bis.*

Mais pardon, il faut que je vous quitte, l'amour m'appelle ailleurs. Je suis épris de l'adorable fille d'un célèbre orphéoniste, je vais la demander en mariage, et j'espère qu'avec un pareil chic...

TOUTES LES GUÊPES.

Air de J. NARGEOT.

Piquons, piquons, piquons,
Piquons cette caricature...
Oui, prenons-lui mesure
Avec nos aiguillons.

GANDINET, effrayé.

Vous riez, je présume !

PICOTINE, le piquant.

Est-on plus sot que toi ?

GANDINET, parlé.

Aïe ! (Reprenant vite l'air.)
Moi, sot ! quand mon costume
Sort de chez Dusautoy !..

CHOEUR.

Piquons, etc.

(Les Guêpes font fuir Gandinet et elles vont sortir à sa suite, lorsqu'on entend du côté opposé une voix s'écrier :)

UNE VOIX.

Ma nièce, ma nièce ! ne vous éloignez pas !

SCÈNE III.

PICOTINE, AIGUILLONNETTE, BOURDONNANTE, ÉMERAUDINE, GUÊPES, RABOULOT, UNE JEUNE FILLE, UN OURS.

(Un monsieur entre en scène ayant à son bras une jeune fille, et à l'autre un ours.)

RABOULOT.

Air connu.

Eh ! flon flon flon larira dondaine,
Et gai gai gai,
Larira dondé.
Ma nièce est fort jolie
Et mon ours n'est pas mal :
Quelle bonne folie
Pour le Palais-Royal !
Eh ! flon, etc.

BOURDONNANTE.

Quel est ce monsieur, avec sa nièce et son ours ?

RABOULOT.

Je suis Raboulot, du théâtre de la Montansier, je fourre dans un malle ma nièce que voici, et l'on y trouve mon ours que voilà. Alors on y glisse mon ours que voici, et on y retrouve madame Thierret et le nez d'Hyacinthe, qui ne sont pas là ; puis je perds ma nièce et je perds mon ours, dont les pattes renfermaient toute ma fortune, mais bientôt je retrouve

ma nièce et mon ours, j'ai un grand succès et je touche de gros droits d'auteur... (Il se frotte les mains.)

LA NIÈCE, d'un air doux et naïf.

Il est embêtant, mon oncle, n'est-ce pas ?

RABOULOT.

Ma nièce !...

L'OURS, grognant.

Ron... ron...

RABOULOT, lui allongeant un coup de pied.

Tu vas te taire, toi ?

PICOTINE.

Pardon, Monsieur, que venez-vous faire ici, s'il vous plaît ?

RABOULOT.

Je cherche un nouveau plan pour un nouveau vaudeville.

Même air.

Tout entier à ma pièce,
J'ai quitté mon bureau,
Et la clef de ma caisse
Pour la clef du caveau.
Eh ! flon flon flon larira dondaine,
Et gai gai gai,
Larira dondé.

LA NIÈCE.

N'est-ce pas qu'il est embêtant, mon oncle ?

RABOULOT.

Encore !

L'OURS, grognant.

Brou !...

RABOULOT, avec un coup de pied au derrière.

Veux-tu te taire quand je chante.

PICOTINE.

Alors vous êtes un auteur dramatique ?

RABOULOT.

Un peu, beaucoup, passionnément !

Même air.

J'ai fait un vaudeville
Applaudi tous les jours,
Avec M. Clairville
Qui seconnaît en ours.
Eh !n flonflon larira dondaine,
E gai gai ga,
Larira dondé.

PICOTINE.

Ingrat ! et vous oubliez la réclame, qui a fait votre succès !

LES GUÊPES.

Air de J. NARGEOT.

Piquons, piquons, piquons,

Piquons l'oncle, l'ours et la nièce.
Oui, sans cesse,
Faisons
Sentir nos aiguillons.

RABOULOT, qui dans la bagarre a perdu sa nièce et son ours.

Ah! j'ai perdu ma nièce!
Ah! j'ai perdu mon ours!

PICOTINE.

Si l'ours est votre pièce,
Votre pièce est un ours.

TOUTES.

Piquons, piquons, piquons, etc.
(Elles poursuivent et chassent Raboulot.)

UNE VOIX, au dehors.

Allez, allez, marchez!... Je trouverons bien l'adresse.

PICOTINE.

Encore des nouveaux venus.

AIGUILLONNETTE.

Ou plutôt une nouvelle venue, une paysanne.

BOURDONNANTE.

Eh! c'est *la Pénélope normande!*

SCÈNE IV.

LES GUÊPES, LA PÉNÉLOPE NORMANDE, un petit paquet au bout d'un bâton.

Air connu.

J'arrivons de notr' village,
J' suis au terme du voyage,
A Paris me v'là...
Ici, oui-da,
J' vas faire du tapage!

Salut, la compagnie!

PICOTINE.

Bonjour Pénélope.

PÉNÉLOPE.

Tiens! vous connaissez mon nom?

BOURDONNANTE.

Certainement, puisque nous sommes sœurs.

LA PÉNÉLOPE.

Ah bah!... Tant mieux!... Bonjou, petites sœurs, bonjou... Papa va bien, et ses fraises aussi.

AIGUILLONNETTE.

Mais où vas-tu comme ça?

LA PÉNÉLOPE.

Au Vaudeville, oùs que j'espère ben faire jaser de moi, car on ne m'a point surnommée la Pénélope normande pour des prunes, oui-da... ni pour des pommes de Normandie.

PICOTINE.

Aïe ! aïe ! je crains bien que tu ne sois pas sage et fidèle comme la femme d'Ulysse !

LA PÉNÉLOPE.

Je ne suis point sage du tout... mais ça n'empêche point d'être fidèle, ça...

TOUTES.

Ah bah !

LA PÉNÉLOPE.

Je fais des traits à mon mari, oh ! mais là, aux oiseaux !... Le pauv' cher homme en a tant par-dessus la tête, qu'il ne pourrait plus passer sous l'Arche de Triomphe.

TOUTES.

Oh !

BOURDONNANTE.

Mais alors, pourquoi t'appelle-t-on la Pénélope ?

AIGUILLONNETTE.

Est-ce que tu défais la nuit ce que tu as fait le jour ?

LA PÉNÉLOPE.

Non, c'est le contraire.

Air de *Couderc*. (ROSALINDE.)

De Pénélope on parla,
Un' femm' qui, pour rester sage,
Fait et défait tant d'ouvrage...
Personne n'avait vu ça.
Tra déri déra,
Cette histoire était fort belle,
Tra déri déra.
La mienne est plus naturelle;
J' vas vous raconter *la Pénélope nouvelle*,
Tra déri déra, tra déri déra.

DEUXIÈME COUPLET.

Un jour, un' fille naquit
Dans le fond d' la Normandie...

(Ici l'actrice s'interrompt et paraît prise subitement d'un mal qu'elle ne peut surmonter.)

PICOTINE.

Eh bien ?

ÉMERAUDINE.

Elle pâlit !

BOURDONNANTE, comme s'adressant à l'actrice.

Qu'as-tu donc ?...

LA PÉNÉLOPE.

J'ai... j'ai.... c'est étrange. (Faisant un effort. — Chantant.)

Un jour, un' fille naquit
Dans le fond, etc.

(Elle s'évanouit.)

AIGUILLONNETTE.

Elle se trouve mal... (On a fait rouler un banc de gazon au milieu de la scène, on y dépose la Pénélope.)

TOUTES.

Ah! mon Dieu!

PICOTINE.

Évanouie!... (S'adressant au public.) Pardon, Messieurs, est-ce qu'il n'y aurait pas un médecin dans la salle?

DEUX DOCTEURS, montant en même temps des deux côtés de l'orchestre.

Si fait, si fait, attendez, me voilà.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE DOCTEUR ALLO et LE DOCTEUR HOMOEO. Il arrivent en même temps auprès de la malade.

LE DOCTEUR ALLO, à l'autre.

Ah! pardon, j'ignorais...

LE DOCTEUR HOMOEO.

Du tout, confrère, je vous en prie...

LE DOCTEUR ALLO.

Je n'en ferai rien.

HOMOEO.

Ni moi non plus...

ALLO.

Alors...

HOMOEO.

Alors... (Ils s'éloignent tous les deux de la malade et s'apprêtent à redescendre.)

PICOTINE.

Eh bien! vous partez tous les deux? et la malade!

LES DEUX DOCTEURS.

Ah! c'est juste.

ALLO.

Je vous en prie, docteur.

HOMOEO.

C'est donc pour vous obéir. (Il tire de sa poche un de ces tout petits tubes de verre dans lesquels on met les globules homœopathiques.)

ALLO.

Que faites-vous donc?

HOMOEO.

Je sais ce qu'il lui faut.

ALLO, à part.

Un homœopathe!... Oh! alors je vais aller chercher ma pharmacie, j'arriverai toujours à temps! (Il sort.)

LES GUÊPES.

Dépêchez-vous, docteur, dépêchez-vous.

HOMOEO.

Voilà... voilà... je le tiens... Ah! mon Dieu!

TOUTES.

Qu'y a-t-il?

HOMOEO.

Je l'ai laissé tomber.

TOUTES.

Quoi donc?

HOMOEO.

Mon globule.

BOURDONNANTE.

Prenez-en un autre.

HOMOEO.

Je n'en ai plus sur moi.

AIGUILLONNETTE.

Alors, cherchons-le. (Toutes se penchent et cherchent à terre.)

CHŒUR.

Air : *la Chaleur.*

Cherchons bien (*ter.*)
Le remède homœopathique.
C'est unique,
Ici, nous cherchons bien,
Et pourtant nous ne trouvons rien.

PICOTINE.

Ah! mes sœurs...

TOUTES, joyeuses.

Le voilà!

PICOTINE.

Non, ce n'est pas ça.

BOURDONNANTE.

Docteur, aidez-nous.

HOMOEO.

Je cherche avec vous.

PICOTINE.

Vous cherchez? Eh bien!
Voyez-vous?

HOMOEO.

Eh bien,
Je vois que je ne vois rien.

PICOTINE.

C'est absurde cela,
Ce remède-là
Peut valoir fort cher...
Mais, quand il se perd,
Avant de finir
Par le découvrir,
Le malade peut mourir.

REPRISE.

Cherchons bien, etc.

ALLO, du dehors.

Attendez, attendez, me voilà !

HOMŒO.

C'est mon confrère l'allopathe ; vite, courons chercher d'autres globules, je serai de retour avant qu'il n'ait administré ses drogues... (Il s'éloigne.)

ALLO.

Par ici, par ici ! (Il paraît avec trois domestiques qui portent d'énormes bocaux sur lesquels on lit : « Manne, séné, magnésie, rhubarbe, sangsues, etc. »)

AIGUILLONNETTE.

A la bonne heure ! voilà des remèdes qui ne peuvent pas s'égarer.

ALLO.

Oh ! avec moi, on en a pour son argent. J'arrive encore à temps et mon ignorant confrère m'a cédé la place.

LES GUÊPES.

Vite, docteur, agissez...

ALLO.

Voyons le pouls... (Il tâte le pouls de la Pénélope.)

LES GUÊPES.

Eh bien ?

ALLO.

C'est grave ! Diable, diable, diable, je voudrais bien voir sa langue.

PICOTINE.

Il est plus curieux que l'autre.

ALLO.

J'aurais besoin de connaître sa langue.

AIGUILLONNETTE.

Elle parle normand.

HOMŒO, accourant.

Me voici de retour !

ALLO.

Il est trop tard, confrère, j'ai entrepris la malade.

HOMŒO.

Ah ! la malheureuse !... Achevez-la, confrère, achevez-la.

ALLO.

Que voulez-vous dire ?

HOMŒO.

Que vous allez l'empoisonner avec vos misérables drogues

ALLO, riant.

A merveille ! Monsieur, préfère-t-il employer son charbon pilé ou sa poudre de coquilles d'huîtres ?

HOMŒO.

Cela vaudrait bien vos saignées et vos emplâtres abominables.

ALLO.

Mais autant donner à vos malades des pilules de mie de pain.

HOMOEO.

Tenez, vous n'êtes qu'un routinier!

ALLO.

Et vous, un illuminé. Car enfin, qu'est-ce que l'homœpathie, Monsieur?.. L'art de tuer un malade sans le soigner...

HOMOEO.

Qu'est-ce que l'allopathie, Monsieur? L'art de tuer un malade en le soignant.

LA PÉNÉLOPE, se levant.

Ah! mais, dites donc, dites donc, si c'est comme ça, j'aime autant me guérir toute seule, da.

TOUTES.

Ah!

PICOTINE.

Ça va donc mieux?

LA PÉNÉLOPE.

Je ne me suis jamais trouvée mal.

TOUS ET TOUTES.

Ah bah!

LA PÉNÉLOPE.

Je ne me souvenais pas de mon couplet; et pour me tirer d'embarras, j'ai fait semblant de m'évanouir.

ALLO.

Se jouer ainsi de la Faculté.

HOMOEO.

Oser berner un disciple d'Hanheman!

ALLO.

Oh! si l'on n'avait berné que vous!

HOMOEO.

Que moi?

ALLO.

Un système absurde! le système des infiniment petits.

HOMOEO.

Qu'importe! si les infiniment petits font, avec le centième du quart du millionnième d'un grain, de plus grandes choses que tous vos bocaux.

ALLO.

Mais à ce compte-là, moins on met de sel dans un œuf, plus il est salé; moins on met d'esprit dans une pièce, plus elle est spirituelle.

HOMOEO.

Ne faites pas de mots, Monsieur, puisque vous êtes incapable de les guérir.

ALLO.

Et vous, Monsieur, continuez à réduire en poudre les écailles d'huîtres. Ah! ce sont vos clients, qui sont des huî-

es! Après cela, vous me direz : *Similia, similibus curantur.*

HOMOEO.

Monsieur!

ALLO.

Monsieur!

HOMOEO.

Air de *Paris à cinq heures du matin.*

Ah! c'est trop d'injures!

ALLO.

C'est trop d'impostures!

HOMOEO.

Lorsque tant de cures
Prouvent mon talent.

ALLO.

Chacun vous condamne.

HOMOEO.

Taisez-vous, profane!
Vous êtes un âne.

ALLO.

Et vous un charlatan!

TOUS DEUX.

Semblable outrage!
Ah! dans ma rage...
Allons, courage,
Avançons d'un pas...
Et face à face
A cette place...

PICOTINE ET AIGUILLONNETTE, les séparant.

Messieurs, de grâce,
Ne vous battez pas!

AIGUILLONNETTE.

Certes, la science,
Souveraine en France,
Guide et récompense
Ses nobles enfants.
Mais tous vos systèmes
Sont de vrais problèmes.
Il faudrait vous-mêmes
Fixer vos clients.
Pour l'allopathe,
Fils d'Hyppocrate,
L'homœopathe
Est un charlatan!

PICOTINE.

Peu diplomate,
L'homœopathe
De l'allopathe
En dit tout autant.

AIGUILLONNETTE.

On nous persuade,
On nous dissuade,
Et chaque malade
Se voit ballotté...

PICOTINE.

Par l'allopathie,
L'homœopathie
L'hydrothérapie
Et l'électricité.

AIGUILLONNETTE.

Quand l'un vous baigne,
L'autre vous saigne;
Chacun enseigne
Un philtre secret.
On vous tiraille,
On se chamaille,
On crie, on braille
A votre chevet.
Ah! Dieu! si Molière
Revenait sur terre,
Docteurs, quelle guerre!
Mais, hélas! hélas!
Sans craindre de guerre,
Vous pouvez tout faire :
Un nouveau Molière
Ne renaîtra pas.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

LES DEUX DOCTEURS.

Parler de Molière!
Je crains peu la guerre
Qu'il pourrait me faire.
Grâce à son trépas,
Aujourd'hui, sur terre,
Je règne et j'espère
Qu'un nouveau Molière
Ne renaîtra pas.

LES GUÊPES.

Ah! Dieu! si Molière
Revenait, etc.

(Les docteurs sortent poursuivis par les Guêpes. — Canardin arrive, tenant dans ses mains un immense journal qui le cache tout entier. — On peut lire le titre qui est en tête ; c'est le nouveau journal publié à New-York : *La Quadruple Constellation.*)

SCÈNE VI.

CANARDIN, seul.

C'est inimaginable! c'est incroyable! Messieurs, j'avais eu la douleur de vous annoncer que le célèbre acrobate Blondin

avait perdu la vie, sa femme et son omelette, et qu'on n'entendrait plus parler d'eux. Eh bien! voilà un nouveau journal de New-York, *la Quadruple Constellation*, le plus grand journal connu, et je lis à la trente-deuxième colonne de la quatrième page : que Blondin vient d'être engagé au Palais-Royal pour remplacer M. Grassot... Ce comique ébouriffant ne pouvant être remplacé, je conclus que Blondin n'est qu'un affreux canard! Il y a des journaux bien légers, et des abonnés bien bêtes! j'en suis un. Agréez mes salutations les plus empressées. (Il salue et sort en disant :) Au changement! (Le théâtre change et représente une grande salle. On lit au-dessus de la porte du fond : « Rigolo, professeur orphéoniste. Ici l'on ne parle qu'en chantant. »)

NEUVIÈME TABLEAU.

SCÈNE VII.

RIGOLO; puis et successivement UNE BONNE, MADAME RIGOLO, MADEMOISELLE RIGOLO, UN PORTEUR D'EAU, GANDINET, ORPHÉONISTES.

RIGOLO entre et agite une sonnette; une bonne se présente une tasse à la main.

Musique de M. J. BOUCHER.

Ma bonne, apportez-moi mon café du matin.

LA BONNE, lui donnant la tasse.

Le voici; mais j'ai peur qu'il sente le gratin.

MADAME RIGOLO, entrant avec une lettre.

Mon ami, c'est un mot de ton propriétaire.
Il nous augmente...

RIGOLO.

Allons, merci!
Ah! que la vie est donc amère!..
(Il boit.)
Et que mon café l'est aussi!
(Il rend la tasse à la bonne, qui sort.)

MADEMOISELLE RIGOLO, entrant.

Bonjour, bonjour, mon père!
Bonjour, bonjour, ma mère!

MADAME RIGOLO, à sa fille.

Quelle pâleur! qu'as-tu, ma chère?

MADEMOISELLE RIGOLO.

Ah! maman, je voudrais me marier.

RIGOLO.

Te marier!

Quand on augmente mon loyer!

LE PORTEUR D'EAU, entrant avec ses seaux.

Mochieu, j'ai rempli la fontaine,
Et vous me devez quatre chous.

RIGOLO.

On vous paîra la semaine prochaine.

LE PORTEUR D'EAU, à part.

Je chuis fâché d'avoir chanté pour ces grigoux.

(Il sort.)

GANDINET, entrant, parlant sans chanter.

Monsieur Rigolo, je suis enchanté de vous trouver... Je n'ai pu voir votre adorable fille sans l'adorer, et je viens vous la demander en mariage.

RIGOLO, l'interrompant.

Vous n'êtes pas orphéoniste?..

GANDINET, parlant.

Mon Dieu, non, Monsieur; mon Dieu, non!

RIGOLO.

Vous feriez un mari fort triste.
Sortez, Monsieur ; non, vous ne l'aurez pas.
Je vous flanque à la porte.

MADEMOISELLE RIGOLO, à part.

Hélas! hélas! hélas!

(Bas, au jeune homme.) Je vous avais dit de parler en chantant.

GANDINET, à part.

Ah! sapristi! c'est vrai; je l'avais oublié... je vais la demander comme à l'Opéra-Comique. (Revenant auprès de Rigolo en chantant.)

L'amour fait des miracles,
Il brave les obstacles,
Et brûle d'un feu divin.
In, in, in, in, in, in, in, in, in.
Monsieur, j'adore votre fille.
Ille, ille, ille, ille.
Jamais je ne fus un gandin,
Din, din, din,
Et je vous demande sa main!
Oui, sa main! (*bis.*)
Sa main, sa main, sa main!
Sa main, sa main, sa main, sa main!
Ah! donnez-moi sa main!
Je veux chanter jusqu'à demain,
Tout en vous demandant sa main.

RIGOLO.

Il sait chanter, qu'il soit de la famille.
Enfants, soyez unis!
Enfants, soyez bénis!

LA BONNE, entrant.

Monsieur, ce sont tous vos orphéonistes
Qui viennent pour la répétition.

RIGOLO.

Place à ces joyeux symphonistes,
Si dignes d'admiration.

(Entrée des orphéonistes. Les orphéonistes ont divers rubans pendus à leurs boutonnières.)

CHOEUR.

Allons, allons,
Marchons, marchons,
Entrons, entrons,
Chantons, chantons,
Marchons, chantons,
Chantons, entrons,
Sur tous les tons
Allons, chantons.

RIGOLO.

Silence, et que chacun se place.
Vous connaissez le nouveau diapason?
C'est moi qui vous donne le ton.
Attention! Le ténor et la basse,
Le soprano, le baryton :
Partez ensemble. Attention!
(Il conduit avec un bâton.)

CHOEUR.

La musique adoucit les mœurs.

RIGOLO.

Ça n'est pas ça! Trop haut là-bas;
Et vous, chantez un peu plus bas.
Attention! Je recommence.

CHOEUR.

La musique adoucit les mœurs.

RIGOLO.

Ce n'est pas encore ça... Silence!
Vous chantez sur différents tons.

DEUX BARYTONS.

Ma ce sont les ténors...

DEUX TÉNORS.

Ce sont les barytons.

RIGOLO.

Allons, allons,
Recommençons!

CHOEUR.

La musique adoucit les mœurs.

VOIX, d'un côté.

Taisez-vous donc!

VOIX, de l'autre côté.

Ce n'est pas nous,
C'est vous qui chantez faux.

D'AUTRES VOIX.

C'est vous!

TOUS, de différents côtés.

C'est vous! c'est vous! c'est vous! c'est vous!

ENSEMBLE.

C'est une horreur!
Je m'exaspère;
Dans ma fureur,
Dans ma colère,
Je vais vous battre!

(Ici tous les orphéonistes tombent les uns sur les autres et sortent en se battan Madame Rigolo, sa fille, la bonne et Gandinet sortent aussi.)

RIGOLO, qui a reçu un coup dans la bagarre.

La musique adoucit les mœurs!

(Il sort. Changement à vue.)

DIXIÈME TABLEAU.

Le cabinet d'un chef de station de chemin de fer avec un apparei de télégraphe électrique.

SCÈNE VIII.

M. BOBINET, puis DEUX GARÇONS, puis M. CERPOULOT.

BOBINET, hors de lui.

Hubert! François!... (Les garçons arrivent, l'un d'un côté, l'autre d l'autre.) Courez sur la ligne, inspectez les fils du télégraphe; i faut qu'il lui soit arrivé quelque chose... il bat la campagne (Les garçons sortent en courant.) C'est inimaginable! Je demande à mon confrère de Bruxelles comment se porte Brindavoine l'un de nos amis, et mon confrère me répond: « Empereu de la Chine. » Il est impossible que Brindavoine, un ancien avoué...

CERPOULOT, entrant.

Le chef du télégraphe?

BOBINET.

C'est moi, Monsieur.

CERPOULOT.

Monsieur, je suis très-inquiet; j'attendais ma femme, qui devait arriver par le train de quatre heures, il en est huit: je voudrais adresser tout de suite une dépêche télégraphique à Évreux.

BOBINET.

L'adresse de la personne?

CERPOULOT.

Madame Cerpoulot, hôtel de la Licorne, à Évreux.

BOBINOT.

Vous désirez lui demander ?

CERPOULOT.

Pourquoi elle ne revient pas.

BOBINET.

C'est l'affaire d'un instant. (Il touche un bouton sur l'appareil.)

CERPOULOT.

Que faites-vous ?

BOBINET.

Je préviens mon confrère d'Évreux... (On entend le bruit d'une nette.) Il me répond qu'il est à son poste; attention! (Tunt l'appareil.) Pourquoi pas venir madame Cerpoulot?

CERPOULOT.

Comment ! vous lui parlez, petit nègre ?

BOBINET.

Langage télégraphique. Donnez-vous donc la peine de vous seoir; c'est l'affaire de quelques secondes, le temps d'enyer à l'hôtel de la Licorne.

CERPOULOT.

Merci ! je ne pourrais pas m'asseoir, et puis il n'y a pas de aise... je préfère marcher... je suis d'une inquiétude... mbien vous dois-je?

BOBINET.

C'est quatre francs cinquante.

CERPOULOT, payant.

Voici, Monsieur. (On entend la sonnette.)

BOBINET.

Ah !... voilà la réponse qui arrive. J'ai demandé : « Pourqoi pas venir madame Cerpoulot ? »

CERPOULOT.

Et l'on vous répond ?

BOBINET.

Premier régiment de cuirassiers.

CERPOULOT.

Comment, régiment de cuirassiers ! elle n'a donc pas pris train ?

BOBINET.

Les cuirassiers l'auront empêchée de suivre la ligne.

Air de *l'Apothicaire.*

Ces cuirassiers, je comprends ça,
Comme elle voyageaient sans doute;
Sous leur escorte ell' se plaça,
Pour être protégée en route.

CERPOULOT.

Pour retourner à la maison,
Il était, je le certifie,

Plus simple d'entrer en wagon
Que d'entrer dans la caval'rie.

Mais, il doit y avoir une erreur; répétez encore la questio sans parler, petit nègre.

BOBINET.

Volontiers ! (Il sonne, on lui répond.) Veuillez me dire pourquc madame Cerpoulot pas venir retrouver petit mari.

CERPOULOT.

C'est toujours petit nègre, il y tient.

BOBINET.

C'est encore quatre francs cinquante.

CERPOULOT.

Les voilà. (Bruit de la sonnette.)

BOBINET.

On répond.

CERPOULOT.

Ah ! je palpite !

BOBINET, traduisant.

Sultane favorite... partie du sérail avec clarinette française.. Grand-Turc pas content...

CERPOULOT.

Qu'est-ce que vous me chantez là, qu'est-ce que vous m chantez là, avec votre sultane et votre clarinette ?

BOBINET.

Oh ! bien sûr, il y a quelque chose de disloqué dans les fil électriques... (Criant.) François ! Hubert ! (Les deux garçons ac courent.)

HUBERT.

Ah ! Monsieur, quel prodige !

FRANÇOIS.

Quel miracle !

BOBINET.

Qu'y a-t-il ?

HUBERT.

Il y a que le ciel est en feu.

FRANÇOIS.

Et que tous les fils électriques sont en danse.

HUBERT.

Et que ça fait un carillon, on dirait qu'on joue de la gui tare sur toute la ligne...

CERPOULOT.

Que se passe-t-il donc ?

HUBERT.

On dit comme ça que c'est une aurore boréale.

FRANÇOIS.

Et que ça annonce la fin du monde pour dans trois mill ans.

CERPOULOT.

Pourvu que j'aie le temps de retrouver ma femme avant ça...

BOBINET.

Courons voir l'aurore boréale.

ENSEMBLE.

Air de *la Savonnette*,

Voilà qu'on nous signale
Un fait surnaturel :
L'aurore boréale
Apparaît dans le ciel !

(Ils sortent. Le théâtre change.)

ONZIÈME TABLEAU.

SCÈNE IX.

(Devant un arc-en-ciel, traversé par mille rayons de soleil, on voit toutes les AURORES BORÉALES de cette année groupées avec grâce.)

LES AURORES BORÉALES.

CHŒUR.

Air : *Travaillons, répétons.* (J. NARGEOT.)

Nous voici de retour
De notre course vagabonde ;
Nous avons, sur le monde
Planant chacune tour à tour,
De la nuit fait le jour.

TROISIÈME AURORE.

Je ne sais pourquoi
L'on eut peur de moi.

DEUXIÈME AURORE.

En me voyant on tremblait,
Et l'on fuyait.

PREMIÈRE AURORE.

C'est fort étonnant,
Notre aspect, pourtant,
N'a rien de bien effrayant.

REPRISE DU CHŒUR.

Nous voici de retour, etc., etc.

(Sur la reprise du chœur, toutes ont quitté le fond et sont descendues sur le devant de la scène.)

PREMIÈRE AURORE.

C'est égal, Mesdemoiselles, tous les mortels fuyant à notre vue, cela a quelque chose d'humiliant.

DEUXIÈME AURORE.

Ils ont peur de nous, ils croient à un tremblement de terre général.

TROISIÈME AURORE.

Nous aurions dû nous faire annoncer dans les départements, comme des actrices en représentation... D'où venez-vous?..

QUATRIÈME AURORE.

Moi, je me suis montrée au Havre.

CINQUIÈME AURORE.

Moi, à Rouen.

DEUXIÈME AURORE.

Moi, à Quillebœuf.

TROISIÈME AURORE.

Moi, à Bordeaux.

SIXIÈME AURORE.

Moi, à Marseille.

SEPTIÈME AURORE.

Moi, à Paris.

PREMIÈRE AURORE.

Et moi qui me suis montrée la première, c'est à Lyon que j'ai fait mon apparition. Ah! mes sœurs, que les nuits sont belles en France!.. Que de choses nous avons vues!.. Que de femmes nous doivent des actions de grâce!

Air : *Nous avons un pont élégant.* (Vaudeville de LA PETITE SŒUR.)

Souvent j'ai vu sur mon chemin
Plus d'une épouse, jeune et belle,
Passer la nuit hors de chez elle ;
Et j'entendais, le lendemain,
Le mari qui cherchait querelle
A l'infidèle.
Il s'écriait : « Je veux savoir
« D'où vous venez, femme immorale ! »
Et la femme, sans s'émouvoir,
Lui répondait : « Je viens de voir,
« De voir l'aurore boréale,
« Boréale. »

DEUXIÈME AURORE.

Ah çà! mes sœurs, vous n'avez pas oublié sans doute, lorsque notre grand voyage fut décidé que nous nous promîmes de rapporter toutes une petite bêtise de la terre?

TROISIÈME AURORE.

J'ai la mienne!..

TOUTES.

Et moi aussi.

PREMIÈRE AURORE.

En ce cas, nous avons toutes notre petite bêtise.

DEUXIÈME AURORE.

Voyons la tienne?..

PREMIÈRE AURORE, montrant une carte de visite.

La voici.

TROISIÈME AURORE.

Tiens, un portrait!

PREMIÈRE AURORE.

Non pas, c'est une carte de visite. A présent, on se fait photographier en pied, et l'on va se déposer chez ses connaissances. Témoin ce portrait de l'un de ces pauvres maris dont je vous parlais tout à l'heure.

DEUXIÈME AURORE.

Tiens, il est corné!..

PREMIÈRE AURORE.

C'est pour montrer qu'il est venu lui-même.

TROISIÈME AURORE.

Ah! je comprends.

Air du *Château perdu*.

Les Parisiens adoptent cette mode,
Qui peut servir en mille occasions;
Et le fait est qu'elle est assez commode
Pour échanger des déclarations.
Oui, maintenant que ces cartes traîtresses
Peuvent entrer dans les appartements :
Tous ces messieurs ont l' portrait d' leurs maîtresses,
Et tout's les femm's ont l' portrait d' leurs amants.

QUATRIÈME AURORE.

Voulez-vous une autre bêtise?.. Voici la mienne. (Elle montre un billet de spectacle.) Un billet du théâtre du Vaudeville.

DEUXIÈME AURORE.

Mais ça n'est pas une bêtise.

QUATRIÈME AURORE.

Pour la centième représentation de *la Fille de trente ans*.

TOUTES.

Ah!..

TROISIÈME AURORE.

Elle avait raison : c'est une bêtise.

SIXIÈME AURORE, montrant une gravure.

Moi, voilà ce que j'ai rapporté : une gravure du *Journal des Modes* pour 1860.

TOUTES.

Voyons, voyons!.. (La gravure passe de main en main.)

SIXIÈME AURORE.

Robe nouvelle!.. robe rétrospective!..

SEPTIÈME AURORE.

Mais ce n'est pas une femme, c'est un fourreau de parapluie...

SIXIÈME AURORE.

Air de *l'Artiste*.

Aux formes naturelles

On va donc revenir?

TROISIÈME AURORE.

Les femmes vraiment belles
Doivent s'en réjouir.

DEUXIÈME AURORE.

Détrompez-vous... ces dames
Pourront s'effaroucher:
Il est si peu de femmes
Qui n'aient rien à cacher.

PREMIÈRE AURORE.

Les mortels ne savent quoi s'imaginer.

DEUXIÈME AURORE.

Si vous voulez voir une bêtise, mais là, une vraie bêtise, regardez!.. (Ici on voit sortir de terre un taureau et un picador à cheval.)

TOUTES.

Qu'est-ce que cela?..

DEUXIÈME AURORE.

Les grands combats de taureaux à l'entrée du faubourg Poissonnière.

TOUTES, reculant.

Prenons garde!

DEUXIÈME AURORE.

Oh! rassurez-vous!..

Air connu.

Avez-vous vu dans Barcelone,
Dans Madrid, dans Alcantara,
Ces combats où l'on aiguillonne
Un taureau dont le sang bouillonne,
Au bruit d'un immense houra?
Eh bien! au faubourg Poissonnière,
Une affiche, imprimée en gros,
A cette scène meurtrière
Semble inviter la ville entière.
Elle vous montre des chevaux
Des toréadors, des taureaux.
On y court comme au plus beau drame,
Et, dans le public ahuri,
On n'entend que ces cris de l'âme :
« Prends garde au picador, ma femme!
« Prends garde aux cornes, mon mari! »
On entre enfin. Dieu! quelle scène!
Peut-on regarder, sans frémir,
Ce taureau blessé dans l'arène?
Les hommes respirent à peine,
Et les femmes, ne pouvant fuir,
Sont prêtes à s'évanouir.
Mais, que de calme et de silence!
Le picador, comme un planton,
Semble s'endormir sur sa lance.

Le public regarde, il s'avance :
Les combattants sont en carton !
Alors, surprise sans égale,
Chacun rit, mais du bout des dents
Le public s'écrie : « O scandale!
« Pourquoi suis-je entré dans la salle? »
Mais de se plaindre il est bien temps...
Puisqu'il s'y trouve, il est dedans.
Convenez-en la ruse est bonne;
Quand le bœuf est à des prix fous,
Peut-on bien, lorsque l'on raisonne,
Exiger qu'à Paris on donne
Un taureau vivant pour vingt sous? } (*bis en chœur.*)

PREMIÈRE AURORE.

Passons à d'autres curiosités.

SEPTIEME AURORE.

Voici la mienne ! (Ici le fond s'ouvre et laisse voir la boutique de l'Italienne du boulevard Saint-Denis. Sur l'enseigne de la boutique on lit : « A l'Italienne brevetée s. g. d. g. — Vend des gâteaux chinois. »)

PREMIÈRE AURORE, lisant.

« A l'Italienne brevetée s. g. d. g. » — Ah ! Madame n'est pas garantie?

SEPTIÈME AURORE.

Il s'agit de ses gâteaux chinois.

DEUXIÈME AURORE.

Une Italienne qui vend des gâteaux chinois?

TROISIÈME AURORE.

Est-ce qu'on les fait venir de la Chine?

PREMIÈRE AURORE.

Mais non... cela se fait à Paris.

Air : *J'ai du bon tabac.*

C'est comm' qui dirait les gâteaux d' Nanterre,
Les pâtés d'Amiens, le vin de Mâcon;
Comm' les saucissons de Lyon,
Comm' la moutarde de Dijon...
Gâteaux de Paris, ça n' se vendrait guère;
C'est meilleur quand on
Croit qu' ça vient d' Canton.

DEUXIÈME AURORE.

Qui est-ce qui a encore des bêtises?

CINQUIÈME AURORE.

Moi !... Regardez! (A la place de l'Italienne paraît la charge du tableau de M. Gérôme : *la Mort de César.*)

TROISIÈME AURORE.

Ce tableau ?... Qu'est-ce que ça signifie?

CINQUIÈME AURORE.

C'est un des grands succès de l'exposition de 1859.

TROISIÈME AURORE.

Ah! je vois ce que c'est... ça représente une chambre dont le ménage n'est pas fait.

CINQUIÈME AURORE.

Ceci vous représente la mort de César.

TOUTES.

Ça?

DEUXIÈME AURORE.

Comment! ce fauteuil renversé représente César?

CINQUIÈME AURORE.

Mais non, César, le voilà.

TOUTES.

Où donc?

CINQUIÈME AURORE.

Là...

DEUXIÈME AURORE.

Air : *J'en guette un petit de mon âge.*

Ah! la singulière peinture!
Quoi, pour se tirer d'embarras,
Le peintre a caché la figure,
Caché les jambes et les bras...
Et ce tableau fut à la mode?

CINQUIÈME AURORE.

Sans doute...

DEUXIÈME AURORE.

Ça m'étonne, car
Quand on vous montre ainsi César
On peut dire que c'est commode.

PREMIÈRE AURORE.

Est-ce tout ce que nous avons à voir?

TROISIÈME AURORE.

Non pas, j'ai encore quelque chose à vous offrir. (Elle fait un signe, la Carte Géographique entre.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, LA CARTE GÉOGRAPHIQUE, puis UN VIEUX MONSIEUR et DEUX DOMESTIQUES, puis CANARDIN.

LA CARTE, arrivant toute effarée.

Par grâce, par pitié, cachez-moi, sauvez-moi, une armoire! une gaîne! un tiroir!

PREMIÈRE AURORE.

Ma pauvre enfant, qu'avez-vous donc?

LA CARTE.

J'ai que la position sociale de Carte Géographique n'est plus tenable.

DEUXIÈME AURORE.

Mais que vous est-il donc arrivé?

LA CARTE.

Hélas! je vivais autrefois bien tranquille et bienheureuse, dans une jolie boutique de la rue de la Paix; j'étais bornée au nord par le boulevard des Capucines, au midi par la colonne Vendôme; une position superbe: je me pavanais sous mon vitrage, je regardais passer le beau monde... lorsqu'un vieux monsieur s'arrête un jour devant moi... il me regarde attentivement avec son pince-nez, entre, m'achète, m'emporte et me suspend dans son cabinet de travail.

PREMIÈRE AURORE.

Jusque-là je ne vois rien de bien terrible.

LA CARTE.

Attendez. Tout son bonheur était de me montrer à ses amis; il était fier d'entendre dire : « Saperlotte! vous avez là une bien jolie carte !.. » Mais un beau matin, il y a longtemps de cela, mon maître rentre, un grand journal à la main, accompagné de plusieurs messieurs; je l'entends s'écrier en entrant: « Vous allez voir; je vais vous transporter sur le théâtre de la guerre. » Là-dessus, il vient à moi, me décroche et m'étend sur un guéridon.

Air de *Lauzun*.

C'était moi qu'on interrogeait,
Moi, la Carte Géographique ;
Moi qui pourtant suis tout à fait
Étrangère à la politique.
Craignant la guerre et ses hasards,
Je faillis tomber en syncope.
Lorsque je vis tous les regards
Fixés sur ma Turqui' d'Europe.

DEUXIÈME AURORE.

Et enfin?..

LA CARTE.

Enfin, je passai deux années accrochée, décrochée, roulée et déroulée, et, sans la prise de Sébastopol, je ne sais vraiment pas ce que je serais devenue.

TROISIÈME AURORE.

Pauvre Carte!..

LA CARTE.

Oh! tout cela n'était que des roses... les épines sont arrivées avec les épingles.

TOUTES.

Les épingles?

LA CARTE.

Oui, une nouvelle invention... des épingles surmontées de petits drapeaux jaunes, verts et tricolores. Mon maître m'avait attaquée du côté de l'Italie; il me parcourait avec son pince-nez tout en lisant son journal, et puis, crac!... il me piquait un drapeau... Ils sont là!.. ils sont là!.. Et v'lan! une épingle

sur le Mincio!.. Ils sont ici, et les autres sont campés là-bas, et v'lan! deux épingles! v'lan! sur l'Adda! v'lan! sur l'Oglio! v'lan! sur le Tessin!

PREMIÈRE AURORE.

Je comprends... il suivait les opérations de l'armée.

LA CARTE.

Et j'étais le champ de bataille!

Air du *Turco-Bono*.

Oui, pas à pas,
Il suivait les conquêtes
De nos soldats;
Combats et fêtes
Me coûtaient cher, hélas!
Un jour, après
Un glorieux succès,
Criant: Viv'nt les Français!
Il m'embrassa
Tout près de Magenta.

TOUTES.

Un jour, après
Un glorieux succès, etc., etc.

LA CARTE.

Heureusement que ça n'a duré que trois mois. Enfin, j'espérais en être quitte, je commençais à respirer, lorsque ce matin... jugez de mon effroi! je le vois se diriger vers la boîte aux épingles, en s'écriant: Ah! l'on se chamaille en Chine!.. Ah! ça chauffe dans le Maroc!

Air précédent.

Vite, piquons
Le Maroc et la Chine,
Mes pavillons
Sur la marine,
Sur terre, mes guidons!
Pour le braver,
Je viens de me sauver;
Car je veux préserver
D'un nouveau choc
Ma Chine et mon Maroc.

TOUTES.

Pour le braver,
Elle a pu se sauver;
Elle veut préserver, etc., etc.

VOIX DU DEHORS.

Je la vois!.. Par ici, par ici!

LA CARTE.

Ciel! c'est lui!.. Cachez-moi!

UN VIEUX MONSIEUR, entrant, suivi de deux domestiques.

La voilà!.. Empoignez-la... et tâchez de la plier.

LA CARTE, échappant aux poursuites des domestiques.

Laissez-moi! laissez-moi!

LE VIEUX MONSIEUR.

C'est une carte filée... Emparez-vous-en; je n'ai pas l'habitude de battre les cartes, mais celle-ci ne mérite aucun ménagement.

ENSEMBLE.

Air de MONTAUBRY. (*Joli mois de mai.*)

LE VIEUX MONSIEUR ET SES DOMESTIQUES.

Allons, vite, poursuivons
Cette Carte Géographique;
Il faut qu'elle nous explique
Les choses que nous ignorons.

LA CARTE.

En repos, laissez-moi donc,
Pauvre Carte Géographique;
Je ne veux plus qu'on me pique,
Ces procédés n'ont pas de nom.

LES AURORES.

Allons, mes sœurs, protégeons
Cette Carte Géographique;
Oui, de ce goût tyrannique,
Bientôt, nous la délivrerons.

(Tous sortent à la poursuite de la Carte.)

CANARDIN, entrant, avec un journal.

Non, c'est incroyable, impossible, invraisemblable! Messieurs, vous avez cru, d'après ce que je vous avais dit, que le célèbre acrobate Blondin venait d'être engagé au théâtre du Palais-Royal? Eh bien! voilà un autre journal, *le Courrier des États-Unis*, qui affirme que Blondin reste en Amérique et va faire une ascension de la tour du Niagara, où il doit attacher un bout de sa corde, à la nacelle du ballon monstre de la ville de New-York, où il doit fixer l'autre bout. Eh bien! non, non! J'aime le canard, mais celui-là, je ne l'avalerai pas! Je sais bien que rien n'est impossible, même les choses les plus invraisemblables... Si l'on nous avait dit, il y a cent ans, qu'un jour M. Grassot achèterait le café Minerve, l'aurions-nous cru? Non, n'est-ce pas? Et pourtant tout le monde peut le voir trôner à son comptoir... Alors, allez-vous me dire : « Tu as tort d'être incrédule à propos de Blondin. » Je ne suis pas incrédule, mais je ne puis rester dans cette alternative... je veux me transporter au Niagara. Mais, j'y pense... pourquoi ne vous y transporterais-je pas de même? Nous possédons ici une manière si commode de voyager... Ah! ah! c'est nous qui enfonçons un peu les chemins de fer! Tenez, voilà comme ça se fait. (Criant.) Au changement! (Le théâtre change et représente une vue du Niagara. Une corde est tendue au-dessus de la chute.)

DOUZIÈME TABLEAU.

SCÈNE XI.

CANARDIN, puis BARNUM.

CANARDIN.

Nous y voici! Ceci vous représente le Niagara... Ciel! une corde tendue horizontalement au-dessus de ces cataractes!... Sont-ce mes yeux qui sont atteints de la cataracte? Non, c'est bien réel... je vois, je vois! Ainsi donc Blondin existe, Blondin n'est pas un canard?

BARNUM, entrant avec un costume excentrique.

Qui est-ce qui parle de canards? C'est vous, Monsieur, how do you do? very well! tant mieux!... Que veut Monsieur? que demande Monsieur?... Monsieur est étranger sur ces bords; mais Monsieur a l'œil américain, et nous sommes faits pour nous comprendre.

CANARDIN, saluant.

Je ne savais pas que j'avais l'œil... Monsieur... certainement; mais à qui ai-je l'honneur?...

BARNUM.

Je suis Barnum, (Il prononce Barnoummm.) le grand, l'illustre, l'ébouriffant Barnum, le roi des puffistes, le bilboquet américain, l'inventeur et le propagateur des merveilles les plus flamboyantes, des artistes les plus abracadabrants, et des mystifications les plus pommées... J'ai inventé les enfants en caoutchouc... les clowns désossés, l'homme-poisson et les faux nègres virtuoses, avec des figures cirées à l'anglaise... Demandez, faites-vous servir. Voulez-vous des lutteurs, des boxeurs, des tableaux vivants, des chiens savants? Préférez-vous voir la fameuse nourrice du grand Washington, qui vient d'atteindre sa cent dix-huitième année?.. Parlez, demandez, faites-vous servir!... zing, zing, boum, boum, zing, zing, boum, boum... boum, zing, zing, zing, zing! (Il imite la musique des banquistes.)

CANARDIN.

Monsieur, tout cela peut être très-curieux, mais on a surexcité ma curiosité en me parlant d'une corde attachée à un ballon comme on en voit peu...

BARNUM.

Un ballon comme on n'en voit guère.

CANARDIN.

Un ballon comme on n'en voit pas.

BARNUM.

Vous l'avez dit... Justement, Monsieur, je suis l'aéronaute en chef de la city of New-York, pour vous servir. (A ce moment

le costume d'empirique disparaît, et le personnage se trouve vêtu en matelot. — Appelant au dehors.) Ohé ! du ballon !... ho hisse ! (Un matelot paraît avec une grande pancarte qu'il déroule.) Faites voir à Monsieur le dessin de la ville de New-York. Tenez, Monsieur, ce ballon transatlantique, qui a trois cent cinquante pieds de hauteur, et qui contient sept cent vingt-cinq mille pieds cubes de gaz hydrogène, est pourvu d'une nacelle avec salon, cuisine et calorifère, piano et romances nouvelles. Au-dessous de la nacelle est accroché un joli bateau à vapeur, pour le cas où l'on serait précipité de six mille pieds du ciel dans la mer... Vous avez commencé votre voyage par air, vous le finissez par eau... Tout est prévu... ici vous voyez des cages remplies de pigeons destinés à porter des messages et faire des crapaudines. Enfin, pour que rien ne manque au bien-être des voyageurs, un pédicure est attaché à l'établissement.

CANARDIN.

C'est épatant!... Et c'est à ce ballon que le célèbre Blondin... car, Monsieur, pourquoi vous le cacherais-je ?.. je ne suis venu ici que pour voir Blondin... Je demande Blondin... Blondin *for ever!* Blondin ou mon argent!

BARNUM, qui change de nouveau et paraît avec un costume de danseur de corde.

Que ne le disiez-vous tout de suite?... Blondin, c'est encore moi.

CANARDIN.

Encore vous, homme étonnant! Ainsi vous n'êtes pas mort?

BLONDIN.

Mille pardons, Monsieur, je suis déjà mort trois fois.

CANARDIN.

Et vous vous êtes toujours bien porté ?

BLONDIN.

Comme vous voyez.

CANARDIN.

Vous êtes le phénix des Funambules!... Ainsi, c'est bien vous, en chair et en maillot? Ah ! ah ! laissez-moi toucher vos paillettes!

BLONDIN.

Touchez, milord, touchez.

CANARDIN.

Mais sachez donc que j'arrive tout exprès de Paris pour m'assurer de votre existence, pour affirmer que votre identité n'est pas douteuse, ce que l'on conteste au café des Variétés.

BLONDIN.

Rien de plus facile que de vous satisfaire : d'ordinaire je ne monte pas sur ma corde à moins de cent mille francs.

CANARDIN.

Bigre ! je trouve la corde raide.

BLONDIN.

Mais pour vous, Monsieur, qui arrivez de si loin, je n'y re-

garderai pas de si près... Donnez-moi vingt francs, en attendant mieux.

CANARDIN, payant.

Les voici, homme généreux.

BLONDIN.

Je vais manger un morceau, car je ne fais pas d'ascension à jeun. En attendant, je vous enverrai mes Mimi Bamboches.

CANARDIN.

Vous avez des Mimi Bamboches ?

BLONDIN.

Et ce qui m'arrive n'a pas de nom. Ayant entendu parler de cette merveille chorégraphique, j'ai donné l'ordre à mes correspondants de me l'expédier, fût-ce à prix d'or... et, ce matin, j'ai reçu quinze lettres de quinze correspondants, qui m'annoncent l'arrivée de quinze Mimi Bamboches. Elles vont venir : je vous les adresserai; après quoi, vous verrez mes Virtuoses comiques.

CANARDIN.

Des Virtuoses ?

BLONDIN.

Les vrais Virtuoses américains, dont Paris n'a eu qu'un échantillon. A bientôt, my dear !

CANARDIN.

Au revoir, cher Blondin, à bientôt, my dear ! (Blondin sort. — Avec satisfaction.) Enfin, je l'ai vu ! nous l'avons tous vu ! il existe ! Nous pouvons affirmer qu'une grande nation comme la nôtre n'a pas été mystifiée pendant une année entière, et que nous ne sommes pas tous des jobards. (Ritournelle de l'air suivant.) Mais quelle est cette ritournelle ?... ça sent la Mimi Bamboche... Attention !

SCÈNE XII.

CANARDIN, MIMI BAMBOCHE; puis les autres MIMI BAMBOCHES; puis LES VIRTUOSES; puis BLONDIN.

MIMI BAMBOCHE, entrant.

Air d'OFFEMBACH.

C'est moi ! (*bis.*) Me voilà !
Je suis Mimi Bamboche,
Que l'on admira
Au joyeux bal de l'Opéra.
Je cours, je saute, je ris,
Je danse et je bamboche !
En un mot, je suis
La reine des bals de Paris !
On m'admire,
Quand mon œil lance un éclair;
On soupire,
Lorsque j'ai la jambe en l'air.

Un sourire,
Avec de grands balancés,
Et j'inspire
Des feux insensés.
Ma danse originale
Captive les cœurs
De tous mes danseurs ;
Et, ce qui me signale,
Ce... je ne sais quoi
N'appartient qu'à moi !
C'est moi! (*bis.*) Me voilà!
Je suis Mimi Bamboche!
(A Canardin.)
Si vous voulez voir
Où peut s'étendre mon pouvoir,
Ici, je vais sans retard,
Sans peur et sans reproche,
A votre regard
Montrer le sublime de l'art!

(Elle danse.)

CANARDIN, après la danse.

Bravo ! bravo !... j'aime bien Blondin, mais vous me l'avez fait oublier un moment... Vive Mimi Bamboche !

DEUXIÈME MIMI BAMBOCHE, entrant.

Mimi Bamboche ?... Mille cornets à piston! c'est moi ! et Mademoiselle n'est qu'une intrigante !

TROISIÈME MIMI BAMBOCHE, entrant.

Et vous aussi !... car la véritable Mimi Bamboche, c'est moi, Monsieur !

QUATRIÈME MIMI BAMBOCHE, entrant.

Après moi, s'il en reste !... La seule, la vraie, c'est moi !

CINQUIÈME MIMI BAMBOCHE, entrant.

Mensonge! il n'existe au monde qu'une seule Mimi Bamboche, et c'est moi, foi d'honnête homme ! (D'autres Mimi Bamboches accourent.)

TOUTES.

C'est moi! c'est moi !

TOUTES LES MIMI BAMBOCHES.

C'est moi! c'est moi! me voilà!
Je suis Mimi Bamboche,
Que l'on admira
Au joyeux bal de l'Opéra !
Partout, je l'ai fait savoir,
Je danse et je bamboche ;
Et vous allez voir
Où peut s'étendre mon pouvoir.

(La danse recommence et Canardin se trouve perdu au milieu des jambes des Mimi Bamboches. — Après la danse, bruit de tambour de basque.)

CANARDIN.

Ah! voici les Virtuoses comiques! (Entrée et exercices des Virtuoses. — Après quoi, Blondin paraît sur sa corde.)

CHOEUR.

Air de *la Favorite*.

O miracle!
Quel spectacle!
Sans obstacle,
Le voilà
Qui s'exerce,
Se renverse,
Et traverse
Le Niagara!

(La danse des Mimi Bamboches recommence, pendant que Blondin s'avance sur sa corde. — Quand il est arrivé au milieu, il se trouve tout à coup entouré d'une nuée de canards, qui apparaissent de tous les côtés. — La danse continue avec fureur pendant cette apothéose.)

ACTE TROISIEME.

TREIZIÈME TABLEAU.

La scène du théâtre Séraphin au Palais-Royal.

SCÈNE PREMIÈRE

UN CRIEUR, au dehors; ARLEQUIN, endormi, puis COLOMBINE, puis PIERROT, puis LE MAGICIEN ROTHOMAGO.

UNE VOIX, criant au dehors.

« Entrez, Messieurs et Dames, entrez au théâtre du sieur Séraphin... Vous y verrez *la Mère Gigogne, les Ombres Chinoises, Polichinelle, Vampire* et *le Pont cassé*. Le spectacle sera terminé par les feux pyrrhiques et arabesques, et le grand point de vue mécanique de la tour de Malakoff. Prenez, prenez, prrrrenez vos billets! »

ARLEQUIN, qui s'est éveillé pendant cette annonce.

Sangodemi!.. qu'est-ce qu'il fait donc?.. (Allant à une petite fenêtre qui est censée donner sur la galerie du Palais-Royal.) Hé! là-bas!.. hé! l'homme au carrick noisette!.. silence donc!.. vi savez bien qu'on ne *zoue* piou.

LA VOIX, du dehors.

Plaît-il?..

ARLEQUIN, criant.

Je vous dis qu'on ne zoue piou... pouisque les acteurs ils déménazent... Vi pouvez annoncer relâche per cause de déménazement...

COLOMBINE, entrant.

C'estdonc bien vrai, Arlequin?..

ARLEQUIN.

Oui, ma *sar*mante Colombine... c'est l'ordre de Polichinelle... nostre direttor...

COLOMBINE.

Encore un tour de ce vilain bossu.

Air : *Il va d'ici, il va de là.*

Quoi ce bossu despotique,
Abandonnant son local,
Ne tiendra plus sa boutique
Dans l'ancien Palais-Royal!..
Mais il s'en fiche,
Car il est riche :
C'est un mortel
Si personnel
Que monsieur Poliche, liche,
Que monsieur Polichinel.

ARLEQUIN.

Se peut-il qu'il se retire,
Lorsque les petits enfants,
Que les premiers il fit rire,
Ont aujourd'hui soixante ans!
Que son affiche
Était godiche!
Ah! que de sel!
Et quel gros sel,
Possédait, Poliche, liche,
Possédait Polichinel.

(Entrée de Pierrot.)

PIERROT.

Air connu.

Au clair de la lune,
Le pauvre Pierrot
Cherche en vain sa plume
Pour écrire un mot.
Sa chandelle est morte,
Oh! triste destin!
On ferme la porte
Du sieur Séraphin!

ROTHOMAGO, entrant.

Air : *Que Pantin serait content.*

Que les pantins sont contents
De changer de domicile!

On sait que, de notre temps,
Les pantins sont inconstants.
A Séraphin, l'an dernier,
J'avais prédit, moi sorcier,
Que nous changerions d'asile
Pour payer moins de loyer.

REPRISE EN CHOEUR.

Que les pantins sont contents, etc., etc.

COLOMBINE.

Le magicien Rothomago se réjouit de notre déménagement?..

PIERROT.

Et pourquoi?..

ARLEQUIN.

Oui, au fait, *perche?*.. pourquoi cela?..

ROTHOMAGO.

Parce que le passage Jouffroy est le rendez-vous de tous les *Maccaluso*, et autres magiciens, mes confrères...

ARLEQUIN.

Ma nous *ni* sommes pas sorciers, nous autres... et nous tenions à *nostre* petit poublic.

PIERROT.

Un public si innocent!..

COLOMBINE.

Innocent comme notre spectacle.

ROTHOMAGO.

Notre spectacle... innocent, innocent!.. je ne dis pas... pourtant...

Air des *Cinq codes.*

Quand les bonn's de la ru' Vivienne
Chez nous conduisaient leur enfant,
L'enfant disait à chaque scène :
Ah! qu' c'est gentil, qu' c'est amusant!
Mais la nuit v'nait, et, plus sournoises,
On entendait les bonnes seulement,
Dir' pendant les ombres chinoises :
Ah! qu' c'est gentil! qu' c'est amusant!

(On entend raisonner au dehors la pratique de Polichinelle.)

PIERROT.

Silence, voici notre directeur.

SCÈNE II.

LES MÊMES, POLICHINELLE.

POLICHINELLE, dansant pendant tout le couplet.

Air de *la Sabotière.*

Je déménage,
Et, comme un ancien sage,

Tout mon bagage,
Je l'emporte avec moi.
Ma joie est vive!
Ah! sans locomotive,
Que l'on me suive
Au passage Jouffroy.
Marionnettes,
A mes ordres vous êtes,
Donc, soyez prêtes
A répondre à l'appel.
Votre carrière
S'agrandira, j'espère,
Sous la bannière
Du grand Polichinel.

(Tous se mettent à danser comme lui.)

TOUS.

Notre carrière,
S'agrandira, j'espère,
Sous la bannière,
Du grand Polichinel.

COLOMBINE.

Ainsi, c'est bien décidé, c'est aujourd'hui que nous quittons le Palais-Royal?..

POLICHINELLE.

Instantanément, mes petits trognons... c'est un conseil que m'a donné le grand Rothomago, ici présent....

ROTHOMAGO.

C'est vrai.

POLICHINELLE.

Ayant lu dans le passé que le Palais-Royal, habité par le cardinal Dubois, avait eu des boutiques de bois, des galeries de bois et des acteurs de bois... mais que bientôt nos voix de bois seraient réduites aux abois, Rothomago, de sang froid, pour calmer mon effroi, m'indiqua le passage Jouffroy, où nous aurons infiniment moins froid.

ARLEQUIN.

Mais *nostre* vieux répertoire, *il* sera-t-il goûté à cet endroit?..

POLICHINELLE.

Oh! il est bien usé notre vieux répertoire.

Air de *Cadet Roussel.*

La mèr' Gigogne, bien longtemps,
Tous les soirs a fait douze enfants.

TOUS.

La mèr' Gigogne, bien longtemps,
Tous les soirs a fait douze enfants.

POLICHINELLE.

C'était palpitant pour les dames,
Mais depuis, dans les mélodrames,

Ah! ah! chacun sait ça,
On a fourré plus d'enfants qu' ça.

TOUS.

Ah! ah! chacun sait ça, etc., etc.

ROTHOMAGO.

Les Ombres Chinoises, chez nous,
Servaient à plus d'un rendez-vous.

TOUS.

Les ombres, etc., etc.

ROTHOMAGO.

Mais depuis qu' les bosquets d' Mabille
Leur offrent un plus sombre asile,
Ah! ah! chacun sait ça,
Les amants n'ont plus besoin d'ça.

COLOMBINE.

Nous regrettons le Pont cassé.

PIERROT.

Et les canards l'ont bien passé,

TOUS.

Nous regrettons le Pont cassé, etc.

POLICHINELLE.

J'en sais d'autres qui les remplacent,
Car en fait de canards qui passent,
Ah! ah! chacun sait ça,
Dans les journaux on ne voit qu' ça.

TOUS.

Ah! ah! chacun sait ça,
Dans les journaux on ne voit qù' ça.

COLOMBINE.

Bref, si nous fermons à jamais,
C'est la faute de nos ballets.

TOUS.

Quoi, si nous fermons à jamais, etc., etc.

COLOMBINE.

En voyant nos marionnettes
Faire si bien les pirouettes,
Ah! ah! on a craint qu' ça
N'enfonçât le Grand-Opéra.

TOUS.

Ah! ah! on a craint qu' ça
N'enfonçât le grand Opéra.

ARLEQUIN.

Allons, allons, le temps *il* passe, et l'on nous attend au boulevard Montmartre... sangodemi!

POLICHINELLE.

En route!..

TOUS.

En route! (Ici toutes les marionnettes se chargent, celle-ci d'une malle, une autre d'un sac de nuit, une autre d'une valise, d'autres portent differents attributs de théâtre.)

Air : *Ah! cadet-là.*

CHŒUR.

Adieu notre joyeux local!
Adieu nos jours de fêtes!
Quittons notre Palais-Royal,
Pauvres marionnettes
Honnêtes. (*bis.*)

COLOMBINE, ARLEQUIN, PIERROT.

Loin du palais
Témoin de nos succès,
Désormais,
Hélas! que deviendrai-je?

ROTHOMAGO.

Ne craignez rien,
Je suis magicien,
Et je protége
Tout le cortége.

POLICHINELLE, à part.

Ah! par sa puissance aujourd'hui
Rothomago m'embête;
Il a sa baguette
Sur lui,
Bon! filoutons-la-lui.

TOUS, reprenant.

Adieu notre joyeux local, etc., etc.

(Les Marionnettes défilent et sortent. Lorsque Rothomago passe près de Polichinelle, sa baguette sous son bras, celui-ci s'en empare adroitement.)

POLICHINELLE, seul.

Je la tiens, cette baguette mystérieuse, dont ce vieil abruti de Rothomago ne savait plus se servir... la voici!.. elle est à moi!.. Quelle bonne fortune pour moi, qui rêve un répertoire littéraire. Voyons, quel succès pourrais-je bien souffler à mes confrères... On m'a parlé d'un certain *Duc Job*, au Théâtre-Français... si je le faisais venir?..

Air : *Le petit mot pour rire.*

On cherchait partout aux Français,
Une comédie à succès,
Mais ce n'est pas facile;
N'y a plus d' comédie à présent...
Dans *le Duc Job*, c'est différent,
Là y a (*4 fois.*)
Là y a z-un vaudeville.

Après ça, *le Duc Job*, pour Séraphin; non... Évoquons tous les théâtres : je choisirai dans le nombre... (Il fait des simagrées avec sa baguette.) A moi toutes les merveilles de l'esprit humain!.. Brrrrrr!..

QUATORZIÈME TABLEAU.

Le théâtre change et représente un site agreste, avec un pont jeté sur un torrent.

—

POLICHINELLE.

Tiens, un pont... (Bruit de cor au dehors.) Oh! oh! qui est-ce qui trompette de la sorte?..

SCÈNE III.

POLICHINELLE, LE BRACONNIER, puis DEUX PAYSANS, UN FAUCHEUR, DEUX PETITS PATRES BRETONS et UNE CHÈVRE.

LE BRACONNIER, entrant; il a l'accent du Midi.

Mes braves amis m'ont entendu sans doute?

POLICHINELLE.

Qui êtes-vous donc?..

LE BRACONNIER.

Chut!.. Monsieur, ne faites pas de bruit, s'il vous plaît!.. Je suis braconnier de mon état... le braconnier du *Pardon de Ploërmel*, et j'ai le plus grand intérêt à ne paséveiller l'attention des gardes-chasse... vous comprenez?.. Chut!..

POLICHINELLE.

Et vous donnez du cor à pleins poumons?..

LE BRACONNIER.

Oui!.. Et je crie et je beugle...

POLICHINELLE.

Mais, vous êtes très-maladroit...

LE BRACONNIER.

Qu'est-ce que ça me fait, si le public de l'Opéra-Comique trouve ma voix spirituelle... Jugez-en...

Air du *Braconnier*. (PARDON.)

En chasse! (4 *fois*.)
Crions, beuglons,
On suit ma trace;
Avec audace,
Allons, trompettons,
Et retrompettons!
Un bon braconnier,
Devrait, par métier,
Garder le silence;
Moi, je prends mon cor,

Et je chante encor
Pour faire oublier ma présence.
Mais on me dira :
Pendant ce temps-là,
Que fait donc le garde-chasse?
Ça se comprend,
En écoutant
Cet air charmant,
Il cesse de suivre ma trace.
Un bon braconnier
Devrait, par métier,
Garder le silence ;
Moi, je prends mon cor,
Et je chante encor
Pour faire oublier ma présence.
En chasse! en chasse!
Crions, braillons : en chasse, en chasse!

POLICHINELLE.

Bravo ! bravo ! bravo !.. mais qu'est-ce que c'est donc que *le Pardon de Ploërmel?..*

LE BRACONNIER.

Je n'en sais rien.

POLICHINELLE.

Mais, vous jouez dans la pièce...

LE BRACONNIER.

Mais je ne la connais pas!.. je ne parais qu'au commencement du troisième acte. Alors, vous concevez, je suis au café à faire ma partie de dominos... j'interromps un instant le domino, je monte au théâtre, je chante mon air, je fais vibrer mon cuivre... et je retourne finir ma partie... On m'a dit que c'était une pièce en trois actes et en trois ponts...

POLICHINELLE.

En trois ponts?

LE BRACONNIER.

Il y a un pont par acte... autant d'actes, autant de ponts... on a mis beaucoup d'art à varier leur forme.

POLICHINELLE.

On s'est occupé, à propos de pont... des arts? Mais je voudrais être mieux renseigné sur cet ouvrage.

LE BRACONNIER.

Volontiers : mais l'action nuisant à la pièce, ou, si vous aimez mieux, la pièce nuisant à l'action, je me bornerai à vous montrer les personnages qui ne tiennent à rien du tout, parce que ce sont les plus intéressants.

POLICHINELLE.

Je ne comprendrai peut-être pas beaucoup. Enfin !.. si c'est la manière de procéder de vos auteurs...

LE BRACONNIER.

C'est obscur, mais c'est neuf. (A la cantonade.) Ohé! les pochards du second acte, par ici!

LE BRACONNIER.

Voyons, là, entre nous, la main sur votre cor, non sur votre cœur, avez-vous un beau succès?

LE BRACONNIER.

Air de CALPIGI.

Par notre lune et nos nuages,
Nous avons conquis les suffrages;
Puis, il faut voir quel effet font
La cascade et le second pont...
Vous ne voyez que le second.
Le pont qui tombe fait merveille;
Mais, je vous le dis à l'oreille,
Je tremble, quand je vois placé
Un succès sur un pont cassé.

Au revoir! je vais finir ma partie de dominos. (Il sort.)

POLICHINELLE.

Un pont cassé... mais alors l'Opéra-Comique a volé Séraphin; je me plaindrai à la Commission des auteurs. (On voit paraître deux vieux paysans portant chacun une lanterne.)

PREMIER PAYSAN, à l'autre.

Viens donc par ici, que je te dis.

DEUXIÈME PAYSAN.

Pourquoi faire?

PREMIER PAYSAN.

Comment, pourquoi faire? mais pour raconter au public la raison qui fait que c'te pauv' Dinorah est devenue folle... sans ça, on n'y comprendrait rien.

DEUXIÈME PAYSAN.

Eh ben, après?

PREMIER PAYSAN.

Pisque nous ne servons qu'à ça.

DEUXIÈME PAYSAN.

Tiens, v'là le faucheur qui passe au fond... il peut bien nous remplacer.

PREMIER PAYSAN.

Avec son instrument, j'ai toujours peur qu'il chante *faulx*.

DEUXIÈME PAYSAN.

Il arrive... allons-nous-en.

PREMIER PAYSAN.

Sans faire mon récit?

DEUXIÈME PAYSAN, l'entraînant.

Pourquoi faire? (Ils disparaissent.)

LE FAUCHEUR. Il s'est arrêté sur le pont ; il tire une pierre à repasser de sa poche, et se met à affiler sa faulx en chantant : — Musique d'introduction du *Pardon*.)

On vous en repasse, passe, passe,
On vous en repasse, passera!...
(En s'en allant.)
Air : *Ciseaux à repasser.*
Bonnes faulx à repasser,
A repasser les couteaux,
Les ciseaux et les faulx,
Ci .. seaux à repasser.
(Il disparaît.)

POLICHINELLE.

Il passe le pont... Ah! c'est pour le repasser. Ainsi, j'ai vu un braconnier, deux paysans, un faucheur avec sa faulx, et je ne saisis pas encore le fil. (Musique. — On voit entrer deux petits pâtres bretons.) Ah! à la bonne heure... je ne sais pas si ceux-là sont utiles, mais au moins ils sont gentils.

PREMIER PATRE.

Air des *Belles de nuit*. (IL EXISTE DANS PARIS).

Hoël court après Dinorah,
Dinorah après sa chèvre.

DEUXIÈME PATRE.

La chèvre qui voit cela
Court vite après Dinorah.

PREMIER PATRE.

Chaque acteur part de là,
Et court comme un lièvre.

DEUXIÈME PATRE.

Jamais un ouvrag' n'a
Fait courir comm' ça.

PREMIER PATRE.

On voit courir, plus que jamais,
Les auteurs après un succès.

DEUXIÈME PATRE.

Mais, hélas, on n'en vit pas un
Courir après le sens commun.

ENSEMBLE.

Et voici, Polichinel,
Le Pardon de Ploërmel,
Est-ce assez spirituel,
Assez solennel?
Vive Ploërmel! (*ter.*)

DEUXIÈME COUPLET.

DEUXIÈME PATRE.

Hoël qui possède un cœur d'or,
A son ami le plus tendre,

Envoi' chercher un trésor
Qui doit lui causer la mort.

PREMIER PATRE.

Mais voilà Dinorah
Qui, sans rien comprendre,
Prend le pont que voilà,
Et puis, patatra!

DEUXIÈME PATRE.

Pour prouver qu'elle est bien dans l'eau,
Le machiniste en verse un seau.

PREMIER PATRE.

Et c'est en faisant ce plongeon,
Qu'elle retrouve la raison.

ENSEMBLE.

Hein! comme c'est naturel,
Le Pardon de Ploërmel!

POLICHINEL.

C'est bien moins spirituel
Que Polichinel.

LES DEUX PATRES.

Vive Ploërmel! (*ter*).

PREMIER PATRE, à Polichinelle.

Êtes-vous content?

POLICHINELLE.

Médiocrement.

DEUXIÈME PATRE.

Parce que vous n'avez pas encore vu notre chèvre.

POLICHINELLE.

Alors, je demande la scène de la chèvre... avec le chou...

PREMIER PATRE.

On y va!.. (Musique. — Ils sortent et reparaissent bientôt sur le pont, qu'ils traversent: l'un des deux pâtres porte un énorme chou attaché au bout de sa houlette; une chèvre le suit pour manger le chou, et l'autre pâtre donne de petits coups pied, par derriere, à la chèvre pour la faire avancer.)

PREMIER PATRE, tirant la chèvre.

Voyez, Monsieur, ça n'est pas plus difficile que ça.

DEUXIÈME PATRE, la poussant.

Et dire qu'on n'a mis que trois mois à l'instruire. (Ils disparaissent.)

POLICHINELLE.

Et c'est tout, ça? Ce qui prouve, plus que jamais, qu'on doit ménager la chèvre et le chou. (Musique. — On voit sortir de terre un tonneau de ravaudeuse.)

SCÈNE IV.

POLICHINELLE, UNE RAVAUDEUSE.

POLICHINELLE.

Quésaco?

LA RAVAUDEUSE.

Bonjour, Polichinelle.

POLICHINELLE.

Une ravaudeuse?

LA RAVAUDEUSE.

Oui, une ravaudeuse dramatique; c'est à moi que les directeurs s'adressent quand ils ont besoin de reprises.

POLICHINELLE.

Des reprises?

LA RAVAUDEUSE.

Eh! mon Dieu, oui, ces pauvres théâtres n'ont vécu que de cela cette année. On est venu me redemander *la Reine Margot, la Marâtre, Paméla Giraud, la Closerie des genêts, Paris Voleur, Paris l'Été, les Frères de la Côte, les Pilules du Diable, les Chauffeurs, le Petit Poucet...*

POLICHINELLE.

Ah! assez! assez! assez!

LA RAVAUDEUSE.

Air : *Ravaudons* (bis), *ma commère.*

Quand un' pièce est centenaire,
Quand elle est usée, hélas!
On réclam' mon ministère,
On m' l'apport'; mais, j'ai beau faire,
Une pièc' c'est comme un vieux bas :
Ravaudé (*bis.*), ça n' dur' guère;
Ravaudé (*bis.*), ça n' dur' pas.

ENSEMBLE.

Ravaudé, etc., etc.

LA RAVAUDEUSE.

Les directeurs, d'ordinaire,
Sont dans un grand embarras;
Que d' pièces ils me font r'faire;
Mais j'ai beau, pour leur complaire,
Les r'tourner du haut en bas :
Ravaudé (*bis.*), ça n' dur' guère;
Ravaudé (*bis.*), ça n' dur' pas.

ENSEMBLE.

Ravaudé, etc., etc.

POLICHINELLE.

C'est comm' la vertu, ma chère
Comme de certains appas;

Comm' ces femmes qui, pour plaire,
Ont beau s' maquiller, se r'faire
Les yeux, l' visage et les bras :
Ravaudé (*bis.*), ça n' dur' guère;
Ravaudé (*bis.*), ça n' dur' pas.

ENSEMBLE.

Ravaudé, etc., etc.

POLICHINELLE.

Mais, bosse de Biron! ce ne sont pas des vieilleries que je demande, moi, c'est tout ce qu'il y a de plus nouveau, au contraire... je veux du nouveau. (Il donne un coup de baguette au tonneau de la ravaudeuse, qui se métamorphose en une échoppe de savetier, et la ravaudeuse elle-même devient Papillon du *Savetier de la rue Quincampoix.* — On lit au-dessus de l'échoppe : « Papillon, savetier de la rue Quincampoix. »)

PAPILLON.

Car'leux d' souliers!

POLICHINELLE.

Comment! je demande du neuf et on me montre de vieux souliers, une vieille échoppe et un vieux savetier !

PAPILLON.

J'ai l'air vieux parce que je le veux bien, pour que ma fille ne s'aperçoive pas que je suis plus jeune qu'elle.

POLICHINELLE.

Vous seriez plus jeune que votre fille?... elle est forte celle-là !

PAPILLON.

Vous ne connaîtriez pas madame la duchesse d'Esparville, par hasard ?

POLICHINELLE.

Non, je ne la connais pas, mais... je n'en ai jamais entendu parler.

PAPILLON.

C'est sa mère.

POLICHINELLE.

La mère de qui ?

PAPILLON.

De ma fille.

POLICHINELLE.

Ah! ah! ah! Ainsi votre fille...

PAPILLON.

Je ne suis pas son père... afin de pouvoir être son époux à la fin... Il y avait longtemps que le théâtre de la Gaîté éprouvait le besoin de marier une duchesse avec un savetier, et il y est parvenu !

Air : *Ronde dans* LE SAVETIER DE LA RUE QUINCAMPOIX.

Je suis car'leux d' soulier !
Quelle histoire
A ne pas croire !

Et j'ador' tant mon métier,
Que j' m'élève au rang d' savetier.
Au prologue on assassine
Un' femm' qui m' laisse, en mourant,
Une enfant et de l'argent;
Puis vers Paris je m'ach'mine.
Me v'là père et sav'tier!
Quelle histoire
A ne pas croire!
Je suis, pour tout mon quartier,
Et bon père et bon sav'tier.
Ma fill', qui n'est pas ma fille,
Est la fill' d'un grand seigneur.
Elle adore un jeun' docteur,
Et c'est là qu' ça s'entortille;
Car moi-mêm'... c'est affreux!
Quelle histoire
A ne pas croire!
Oui, moi-mêm', c'est affreux!
D' ma fill' je suis amoureux.
Mais cet amant, qu'elle adore,
Adore d'autres appas;
Et ma fill', qu'il n'ador' pas,
Voyant que j'l'ador', m'adore!
J' m'enrichis comme dix banquiers,
Et j'épouse Éléonore
Pour avoir des héritiers
Moitié ducs, moitié sav'tiers!

Avez-vous des bottes à ressemeler, des souliers à rac'moder... Car'leux d' souliers!.. (Il sort.)

POLICHINELLE.

Ce pauvre savetier!... il crie à perdre l'haleine; je ne suis pas son ami, Ménier... (Se reprenant.) *mais nier* qu'il a le fil et que c'est un succès de poids... oh! non... d'autant que, ne fût-ce que pour la forme, il doit plaire dans certains quartiers. (On entend encore le savetier qui crie au dehors.) Car'leux d' souliers.

POLICHINELLE.

Oui, va, crie, crie! (Musique. — Le théâtre change et représente un jardin féerique.)

QUINZIÈME TABLEAU.

SCÈNE V.

POLICHINELLE, CRICRI.

CRICRI, entrant.

Qui demande Cricri?

POLICHINELLE, qui a eu peur.

Bonjour, Monsieur.

CRICRI.

Très-bien, merci. Je suis la dernière féerie du Cirque-National. Avez-vous vu mes grandes pancartes à la détrempe, sur le boulevard. C'était magnifique et pas cher.

POLICHINELLE.

Attendez donc, j'ai beaucoup entendu parler de vous dans *la Gazette des tribunaux.*

CRICRI.

Je crois bien ! j'ai eu trois procès : un procès d'amour, un procès de trucs et un procès d'éléphants.

POLICHINELLE.

Trompe d'éléphant ! vous avez plaidé contre l'Amour ?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, L'AMOUR, puis le TRUQUEUR, UN COSTUMIER, UN DÉCORATEUR, UN BOTTIER.

L'AMOUR, paraissant.

Contre l'Amour, qui a gagné sa cause.

POLICHINELLE.

Ah ! le joli petit jeune homme !

L'AMOUR.

Je ne suis pas un jeune homme, je suis une jeune fille. Je m'étais engagée pour jouer l'Amour, on a voulu me faire jouer la Sagesse, j'ai refusé ce rôle-là.

POLICHINELLE.

Vous avez préféré l'Amour à la Sagesse ?

L'AMOUR.

Tiens ! à cause du costume. Sans compter que le rôle de la Sagesse était cauchemardant.

CRICRI.

Mademoiselle, ménagez vos expressions, s'il vous plaît.

L'AMOUR.

L'Amour ne ménage rien. J'ai plaidé et j'ai gagné. Il est vrai que j'étais à l'audience, que j'assistais en personne au débat.

Air : *On dit que je suis sans malice.*

Mon avocat, sans subterfuges,
En me montrant, dit à mes juges :
« Messieurs, jamais on ne joua
« La Sagesse avec ces yeux-là... »
Or, admirant ma gentillesse,
On m'a retiré la Sagesse :
Et c'est par arrêt de la cour,
Que, tous les soirs, je fais l'Amour.

POLICHINELLE.

J'aurais jugé de même. (A Cricri.) Où diable votre auteur avait-il l'esprit ?

CRICRI.

Mon auteur? J'en ai quatre.

POLICHINELLE.

Quatre auteurs?

CRICRI.

Quatre hommes, dont une dame; oui, Monsieur.

LE TRUQUEUR, entrant.

Ce n'est pas vrai, vous en avez cinq.

CRICRI.

Encore lui!

LE TRUQUEUR.

J'ai fait le truc de l'arbre, moi! Figurez-vous un arbre qui se transforme en cabaret, après quoi, le cabaret redevient un arbre.

POLICHINELLE.

C'est magnifique!.. Ce qui fait qu'à présent la pièce à cinq auteurs?

LE COSTUMIER, entrant.

Elle en aura six en comptant papa.

POLICHINELLE ET LES AUTRES.

Six!

LE COSTUMIER.

Oui, je suis le costumier du théâtre, et je veux toucher des droits d'auteur, vu que je ne suis pas *costumier* du fait. Qu'est-ce que serait une féerie sans les costumes, dites?..

LE DECORATEUR, entrant.

Et sans les décors, donc?

POLICHINELLE.

Un septième auteur!

LE DÉCORATEUR.

Et cette fois, le meilleur; celui sans lequel il n'y a pas de succès possible. Sans mes décors, que serait Cricri?

LE BOTTIER, entrant.

Et que serait-il sans mes bottes ?

TOUS.

Ses bottes?

LE BOTTIER.

Oui, moi, le bottier du théâtre, moi que je leur z-y fournis tous les cuirs... et Dieu sait quelle consommation on en fait dans ce théâtre-là. J' veux que mon nom soye aussi sur l'affiche, et en vedette.

CRICRI.

Mais alors que restera-t-il aux auteurs si vous touchez tous des droits?

LE BOTTIER.

Nous leur z-y abandonnerons les billets.

LES AUTRES.

Et encore?..

LE TRUQUEUR.

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

Grâce à tous mes trucs à ressorts,
Quel énorme succès nous eûmes!

LE DÉCORATEUR.

On applaudissait mes décors.

LE COSTUMIER.

On applaudissait mes costumes.

CRICRI.

J'y consens, mais la pièce, enfin ?

LE BOTTIER.

Vos réflexions sont très-sottes;
Car la pièce, c'est bien certain,
N'euss' jamais marché sans mes bottes.

L'AMOUR.

Air : *Piquons, piquons, piquons.*

Amis, il faut partir :
Vous voilà huit pour cet ouvrage;
Pour toucher en partage
Le lampiste pourrait venir.

REPRISE ENSEMBLE.

Amis, il faut partir, etc.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII.

POLICHINELLE, puis LE BOULEVARD DU TEMPLE et LA PLACE DU CHATELET.

POLICHINELLE.

Mais tous ces gens-là me font perdre mon temps, corne d'hippopotame! Je demande des éléments dramatiques, je veux avoir des succès! (Entrent le Boulevard du Temple et la Place du Châtelet.)

ENSEMBLE.

Air de J. NARGEOT.

Eh! non, non, sarpejeu !
Je ne crains pas la guerre
Qu'il faut faire.
Eh ! non, non, sarpejeu!
Attends un peu
Nous allons voir beau jeu.

LE BOULEVARD.

Va, je saurai bien
Défendre mon bien ;

J'en ai le moyen
Et je ne crains rien.

LA PLACE.

Tu peux chicaner
Sans me chagriner,
La chicane plaît
Fort au Châtelet.

ENSEMBLE.

Eh! non, non, sarpejeu, etc.

POLICHINELLE.

Une dispute? Tiens, ça va m'amuser. Voyons, qu'est-ce que c'est? qu'y a-t-il?

LE BOULEVARD.

C'est Madame qui se permet de me chiper tous mes théâtres.

LA PLACE.

C'est Monsieur qui veut qu'on ne s'amuse que chez lui.

LE BOULEVARD, à Polichinelle.

Tenez, mon vieux bossu, je vous en fais juge. Je suis le Boulevard du Temple.

LA PLACE.

Et moi, la Place du Châtelet.

LE BOULEVARD.

C'est-à-dire, une intrigante qui veut me prendre mon Cirque, mon Lyrique et mes Délasses.

LA PLACE.

Un accapareur, qui, depuis plus d'un siècle, s'enrichit aux dépens de toute la ville.

LE BOULEVARD.

Parce que toute la ville m'adore; parce qu'on aura beau faire, elle ne pourra jamais se passer de moi.

Air de MANGEANT.

Le Boul'vard du Temple
Est miraculeux;
La foule y contemple
Des tableaux joyeux.
C'est là que s' transportent
Les p'tits et les grands;
Les badauds s'y portent
Depuis deux cents ans.
On y vit des puces
Tirer le canon,
Des montagnes russes,
L' café d'Apollon,
Curtius, Lantimèche;
Enfin, j'illustrai
M'am' Saqui, Bobèche
Et Galimafré.

Aujourd'hui j'affiche
Un luxe effrayant :
Devenu plus riche,
Je suis plus brillant;
Mon gaz qu'on admire
Et dont je suis fier,
Aux amants fait dire
Qu'on y voit trop clair.
L' Jardin Turc achève
Son règne éclatant;
Déjazet s'élève
Au-d'ssus du Géant;
J'ai, n'est-c' pas sublime?
Sept théâtr's enfin,
Où toujours le crime
Succombe à la fin.
Mais l' ciel me préserve
D'être un aristo!
Aux titis j' conserve
Mes marchands d' coco,
Et je me rengorge
Quand ces polissons
Suc'nt mes sucres d'orge
Et mang'nt mes chaussons.
Le Boul'vard du Temple, etc.

LA PLACE.

Peux-tu bien parler de ta splendeur d'aujourd'hui? C'est à peine si tu peux te glorifier de tes anciennes parades. Tu n'as vécu que de ton Bobèche et de ton Galimafré... et, avec l'invention du gaz, les bobèches devaient disparaître.

LE ROULEVARD.

Et, depuis l'invention du gaz, la gaieté disparaît aussi.

LA PLACE.

Au contraire, on vous laisse la Gaîté; on vous laisse même les Folies-Dramatiques.

LE BOULEVARD.

Deux théâtres, au lieu de sept.

LA PLACE.

Enfin, mon cher petit, tu as eu ton temps, il est juste que chacun ait le sien, et le mien est arrivé.

DE BOULEVARD.

Et tu espères amener la foule chez toi?

LA PLACE.

Ne suis-je pas le centre de la grande capitale? C'est à moi que viennent aboutir toutes les grandes lignes qui traversent Paris, et j'aurai un théâtre digne de la nouvelle Babylone, un théâtre immense, un théâtre aussi grand que ton boulevard.

Air de *Julie*.

Pour obtenir tous les suffrages,
De mon parterre au paradis,
J'élèverai douze ou quatorze étages...
De quoi contenir tout Paris.
Mon théâtre, des plus splendides,
Pourra loger tout le public ; enfin,
Je veux que, lorsqu'il sera plein,
Les autres théâtres soient vides.
Quand mon théâtre sera plein,
Oui, tous les autres seront vides.

LE BOULEVARD.

Entrez, Messieurs, Mesdames, les acteurs joueront sur des échasses, et, pour s'y faire entendre, on n'y parlera qu'avec des porte-voix.

POLICHINELLE, riant d'un air bête.

Hi! hi! hi! Il me botte, ce gamin-là! (Musique.) Mais j'entends une ritournelle de M. Nargeot, cela m'annonce encore quelque chose.

LA PLACE.

C'est l'Opéra qui cherche aussi un nouvel emplacement.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE DANSEUR, LA DANSEUSE, puis UN MONSIEUR NERVEUX.

(Ils dansent pendant tout le couplet.)

ENSEMBLE.

Air de *Saltarello*.

On va refaire notre salle,
Et nous voilà, pour le moment,
A chercher dans la capitale
Un magnifique emplacement.

LA DANSEUSE.

On nous offrait un domicile
Dans le quartier d'Antin, je crois?

LE DANSEUR.

Chacun veut nous donner asile.

LA DANSEUSE.

Nous aurons l'embarras du choix.

LE DANSEUR.

Certe, on ne pourra pas sans peine
Loger le Temple des beaux-arts.

LA DANSEUSE.

Pour notre grande mise en scène
Il nous faudrait le Champ de Mars.

(Ils continuent à danser.)

LE BOULEVARD, dansant.

Malgré moi, je cède à l'exemple.

LA PLACE, dansant.

Bah : j'entre aussi dans le ballet.

LE BOULEVARD, à la danseuse.

Venez au Boulevard du Temple...

LA PLACE.

Venez place du Châtelet...

POLICHINELLE, se mettant à danser.

Oh ! mais tous ces gens-là m'agacent.

UN MONSIEUR NERVEUX, entrant en dansant.

Vous êtes agacé ? tant mieux !
Car j'ai les nerfs qui me tracassent...
Je viens de voir *les Gens nerveux*.

TOUS.

Les Gens nerveux?

LE MONSIEUR.

Pièce peu dr
Où vingt acteurs, des plus experts,
Pendant trois actes, pour seul rôle,
N'ont que des attaques de nerfs.
Certainement, c'est plein de verve,
C'est fort joli ; mais le public,
De cette pièce qui l'énerve
Ne sort pas sans avoir un tic.

POLICHINELLE.

Ah ! mais cela se communique ?

LES AUTRES.

Oui, ça se gagne...

LE MONSIEUR.

Et c'est affreux !
Sans devenir épileptique,
On ne peut voir *les Gens nerveux*.

TOUS, ensemble, faisant des contorsions sans cesser de danser.

C'est énervant, ça m'asticote ;
Sortons ; ah! mes amis, sortons ;
Pour que le public ne gigote
Pas ainsi que nous gigotons.

(Ils sortent tous en dansant.)

SCÈNE IX.

BERGERIN, des *Gens nerveux*, entrant.

Qu'est-ce qu'ils ont, qu'est-ce qu'ils ont?... Je suis content qu'ils s'en aillent ! Trop de nerfs ! trop de nerfs ! Qu'est-ce que je demande, moi, la tranquillité avant tout. Je ne veux pas troubler mon existence et mes digestions. C'est important ça, de bien digérer. C'est pourquoi j'ai dit aux auteurs : « Faites-moi dire peu de chose, et faites-moi asseoir le plus

que vous pourrez dans de bons fauteuils... qu'on enfonce jusque-là... Mettez-moi des fauteuils partout, que je puisse m'asseoir dans le fond, sur les côtés, à droite, à gauche, et au milieu. » (Regardant autour de lui.) Tiens, l'on a oublié... je m'aperçois que l'on serait très-mal ici; je vais me camper dans le grand fauteuil du foyer, je m'étendrai bien, je fermerai les yeux à demi, comme ça, et je ne dirai rien, comme dans mon rôle de Bergerin !... C'est tout ce que je demande.

Air de *Renaudin de Caen.*

Je ne suis pas très-exigeant,
Car je ne veux, dans tous mes rôles,
Que dire des choses bien drôles,
Et ne pas parler trop souvent.
Je suis ennemi de l'intrigue,
Tout le monde peut le savoir;
Mais chanter déjà me fatigue,
Et puis, je n'ai rien pour m'asseoir...
D'ailleurs, il faut bien l'avouer,
Les Gens nerveux ne font pas rire;
N'ayant rien de drôle à vous dire,
J'ai l'honneur de vous saluer.

(Il sort. Entrent le Monsieur nerveux, Cabrito et les Sept-Châteaux.)

SCÈNE X.

LE MONSIEUR NERVEUX, CABRITO, suivi de SEPT PETITS CHATEAUX.

LE MONSIEUR, à Cabrito qui le poursuit.

Laissez-moi, Monsieur, laissez-moi... je vous en conjure!

CABRITO.

Mais, il n'y a rien de plus facile à comprendre.

LE MONSIEUR.

Mais vous ne comprenez donc pas que j'ai peur de vous comprendre.

CABRITO.

C'est pourtant bien simple et bien dramatique : Moi, roi de Bohème, je reçois le roi d'Espagne dans mes Sept-Châteaux, que j'ai l'honneur de vous présenter; il me raconte son histoire sans me connaître, ce qui me procure l'occasion de lui dire : « Gardez votre trône, vos richesses, votre puissance, et laissez-moi mes montagnes, mes prairies, mon beau ciel... Ah ! laissez-moi me reposer sous le plafond de la maison du bon Dieu. »

LE MONSIEUR.

Pourquoi lui dites-vous une bêtise, au roi d'Espagne ?

CABRITO.

Une bêtise ?

LE MONSIEUR.

Certainement, si vous prenez le ciel pour le plafond de la maison du bon Dieu, vous avouez votre ignorance en architecture... le ciel ne peut être que son plancher, vous pourriez même dire son sous-sol...

CABRITO.

Comment ! vous voulez que je dise à Philippe IV : Laissez-moi me reposer sous le sous-sol de la maison...

LE MONSIEUR.

Il est évident que vous feriez mieux de ne rien dire du tout.

CABRITO.

Mais, Monsieur, je suis bien obligé de dire quelque chose... puisque c'est mon état de réciter des tirades !

LE MONSIEUR.

Alors, dites ce que vous voudrez, mais que votre style ne soit pas prétentieux ! Car vous m'agacez beaucoup... savez-vous ?

CABRITO.

Regardez mes Sept-Châteaux... ne sont-ils pas jolis? Je vous les montre ici, parce qu'on ne les voit pas dans la pièce, on ne les voit que sur l'affiche.

LE MONSIEUR.

Mais alors, si l'on ne voit pas vos châteaux, qu'est-ce qu'on voit dans votre pièce ?

CABRITO.

Moi...

LE MONSIEUR.

Vous ?

CABRITO.

Et cela suffit... d'autant que dans toutes les pièces où je parais, je sais me distinguer par quelque chose d'extraordinaire.

LE MONSIEUR.

Par le talent d'abord, nous savons ça.

CABRITO.

Et par mon originalité... Dans *Salvator Rosa,* j'ai fait un portrait; dans *Benvenuto Cellini*, une statue; dans *Fanfan la Tulipe,* j'ai monté à cheval, et tout seul, avec une pièce de canon, j'ai tenu tête à toute une armée; dans *le Roi de Bohème,* je me bats au couteau avec Buckingham. C'est gentil tout ça!

LE MONSIEUR, très-agacé.

Si vous avez déjà fait tant de choses que ça... qu'est-ce que vous allez faire dans la pièce prochaine, sacredié?

CABRITO.

Je n'en sais rien encore... je flotte entre de la musique ou des mathématiques, à moins que je ne fasse de la photographie ou un peu de cuisine... Mais, soyez sans crainte, je ferai quelque chose... de splendide.

LE MONSIEUR.

Est-ce tout ce que vous avez à me dire? Vous commencez à me raser.

CABRITO.

Tenez, je vais être franc...

Air : *Dans mon beau château.*

Dans mes Sept-Châteaux,
Dans mes châteaux en Bohème,
Dans mes Sept-Châteaux
J'aime
A loger les badauds.
Dans chaque château,
Nous versions tous tant de larmes,
Que chaque château
Devenait un château d'eau.
Pourtant mes châteaux
Ont, dit-on, manqué de charmes,
Et mes Sept-Châteaux
Furent trouvés rococos.
L'auteur des *Châteaux*
Fit des châteaux en Espagne...
Voilà ce qu'on gagne
A faire tant de châteaux.
Hélas! mes Châteaux
Furent des châteaux de cartes,
Et tous les journaux
Ont soufflé sur mes Châteaux.
Les passants, peu chauds,
Malgré toutes mes pancartes
Et mes écriteaux,
N'ont pas loué mes Châteaux.

LE MONSIEUR, parlant.

Assez! vos rimes m'agacent!.. j'en ai plein le dos de vos châteaux.

CARITO.

Suite de l'air.

Partons, mes Châteaux,
Puisque sur vous on blasphème;
Allons en Bohème...
Au galop! mes Sept-Châteaux!

(Il sort en polkant avec les Châteaux. — Le théâtre change.

SEIZIÈME TABLEAU.

Une forêt.

SCÈNE XI.

LE MONSIEUR, puis GENEVIÈVE DE BRABANT.

LE MONSIEUR.

Tiens, une forêt!.. une forêt qui me tombe des nues!.. (Regardant au fond.) Que vois-je?.. une femme sauvage, qui sort d'une forêt vierge!..

GENEVIÈVE, entrant.

Air de M. J. Boucher.

Hélas! hélas! où fuir? où me cacher?
Hélas! hélas! on vient de m'afficher,
De m'afficher dans un passage!
Moi, si timide, moi, si sage,
Un théâtre me fait chercher.
J'y dois, sous le costume d'Ève,
Obtenir un succès brillant;
Car le public dira : Jusqu'à présent
Jamais je ne vi' Ève (*bis.*)
Dans *Geneviève*
De Brabant.

LE MONSIEUR.

Abordons-la. (A Geneviève.) Madame paraît avoir...

GENEVIÈVE, vivement.

Ah! Monsieur, préservez-moi! soyez mon défenseur!

LE MONSIEUR.

Sapristi! Madame, vous me demandez l'hospitalité dans un costume bien écossais!

GENEVIÈVE.

Ils vont venir pour me mettre en pièces...

LE MONSIEUR.

Qui donc, Madame?

GENEVIÈVE.

Les Bouffes-Parisiens.

LE MONSIEUR.

Eh! quoi, vous seriez...

GENEVIÈVE.

Je suis Geneviève de Brabant, la véritable, l'unique Geneviève de Brabant.

LE MONSIEUR.

Et quoi l'ancienne, la respectable, la vertueuse héroïne de la célèbre légende!.. On a fait sur vous une complainte?

GENEVIEVE.

Oui, Monsieur, voilà plusieurs siècles qu'on me vend pour deux sous, et j'espérais passer à la postérité la plus reculée, moi, mon enfant et ma biche, comme trois preuves irrécusables du malheur des femmes, de la bêtise des hommes et de la gredinerie des confidents. Eh bien! pas du tout, les Bouffles-Parisiens, sans y être forcés judiciairement, me parodient, me ridiculisent, me baffouent, me dépoétisent, me bêtifient... ils me bêtifient, c'est le mot.

LE MONSIEUR.

Il y a des gens qui ne respectent rien.

GENENIÈVE.

Ils suppriment mon enfant et changent ma biche en caniche, et la seule biche qu'on puisse voir dans leur pièce, c'est moi, Monsieur, moi, Geneviève.

LE MONSIEUR.

Supprimer votre enfant et votre biche.. et votre mari, le suppriment-ils aussi?

GENEVIÈVE.

Ah! pour mon mari, ils me le laissent; ce qui prouve bien qu'ils ne savent que faire pour m'être désagréables.

LE MONSIEUR.

Est-ce que vous n'aimez pas Siffroy?

GENEVIÈVE.

Je l'aurais aimé s'il n'avait pas été si froid avec moi. Enfin, tout si froid qu'il était, je m'y étais habituée, et l'histoire témoigne de ma fidélité. Eh bien! Monsieur, voilà que les Bouffes font de moi une dévergondée et me donnent un bon ami, un gandin habillé en Guillaume Tell, et ils me font éternuer en musique au nez de mon époux.

LE MONSIEUR.

Vous éternuez en chantant?

GENEVIÈVE.

Je chante en éternuant, et Siffroy me répudie parce que j'éternue, et Golo rit, l'infâme... il rit, Golo.

LE MONSIEUR.

Tout cela l'est assez rigolo. Et leur musique?

GENEVIÈVE.

La musique de M. Off...mbach est jolie, je n'en dirai pas de mal. Après cela, il ne se refuse rien, M. Off...mbach : un orchestre à l'orchestre, un autre sur le théâtre, comme dans *l'Etoile du Nord*. On parle même de mettre un troisième orchestre au contrôle avec une grosse caisse pour la recette de M. Off...mbach !

Air : *Dans sa pauvre vie malheureuse.* (DEUX AVEUGLES.)

Depuis que l'O-péra-Comique
Chante, fau-te d'airs amusants,
De grands vo-lumes de musique,
Que les oi-sifs trouvent charmants,
Tous les thé-âtres, par système,
Bien trop sou-vent poussent des cris,
Et les Bou-ffes-Parisiens mêmes
Ne font que des cha- (*bis*) rivaris.

Air : *Dans les Deux aveugles.*

Quelle folie!
On répudie
La mélodie,
Qui plaisait tant.
Plus d'ariettes,
De chansonnettes!...
De grands air bêtes,
A chaque instant.
Aussi, toujours les couvre-t-on
Par le trombone et le piston.
Si l'on pouvait prendre un bourdon,
Dig, dig, din, don, don, don, don.
Dans chaque pièce,
On bat sans cesse
La crosse caisse,
Pan, pan, pan, pan.
Jamais de trêve!
Même on la crève
Dans *Geneviève*
De Brabant!

Air : *Il faut qu'un bon savetier.*

Ah! rendez-nous nos opérettes,
Les Deux aveugles, Bataclan,
Qui nous charmaient sans les trompettes
De *Geneviève de Brabant!*
Disons à tout musicien,
Muse, muse, muse, muse, muse, muse, muse,
Disons à tout musicien :
Musicalement, trop de bruit ne vaut rien.

Air : *M. Gogo.*

Bref, par sa musique comique
Ce théâtre plaisait beaucoup,
S'il fait de la grande musique
On n'y chantera plus du tout.
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Parlez-moi de ça.
Vivent tous ces petits airs-là.
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Geneviève n'a
Aucun de ces petits airs-là.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE COMTE DE LA RIVONNIÈRE (*le Père prodigue.*)

GENEVIÈVE, regardant en dehors.

Mais, silence! j'aperçois *le Père prodigue.*

LE MONSIEUR.

Le Père prodigue, du Gymnase?

GENEVIÈVE.

Un vieux bien jeune, qui m'a déjà fait des propositions honnêtes... je vais implorer son appui. (Allant au comte, qui entre.) Ah! monsieur le comte, venez à mon secours!

LE COMTE.

Une femme à protéger?.. me voici! Vous êtes jolie, Madame; mais fussiez-vous laide, fussiez-vous la dernière des créatures, que je ne cesserais pas d'avoir pour vous l'estime la plus profonde. Je suis prodigue de sentiments comme d'argent. Je suis le dernier des troubadours français. Mais, pardon, je m'aperçois que votre costume est un peu léger... veuillez accepter ceci! (Il lui donne un collier.)

GENEVIÈVE.

Un collier de perles pour me vêtir?

LE MONSIEUR.

Des perles fines, bigre!

LE COMTE.

Ah! vous êtes jeune, vous, Monsieur... Vous offririez aux dames du strass ou des perles de pacotille... Est-ce que vous savez aimer, aujourd'hui? Vous ne vivez qu'au milieu des chevaux comme des maquignons; vous fumez comme des portefaix, vous jurez comme des cochers de fiacre!

LE MONSIEUR.

Ah çà! Monsieur!...

LE COMTE.

Ne m'interrompez pas, Monsieur! Jamais, au Gymnase, on n'interrompt mes tirades. (A Geneviève.) Belle dame, voulez-vous deux gris-pommelés et le plus gros cocher de Paris? Voulez-vous que je vous achète un yacht? Voulez-vous que je fasse venir la mer à Paris?... Pour vous que ne ferait-on pas?

GENEVIÈVE.

Monsieur Jules, vous êtes charmant!

LE COMTE.

Monsieur Jules?

GENEVIÈVE.

Ah! pardon, je confondais, à cause de la ressemblance.

LE COMTE.

C'est égal, mon fils me donne du tintouin.

GENEVIÈVE.

Quel joli Philibert ! comme il est réussi !

Air : *De votre bonté généreuse.*

Au dernier acte, il me dit d'un ton ferme :
« Le dénoûment, papa, traîne en longueur ;
« A ta jeunesse il faudrait mettre un terme. »
Est-ce donc là respecter son auteur?..

GENEVIÈVE, l'interrompant.

Ne chantez pas, mon bon, ça n'est plus de mode.

LE COMTE.

Comme vous voudrez. Ma petite Geneviève, je suis libre, Français et troubadour.

GENEVIÈVE.

Alors, vous me ferez la cour?

LE COMTE.

Je vous la ferai comme *la font* tous les troubadours français.

GENEVIÈVE.

En ce cas, j'accepte les deux gris-pommelés.

LE MONSIEUR.

Ah ! morbleu ! assez de prodigalités !... Je demande le mot de la charade.

GENEVIÈVE.

Air : *Le beau Lycas aimait Thémire.*

Jadis, c'était l'*Enfant prodigue,*
Qui moralisait les moutards.

LE COMTE.

Maintenant, le *Père prodigue,*
Donne une leçon aux vieillards.

GENEVIÈVE.

Mais bien qu'une leçon fatigue,
Dans la pièce simple d'intrigue,
L'esprit à pleines mains jeté
Fait dire au public enchanté...

LE COMTE.

Quand c'est l'esprit que l'on prodigue,
Vive la prodigalité !

GENEVIÈVE.

Votre bras, cher comte.

LE COMTE.

Trop heureux...

GENEVIÈVE.

Mais vous m'épouserez?

LE COMTE.

Oh ! elle y arrivera ! (Il sort avec Geneviève.)

LE MONSIEUR.

Eh bien! voilà qu'il l'accapare! Quel vieux jeune que ce jeune vieux! (Musique. — Entrent Andrès, le Français et l'Anglais armés de fusils.)

SCÈNE XIII.

LE MONSIEUR, ANDRÈS, LE FRANÇAIS, L'ANGLAIS; puis RIBEIRO, et LE TRAITRE N° 2.

ANDRÈS, au Monsieur, vivement.

Les avez-vous vus?... Sont-ils passés par ici?

LE MONSIEUR.

Qui ça? qui ça?

ANDRÈS.

Les Pirates de la Savane.

LE MONSIEUR.

Ah! non! Dieu merci, connais pas!

ANDRÈS.

Nous sommes en chasse, et nous craignons d'être surpris.

LE MONSIEUR.

Vous chassez la grosse bête?

ANDRÈS.

C'est nous que l'on chasse.

LE MONSIEUR.

C'est vous qui êtes la grosse bête?

ANDRÈS.

On nous chasse, et nous chassons ceux qui nous chassent... C'est la grande chasse à l'homme... Mais, puisque vous n'avez rien vu. (A l'Anglais et au Français.) Amis... en route!

L'ANGLAIS ET LE FRANÇAIS.

En route! (Ils sortent tous les trois.)

LE MONSIEUR.

La chasse à l'homme! Il est évident que ce sauvage veut me faire poser... Ah! mais, qu'il ne m'irrite pas! (Il fait siffler sa canne. — Musique jusqu'à la fin de la scène. — Pendant cette phrase, on a vu rentrer Ribeiro et son compagnon en pirates et armés de fusils.)

RIBEIRO, au Monsieur.

Les avez-vous vus?... sont-ils passés par ici?

LE MONSIEUR.

Qui?... Ah bon! oui, je comprends, ça va recommencer... nous voilà en pleine gaieté...

RIBEIRO.

Par où sont-ils passés?

LE MONSIEUR.

De ce côté... allez-y!

RIBEIRO.

Oh! nous les tuerons! (Il sort avec son compagnon.)

LE MONSIEUR ; il a indiqué le côté par où Andrès et les deux autres sont sortis ; mais ils reparaissent tous les trois par le côté opposé.

Ah ! puissent-ils s'exterminer tous jusqu'au dernier ! (Andrès, qui paraît le premier, ajuste dans la direction où doivent être les deux pirates, et tire.)

LE MONSIEUR.

Ah ! sapristi !... je n'en suis pas... c'est bête !..

ANDRÈS.

Manqué !..

LE MONSIEUR.

Heureusement.

ANDRÈS.

Silence !.. ils reviennent, faisons une mise en scène ingénieuse. (Ils disparaissent par les premiers plans de gauche. Les pirates reviennent par le fond, à gauche, regardant à droite, au lointain.)

RIBEIRO, à son camarade.

Attendons-les ici...

LE MONSIEUR.

Merci bien... je vais encore me trouver entre deux feux... (A ce moment, le Français sort à moitié du trou du souffleur, tire un coup de fusil, puis il disparaît dans le trou. Le Monsieur, tombant à terre, criant.) Est-ce que ça ne va pas finir?.. (Ribeiro vient poser son fusil sur le nez du Monsieur nerveux et vise dans le trou du souffleur. Le deuxième pirate sort par la droite, au fond.)

RIBEIRO.

Ne bougez pas !.. s'il reparaît, c'est un homme mort.

LE MONSIEUR.

Laissez-moi donc tranquille, vous, un peu !.. Est-ce que vous prenez mon nez pour la fourche d'un Tyrolien ?... (Il se relève.)

RIBEIRO, se plaçant derrière lui.

Alors, ne bougez pas... vous me servirez de tronc d'arbre, et je me cacherai derrière vous...

LE MONSIEUR.

Mettez-vous derrière moi, ça m'est indifférent.

RIBEIRO.

Silence !.. (L'Anglais paraît et aperçoit Ribeiro ; il tourne autour du Monsieur nerveux pour pouvoir ajuster Ribeiro, Ribeiro tourne de même, ayant soin de mettre toujours le Monsieur entre lui et l'Anglais.)

LE MONSIEUR.

Sapristi ! assez !.. ça ne peut pas durer comme ça... (Repoussant Ribeiro dans la coulisse.) Sauvez-vous, pirate, allez-vous-en, ou je vous fourre sous la gueule du fusil de Monsieur !.. (Ribeiro sort. Coup de feu tiré de la coulisse par Ribeiro. L'Anglais s'éloigne.) La balle vient de me siffler à l'oreille. C'est atrocement dangereux pour ceux qui ne se battent pas... ces duels-là !..

ANDRÈS, paraissant dans la salle, au balcon, et s'adressant au Français qui est de l'autre côté à la galerie.

Les voyez-vous ?..

LE FRANÇAIS.

Je les crois aux stalles de pourtour.

LE MONSIEUR.

Je les aime mieux là qu'auprès de moi.

RIBEIRO, arrivant avec son camarade à une avant-scène du second rang.

Ayons l'air de lire l'entr'acte...

L'ANGLAIS, paraissant à l'orchestre des musiciens et frappant trois coups sur une timbale.

Attention à vous!.. ils étaient là-haut... dans le box d'avant-scène...

ANDRES, les visant.

Caramba!..

RIBEIRO.

En avant la scène de *la Fille de l'air*. (Il disparaît avec son camarade.)

LE FRANÇAIS.

Poursuivons-les jusqu'au contrôle. (Tous les combattants disparaissent de la salle.)

LE MONSIEUR.

Malgré moi, cette chasse à l'homme m'émotionne... oui, c'est empoignant!.. je ne sais pas si c'est arrivé, mais c'est palpitant d'intérêt... je donnerais trente sous pour savoir comment cela finira. (On entend deux coups de feu au lointain.) Ils sont sur le boulevard !.. Guettons-les, mais évitons leurs éclaboussures, s'ils reviennent. (Il sort. — Andres et Ribeiro reparaissent sur le théâtre. Ils tirent leurs couteaux et commencent un combat qu'ils terminent à coups de poings. Au moment où Ribeiro est terrasse, l'Anglais, le Français et le deuxième pirate reviennent. Ils se precipitent les uns sur les autres, mais à un coup de feu tiré de la coulisse, ils tombent tous les cinq. — Rentrant.) Ils sont tous morts!.. J'aime mieux ça, ils ne feront plus leur combat gymnastique. Après ça, ils ont fait leur possible pour émouvoir le public... il faut les redemander. (Criant.) Tous! tous!.. (Les cinq combattants se relèvent et presentent les armes au public.) Bravo ! bravo !..

RIBEIRO, le saisissant.

Je vous arrête!.. vous allez me suivre au poste.

LE MONSIEUR.

Moi?.. et pourquoi ça?..

RIBEIRO.

Parce que vous nous avez critiqués.

LE MONSIEUR.

Mais non, au contraire, j'ai dit : tous! tous!..

TOUS.

Au poste! au poste!.. (Ils l'entourent et sortent en l'entraînant. — Le théâtre change et represente l'antichambre de l'enfer.)

DIX-SEPTIÈME TABLEAU.

SCÈNE XIV.

DÉMONS; puis PLUTON, puis ORPHÉE, puis EURYDICE.
(La musique de cette scène est de M. J. Nargeot.)

CHŒUR DES DÉMONS.

C'est le sabbat!
Chacun s'ébat
Dans les entrailles de la terre!
Vive Pluton,
Ce baryton,
Qui du tonnerre
Prend le ton!

PLUTON, entrant, une lettre à la main.

Silence, écoutez cette lettre,
Qu'un facteur de Paris est venu me remettre.
(Lisant.)
« Roi des enfers, nous te faisons savoir.
« Qu'on a chez nous supprimé la Courtille,
« Et que chez toi, nous voudrions, ce soir,
« Former un infernal quadrille.
« Réponds, peux-tu nous recevoir?
« Signé : Chicard, Mimi Bamboche. »
J'ai répondu, qu'amis de la bamboche,
Nous les recevrions ce soir.

LES DÉMONS.

Vivat! vivat! vivat! (On entend au dehors une musique de guitare.)

PLUTON.

Encore ce maudit chanteur!.. mais on l'a donc laissé entrer? Qu'est-ce que c'est que cet animal-là?

UN DÉMON.

C'est le nommé Orphée, de l'Opéra-Lyrique; il demande à vous parler, et dit que c'est pressé.

PLUTON.

Dites que je n'y suis pas; c'est l'heure de mon absinthe; au diable les gêneurs!.. (En sortant.) Vous entendez? je n'y suis pas! (Il sort.)

LES DÉMONS.

Le voilà! le voilà!

ORPHÉE, entrant.

J' viens chercher mon Eurydice...
Rien n'égale mon malheur!

(Se voyant entouré de démons.) Des démons?.. diable! Messieurs, vous ne pourriez pas me dire... où est Eurydice?

TOUS LES DÉMONS.

Non! non!

ORPHÉE.

Je la cherche depuis une heure, et... (Chantant.)

J'ai perdu mon heure... ydice...
Rien n'égale mon malheur!

(Parlant.) Ma voix les magnétise. (Les démons se roulent de joie à ses pieds. — Continuant l'air en criant.)

Sort cruel! quelle rigueur!
Je succombe à ma douleur! (*bis.*)
Eurydice!! Eurydice!!!

(Il pleure.)

PLUTON, rentrant.

Assez! assez! braillard! Qu'on lui rende son Eurydice, pour le faire taire.

ORPHÉE.

O bonheur!.. Ah! croyez bien, mon cher Monsieur...

PLUTON.

Tais-toi, et écoute ce récitatif sournois. (Il chante.)

Ton Eurydice est là; mais, retiens ce discours:
En t'éloignant, tiens-toi bien sur tes gardes,
Ne la regarde pas; car, si tu la regardes,
Elle meurt pour toujours.

ORPHÉE.

La condition est bête!
Mais j'y souscris.

PLUTON.

Bravo!
Alors, détourne la tête,
(Aux démons.)
Et vous sortez, respectez leur duo.

(Les démons s'éloignent.)

La voilà! (Il sort. — Eurydice entre, en effeuillant une marguerite.)

DUO.

EURYDICE.

Je l'aimais... un peu... beaucoup...
Passionnément... pas du tout...
(Voyant Orphée qui lui tourne le dos.)
Je connais, il me semble,
Ces bizarres genoux...
Comme tout ça ressemble
A monsieur mon époux!

ORPHÉE.

Aïe!..

EURYDICE.

Ah!..
Oui, c'est toi!

ORPHÉE, le dos tourné.

Oui, c'est moi!

EURYDICE.

C'est bien toi!
Pourquoi détournes-tu la tête?

ORPHÉE.

C'est bien moi!

EURYDICE.

C'est bien toi!
Mais, fais-moi donc une risette!

ORPHÉE.

Plus tard, quand nous serons chez nous.
(A part.)
Quell' situation perplexe!

EURYDICE.

Mais votre attitude me vexe...
De quel côté vous montrez-vous?

ORPHÉE.

Enfer-je! enfer-je!.. Que dire?

EURYDICE.

Pourquoi cette position?
Est-ce ainsi qu'un mari soupire?

ORPHÉE.

Je souffre d'une fluxion,
Viens, viens, suis-moi chez mon dentiste.

EURYDICE.

Oh! ne l'espérez pas!

ORPHÉE, à part.

Ah! j'ai sur moi mon mouchoir de batiste;
Il peut me tirer d'embarras.
(Se mettant le mouchoir sur les yeux.)
Sans te regarder face à face,
Permets ainsi que je t'embrasse.

EURYDICE.

Sans me voir?

ORPHÉE.

Oui, comme cela.

ENSEMBLE.

EURYDICE.

Mettre un bandeau pour me plaire...
Croirait-on cela?
Mais, quel effet pourrait me faire
Ce doux baiser-là?

ORPHÉE.

Cette idée est singulière,
Mais, comme cela,
Oui, je puis te donner, ma chère,
Ce doux baiser-là.

(Orphée avance sa tête, Eurydice saisit le mouchoir et le fait tomber sur le cou d'Orphée, en disant.)

EURYDICE.

Coucou! ah! le voilà!
(Tombant à la renverse.)
Ciel, je meurs!..

ORPHÉE, la soutenant dans ses bras.

O rage! ô supplice!
Morte! morte! ô douleur-je!
(Braillant.)
J'ai reperdu mon Eurydice!...
Rien ne régale mon malheur-je!

PLUTON, rentrant.

Encore cette chanson!
Pour terminer ta complainte fatale,
Je te la rends et sans condition...
Car j'entends les accords de la ronde infernale.
Partez, les enfers sont ouverts.

EURYDICE, qui s'est relevée.

Qu'annonce donc ce bruit qui m'émoustille?

PLUTON.

La Descente de la Courtille
Aux enfers!

EURYDICE.

Je reste!

PLUTON.

Allez-vous promener!

EURYDICE.

Non, je préfère cancaner.

ORPHÉE.

Cancaner! quel caprice.
Je ferai plutôt, chez Pluton,
Mettre Eurydice
Au violon.

EURYDICE, parlé.

Savez-vous ce que je vous dis: Z'ut! (Orphée lève les bras au ciel. — Le théâtre change.)

DIX-HUITIÈME TABLEAU.

LES ENFERS.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, FOULE DE MASQUES.

(Un flot de masques fait irruption de tous les côtés sur le théâtre.—Alors commence une contredanse des plus animées, qui se termine par un galop infernal.)

FIN.

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie.

(Hippolyte Lucas)

MÉDÉE

TRAGÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre impérial de l'Odéon, le 20 juin 1855.

PARIS. — IMPRIMERIE MORRIS ET COMPAGNIE,
Rue Amelot, 64.

MÉDÉE

TRAGÉDIE

D'APRÈS EURIPIDE

PAR

HIPPOLYTE LUCAS

Sit Medea ferox,
Invictaque...

HORACE.

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1855

L'Auteur et les Éditeurs se reservent le droit de représentation, de traduction et de reproduction à l'étranger.

PERSONNAGES

CRÉON.	MM. FLEURET.
JASON.	REY.
MÉDÉE.	Mmes TOSCAN.
CRÉUSE.	PÉRIGA.
ISMÈNE, compagne de Créuse.	NIVELLE.
LA NOURRICE DE MÉDÉE.	DESSAINS.
LES ENFANTS DE MÉDÉE.	
JEUNES FILLES DE CORINTHE.	
PEUPLE, GARDES.	
UN MESSAGER.	

La scène se passe à Corinthe.

MÉDÉE

ACTE PREMIER

A droite, le palais de Créon. — A gauche, le temple de Diane. — Au fond, une statue de Diane et un bois sacré.

SCÈNE PREMIÈRE.

CRÉON, SERVITEURS DE CRÉON.

(Les Serviteurs, préparés pour une chasse, sont couchés sur les degrés du temple et dans le bois.)

CRÉON.

Allons, allons, debout ! déjà la fraîche aurore
Pose ses pieds légers sur les monts qu'elle dore.
Tout s'anime : l'oiseau fait entendre sa voix,
Et les daims par troupeaux errent au sein des bois.
(Les Serviteurs se lèvent.)
Que la chasse s'élance autour de cette enceinte
Consacrée à Diane, et qu'on fasse à Corinthe
Fumer un pur encens en l'honneur des grands Dieux !
Que tout prenne en ce jour un aspect radieux !
(Les Serviteurs s'éloignent des deux côtés.)

SCÈNE II.

CRÉON, CRÉUSE, sortant du palais.

CRÉON.

Crois-moi, rassure enfin ton âme intimidée.

CRÉUSE.

Je frissonne toujours en songeant à Médée.
Lui ravir son époux! être unie à Jason!

CRÉON.

Médée ignore tout; elle est auprès d'Éson
Dans Iolcos.

CRÉUSE.

Mon père, on connaît cette femme;
Le soupçon tout à coup peut entrer dans son âme.
Je crains son art.

CRÉON.

L'hymen une fois accompli,
Jason la forcera par la peur à l'oubli.
J'ai connu ce héros au printemps de son âge.
Tout en lui, dès alors, marquait son grand courage.
Le tyran Pélias, à peine couronné,
Avait vu son pouvoir par Delphes condamné.
L'oracle était conçu dans ces termes : « Redoute
» Quiconque, dépouillé d'une sandale en route,
» Viendra dans tes États. » On aperçut, un jour,
Un jeune homme aux traits purs comme ceux de l'Amour;
D'une lance de fer sa main était armée.
Est-ce Apollon ou Mars? dit la foule charmée.
Qui donc est-il? Eut-on jamais des traits plus beaux?
Sa chevelure éparse en ondoyants anneaux
Descendait sur son cou; sa tunique avec grâce
Dessinait un corps fait pour la guerre ou la chasse.
Pélias arriva sur son char, et le vit.
Son air, comme la foule, aussitôt le ravit.
Dès qu'il eut remarqué son unique sandale,
Renfermant en lui-même une crainte fatale,
Le roi lui demanda : « Que viens-tu faire ici?
» Quel est ton nom? » Jason lui répondit ainsi :
« J'ai vingt ans, et Chiron instruisit mon enfance.
» Je viens (et son regard était plein d'assurance),
» Seul, sans être souillé d'un acte criminel,
» Réclamer en ce lieu le sceptre paternel.
» Éole à ses enfants donna cette contrée.
» Mais un usurpateur, l'âme avide, égarée,

» Dépouilla mes parents, les soumit à sa loi.
» Je me nomme Jason; l'usurpateur, c'est toi. »
Pélias, confondu, rentra dans sa demeure :
La foule, à qui toujours la fierté plaît, sur l'heure
Conduisit le héros vers Éson tout surpris.
Pélias, le voulant éloigner à tout prix,
Sachant combien la gloire est chère à la jeunesse,
Lui proposa d'unir l'élite de la Grèce
Pour aller à Colchos ravir la toison d'or.
Les dangers les plus grands entouraient ce trésor;
La perte de Jason paraissait décidée,
Quand Vénus le sauva, par l'aide de Médée.
Cet appui de Vénus, à sa mâle beauté,
Il le dut; plus que lui nul ne l'a mérité.

CRÉUSE.

Jason, je le sais trop, gracieux et sévère,
Ressemble aux immortels que notre amour révère.
On m'a dit que, marchant fier et l'œil plein de feu,
Par plus d'une Déesse il fut pris pour un Dieu.
Je l'aime, mais je n'ose avouer ma tendresse.
Ces jours-ci, j'ai cherché Diane chasseresse,
J'ai visité son temple et parcouru le bois.
Elle, qui m'enseignait à porter le carquois
Lorsque dans nos vallons parfumés de sa grâce,
Ses nymphes à sa suite, elle menait la chasse,
Mon père, elle a semblé dédaigner tous mes pas.
A de telles rigueurs je ne m'attendais pas.

CRÉON.

A ses autels, avant que la chasse commence,
Va donc pour tes amours implorer sa clémence;
Tes compagnes ici viennent avec des fleurs;
Va, ma fille, mêler tes guirlandes aux leurs.

(Il rentre dans le palais.)

SCÈNE III.

CRÉUSE, JEUNES FILLES, ISMÈNE.

(Les Jeunes Filles portent des corbeilles de fleurs. Elles viennent du palais et des deux côtés du théâtre.)

CRÉUSE.

Approchons-nous du temple avec reconnaissance.

Célébrons la Déesse, à la triple puissance,
Qui règne sur la terre, aux cieux, dans les enfers,
Bienfaisante aux mortels sous ses aspects divers.
Honneur, honneur à toi, Diane chasseresse,
Qui te plais à fouler les gazons de la Grèce!
Honneur, honneur à toi, Phœbé, sœur d'Apollon,
Dont la clarté se glisse au plus sombre vallon!
Honneur, honneur à toi, qu'on aime et qu'on redoute,
Hécate que Pluton comme un oracle écoute!
Mêlons sur ses autels la rose au frais jasmin,
Austère, elle permet les plaisirs de l'hymen.

(Créuse, après son invocation, ramène ses compagnes sur le devant du théâtre.)

Tendres vierges, l'amour tôt ou tard nous réclame:
Tout retrace à nos yeux le destin de la femme.
Le lierre de nos champs, au flexible rameau,
Se flétrit, s'il ne trouve un soutien dans l'ormeau.
Pour vivre il a besoin de cette rude écorce.
On voit toujours s'unir la faiblesse à la force.
Quand la vigne à son tour rencontre un ferme appui,
Rien ne peut l'empêcher de se suspendre à lui.
La Vierge douce et faible est le lierre ou la vigne.
Il nous sied de choisir un époux noble et digne.
Le flambeau nuptial peut briller dans nos mains,
L'amour, maître des dieux, l'est aussi des humains.

ISMÈNE.

O fille de Créon, de tant de dons ornée,
Nous consacrons pour toi cette belle journée.
Notre main sur la route où le char doit passer
A prodigué les fleurs, et nous venons placer
Aux colonnes du temple une blanche guirlande.
Diane, reçois donc notre commune offrande.

(Ismène entre dans le temple avec ses compagnes.)

SCÈNE IV.

CRÉUSE.

Jour suprême! je puis me livrer sans effroi,
Jason, au doux penchant qui m'attire vers toi.

O désirs inquiets, vague et douce espérance,
Remplie également de joie et de souffrance!
Longs soupirs retenus, rêves inachevés!
De la terre et des cieux vous êtes approuvés.
Jason!...

SCÈNE V.

CRÉUSE, JASON.

JASON.

Je vous rencontre, enfin, pour vous apprendre
Que mon cœur prend à vous l'intérêt le plus tendre;
Que la raison d'État n'a pas réglé mon choix.
J'aimai, quand je vous vis, pour la première fois...
Votre père avec lui m'associe à l'empire,
Mais vous êtes le bien auquel Jason aspire.
Si votre âme est contrainte et cède au seul devoir,
Que m'importe des rois l'inutile pouvoir?...

CRÉUSE.

Jason, il convient mal à la vierge timide,
Dont la pudeur n'a pas cessé d'être le guide,
D'exprimer d'autre vœu que la soumission;
Cependant je pourrais louer cette union,
Si les noms d'Hypsipyle, hélas! et de Médée,
Ne venaient tourmenter ma mémoire obsédée.
Toutes deux ont reçu votre hommage éclatant;
L'univers le sait bien, Jason est inconstant.

JASON.

Créuse, par le ciel qui me voit et m'écoute,
Je ne mérite pas cet injurieux doute.
Hypsipyle à Lemnos m'enchaîna quelques jours,
Mais non pas comme épouse, et ces folles amours,
Vénus, que l'île entière avait alors contre elle,
M'ordonna de les rompre et me fit infidèle.
Cette déesse (en vain je ne prends pas son nom)
Apparut à mes yeux comme autrefois Junon,
Quand près d'un fleuve, aidant à ma force épuisée,
Junon me transporta sur la rive opposée...

Je conviens que Médée a fait beaucoup pour moi.
A ma reconnaissance encor plus qu'à ma foi
Elle dut notre hymen; mais son affeux génie
A jeté dans mon âme une horreur infinie.
Telle qu'une Euménide attachée à mes pas,
Sinistre, elle assombrit jusques à ses appas...
Son amour inquiet n'exhale que la plainte;
Au lieu de la tendresse, elle inspire la crainte,
A force d'en prévoir attirant les malheurs...
Je ne la vois jamais, le front orné de fleurs,
Souriante, et sans soins du destin qui va suivre,
Le plaisir dans les yeux, s'abandonner à vivre.
Cependant, si je sais le secret de l'amour,
Les serpents, les dragons et l'infernale cour,
Les pleurs, ne valent pas la joue épanouie,
Rose dont notre vue est toujours réjouie.
Que j'estime bien plus votre fraîche beauté !
Votre ignorance même est une volupté.
Gardez cette magie, et comme les abeilles,
Les désirs voleront à vos lèvres vermeilles...

CRÉUSE.

Accents d'amour dont rien n'a jamais approché,
Quel cœur barbare et dur ne serait pas touché,
Quand vous vous exhalez d'une voix étouffée,
Plus doux que les accords de la lyre d'Orphée?

(Fanfares.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CRÉON.

CRÉON, sortant du palais.

La chasse va s'ouvrir : le signal du départ
Vient de s'en faire entendre; allons y prendre part.

(On apporte à Créuse un arc et des flèches. La scène se remplit de serviteurs du roi. Les compagnes de Créuse sortent du temple avec Ismène. Départ pour la chasse.)

SCÈNE VII.

MÉDÉE, SES ENFANTS, LA NOURRICE.

(L'entrée de Médée se fait à gauche par le premier plan, à la fin de la sortie générale, des deux côtés du palais et du temple dans le fond.)

MÉDÉE, à la Nourrice.

Après avoir vaincu cette affreuse tourmente,
Nous abordons enfin sur la rive écumante...
Va, sache si ce port nous saura protéger :
Reviens ensuite ici.

(La Nourrice s'éloigne.)

SCÈNE VIII.

MÉDÉE et SES ENFANTS.

Qu'on souffre à voyager !
On sent combien la vie est fragile, éphémère !
Rien n'est plus effrayant pour le cœur d'une mère
Que de voir sur des fronts qu'elle a tant caressés
Les flots tumultueux, en leurs jeux insensés,
Jeter leur blanche écume, alors que dans l'espace
Ils semblent provoquer le nuage qui passe...

(Elle va s'asseoir sur un banc de gazon, placé à peu de distance du temple, sur le premier plan.)

C'est un si frêle abri que ces légers vaisseaux,
Depuis peu confiés à la merci des eaux !
Hercule, tout d'abord, oui, mes enfants, Hercule
(La crainte, après cela, n'a rien de ridicule)
Hésita d'y monter. Jason eut plus de cœur.
Le premier, votre père y mit un pied vainqueur.
Le premier, pour chercher de lointaines contrées,
Il s'ouvrit sur la mer des routes ignorées,
Sans redouter son bruit, son agitation,
Sans témoigner enfin la moindre émotion...
Mon art est tout-puissant, mais Neptune est terrible :
C'est un dieu dont la force est presque irrésistible.

De ses coups violents vous tenant à l'écart,
En voyant son pouvoir, j'ai douté de mon art.
En vain de mes deux bras je couvrais vos deux têtes ;
Neptune enviait il de si rares conquêtes?
Il redoublait d'efforts, et moi, les yeux sur vous,
J'ai frissonné d'effroi non moins que de courroux.

(Elle se lève en serrant ses enfants dans ses bras.)

SCÈNE IX.

MÉDÉE, LA NOURRICE.

MÉDÉE.

Eh bien! quelle est la ville où nous sommes?

LA NOURRICE, effrayée.

Corinthe.

MÉDÉE.

Corinthe! ô sort heureux!... Que vois-je? Quelle crainte
A troublé tes esprits? Quoi! Jason n'est-il plus?

LA NOURRICE, avec trouble.

Il vit encor...

MÉDÉE.

Pourquoi ces pas irrésolus?...
Parle... Une autre aurait-elle obtenu sa tendresse?
Eloignons ces enfants.

(Elle fait entrer ses enfants dans le temple.)

LA NOURRICE.

O ma pauvre maîtresse!

SCÈNE X.

MÉDÉE, LA NOURRICE.

MÉDÉE, avec une violence subite.

Comment la nomme-t-on? dis...

LA NOURRICE.

Créuse est son nom.

MÉDÉE.

Créuse! Se peut-il? La fille de Créon!

LA NOURRICE.

Il l'épouse.

MÉDÉE.

Il l'épouse!... Une pareille audace!
La race de Sisyphe attenter à ma race!
On verrait quelque jour, ô crime sans pareil!
Ses neveux s'égaler aux neveux du soleil!

LA NOURRICE.

De vos plaintes, madame, apaisez l'amertume;
Le mal n'est pas toujours si grand qu'on le présume;
Le devoir et l'honneur, surtout votre beauté
Feront rougir Jason d'une infidélité.

MÉDÉE.

Hypsipyle à Lemnos, hélas! abandonnée,
Témoigne de sa foi publiquement donnée,
Quoi qu'il ait pu prétendre afin de m'attirer
En des nœuds que ma main se plut trop à serrer.
Ne la quitta-t-il pas aux clartés des étoiles,
Livrant au gré des flots ses serments et ses voiles?
J'eus tort de l'écouter, de le croire à mon tour :
On ne se défend pas contre un premier amour.
Tu sais, tu fus témoin des élans de son âme ;
Tu sais ce qu'il montra de hardiesse et de flamme
Dans un temple désert, hors des murs de Colchos,
Temple dont ses soupirs tourmentaient les échos...

(A voix basse en entraînant la nourrice sur le devant du théâtre.)

Souviens-toi de sa voix pleine de tant de charmes;
De ses yeux attendris d'où s'échappaient des larmes.
A mes pieds, entourant mes genoux de ses bras,
Avec quelle puissance il retenait mes pas!
Comme il savait, instruit à vaincre un cœur rebelle,
Me prier d'être bonne autant que j'étais belle!
L'astre des nuits sur nous répandait sa clarté;
Quelle vierge eut alors plus que moi résisté?
Je promis tout. Vénus aidait à ma défaite.
Vénus, qui l'aime, avait assuré ma conquête.

Je fus par elle (un pacte était sans doute entre eux)
Destinée à subir son caprice amoureux.
Lorsque, grâce à mon art, dont j'usai pour sa gloire,
Il eut vu s'accomplir une étrange victoire,
Il disait, m'emportant avec la Toison d'or,
Qu'elle n'était pour lui que le moindre trésor.
Je le suivis heureuse, et lorsqu'en Phéacie
Des vents impétueux l'haleine radoucie
Nous permit d'aborder, l'Hymen à nos désirs
Prodigua les faveurs de ses féconds plaisirs...

(Les Enfants de Médée paraissent sur les degrés du temple. Elle fait signe à la Nourrice d'aller les rejoindre.)

LA NOURRICE.

Ah! dans quels souvenirs se complaît sa pauvre âme!

(Elle entre dans le temple avec les Enfants.)

SCÈNE XI.

MÉDÉE, seule.

Tu créas le malheur quand tu créas la femme,
Jupiter! Il nous faut acheter à grand prix
Un maître injurieux; et lorsque son mépris
Nous ôte pour jamais le charme de la vie,
A changer de lien une loi le convie...
Le divorce à lui seul prodiguant tous ses dons
L'honore, et nous flétrit si nous le demandons.
Oh! que n'ai-je employé cet art de la magie
Dont, toute jeune encor, j'essayais l'énergie,
A connaître l'époux que je devais choisir!
Que n'ai-je à cette épreuve occupé mon loisir!
Dans les nœuds imprudents d'un précoce hyménée
La vierge compromet toute sa destinée.
L'homme se soumet-il sous un joug caressant?
L'hymen est le lever d'un astre éblouissant,
Au jour riant et pur; mais que sa main repousse
La chaîne qui d'abord lui paraissait si douce :
Tout bonheur va dans l'ombre alors s'anéantir...
Quand sa maison l'ennuie, un homme en peut sortir:
Il a pour dissiper les soucis de son âme
Mille soins étrangers. Au contraire, une femme

Retirée et craignant l'œil du monde moqueur,
Voit croître ses chagrins dans le fond de son cœur;
On ose encor trouver notre plainte insensée!
Nous vivons sans périls au sein du gynécée,
Dit-on, et nos époux, les armes à la main,
Suivent les lois de Mars, ce guerrier inhumain.
La souffrance est à nous aussi notre partage.
Sans vouloir faire tort à leur mâle courage,
J'aimerais beaucoup mieux, si j'en avais le choix,
Combattre incessamment qu'enfanter une fois.

SCÈNE XII.

MÉDÉE, ISMÈNE, accourant.

MÉDÉE, à elle-même.

Quel bruit! Qu'arrive-t-il?

(Elle se retire du côté du temple.)

ISMÈNE, à des Femmes et à des Serviteurs qui sortent du palais.

O la funeste chasse!
Au cortége royal Créuse avait pris place,
Et l'aspect d'un lion effrayant son coursier,
Son char s'est renversé dans un étroit sentier.
Le lion a couru vers elle, et sa narine
Déjà de la princesse effleurait la poitrine.
Tous les crins hérissés, l'œil avide de sang,
Sur elle il étendait sa griffe en rugissant,
Quand Jason a soudain, prompt à toucher la terre,
Du terrible animal détourné la colère.
Le lion s'est jeté sur son fier agresseur.
Jason de sa crinière a sondé l'épaisseur;
On les a vus tous deux, dans une horrible étreinte,
Serrés l'un contre l'autre, en face de Corinthe.
Jason, enfin vainqueur, a traîné le lion
D'un bras ensanglanté jusqu'aux pieds de Créon.
Tout le peuple admirait cette lutte inouïe.
On apporte au palais Créuse évanouie,
Tandis que dans les airs mille cris éclatants
Célèbrent le héros...

MÉDÉE, à part.

Allons, j'arrive à temps.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, CRÉUSE, soutenue par ses compagnes.

MÉDÉE, à part.

Ma rivale en mes mains !

(Haut aux Jeunes Filles, en leur remettant une petite cassolette pleine de parfums.)

Tenez, qu'elle respire
Ce parfum qui pénètre au ténébreux empire,
Sait endormir la Parque et suspendre ses coups.
Je réponds de sa vie ; allez, retirez-vous.

(Étonnement des Jeunes Filles. Après avoir assis Créuse sur le banc de gazon et lui avoir fait respirer le parfum de la cassolette, elles se retirent comme fascinées par le geste impérieux de Médée.)

ISMÈNE, en se retirant la dernière.

Est-ce une déité redoutable ou propice?

(Les Jeunes Filles rentrent dans le palais.)

SCÈNE XIV.

MÉDÉE, CRÉUSE.

MÉDÉE.

Sachons si de Jason son cœur est le complice.

CRÉUSE, d'une voix faible.

Où suis-je? J'ai touché les bords de l'Achéron,
J'ai vu s'en approcher la barque de Caron.
Il m'appelait déjà, lorsqu'aux enfers ravie,
J'ai retrouvé soudain la lumière et la vie.
Qui donc du noir séjour détourne mon regard ?

MÉDÉE.

Moi.

CRÉUSE.

Quel est votre nom?

MÉDÉE.

Tu le sauras plus tard.
Un lion s'élançait vers toi, tout plein de rage,
Quand Jason a tué cette bête sauvage.

CRÉUSE.

Jason!

MÉDÉE, à part.

Ce nom-là seul a fait battre son cœur.

(Haut.)

Ainsi Jason du monstre est demeuré vainqueur?

CREUSE.

C'est lui que j'invoquais en tombant!

MÉDÉE, à part.

Elle l'aime!

(Haut.)

D'autres chasseurs pourtant, et ton père lui-même,
Se tenaient près de toi.

CRÉUSE.

Oui, vous avez raison;
Mais je ne sais pourquoi je n'ai vu que Jason.

MÉDÉE, à part.

Elle n'a vu que lui!

CRÉUSE.

Les Dieux m'ont entendue!

MÉDÉE.

Sans ce vaillant secours Créuse était perdue?

CRÉUSE.

Jason est le plus fort, le plus grand des mortels.

MÉDÉE, avec ironie.

Jason pour cet exploit mérite des autels,
N'est-ce pas? Et moi, rien; moi, qui t'ai ressaisie
Sur le seuil des enfers!

(Elle reprend avec violence des mains de Créuse la cassolette. A part.)

Silence, ô jalousie!
Ne te révèle pas!

CRÉUSE, se levant et s'approchant de Médée.

Ah! madame, pardon!
Mais, encore une fois, quel est donc votre nom?

MÉDÉE.

Médée.

CRÉUSE, reculant avec effroi.

O Dieux! Médée!

MÉDÉE, avec douceur.

Un héros magnanime,
O Créuse! un sauveur, a droit à ton estime.
Écoute-moi, pourtant. Préviens un grand danger;
Ne laisse pas l'amour sous ses lois te ranger.

CRÉUSE.

Madame...

MÉDÉE.

De l'amour combats la violence;
Vois le guerrier : prend-il le bouclier, la lance,
Quand l'ennemi déjà dans les murs est entré?
Plus de défense alors, au joug il est livré.
Si l'on agit trop tard, les ressources sont vaines.
Créuse, un feu subtil court dans toutes les veines.
Par de froides sueurs le corps est traversé,
On tremble comme l'arbre où le vent a passé;
La langue est enchaînée et le visage est pâle,
On soupire et l'on croit que son âme s'exhale :
Voilà comme je fus et comme tu seras
Si l'amour te soumet... Mais tu le combattras...

CRÉUSE.

Ces conseils... Je n'en dois recevoir que d'un père,
Madame, et sans chercher si je crains ou j'espère
L'hymen que tout un peuple a désiré pour moi,
Vous devriez penser qu'obéir est ma loi.
Ces conseils...

MÉDÉE.

Il suffit. On s'approche, Créuse,
Ma propre expérience, hélas! est mon excuse.
Nous reprendrons bientôt un si grave entretien.

(Elle entre dans le temple.)

CRÉUSE, seule.

Est-ce une vision? Et quel trouble est le mien!

SCÈNE XV.

CRÉUSE, CRÉON, JASON.

CRÉON.

Viens, oh! viens sur mon cœur, ma fille bien-aimée.

JASON, qui a vu Médée entrer dans le temple.

Une femme s'enfuit, et mon âme alarmée
A cru voir...

CRÉON.

Ma Créuse, à ton libérateur
Rends grâce et de ton rang abaisse la hauteur.
Sans honte, à ses genoux, baise la main sacrée
Qui d'un si grand péril t'a si bien délivrée.

CRÉUSE, se cachant dans les bras de son père.

O mon père!

CRÉON.

Pourquoi la rougeur de ton front?
Comme si mon pouvoir t'imposait un affront!

CRÉUSE.

Un affront!

JASON.

Ah! cessez d'exiger un hommage
Que l'on ne doit qu'aux Dieux.

CRÉON, à Créuse.

Tu changes de visage;
Une ombre de ta joue a pâli les couleurs :
Ma fille, de tes yeux je vois couler des pleurs.
Qu'as-tu? Parle.

JASON.

Quoi?

CRÉON.

Parle.

CRÉUSE, avec trouble.

O mon père ! Médée...

CRÉON.

Medée!... eh bien ?

JASON.

Médée!...

CRÉUSE.

Oh! non, fatale idée!
Elle me poursuivra sans cesse désormais.
Fuyez, Jason, fuyez !

JASON.

Qui, moi? vous fuir? jamais !

CRÉON.

Parle, je te l'ordonne, explique ta pensée.

CRÉUSE.

Je ne puis. Ma poitrine est encore oppressée;
Je me sens défaillir.

JASON.

Que veut dire cela?
(Avec force.)
Médée est donc ici ?

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, MÉDÉE ET SES ENFANTS, sur les degrés du temple.

MÉDÉE.

Oui, Jason, la voilà!
Médée et tes enfants assisteront aux fêtes
De ce nouvel hymen qu'à former tu t'apprêtes.
Vainement ta prudence employa tous ses soins
Pour retenir ailleurs de semblables témoins.
(Elle descend et s'avance de quelques pas.)
En partant d'Iolchos et voguant vers Corinthe,

Malgré ton ordre, mais sans soupçonner de feinte,
Je cherchais un époux trop lent à revenir.

(Avec ironie, en regardant Créuse).

Je conçois qu'il ait pu perdre mon souvenir.
Si, dans son grand palais, protégé par Minerve,
Créon n'a pas pour moi quelque place en réserve,
Qu'il me laisse ce temple : il me doit bien cela.
Nous serons à l'autel : oui, Jason, nous voilà.

(Médée remonte sur les degrés du temple. Créon fait quelques pas vers elle, mais Jason l'arrête.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

CRÉON, CRÉUSE.

CRÉON, sortant du palais avec sa fille.

Je ne veux pas garder, hôte imprudent, coupable,
Au seuil de mon palais ce monstre abominable!
Ses forfaits ont lassé les mortels et les Dieux :
Tolérer sa présence est se rendre odieux.

CRÉUSE.

Mon père, ses enfants ne sont pas ses complices.
Gardez de consommer d'injustes sacrifices.
J'obéis à votre ordre en épousant Jason,
Laissez-moi m'occuper du soin de sa maison ;
Laissez-moi, dans ses bras, selon vos vœux placée,
Adopter ses deux fils.

CRÉON.

Non ; demande insensée !
Je connais trop Médée, et son souffle empesté
Pervertirait leur cœur jusques à ton côté.
Oui, tu réchaufferais, ma fille, en ta chimère,
Des serpents tout gonflés du venin de leur mère...
Avec elle, Créuse, il faut les exiler.

MÉDÉE, dans l'intérieur du temple.

Hélas! hélas! je souffre!

CRÉUSE.

Ecoutez-la parler!

MÉDÉE, dans l'intérieur du temple.

Maudit soit le moment où je vous donnai l'être,
Enfants, fruits de mon sein, engendrés par un traître !

CRÉUSE, se rapprochant.

Mon père, elle maudit ses enfants !

CRÉON.

Cœur d'airain !
Ma fille, en sa poitrine il ne bat rien d'humain.
Retire-toi, Créuse ; évite sa présence :
Je reviendrai bientôt la réduire au silence.
Je ne suis pas de ceux qu'on effraye aisément.
Mais Jason doit connaître un tel emportement.

(Il sort à droite, Créuse rentre dans le palais.)

SCÈNE II.

MÉDÉE, LA NOURRICE, sortant du temple.

LA NOURRICE.

Cachez dans votre sein un dangereux mystère.

MÉDÉE.

Le mal est bien léger lorsque l'on peut le taire.
Je puis tout entreprendre. Oh ! j'ai déjà pensé
Aux philtres séduisants que m'enseigna Circé.
Je sais, je sais brûler du laurier et de l'orge,
Interroger les flancs de l'oiseau qu'on égorge
Sur l'autel de Vénus ; agiter dans ma main,
En invoquant l'ingrat, une sphère d'airain ;
Broyer près du lézard la colombe ingénue,
Faire descendre enfin les astres de la nue !...
Si leur charme impuissant ne me rend pas Jason,
Je connais les effets du plus subtil poison.
Pieds nus j'allais chercher sur les monts du Caucase
Des plantes dont le suc au sein des eaux s'embrase.
Combien de fois j'ai vu de dangereux serpents,
Par un magique appel autour de moi rampants,
M'apporter le venin de leurs bouches sifflantes !
Médée a conservé le venin et les plantes.

LA NOURRICE.

La vengeance annoncée est détruite à moitié.

MÉDÉE.

Le silence sur nous attire la pitié.

LA NOURRICE.

Respectons le destin : chacun en est esclave.

MÉDÉE.

Il atteint qui le fuit et cède à qui le brave.

LA NOURRICE.

Redoutez avant tout un stérile transport!

MÉDÉE.

Laisse-moi.

LA NOURRICE.

Vous mourrez!

MÉDÉE.

Je désire la mort.

(Elle voit venir Créon.)

Créon!... pas un seul mot, toi qui m'as entendue!
Nourrice, si tu crains que je ne sois perdue.

(La Nourrice rentre dans le temple.)

SCÈNE III.

MÉDÉE, CRÉON.

CRÉON.

Femme au cœur plein d'audace, aux regards irrités,
Médée, écoute moi. Voici mes volontés.
Je bannis à jamais du pays où je règne
Tes deux enfants et toi. Partez sans délai.

MÉDÉE, avec un calme apparent.

Daigne
Sur un ordre absolu réfléchir un moment.
Ai-je donc mérité ce rude châtiment?

CRÉON.

Si tu l'as mérité!... J'admire ta demande.

MÉDÉE.

Es-tu juge, es-tu roi? Juge, entends. Roi, commande;
Mais ne m'écrase pas sous un arrêt maudit.

CRÉON.

Garde ta remontrance et fais ce que j'ai dit.

MÉDÉE.

Quand, au lieu de la loi, la force nous opprime,
Fût-elle juste au fond, la sentence est un crime.

CRÉON.

Médée et sa vertu...

MÉDÉE.

Laisse là ma vertu.
En quoi t'ai-je blessé? Pourquoi me bannis-tu?

CRÉON.

Je te crains. A quoi bon déguiser ma pensée?
On a raison de craindre une femme offensée.
Ma fille prend ta place auprès de ton époux;
Tu ne saurais le voir d'un œil paisible et doux.
Dans la magie, enfin, ta science est extrême,
Tu peux nuire, Médée, à ma fille, à moi-même;
C'est un acte imprudent et toujours reproché
Que de garder chez soi son ennemi caché.

MÉDÉE.

Ta franchise me plaît; je pourrais la confondre.
Avec quelque raison j'aurais lieu de répondre
Que me prendre un époux quand il m'a tant coûté,
Ce n'est pas faire voir une rare équité;
Que c'est mal me payer d'avoir, par mon adresse,
Sauvé d'un grand danger l'élite de la Grèce,
Jason, Castor, Pollux, Orphée aux sons divins...
Cependant, tu le veux, ces mérites sont vains.
Mais tu crains que mon art à tes vœux ne s'oppose;
Ma triste renommée en est seule la cause:
Réfléchis. M'en irais-je attenter à tes droits

Parce que d'un héros ta vieillesse a fait choix
Pour donner un soutien à ton trône, à ta fille?
Je puis haïr Jason sans haïr ta famille.
La sagesse a guidé sans doute ton dessein;
C'est bien assez des maux que j'enferme en mon sein,
Sans que je prenne encor l'univers à partie.
J'ai besoin de repos; Médée anéantie
Demande, sans vouloir troubler vos jours sereins,
A cacher seulement sa vie et ses chagrins.

CRÉON.

Je ne m'attendais pas à te voir si tranquille,
Médée, et je te crains d'autant plus : de ma ville
Sors donc sans différer. Cette feinte douceur,
Je le pressens trop bien, cache quelque noirceur.
Pars, je l'ai résolu.

MÉDÉE, en s'inclinant.

Vois, soumise et confuse
Une fille de rois; au nom de ta Créuse,
Par tes genoux sacrés !...

CRÉON.

Rien ne me fléchira.

MÉDÉE.

Sans égard, sans pitié, Créon me bannira?

CRÉON.

La force, s'il le faut...

MÉDÉE, se relevant avec un mouvement de colère mal déguisée.

O roi, je t'en supplie,
Garde-t'en bien!

CRÉON.

Pars donc.

MÉDÉE, paraissant soumise et attendrie.

La journée accomplie,
Je partirai. Permets que j'aie encore un jour
Pour songer au départ, faire choix d'un séjour.
Je dois à mes enfants que leur père abandonne
Chercher un sûr asile. O roi, plus que personne

Tu comprendras cela, toi qui chéris les tiens :
Je pleure sur leurs maux, et non pas sur les miens.

CRÉON.

Médée, en t'exauçant, je commets une faute.
Cependant pour un jour je demeure ton hôte;
Mais si Phœbus demain te trouve en mes États,
La mort mettra le terme à tous tes attentats.

MÉDÉE.

Merci, merci, Créon. (A part.) Un jour! Clémence rare!
Contre tes ennemis c'est assez, roi barbare :
Ce qu'on voit le matin, le soir est-il debout?

(Elle rentre dans le temple.)

SCÈNE IV.

CRÉON.

Un jour! mon sang déjà d'impatience bout...
Ce jour sera bien lent à traverser l'espace,
D'autant que le soleil favorise sa race...
Avec de tels esprits l'indulgence est un tort.
Il n'est qu'un seul moyen d'en finir; c'est la mort.
Je suis trop faible, hélas! Je cède à la prière.
Je la trouve bien humble, elle autrefois si fière.
Elle m'a cru flatter peut-être, et ses raisons
Sous leurs détours subtils couvrent des trahisons.
Ne pourrait-on pas bien m'accuser de démence?
J'ai peur d'être puni de ma prompte clémence.

SCÈNE V.

CRÉON, JASON.

JASON, entrant à gauche.

Médée à s'éloigner a-t-elle consenti?

CRÉON.

Après quelques débats elle a pris son parti.

Avec ses deux enfants elle quitte Corinthe,
Ce soir.

JASON.

Pour mes deux fils j'ai conçu de la crainte.
Au pouvoir de leur mère ils ne resteront pas.
De ce royal séjour j'éloignerai leurs pas;
Je les ferai conduire en un coin de la Grèce,
Où le divin centaure éleva ma jeunesse.

CRÉON.

De nouveaux embarras vont surgir, je le crains.

JASON.

Je ne puis pas laisser mes enfants dans ses mains.

CRÉON.

Sur ce point, après tout, vous devez rester maître.
Mais elle paraît calme et nous trompe peut-être.
Médée à l'abandon ne peut s'accoutumer.

JASON.

Il faut céder au sort, j'ai cessé de l'aimer.

CRÉON.

Je comprends ses transports. Ni la fureur de l'onde,
Ni les vents déchaînés, ni la foudre qui gronde,
Dans leurs plus grands éclats n'excèdent en courroux
Une femme exposée aux mépris d'un époux.

JASON.

Je ne méprise pas sa beauté renommée;
D'un autre sentiment mon âme est animée.
On me met de moitié dans ses sanglants forfaits!
Médée! elle me nuit jusque dans ses bienfaits.
Son art de tout danger d'avance me délivre;
C'est en bravant la mort qu'on mérite de vivre.
Amoureux des exploits, amoureux du péril,
J'aurais pu, comme Hercule, honorer mon exil.
J'appris à son école à connaître la gloire.
Je fus son compagnon dans plus d'une victoire;
Bien des brigands encor, subtils comme Cacus,
A l'entour des cités n'ont pas été vaincus.

Combien, en se frayant des routes solitaires,
Emmènent nos troupeaux dans leurs sombres repaires!
J'ai hâte de punir tous ces aventuriers,
Effroi du laboureur, sans dieux hospitaliers,
Qui, n'ayant plus de biens et convoitant les nôtres,
Du fruit de leurs travaux dépossèdent les autres.

CRÉON.

C'est penser en héros, et malgré mes vieux ans,
Je me sens tressaillir à ces nobles élans.
Dans les temps précédents comme en ceux où nous sommes,
Toujours la calomnie insulte les grands hommes,
Leur faisant expier un destin glorieux,
De peur que les mortels ne s'égalent aux Dieux.
Elle s'attaque en vain à votre destinée.
Voyez Médée : à moi d'ordonner l'hyménée.

SCÈNE VI.

JASON, seul.

Oui, j'écoute à la fois l'honneur et la raison...
Qu'ai-je dit? Vain prétexte, indigne de Jason!
Créuse est mon désir, Créuse est ma chimère...
L'amour parfois la suit croyant suivre sa mère.
Créuse est une fleur dont les parfums naissants,
D'un trouble inexprimable enivrent tous mes sens.
Que la jeunesse est belle! Il n'est, il n'est personne
Qui reste aveugle et froid où sa splendeur rayonne;
Ah! lorsqu'un cœur naïf malgré lui se défend,
Quel charme de surprendre un aveu triomphant,
Un soupir, un coup d'œil timide, involontaire,
Et tout ce qui trahit le ravissant mystère
Dont l'austère pudeur commence à s'étonner
Quand la vierge désire et craint de se donner!
J'ai vu Junon, j'ai vu la pudique Diane,
Frissonnant au sortir de l'onde diaphane,
Redouter les regards de l'indiscret chasseur.
Minerve m'a souri d'un air plein de douceur.
J'ai vu Cérès passer dans nos guérets qu'elle aime,

Le front orné d'épis, comme d'un diadème.
Toutes je les connais; mais l'immortalité
D'un éternel éclat dore votre beauté,
Déesses, et de vous, seule la jeune Aurore
Pâle, aux feux du soleil s'anime et se colore;
Créuse lui ressemble, en son candide amour,
Souriant à l'hymen comme l'Aurore au jour!

SCÈNE VII.

JASON, MÉDÉE.

MÉDÉE, sortant du temple.

O perfide Jason! je te trouve!

JASON.

O Médée!
Tu frémis de me voir... De courroux possédée,
A quels affreux excès vas-tu donc t'élever?
Moi, je viens te servir, je veux te le prouver.
De Corinthe, en ce jour, si tu te vois bannie,
Ne t'en prends qu'à toi-même et qu'à ton noir génie:
Partout, à ton approche, on redoute un péril;
Nul pays ne te veut; tu respires l'exil.
Je suis las de te suivre; à la fin je m'arrête.
Cependant jusqu'au bout ton destin m'inquiète.
Le roi, selon mon vœu, t'ouvrira son trésor;
Et quant à tes enfants...

MÉDÉE, l'interrompant.

C'en est trop! Prends l'essor,
O mon âme! et rappelle à son ingratitude
Ce que tu fis pour lui dans ta sollicitude...
O mon âme! en ce jour, dis à sa lâcheté
Tout ce que tu ressens pour tant d'indignité!
Quelle impudence, ô ciel! Ce n'est pas de l'audace,
Me trahir, et m'oser envisager en face!
Regarde-moi donc bien, homme infâme et pervers!
Remets en ton esprit mes services divers!

Quel Grec peut ignorer qu'à l'amour asservie
(Irrésistible amour!) je t'ai sauvé la vie?
Il te fallait au joug soumettre deux taureaux
Furieux et jetant du feu par les naseaux,
Et des dents d'un serpent, sur leur route enflammée,
Faire sortir soudain une moisson armée;
Un dragon tortueux gardait la Toison d'or,
L'œil vigilant toujours fixé sur son trésor.
Qui donc fit que devant une foule étonnée
Chaque taureau baissa sa tête résignée?
Qui fit, quand la charrue eut tracé ses sillons,
Croître et s'entre-tuer les naissants bataillons?
Ne fût-ce pas Médée? et dans ta dépendance
Elle se mit, hélas! sans montrer de prudence!

JASON.

Souviens-toi de ton frère égorgé par ton bras;
Ses membres dispersés...

MÉDÉE.

Arrêtèrent les pas
Du roi qui t'eût puni; puis, je rends à ton père,
Au noble et vieil Eson la jeunesse prospère.
Sous un sceptre oppresseur ton trône était resté,
Je songe à t'affranchir de ce joug détesté.

JASON.

Tu séduis sans pitié des filles trop crédules,
En leur montrant Eson, détruisant leurs scrupules,
D'un faux zèle pieux animant leurs couteaux,
Tu leur fais déchirer leur vieux père en lambeaux.

MÉDÉE.

Je te vengeai d'eux tous.

JASON.

Odieuse conduite!

MÉDÉE.

Tu reprenais ton sceptre et ton rang, sans ta fuite.
Sont-ce là des bienfaits, ensanglantés ou non?
M'en accuserais-tu si tu m'aimais, Jason?
Le monde est tout rempli d'actions de la sorte;

On n'y peut pas marcher qu'un flot de sang ne sorte.
Les mortels y font-ils la moindre attention ?
La loi de l'univers est la destruction.
Si notre mariage avait été stérile,
Je pourrais pardonner à ce divorce utile.
Mais je suis deux fois mère et je défends mes droits.
Jupiter règne-t-il? A-t-on fait d'autres lois?
Que se passe-t-il donc dans les cieux, sur la terre,
Pour qu'on change en divorce un désir adultère?
Les serments et l'honneur n'ont plus rien d'immortel :
N'est-ce plus cette main tant pressée à l'autel?
N'as-tu pas, au sortir de la demeure sainte,
Enlacé ces genoux d'une invincible étreinte?
Vains semblants de l'amour, hypocrites aveux!
Mais je veux être calme, oui, Jason, je le veux,
Je te ferai toucher au doigt ton infamie.
Dis, où faut-il que j'aille? Ai-je une terre amie
Prête à me recevoir? Irai-je dans Colchos
Demander un asile ou dans ton Iolcos?
Où puis-je aller? réponds, car dans toute contrée,
Qui voudra m'accueillir d'un époux séparée?
Un dernier conseil, tiens : cette lâche action
N'est pas propre à grandir ta réputation.
Qui me l'eût dit, ô ciel! l'or, ce métal funeste,
S'éprouve à quelque signe, et sa valeur s'atteste;
Mais par aucun moyen, pour comble de nos maux,
On ne peut d'un cœur vrai distinguer un cœur faux.

JASON.

Ta fureur a parlé. Comme un pilote sage,
J'ai replié ma voile au moment de l'orage.
Mais tu dois m'écouter, ô Médée, à mon tour.
La gloire te guida plus encor que l'amour.
La science orgueilleuse exaltait ta jeunesse.
Tu voulais que ton nom fût connu dans la Grèce.
La Grèce est éclairée, on y chérit les arts,
On y sait adorer Minerve autant que Mars.
Les dons de ton esprit, dons éminents et rares,
Se trouvaient mal à l'aise au milieu des barbares.
Tu cherchais à sortir de ton pays grossier;
C'est moi que tu suivis, m'ayant vu le premier.

Un autre à le servir t'eût trouvée aussi prompte.
De tes bienfaits ici m'énumérant le compte,
Tu ne réfléchis pas qu'ils m'ont fait plus de tort
Que ne m'en eût causé ma défaite ou ma mort.
Si, fugitif depuis, à deux doigts de ma perte,
J'accepte une alliance heureusement offerte,
J'agis avec sang-froid, non en homme éperdu,
Pour rendre à mes enfants le rang qui leur est dû.
Modère-toi, comprends que, sans biens, sans patrie,
C'est dans leur intérêt que je me remarie.
Mes fils, j'éloignerai tous sentiments rivaux,
Trouveront des appuis dans leurs frères nouveaux.
Mes enfants, doux espoir de mes vieilles années,
Je vous préparerai de belles destinées!...

MÉDÉE, à part.

Il aime ses enfants : pour moi seule inhumain,
De son cœur désormais je connais le chemin.
(Haut.) Voilà donc tes projets ! oh! la noble conduite!
O le cœur généreux! Je croyais que ma fuite
Était un châtiment; non, c'est une faveur.
Jason est mon soutien ; Jason est mon sauveur.
Pourtant, outre l'effet des querelles jalouses,
Plus d'un abus se joint au changement d'épouses.
C'est jeter la discorde et les débats amers
Au milieu des enfants dont les droits sont divers.
La fraternelle paix leur refuse ses charmes.
Aussitôt qu'ils sont grands ils recourent aux armes.
Plus loin qu'on ne le croit on pousse l'attentat;
La famille est la base où repose l'Etat.

JASON.

Les droits seront distincts. Mes enfants, je les aime,
Ils prendront en tout lieu le rang que j'ai moi-même;
Les premiers nés, toujours favorisés du sort,
Conservent sur nos cœurs l'empire le plus fort.
Ne crains rien pour mon fils.

MÉDÉE.

Tu parles à merveille;
Tes discours ont le don de caresser l'oreille ;
Mais ta rare éloquence est sans charme pour moi.

Quoi! tu ne rougis pas de ton manque de foi!
De ce royal hymen, que tu dis salutaire,
Ta pudeur aurait dû me cacher le mystère.

JASON.

Je préfère braver tes transports furieux.

MÉDÉE.

Celle qui t'a sauvé peut te perdre encor mieux,
N'est-ce pas? Tu le crains?

JASON.

Moi, craindre pour ma vie!
De ma mort à l'instant ta mort serait suivie :
Tu ne le feras pas.

MÉDÉE, à part.

Sans ce funeste amour
Qui me retient encor, tu mourrais dès ce jour.

JASON.

Ne te fais pas traiter, Médée, en ennemie.
Je songe à ta fortune.

MÉDÉE.

Au prix de l'infamie!
Point de richesses, non! Mieux vaut la pauvreté,
Car les dons des méchants n'ont jamais profité.

JASON.

Ne te plains que de toi si le malheur t'accable.

MÉDÉE, avec ironie.

C'est moi qui te trahis, c'est moi qui suis coupable?
Moi qui cherche à Corinthe un indigne repos?

JASON.

Ne luttons pas ici tous deux d'amers propos.

MÉDÉE.

Oui, va-t'en retrouver la charmante Créuse.
Tu tardes bien longtemps, peut-être elle t'accuse.
Va l'épouser, mais crains, crains de te repentir ;
Avec mes deux enfants je suis prête à partir.

JASON.

Tes enfants, je croyais te l'avoir fait comprendre,
Ne doivent pas te suivre.

MÉDÉE.

Ah! que viens-je d'entendre?
Peux-tu bien jusque-là pousser la trahison?
Veux-tu donc mettre à bout ma colère, Jason?
Oses-tu te jouer de ma douleur amère?
Sans pitié pour les fils, sans pitié pour la mère!

JASON.

Tu ne les reverras, j'en jure par les Dieux,
Que pour leur adresser tes éternels adieux.

MÉDÉE.

C'est bien.

(Jason entre dans le temple où il doit retrouver les Enfants.)

SCÈNE VIII.

MÉDEE, seule.

Jason, Créuse, insensés que vous êtes!
La mort, la mort assiste aux plus joyeuses fêtes.
Le flambeau nuptial n'a pas encor brillé;
Mon lit par vos amours ne sera pas souillé.
A mon œuvre, à mon œuvre! O Diane sacrée!
Sous le surnom d'Hécate aux enfers vénérée,
Je t'invoque; il est temps. Tu connais bien ma voix,
Tu ne manquas jamais d'y répondre autrefois.
Viens, amène avec toi les noires Euménides,
Ces filles de la Nuit qui, de vengeance avides,
Dans les cœurs criminels font entrer les tourments!
Livre-leur un époux traître à tous ses serments!
Amène, amène encor leurs compagnes fatales,
La Rage et la Terreur, ces divinités pâles;
Qu'on les voie, agitant de lugubres flambeaux,
Embraser à la fois et la terre et les eaux!
Lui-même, épouvanté, que Jason fuie et traîne

Une existence en proie à la misère humaine!
Qu'une Harpie arrive alors qu'il aura faim!
Abandonné de tous, qu'il me regrette enfin!
Hécate! Hécate! Hécate! A moi! Le sol s'entr'ouvre...
L'empire de Pluton à mes yeux se découvre.
Voici déjà le Styx avec son vieux nocher :
Voilà Sisyphe en vain poussant son lourd rocher;
Digne aïeul de Créon, fondateur de Corinthe,
Sisyphe, avec plaisir j'entends d'ici ta plainte.
J'aperçois à sa roue Ixion attaché,
Tantale par la faim et la soif desséché.
Mais Hécate, fendant la foule qui la presse,
Hécate vient à moi... Sois bénie, ô déesse!
Je te suis aux enfers : si tu trompes ma foi,
Je veux lutter encor, ne restât-il que moi!

(Elle rentre dans le temple.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

CRÉON, sortant du palais.

Elle invoque à présent dans sa sombre énergie,
Celle de qui jadis elle apprit la magie;
Mais, Hécate, sa voix t'adjure impunément.
Les Enfers sont un lieu d'éternel châtiment,
Où, lorsque sur la terre on la voit sans refuges,
La justice s'exile à côté des trois juges.
Est-ce que Rhadamante, Eacus et Minos,
Qui de tout leur éclat dépouillent les héros,
Qui sans se démentir frappent les grands coupables,
A Médée aujourd'hui deviendraient favorables?
Non, non, j'ai plus de foi dans l'œuvre des Enfers.
Lorsque de la pudeur les autels sont déserts,
Lorsque la probité, lorsque l'honneur succombe,
L'homme de bien les suit au delà de la tombe;
Il s'en va retrouver, loin d'un impur séjour,
Les vertus dont son âme avait fait son amour.

SCÈNE II.

CRÉON, JASON, sortant du temple.

CRÉON.

Eh bien! Médée, eh bien?

JASON.

O roi! je l'ai laissée

Plus calme en sa douleur. Sa colère est passée :
Après avoir serré ses enfants sur son sein,
Elle a paru changer tout à coup de dessein :
Elle prétend fixer son séjour dans Athènes ;
Dernièrement Égée est parti pour Trézènes.
La fille de Pithée avec lui va s'unir,
Il ne peut pas tarder longtemps à revenir.
Peut-être en ce séjour le verra-t-on descendre,
Médée en a l'espoir : elle semble l'attendre...
Égée accueillera noblement son exil.

CRÉON.

Dieux, faites que ce roi n'y voie aucun péril !

JASON.

Lequel ?

CRÉON.

N'aura-t-il pas à redouter la guerre
Qu'Acaste, furieux du meurtre de son père,
Peut tourner contre lui ?

JASON.

C'est possible en effet.
Mais un roi pèse-t-il ce que coûte un bienfait ?
La guerre est trop souvent un malheur nécessaire :
Noir vautour, elle étend sur nous sa vaste serre ;
Mais lorsqu'on prête au faible aide contre le fort,
Les Dieux nous savent gré d'un généreux effort :
Égée a pour Médée une amitié certaine,
Cessons de parler d'elle : un autre soin m'entraîne ;
Que les soucis de moi s'éloignent en ce jour,
Créuse va venir. Je suis tout à l'amour.

(Un messager s'approche de Créon, et lui parle bas.)

CRÉON.

Le fils de Pandion, la nouvelle en arrive,
Le noble Égée aborde à notre heureuse rive ;
Son vaisseau tout à l'heure est entré dans le port.

JASON.

C'est un dieu qui l'envoie à nous :

CRÉON.

Avec transport
Je cours le recevoir. Mais Créuse s'avance,
De l'amour, de l'hymen célébrez la puissance.
(Il sort par le fond.)

SCÈNE III.

JASON, CRÉUSE, ISMÈNE, LE CORTÉGE NUPTIAL.

JASON, à Créuse.

Venez, belle Créuse, et ne rougissez plus;
Venez, le peuple entier vous compare à Vénus,
Lorsque cette déesse, en s'élançant de l'onde,
Dès son premier regard souveraine du monde,
Respirait l'innocence, et pleine de pudeur,
Pour les plaisirs créée, en ignorait l'ardeur.
Relevez votre front, écartez ces longs voiles,
Vos beaux yeux que la Nuit envierait pour étoiles,
Répandront parmi nous la joie et la clarté.

AU CHOEUR DES JEUNES FILLES.

Chantez, chantez l'hymen, l'amour, la volupté....

ISMÈNE. (Déclamé.)

Dieu d'hymen, ô bel Hyménée,
Dieu d'hymen, heureux ravisseur,
Viens enchaîner leur destinée;
Viens, nous te cédons notre sœur.

Compagne qu'un époux implore,
Ton heure est venue : il est temps,
Épanouis-toi, comme Flore,
Au souffle embaumé du printemps.

Par l'Hymen la vierge accueillie
De son teint garde l'incarnat.
Ainsi l'amarante est cueillie
Sans rien perdre de son éclat.

De grâce et d'amour couronnée,
Résistant, mais avec douceur,
Elle est à toi, bel Hyménée,
Elle est à toi, Dieu ravisseur!

CRÉUSE.

O chant délicieux!... compagnes adorées,
Vous remplissez mon cœur d'émotions sacrées.
J'éprouve à vous entendre un pur enivrement;
Je ressens un frisson inconnu, mais charmant.
Hymen, Dieu ravisseur, toi dont l'autel m'attire,
Je reconnais tes lois, je cède à ton empire.
Allons... Mais qu'ai-je dit?... pardonne-moi, Pudeur!
As-tu fui loin de moi, virginale candeur?...

(Le cortége se dispose à se mettre en marche

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MÉDÉE, LA NOURRICE, LES ENFANTS, portant un diadème et un manteau de pourpre.

MÉDÉE.

Arrêtez!

JASON.

Ciel! Médée!

MÉDÉE.

Oui, mais soyez sans crainte,
Je vais quitter bientôt la ville de Corinthe.
Je cède à mon destin, et je viens devant tous
Dans vos charmantes mains remettre mon époux,
Princesse...

JASON.

Le Destin, qui règle toute chose,
Opère-t-il pour nous cette métamorphose?
Tu m'en vois étonné!

MÉDÉE.

Jason, j'ai réfléchi;
Sous la raison d'État mon orgueil a fléchi.
Je comprends qu'un monarque, au penchant de son âge,

Veuille se rattacher ton glorieux courage,
Compte les rejetons que tu peux lui donner;
Devant ces intérêts il se faut résigner.
Pardonne-moi, Jason : ma folle résistance
Ardente à t'offenser t'accusa d'inconstance.
Parmi les princes grecs tu ressaisis ton rang
En faisant alliance avec un roi si grand;
Tu peux servir encor nos enfants et moi-même.
Tu mets dans ta conduite une prudence extrême;
J'aurais dû, tout d'abord, m'associant à toi,
De ces hautes faveurs remercier le roi.
D'un premier mouvement l'âme n'est pas maîtresse,
Je suis femme et mon sexe est rempli de faiblesse.
On se laisse égarer, on ne raisonne pas.
Bien loin de ce pays j'irai fixer mes pas.
Que le ciel seulement épargne à ma misère
D'emporter en fuyant ton auguste colère !
Réconcilions-nous, je reconnais mes torts,
La sagesse, à la fin, succède à mes transports.

JASON.

Si l'amère ironie a dicté ton langage,
Tu n'y gagneras rien... Contre ce mariage,
Je dois t'en prévenir, tout éclat serait vain.
Si, par un heureux sort, ton esprit est plus sain,
On louera ta vertu.

MÉDÉE, à ses enfants.

Respectez votre père,
Mes enfants, jouissez ici d'un sort prospère.
(A Créuse.)
Gardez-les, gardez-les, princesse, auprès de vous,
D'une femme toujours les soins sont bien plus doux.
Pendant mon long exil soyez, soyez leur mère.
Autant et plus que moi vous leur deviendrez chère.
De leur attachement je vous réponds.
(Montrant le diadème et manteau de pourpre.)
Souffrez,
Pour vous récompenser des soins que vous prendrez,
Que je vous offre un don digne de cette fête.

Jason verra briller sa nouvelle conquête
De l'éclat dont jadis mon aïeul le Soleil
Me revêtit moi-même en un moment pareil.
(Elle prend le diadème.)
Acceptez ce présent.

CRÉUSE.

Un don si magnifique!
Ne vous dépouillez pas d'une parure unique.
De vos jeunes enfants, princesse, j'aurai soin
Sans qu'un riche présent...

MÉDÉE.

Je n'en ai plus besoin.
Tant d'éclat ne convient qu'au bonheur. Je vous donne
Ce superbe manteau; j'y joins cette couronne.

CRÉUSE.

Quel divin ornement! L'astre éclatant des cieux
Semble de sa splendeur y prodiguer les feux.
Mes yeux sont éblouis.

MÉDÉE.

Venez, je veux moi-même
Poser sur vos cheveux l'or de mon diadème.
Vulcain, c'est son ouvrage, en ces riches fleurons,
A su d'un feu céleste enfermer les rayons.

CREUSE.

Ah! princesse!...

MÉDÉE.

Il me sied, épouse abandonnée,
D'agir comme je fais pour être pardonnée.
J'eus tort, car c'est un tort d'attirer le mépris.

JASON.

Médée...

MÉDÉE, à Créuse.

A ces joyaux on trouvera du prix,
Princesse, en les voyant luire sur votre tête.
(Elle la couronne.)
Puissent ils bien longtemps garder votre conquête!

Puissent-ils, car les dons touchent même les dieux,
Vous rendre à l'avenir mon nom moins odieux!

(Déployant le manteau.)

Sous ce tissu brodé par les Grâces peut-être,
Vos charmes aisément se feront reconnaître;
Vous n'avez pas besoin d'embellir vos appas,
La déesse toujours se révèle à ses pas.
Mais c'est une coutume établie en ce monde
Qu'à la grandeur du rang le vêtement réponde.
Souffrez que ce manteau s'attache autour de vous;
Sa splendeur attira bien des regards jaloux
Lorsque je le portais, alors heureuse et fière.

(Elle le met sur les épaules de Créuse.)

Qu'il ne vous rende pas comme moi trop altière,
Car il ressemble alors au manteau de Nessus,
Il brûle... Mais pourquoi m'arrêter là-dessus?
Les Dieux épargneront à votre âme modeste
Des tourments de l'orgueil le supplice funeste.

JASON, à part.

Le manteau de Nessus!

(Il fait un pas vers Médée.)

MÉDÉE, vivement.

Point d'augure fatal!
Créon, pour vous conduire à l'autel nuptial,
S'approche, et de Jason vers vous la main s'avance;
C'est mettre un trop long frein à son impatience.

SCÈNE V.

LES MÊMES, CRÉON.

CRÉON.

A l'autel de Junon, Égée, en un moment,
Viendra nous retrouver. J'ai son consentement,
Comme nous l'espérions, pour emmener Médée,
S'il la trouve à partir avec lui décidée.

MÉDÉE.

Oui... Mais, heureux époux, doucement embrassés,
Allez!

(Jason fait signe à la Nourrice de conduire les Enfants au palais. Médée, d'un air suppliant, se met entre Jason et ses Enfants).

Oh! que mes fils sur mon cœur soient pressés!

SCÈNE VI.

MÉDÉE, LA NOURRICE, LES ENFANTS.

MÉDÉE, s'avançant sur le devant de la scène.

Va, tu n'atteindras pas la couche conjugale,
O Créuse! un poison de ce tissu s'exhale,
Un poison qui d'Hercule a dévoré les os.
Ta bouche veut en vain sourire à ton héros,
Car déjà la chaleur dans tes veines circule.
Un pas, un pas encore, et le feu qui te brûle
De ton sein virginal arrache un cri profond,
Et l'on voit s'enflammer la couronne à ton front!

(Elle ordonne à la Nourrice d'entrer dans le palais, et garde ses Enfants.)

SCÈNE VII.

MÉDÉE, LES ENFANTS.

Mes enfants... embrassez, embrassez votre mère,
Pauvres et chers enfants!... ô destinée amère!. ..
Après bien des tourments soufferts jadis pour vous,
Vous étiez devenus mon espoir le plus doux.
Je vous voyais grandir, et, mère fortunée,
Je vous rêvais d'avance un heureux hyménée.
Je me voyais vieillir sans accuser les Dieux,
Vous ayant près de moi pour me fermer les yeux.
Dois-je les entraîner de contrée en contrée,
Maudits et maudissant une vie abhorrée?
Seriez-vous outragés par les rois ennemis,
Esclaves nés, hélas! à tout tyran soumis?
Mieux vaut, mieux vaut la mort pour punir votre père,
Pour qu'un remords le rouge ainsi qu'une vipère!

Ma meilleure vengeance est ce cruel trépas.
Mourez donc, mes enfants!

(Elle tire son poignard pour frapper ses enfants.)

Ne me regardez pas!
Détournez votre front... plus, non, plus de caresses,
Allez, j'ai bien assez de mes propres faiblesses!
Ne m'ôtez pas ma force... Oh! donnez-moi vos mains,
Que je les baise encor! Délices des humains.
Enfans!... Par quel lien plus puissant que tout autre
La fibre maternelle est unie à la vôtre?
Le cœur me manque, hélas! mes bras sont retombés :
Blonds cheveux, rayons d'or au soleil dérobés,
Noble maintien, beaux traits, haleine fraîche et pure,
Combien vous me troublez! O voix de la nature,
Médée encor t'entend; sortons, enfans, sortons,
Sur le vaisseau d'Égée embarquons-nous, partons!
Venez, venez!

(Elle entraîne ses Enfants.)

SCÈNE VIII.

CRÉON, CRÉUSE, JASON, LE CORTEGE.

CRÉUSE, portant la main à son front.

Hélas!

CRÉON.

Qu'as-tu donc?

CRÉUSE.

Je l'ignore.

JASON.

Créuse!

CRÉUSE.

Un feu secret m'entoure et me dévore.

(Jason et Créon la soutiennent dans leurs bras.)

Oui, je brûle!

JASON.

Enlevons sur-le-champ le manteau!

CRÉUSE, après avoir fait des efforts pour ôter le manteau.

Arrêtez, arrêtez ! car ma chair en lambeau
Se déchire. A mon sein cette étoffe s'attache !
Laissez-moi, laissez-moi ! c'est mon cœur qu'on arrache !

CRÉON.

Ma fille !

JASON, à la Nourrice, qui reparait sur le seuil du palais.

Où sont mes fils ?

(La Nourrice lui fait signe que Médée a emporté ses Enfants.)

(A un Garde.) Otez-lui mes enfants !
Allez : qu'on les arrache à ses mains ! Dieux puissants,
Sauvez-les ! (Le Garde entre dans le temple.)

CRÉUSE.

C'est la mort !

CRÉON.

O fille infortunée !
Ma Créuse, à la mort es-tu donc condamnée ?
Sous les yeux de ton père elle vient te ravir !
Qu'elle nous prenne ensemble, afin de s'assouvir.
Je veux, ô chère enfant ! je veux, si tu succombes,
Pour ne pas rester seul, qu'on élève deux tombes.

JASON.

L'Olympe approuve-t-il ce sacrifice affreux ?

CRÉUSE.

O mon père ! ô Jason ! ô trépas douloureux !

JASON.

Créuse, ma Créuse !

CRÉUSE.

Ah ! craignez cette flamme !

JASON.

Moi, j'en veux embraser et mon corps et mon âme :
Mais l'infâme Médée au malheureux Jason,
Pour qu'il souffre encor plus, épargne son poison.

CRÉUSE.

Viens! si ton existence est hors de ses atteintes,
Si je n'ai plus pour toi de si terribles craintes,
Presse-moi dans tes bras, je bénis son dessein.
Que je meure appuyant ma tête sur ton sein!
Fidèle à la pudeur, j'ai caché ma pensée,
Mais la mort a ses droits, la contrainte est chassée;
L'aveu que tu voulais, Jason, je puis l'oser:
Je t'aime! Viens, reçois mon âme en un baiser!

JASON.

Au nom de tous les Dieux que mon amour implore,
Créuse, ne meurs pas!... Créuse, attends encore...

CRÉUSE, d'une voix mourante.

Le filet de la mort est sur moi suspendu.

(Elle tombe dans les bras de son père, qui s'agenouille près d'elle et demeure plongé dans la plus profonde douleur.)

PREMIER ENFANT, dans le temple.

Ma mère, épargne-moi!

DEUXIÈME ENFANT, dans le temple.

Grâce!

JASON.

Qu'ai-je entendu?

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MÉDÉE, sur le seuil du temple.

MÉDÉE.

Jason, rappelle-toi la sanglante barrière
Qui s'éleva jadis entre nous et mon père!

JASON, s'avançant vers elle avec fureur.

Mes enfants, mes enfants!...

MÉDÉE.

Vois-les, traître, à tes pieds,

Par toi-même et non pas par moi sacrifiés.
De ce meurtre effrayant n'accuse pas leur mère.
Ma main les a tués, mais les crimes d'un père
Ont guidé mon poignard; vois-les : je te défends,
Car tu les souillerais, d'embrasser tes enfants!

(Elle lui montre ses Enfants immolés dans l'intérieur du temple.)

Je porterai leurs corps loin de ces lieux infâmes,
Dans les bois de Junon, protectrice des femmes.

JASON, avec abattement.

Mes enfants, mes enfants! (Avec indignation.) Qu'on lui donne la mort!

MÉDÉE, étendant vers eux son poignard ensanglanté.

Gardes, n'avancez pas : mon art est le plus fort.

(Bruit de tonnerre, éclairs. — Les Gardes demeurent immobiles.)

JASON.

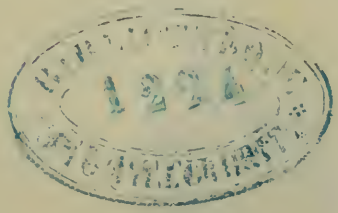
Son pouvoir nous enchaîne. O lionne altérée
Du sang de tes deux fils! créature abhorrée
Des hommes et des Dieux, monstre de cruauté!
Ton nom sera l'effroi de la postérité!

FIN.

Paris. — Imprimerie Morris et Comp., rue Amelot, 64.

ROBERT D'ÉVREUX,

GRAND OPÉRA.



ROUEN.

IMPRIMERIE DE I.-S. LEFEVRE,

Successeur de F. Baudry,

20, RUE DES CARMES.

Robert d'Evreux,

COMTE D'ESSEX,

GRAND OPÉRA EN TROIS ACTES,

MUSIQUE

DE DONIZETTI;

PAROLES IMITÉES DE L'ITALIEN ET ARRANGÉES POUR LA SCÈNE FRANÇAISE,

Par ÉTIENNE MONNIER,

Traducteur des *Puritains*, de *Norma* et de *Lucrezia Borgia*.

Représenté pour la première fois, au Théâtre-des-Arts de Rouen, en février 1841.

A PARIS,

CHEZ BERNARD LATTE,

ÉDITEUR ET MARCHAND DE MUSIQUE,

Boulevard des Italiens, et passage de l'Opéra, n° 2.

—

1841.

PERSONNNAGES.	ACTEURS.
ÉLISABETH, reine d'Angleterre,	Mme HÉBERT-MASSY.
ROBERT D'ÉVREUX, comte d'Essex,	MM. WERMELEN.
Lord duc de NOTTINGHAM,	HÉBERT.
SARA, duchesse de NOTTINGHAM,	Mme AUGUSTA-LECOURT.
Lord CECIL,	MM. LECOURT.
Sir GUALTIER RALEIGH,	CHARLES.
Un Valet du duc de Nottingham,	LEFORT.
Un Page de la Reine.	

Lords du Parlement, Dames de la Cour, Chevaliers, Pages de la Reine, Ecuyers du duc de Nottingham, Hommes d'armes.

La Scene se passe à Londres, à la fin du seizième siècle.

ROBERT D'ÉVREUX,

GRAND OPÉRA.

ACTE PREMIER.

Riche salon dans le palais de Westminster; le fond est ouvert sur une galerie. A gauche, second plan, une porte conduisant aux appartements de la reine. A droite, second plan, une autre porte. Au premier plan, à droite, une table et un fauteuil.

SCÈNE PREMIERE.

Les DAMES de la cour; SARA, duchesse de Nottingham, assise à l'écart, les yeux fixés sur un livre et baignés de larmes.

LES DAMES (*entre elles et observant la Duchesse*).

CHOEUR.

Voyez, voyez ses pleurs et sa pâleur mortelle;
Son cœur sans doute éprouve une douleur cruelle.
(A Sara.)
Duchesse, écoute-nous, Sara, reviens à toi!
Qui peut causer ta peine?...

SARA (*se levant*).

(A part.)
Ah! cachons bien mes larmes!

LES DAMES.

Pourquoi nous cacher tes alarmes.

SARA (*à part*).

Ah ! mon trouble à leurs yeux s'est trahi malgré moi !
(Haut.)
Le sort de Rosemonde a fait couler mes pleurs.

LES DAMES.

Crois-nous, cette lecture augmente tes douleurs.

SARA.

Qu'entends-je ?...

LES DAMES.

En vain tu veux nier ta peine affreuse.

SARA.

Moi, grands dieux !...

LES DAMES.

Oui, toi-même...

SARA (*avec un sourire forcé*).

Oh ! non... je suis heureuse.

LES DAMES (*entre elles*).

Que ce triste sourire exprime de malheurs !

SARA (*à part*).

ROMANCE.

Malheureuse, quelle imprudence !
Ah ! dans ton sein il faut dévorer ta souffrance !
Point de larmes en leur présence,
Cachons à tous les yeux mon trouble et ma douleur.
Tout m'accable, me désespère ;
Point de cesse à ma misère.
La mort seule, bientôt, j'espère,
Va terminer mon malheur.
Vois la peine qui me déchire ;
Dieu tout-puissant, vois mon martyre,

Ah ! pardonne à mon délire,
Ou daigne rendre, enfin, le repos à mon cœur.
Tout m'accable, me désespère ;
Etc., etc.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ÉLISABETH (*précédée de ses pages*).

UN PAGE (*annonçant*).

La reine.

ÉLISABETH (*à Sara*).

RÉCIT.

Enfin, je cède aux vœux de ton époux,
Dès aujourd'hui, Robert paraîtra devant nous ;
Nous daignerons encore et le voir et l'entendre ;
S'il me trahit, l'ingrat au trépas doit s'attendre.

SARA.

Contre sa souveraine il n'a pu conspirer !

ÉLISABETH.

La reine, à tout rebelle a droit de pardonner.
Mais répond-il encor à l'ardeur qui m'enflamme ?

SARA.

Je frémis !...

ÉLISABETH.

Tu connais les secrets de mon ame.
Un an s'est écoulé, Sara, depuis le jour
Où Robert a cessé de paraître à ma cour.
Il semblait avec soin éviter ma présence ;
Mon cœur, dès ce moment, douta de sa constance.
J'eus peine à contenir ma rage et ma douleur,
Et, d'un soupçon jaloux, je connus la fureur.

Mon ordre, prudemment, sut l'éloigner de Londre;
Malheur à lui, Sara, si je puis le confondre!
Il revient accusé d'infame trahison ;
Ah! d'un crime plus grand j'ai gardé le soupçon!
Une rivale! à moi!... ma fureur implacable
Jusque sur l'échafaud poursuivrait le coupable.

SARA.

Je succombe!...

ÉLISABETH.

Grands dieux! le perdre sans retour!...
Plutôt céder le trône et garder son amour!

CAVATINE.

Ton amour était ma vie!
Tous ces biens que l'on m'envie
Ne sont rien auprès de toi.
Que m'importe la couronne!
S'il me fuit, s'il m'abandonne,
Ah! plus de bonheur pour moi!

SCÈNE III.

LES MÊMES, CÉCIL, GUALTIER, *Lords du Parlement.*

CÉCIL (*s'inclinant avec respect devant la reine*).

A vos pieds, auguste reine!...

SARA (*à part*).

Je tremble hélas!...

ÉLISABETH.

Que voulez-vous?...

SARA (*à part*).

Je dois tout craindre de sa haine!
D'un mortel ennemi, comment parer les coups?

CÉCIL.

Trop long-temps votre clémence
Veut suspendre la sentence
Qui devrait frapper le crime ;
La vengeance est légitime,
Et Robert est la victime
Que réclame le Parlement.

ÉLISABETH.

Pour mieux prouver le crime, attendre est plus prudent.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN PAGE.

LE PAGE.

Devant la reine, Essex peut-il se présenter?

ÉLISABETH.

Qu'il vienne, je le veux ; je dois l'interroger.

CÉCIL et GUALTIER (*à part*).

A le frapper toujours son cœur hésite.

SARA (*à part*).

Ah ! cachons bien le trouble qui m'agite.

ÉLISABETH (*à part*).

Si toujours brûle en ton ame
Une ardente et vive flamme,
Du courroux qui les enflamme,
Tu n'as rien à redouter.
Ils conspirent contre ta vie ;
Va, méprise leur jalousie.
Si de toi je suis chérie,
Tes ennemis doivent trembler.

SARA (*à part*).

Sur moi seule que ta colère,
Dieu puissant, puisse éclater!

CHOEUR.

De le perdre, je désespère;
Mais de la reine, ici, redoutons la colère,
Sur nous elle peut retomber!

ÉLISABETH.

Si toujours, etc.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ROBERT.

ROBERT (*s'inclinant*).

Il m'est enfin permis, aux genoux de la reine...

ÉLISABETH.

Comte Robert, relevez-vous;
Je l'ordonne. Mylords, de votre souveraine,
Vous recevrez bientôt les ordres : laissez-nous.

(Les regards de Robert cherchent Sara; elle paraît confuse et semble vouloir les éviter. Sur l'ordre de la reine, tous se retirent, à l'exception de Robert.)

SCENE VI.

ROBERT, ÉLISABETH.

RÉCIT ET DUO.

ÉLISABETH.

Deviez-vous, en coupable, en ces lieux reparaître,
Et ne dois-je, en Robert, revoir ici qu'un traître?...

ROBERT.

Moi, contre vous lâchement conspirer!...
D'un semblable forfait on ose m'accuser!...
C'est infame!...

ÉLISABETH.

Pourtant, des preuves...

ROBERT.

Que sont-elles?
Dans les combats, j'ai soumis les rebelles,
Laissant la vie aux ennemis vaincus;
Tel est mon crime; aussitôt, j'accourus,
Sachant que mon trépas par vos ordres s'apprête.

ÉLISABETH.

J'ai suspendu l'arrêt qui menace ta tête,
Et c'est à ma bonté
Que tu dois en ce jour, ingrat, ta liberté.
Tu parles de trépas et ne dois pas le craindre,
Car, des lois, la rigueur ne peut ici t'atteindre.
Aux champs d'Espagne, un jour, voulant porter la guerre,
En tes vaillantes mains, je remis ma bannière;
Mais de tes ennemis prévoyant les fureurs,
Tu semblais redouter leurs jalouses clameurs;
(Montrant l'anneau qui brille au doigt de Robert.)
De mes bontés pour toi, cet anneau fut le gage,
Et, quelque soit ton crime, au pardon il m'engage.
Ah! je me les rappelle encore avec ivresse,
Ces jours de mon bonheur!
Leur souvenir sans cesse
Est présent à mon cœur.
Hélas!... ils sont passés!
Robert, de ta mémoire, ils semblent effacés.

Autrefois le zèle
De ton cœur fidèle
Savait de la reine
Adoucir la peine,
Embellir sa vie,
Semblait ton envie
Et ton seul bonheur !

ROBERT (*à part*)

Ah ! d'une couronne
L'éclat l'environne :
Mais une autre flamme
Embrâse mon âme ;
Et du trône même
La splendeur suprême
Flatte peu mon cœur.

ELISABETH.

Quel silence !. .. pour moi l'ingrat n'est plus le même !

ROBERT.

Moi ! Grands dieux ! ordonnez ; plein d'une ardeur extrême
Je retourne aux combats :
Ah ! ma vie est à vous ! disposez de mon bras !

ELISABETH.

(A part.)
Et pas un mot d'amour !...
(Haut.)
Tu veux encor courir aux armes !....
(Avec une feinte tranquillité et fixant sur Robert un regard scrutateur.)
Ne crains-tu pas, dis-moi, de causer bien des larmes ?
Tes périls, je le crois, porteraient les alarmes
Dans le sein d'une amie appelant ton retour.

ROBERT (*dans le plus grand trouble*).

(S'arrêtant.)

Quoi ! vous savez !... ô ciel ! qu'allais-je faire !...

ÉLISABETH (*ayant peine à se contenir*).

Eh bien !... achève... ici point de mystère ;
Que peux-tu craindre ?... et pourquoi donc pâlir ?...
Lorsque, moi-même, à celle qui t'est chère
Je consens à t'unir.

(A part.) (Haut.)

O vengeance !... réponds... ton cœur est-il épris ?

ROBERT (*vivement*).

(A part.)

Non ! tout mon sang se glace, et d'effroi je frémis !

ÉLISABETH.

Son ame parjure
Se montre à mes yeux ;
Ah ! dans mon cœur une pareille injure
A fait naître à l'instant un transport furieux.
Qu'il tremble ! oui qu'il tremble ! il a su m'outrager !
Le traître à ma fureur ne saurait échapper !
Sur lui, sur ma rivale, ah ! je dois me venger !

ROBERT (*à part*).

A sa fureur jalouse, hélas ! avec prudence,
Cachons mes larmes, ma souffrance.
S'il faut une victime offerte à sa vengeance,
Sachons au moins d'une autre écarter le danger !

(Haut.)

De grâce !...

ÉLISABETH.

Réponds-moi ?. . tu gardes le silence !

Ensemble.

ROBERT.	ÉLISABETH.
A sa fureur jalouse, etc., etc.	Son âme parjure,
etc., etc.	etc., etc.

SCÈNE VII.

NOTTINGHAM, ROBERT (*Robert est resté silencieux, les regards attachés à la terre.*)

NOTTINGHAM (*embrassant Robert*).

Robert!....

ROBERT (*avec embarras*).

Moi! dans ses bras!...

(Il recule avec effroi.)

NOTTINGHAM.

Quelle pâleur sur ton visage!...

ROBERT.

Je tremble! ..

NOTTINGHAM (*avec inquiétude*).

Dois-tu donc redouter le trépas?...

ROBERT.

La mort, bientôt, la mort doit être mon partage.
Tout est fini pour moi; oui, j'ai lu dans ses yeux,
Sa fureur menaçante.

NOTTINGHAM.

Ah! que dis-tu, grands dieux!...
Mon cœur frémit, se glace d'épouvante!

ROBERT.

Rien au trépas ne saurait me soustraire.
Près d'une épouse qui t'est chère,
Donne une larme à ma misère!

NOTTINGHAM.

Hélas ! l'amour encor augmente en ce moment
Ma peine et ma souffrance.

ROBERT.

Qu'entends-je ?....

NOTTINGHAM.

Un horrible tourment,
Robert, en ton absence,
De celle que j'adore a flétri l'existence !

ROBERT (*à part*).

Elle aussi, malheureuse !

NOTTINGHAM.

Hier, au déclin du jour,
Désirant me soustraire aux ennuis de la cour,
Je gagnai ma demeure, où je comptais surprendre
Celle à qui j'ai voué mon amour le plus tendre :
Je m'approche ; ses yeux laissaient couler des pleurs.
A cet aspect, Robert, tu conçois mes douleurs.
Sara brodait une écharpe azurée ;
Je l'entendis, d'une voix étouffée,
Invoquer le trépas.
Au loin portant mes pas,
J'ai su cacher ma peine et mon délire :
Toi seul, Robert, tu connais mon martyre !

CAVATINE.

Quelle douleur secrète a fait couler ses larmes ?
Pourquoi me fuir sans cesse et cacher ses alarmes ?
Hélas ! mon cœur fidèle,
Ami, souffre comme elle,
En voyant son malheur.

Parfois la jalousie a fait naître ma rage ;
Mais ma raison repousse un soupçon qui l'outrage.
Comment oser d'un crime accuser sa candeur?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CÉCIL, *les Lords du parlement.*

CÉCIL (*à Nottingham*).

Venez, mylord, venez sans plus attendre.
Aux ordres de la reine il faut soudain nous rendre.

NOTTINGHAM.

Que désire la reine?...

CÉCIL (*regardant Robert.*)

Entendre prononcer
L'arrêt que plus long-temps on ne peut différer.

NOTTINGHAM. (*Il offre la main à Robert : celui-ci, vivement ému, hésite d'abord, mais l'embrasse ensuite avec toute l'effusion de l'amitié.*)

Ah! Robert!

ROBERT.

De ta peine
Modère le transport ;
Va, ma perte est certaine,
Mais, sans trembler, j'attends la mort.

NOTTINGHAM (*à Robert*).

Vainement leur lâche envie
Te poursuit, menace ta vie ;
Ne crains rien de leur furie,
L'amitié veille sur toi.
Je vais prendre ta défense,

Venger ton honneur qu'on offense,
Livre ton ame à l'espérance;
Pour te sauver compte sur moi.

ROBERT (*à part*).

J'ai perdu toute espérance!
Que m'importe le trépas!

CHOEUR.

Non, pour toi plus d'espérance!
Va, bientôt tu périras!

CÉCIL.

Venez, mylord, sans plus attendre.

NOTTINGHAM.

Vainement leur lâche envie,
Etc., etc.

(Robert sort. Nottingham, Cécil et le Chœur partent d'un autre côté.)

SCÈNE IX.

Appartements de la Duchesse dans le palais de Nottingham. Au fond, une porte. A droite et à gauche, troisième plan, fenêtres. Sur le côté une table avec un flambeau et une riche corbeille. Au second plan à droite, une porte.

SARA.

Ah! malheureuse, un sort affreux t'accable;
Le remords en ton ame a jeté la terreur.
Serais-tu donc coupable?
Est-ce bien la pitié qui fait battre ton cœur?
J'ai consenti, Robert, à te revoir encore;
Pouvais-je refuser?.. Ciel! qu'entends-je?... c'est lui.

SCÈNE X.

SARA, ROBERT.

ROBERT.

Pour la dernière fois, tu revois aujourd'hui
Un amant qui t'adore ;
Quand j'accourais ici le cœur brûlant d'ivresse,
La perfide oubliait ses serments, ma tendresse !

SARA.

En ton absence, de mon père,
Hélas ! et pour jamais j'ai fermé la paupière
J'étais seule, orpheline :... « — A ton sort à venir
» J'ai dû songer, me dit un jour la Reine,
» Et de l'hymen, pour toi, j'ai préparé la chaîne. »

ROBERT.

Eh ! bien ?.....

SARA.

A cet hymen il fallut consentir,
Et comme une victime à l'autel on m'entraîne.

ROBERT.

Grand Dieu !

SARA.

Que le destin n'accable ici que moi !
De ton cœur, à la Reine, il faut porter l'hommage.

ROBERT.

Ah ! que dis-tu ? Robert n'aima jamais que toi.

SARA (*montrant l'anneau que Robert porte au doigt.*)

Cet anneau n'est-il pas de son amour le gage ?

ROBERT (*jetant l'anneau sur la table*).

Ah ! périsse à l'instant un soupçon qui m'outrage !
Toi seule as mon amour, j'en donne ici ma foi.

SARA.

Eh bien ! de Sara qui t'est chère
Jure donc d'accomplir la volonté dernière.

ROBERT.

Ah ! que faut-il ? ordonne !... à toi ma vie entière.....

SARA.

On menace tes jours ; il faut quitter ces lieux.

ROBERT.

Moi te quitter, cruelle ! ah ! vois donc ma souffrance !

SARA.

Oui, pour jamais, Robert, tu dois fuir ma présence.

ROBERT.

Pour mériter ta haine, ah ! qu'ai-je fait, grands dieux !

SARA.

Ma haine ?..... ingrat ! connais donc ma tendresse ;
D'un cœur qui n'est qu'à toi vois toute la faiblesse.
Ne vois-tu pas combien je t'aime ?
Robert, c'est pour toi-même
Qu'ici Sara succombe à sa frayeur extrême.
Écoute ma voix qui supplie,
Je t'en conjure, éloigne-toi !
Sauver ta vie,
Est tout pour moi.

ROBERT.

Où suis-je ? hélas ! que faire ?.....
Non, rien n'égale ma misère !

Pour m'éloigner encore
De celle que j'adore.
Ah! soutiens mon courage, amitié que j'implore,
Mais sa voix peut-elle en mon ame
Eteindre l'amour qui m'enflamme?
L'honneur l'ordonne, il faut suivre sa loi.
Sur cette terre, hélas! plus de bonheur pour moi;
Eh bien! donc, tu le veux, loin de toi je fuirai.
Ou pour jamais je partirai.

Ensemble.

SARA.

Ecoute ma voix qui supplie.
Etc., etc.

ROBERT.

Oui, l'amitié doit dans mon ame.
Etc., etc.

SARA.

Robert, tu l'as promis.....

ROBERT.

Sara, je te le jure,
Dès que la nuit obscure
Pourra cacher ma fuite, eh bien! je partirai;
Loin de toi je fuirai.
Mais, tu le vois, l'aurore va paraître.

SARA.

Pars à l'instant; le jour nous trahirait peut-être.

ROBERT.

Fatal moment!.....

SARA (*prenant une écharpe dans la corbeille.*)

De mon amour
Reçois ce dernier gage.

ROBERT.

Jusqu'à mon dernier jour
Qu'il reste sur ce cœur rempli de ton image.

SARA.

Robert, il faut partir, fuir à jamais ces lieux.

ROBERT.

Pour mon ame quelle souffrance!

SARA.

Adieu! plus d'espérance!

ROBERT.

Ah! quel moment affreux!

Ensemble.

SARA.

Ah! pour moi, douleur extrême!
Il faut fuir celui que j'aime;
Je le sens, oui, la mort même
Serait plus douce à mon cœur:
Je succombe à ma douleur.

ROBERT.

Ah! pour moi, douleur extrême
Il faut fuir celle que j'aime.
Je le sens, oui, la mort même
Serait plus douce à mon cœur.
Je succombe à ma douleur.

(Robert sort par le fond; Sara le regarde tristement s'éloigner.)

FIN DU PREMIER ACTE.

DEUXIÈME ACTE.

Riche galerie dans le Palais de la Reine. A gauche, une table, papiers, plumes, etc. A droite, une autre table, sur laquelle est placée une riche cassette.

SCÈNE PREMIÈRE.

LES LORDS ET DAMES *composant la cour d'Élisabeth sont rassemblés.*

LES DAMES.

Quelle souffrance !
L'heure s'avance,
Plus d'espérance.
Son trépas me paraît certain.
Je tremble ! hélas ! pour son destin.

LES LORDS.

Le jour commence,
L'heure s'avance,
L'arrêt encor est incertain.
Ah ! qu'il périsse,
Que le supplice
Termine son destin.

LES DAMES.

Oui, sa faveur vous porte ombrage,
Vous oubliez, dans votre rage,
Qu'il sut toujours avec courage
Dans les combats
Guider vos pas.

Ensemble.

Quelle souffrance,
Etc., etc.

Le jour commence,
Etc., etc.

SCÈNE II.

ELISABETH, CÉCIL (*entrant par des côtés différents*), *les Dames et Seigneurs.*

ÉLISABETH (*à Cécil*).

Eh bien?.....

CÉCIL.

Du parlement l'avis s'est fait attendre;
Le comte a des amis qui l'ont voulu défendre.
Le duc de Nottingham était le plus zélé;
Mais l'arrêt à l'instant, vient d'être prononcé.

ÉLISABETH.

Et quel est-il?

CÉCIL.

La mort!

GUALTIER (*à la Reine*).

Reine!.....

ÉLISABETH.

Qu'on se retire!

(Les Seigneurs et les Dames sortent.)

SCÈNE III.

ELISABETH, GUALTIER.

ÉLISABETH.

(A part.)
La mort!.... oui, que le traître aujourd'hui même expire.
(A Gualtier.)
Pourquoi ce long retard?

GUALTIER.

Vainement j'espérais
Arrêter cette nuit le comte en son palais;
(Appuyant sur ces derniers mots.)
Jusques au point du jour il me fallut l'attendre.

ÉLISABETH (*se trouble un instant*).

Poursuis?.....

GUALTIER.

Avec courage il cherche à se défendre.
Vingt bras levés sur lui l'obligent à céder.
A vos ordres, en tout, voulant me conformer,
J'ordonne qu'on le fouille; il résiste avec rage,
Prétend qu'il ne doit pas subir un tel outrage.
Une écharpe d'azur avait frappé mes yeux;
Dès qu'on veut la saisir, il devient furieux,
Et jure de mourir avant qu'on l'en sépare;
Bientôt de ce tissu l'un de mes gens s'empare.

ELISABETH.

Donne-moi cette écharpe!

GUALTIER (*remettant l'écharpe à la Reine*).

A l'instant

ELISABETH.

O fureur !

Une autre a son amour et m'a ravi son cœur !

(Elisabeth examine attentivement l'écharpe ; voyant un chiffre amoureux, elle est tremblante de colère, mais s'apercevant que Gualtier l'observe, elle reprend sa majesté.)

Allez, que devant moi sans tarder on l'amène !

(Gualtier sort.)

Ah ! je veux l'accabler sous le poids de ma haine !

(Elle place l'écharpe dans la cassette.)

SCÈNE IV.

NOTTINGHAM, ELISABETH.

NOTTINGHAM (*apportant l'arrêt du parlement*).

Ah ! pardonnez ma peine :
Près de vous, noble Reine,
Un triste sort m'amène,
Robert est condamné....

(Il présente à la Reine la sentence de Robert.)

Mais l'amitié fidèle ose implorer la grâce
D'un malheureux que le trépas menace ;
Son supplice par vous ne peut être ordonné.

ELISABETH.

Qu'il meure ! pour ce traître il n'est point de clémence.

NOTTINGHAM.

Qu'entends-je ?....

ELISABETH (*à elle même*).

Et ma rivale échappe à ma vengeance !

NOTTINGHAM.

Une rivale !

ELISABETH.

Oui, l'infâme me trompait.

NOTTINGHAM (*avec feu*).

Mensonge ! horrible calomnie !
Ah ! vous ne pouvez croire à cette perfidie !
Pour mieux le perdre, oh ! oui, Reine, on vous abusait.

ELISABETH.

Non, le parjure a mérité ma haine ;
J'ai de sa perfidie une preuve certaine.
L'ingrat me trahissait.
(Elle signe la sentence.)

NOTTINGHAM.

Ah ! de grace ! arrêtez, grands dieux ! que faites-vous ?
Calmez, je vous supplie, une telle colère !
Un seul instant, de grâce, écoutez ma prière !
J'embrasse vos genoux !

ÉLISABETH.

Non, pour lui point de grâce ! ah ! périsse l'infâme !
En trahissant ma flamme
Il a brisé mon ame ;
Il faut que le coupable expire sous mes coups.

NOTTINGHAM.

Pour un infortuné serez-vous implacable ?
Ah ! j'en ferais serment, Robert n'est pas coupable !
Reine ! apaisez votre courroux.

Ensemble.

ELISABETH.

Non ! pour lui point de grâce !....
Etc., etc.

NOTTINGHAM

Pour un infortuné, serez-vous....
Etc., etc.

SCÈNE V.

ROBERT *au milieu des gardes*, GUALTIER, LES MÊMES.

ÉLISABETH.

Voici le traître!

(A un signe d'Elisabeth, Gualtier et les gardes se retirent.)

(A Robert.)

Approche!... ose lever les yeux.

Tu m'as juré que dans ton ame

Tu ne cachais aucune flamme;

C'est une perfidie, un mensonge odieux;

Tremble, parjure! ah! redoute ma rage!

D'oser nier encore auras-tu le courage?

Regarde!

(Elle lui montre l'écharpe.)

Maintenant n'attends plus que la mort!

ROBERT.

O ciel!

NOTTINGHAM (*reconnaissant l'écharpe*).

Pour moi quelle horrible lumière!

Sara! de ta douleur voilà donc le mystère!

ELISABETH (*à Nottingham*).

Le traître est confondu; vous le voyez, mylord.

(A Robert.)

Va, perfide, crains ma vengeance!

N'attends rien de ma clémence;

Pour le traître qui l'offense

Elisabeth est sans pitié.

ROBERT (*à part*).

Sur moi tombe sa colère;

Mais, pour celle qui m'est chère,

Dieu ! j'implore ta bonté !
Du trépas l'heure s'avance ;
Dans ses yeux pleins de vengeance
Je puis lire ma sentence ;
Mon arrêt est prononcé.

NOTTINGHAM (*à part*).

C'est un songe : ah ! je m'abuse !
Mais cette preuve l'accuse !
Oui, par eux j'étais trompé !
Moi qui prenais sa défense !....
Ah ! qu'il craigne ma vengeance.
Va, traître, pour telle offense
Je vais être sans pitié !
Ah ! ma honte est trop certaine !

(S'animant, sur le point de se trahir.)

D'une telle infamie a-t-il pu se couvrir,
Et trahir à la fois et l'honneur et la... reine ?

ROBERT (*voyant les regards courroucés de Nottingham*).

Quel horrible supplice ! ah ! je voudrais mourir !

NOTTINGHAM.

Ah ! c'est à moi de punir cet infame !
Reine, voyez le courroux qui m'enflamme !
Je vous le jure sur mon ame,
De ma main il périra !

ÉLISABETH (*à Nottingham*).

J'approuve ici le zèle qui t'anime,
Mais l'échafaud réclame la victime :
De la main du bourreau, le perfide mourra.
(A Robert.)
Ecoute-moi, parjure, un mot peut te sauver,
Quand la mort te menace ;
Consens donc à parler,

Nomme ici ma rivale et j'accorde ta grâce !
Parle !

NOTTINGHAM (*après un moment de silence*).

Quelle horrible souffrance !

ROBERT.

Non, sur moi seul doit tomber ta vengeance.

ÉLISABETH.

Eh bien donc, qu'il périsse !

(A un signe d'Elisabeth la salle se remplit de chevaliers, dames, pages, gardes, etc.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES ; *toute la cour ; gardes.*

ÉLISABETH.

Écoutez tous, mylords !
Le parlement, d'un traître a reconnu les torts.
J'approuve son arrêt !
(A Cécil, en lui remettant la sentence.)
Que l'échafaud s'apprête !
Oui, je dois cet exemple à mon peuple, en ce jour,
Et que le canon tonne au sommet de la Tour,
Pour dire que du traître on a tranché la tête !

CHOEUR.

Il succombe enfin sans retour.

ÉLISABETH.

Rien, maintenant, rien ne peut te soustraire
A ma vengeance, à ma juste colère.
Que le trépas soit enfin le partage
D'un ingrat qui m'outrage ;

Pour éteindre ma rage
Tout son sang doit couler.

NOTTINGHAM.

Quand c'est moi qu'il outrage,
Doit-il échapper à ma rage !
Non, c'est à moi de me venger !

ROBERT.

Ah ! mon ame avec courage,
Doit supporter cet outrage.
Si tout mon sang peut apaiser leur rage,
Vienne pour moi la mort ! je l'attends sans trembler.

CHOEUR.

Rien ne saurait le soustraire à sa rage ;
Non, le traître au trépas ne peut plus échapper !

(Sur un signe de la reine, Robert est saisi et entraîné par les gardes.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

TROISIÈME ACTE.

Salon dans le palais de Nottingham. Portes au fond, fenêtres à droite et à gauche, troisième plan. Table et fauteuil à droite, premier plan.

SCÈNE Ire.

SARA, *puis* UN VALET.

SARA (*assise, au lever du rideau*).

Je ne puis supporter ma vive inquiétude !...

UN VALET, *entrant.* (*Sara se lève.*)

Duchesse, pardonnez ; de votre solitude
Je viens troubler le calme. Un soldat, à l'instant,
Demande à vous parler ; il insiste et prétend
Ne donner qu'à vous seule, en messager fidèle,
Un écrit que son maître à remis à mon zèle.

SARA.

Qu'il vienne !....

(Le soldat est introduit. Il remet une lettre à la duchesse et se retire ensuite avec le valet.)

SCÈNE II.

SARA (*seule et lisant*).

De Robert! ah! qu'ai-je lu? grands dieux!
A la mort condamné!.... cet anneau précieux!...
Il peut sauver ses jours! aux genoux de la reine,
Ah! courons sans tarder, ou sa perte est certaine!

SCÈNE III.

SARA, NOTTINGHAM.

(Au moment où Sara s'élance pour sortir, elle voit Nottingham immobile sur le seuil de la porte et fixant sur elle un regard terrible. Sara tient toujours la lettre de Robert, que, dans son effroi, elle n'a pas songé à cacher.)

SARA.

Le duc!.. ah! plus d'espoir!....

NOTTINGHAM (*avec sévérité*).

Que lisiez vous?....

SARA (*faisant un mouvement pour cacher la lettre de Robert*).

Grands dieux!....

NOTTINGHAM.

Ne puis-je le savoir?...

SARA (*avec trouble et hésitation*).

Que faire?...

NOTTINGHAM.

Obéissez, madame, je l'ordonne.

SARA (*remet la lettre d'une main tremblante*).

La force m'abandonne.

NOTTINGHAM (*lisant avec un sourire forcé et une rage concentrée*).

Ainsi donc, à la mort vous comptiez le soustraire?...
Vous avez cet anneau? ... Pendant la nuit dernière
Entre vos mains il dut être remis.
De votre déshonneur... sans doute... il fut le prix?...

SARA.

D'effroi je suis glacée;
Infortunée,
Je n'ai plus qu'à mourir!

NOTTINGHAM (*avec fureur*).

Tremble! perfide, il faut bientôt périr.
Il est au ciel un Dieu vengeur,
Témoin de ton offense!
Et j'abandonne à sa fureur
Le soin de ma vengeance.
Partout son bras terrible atteint, punit le crime;
Tremble, parjure!...

SARA.

Ah! frappe ta victime!

NOTTINGHAM.

Non pas; un autre avant toi doit mourir!
Je veux de son trépas te voir encor souffrir.
J'avais pour un ingrat le dévoûment d'un frère;
Mon cœur t'avait voué l'amour le plus sincère.
O peine horrible!... affreuse!... Hélas! ils me trompaient!...
Et tous deux, lâchement, ils me déshonoraient!

SARA.

Je ne suis pas coupable, et tout ici m'accuse;
Comment, jamais détruire une erreur qui l'abuse?

O Dieu ! qui dans mon ame as constamment su lire,
Tu vois ma peine et mon délire,
Je t'en conjure, ah ! viens lui dire
Qu'il peut me voir sans honte et croire à mes serments.
Oui, tous les deux nous sommes innocents.

(On entend une marche funèbre.)

Mais quel bruit vient retentir ?...

(Elle court à une fenêtre et jette un cri, reconnaissant Robert que l'on conduit à la Tour de Londres.)

NOTTINGHAM.

Bientôt l'infâme va périr !...

SARA (*au comble de la douleur*).

Ah ! de douleur mon ame est déchirée;
De Robert la mort est jurée,
Et je ne puis le secourir !
Ah ! que le ciel m'inspire !..

(Sara veut fuir, le duc l'arrête.)

NOTTINGHAM.

Restez, Madame, où courez-vous ?

SARA.

Le sauver !...

NOTTINGHAM.

Tant d'audace!... un semblable délire
Ont redoublé mon courroux.

SARA.

Ah ! Mylord !... par pitié.

NOTTINGHAM.

Non ! je serai vengé.

SARA.

De grâce !...

NOTTINGHAM.

Il faut qu'il meure !

(Il fait un signe à deux gardes, et leur dit :)

J'entends que dans ces lieux la duchesse demeure.

SARA (*se jette à ses pieds*).

Un seul instant daignez vous rendre à ma prière,
Ah ! par pitié, voyez ma peine et ma misère ;
Sara, bien loin de fuir votre juste colère,
Sara vous bénira, mourante à vos genoux.

NOTTINGHAM (*la repoussant*).

Ah ! dans mon ame quelle rage !
Tremblez, tremblez ! honte sur vous !
Votre prière est un nouvel outrage,
Vos pleurs redoublent mon courroux.
Trop faible encore est la souffrance
Du traître qui m'offense ;
Mais Dieu lui-même assurant ma vengeance,
Doit le poursuivre à jamais de ses coups.

SARA.

Ah ! par grâce !....

NOTTINGHAM.

Non ! parjure !....

SARA.

Par pitié, je vous conjure,
De ces lieux laissez-moi fuir !

NOTTINGHAM.

Non, ton amant doit périr.

Ensemble.

NOTTINGHAM.

Ah! dans mon ame quelle rage!
Etc., etc.

SARA.

Un seul instant daignez vous rendre.
Etc., etc.

(Le duc sort, après avoir repoussé avec fureur Sara, qui se traîne à ses pieds et tombe évanouie au fond du théâtre.)

SCENE IV.

Affreuse prison dans la Tour de Londres, destinée à servir de dernière demeure aux coupables condamnés à mort; elle est faiblement éclairée par une fenêtre garnie de forts barreaux de fer. Sur un côté une porte fermée. Une table et une chaise.

ROBERT (*il paraît écouter avec attention près de la porte*).

Je n'entends rien encore!.... ah! qu'il tarde à venir!
Mon message à Sara n'aura pu parvenir.
Grand Dieu! toute espérance à mon ame est ravie!...
Et pourtant cet anneau pouvait sauver ma vie!
Sur ta tête, Sara, ma fatale imprudence
A fait peser un injuste soupçon,
Et je n'implorais mon pardon
Que pour prouver ton innocence.
Et toi qui l'as ravie à mon amour extrême,
Va, je ne voulais point éviter ton courroux.
Non, Robert à tes coups
Se fut livré lui-même.
Tu l'entendrais te dire: « Ah! quelle erreur t'abuse!
» Je le sais, tout l'accuse,
» Et pourtant, je le jure,
» Sara fut toujours pure.
» J'en atteste le ciel lui-même!
» Dieu, qui m'entend à cette heure suprême!

» Bientôt pour moi la tombe va s'ouvrir,
» Crois-tu, qu'en cet instant, j'oserais te mentir ? »

(On entend les pas de soldats qui s'approchent et un bruit de verroux.)

Mais quel bruit se fait entendre ?...
Ciel ! que vais-je enfin apprendre ?

SCÈNE V.

ROBERT, *une troupe de soldats.*

ROBERT.

Au bonheur vient-on me rendre ?...

SOLDATS.

Il faut nous suivre.

ROBERT.

Où me conduisez-vous ?

SOLDATS.

A la mort !

ROBERT (*il reste un moment anéanti*).

A la mort !...

SOLDATS.

A l'instant, suivez-nous !

ROBERT.

Plus d'espoir ! ô peine extrême !
Pauvre Sara !. . Sara !... grands dieux !
Va, sur toi, Robert qui t'aime
Veillera du haut des cieux !
Accueille ma prière, ô Dieu qu'ici j'implore,
A celle que j'adore
Accorde ton secours !
Je vais bientôt paraître en ta présence ;

Pour prix de ma souffrance,
Ah ! protège ses jours !

SOLDATS.

Marchons, l'heure s'avance,
Allons il faut partir.
Suivez-nous, il faut mourir.

ROBERT.

Accueille ma prière.... etc.
Etc.
(Il sort entouré de soldats.)

SCÈNE VI.

Cabinet de la Reine.

ÉLISABETH *est assise sur un sofa, le coude appuyé sur une table où est placée sa couronne. Les* DAMES *sont près d'elle, tristes et silencieuses.*

ÉLISABETH (*elle semble très-agitée*).

Toi seule, Sara, peux comprendre
Ma peine horrible !... eh quoi ! tu ne viens pas !...
Auprès de toi Gualtier a dû se rendre ;
Qui peut donc arrêter tes pas ?
Au trouble qui m'agite et déchire mon âme,
Ah ! je sens qu'une reine est encore une femme !
Et je suis prête à pardonner !

LES DAMES.

Quelle douleur affreuse exprime son visage !
Déjà s'éteint sa rage,
Sa main hésite encore à le frapper.

ÉLISABETH.

Oui, j'en ai l'espérance, au moment de mourir,
Robert de mes bontés garde le souvenir ;
Il sait que de ses jours il est encore le maître,
Repentant, à mes pieds bientôt il va paraître :
Mais le temps fuit !... ah ! quelle horrible attente,
Dieu !... si l'ingrat, dédaignant mon secours,
(S'animant.)
Voulait à sa nouvelle amante,
Sacrifier ses jours !
Ah ! je frissonne !.. ô mortelle souffrance !
Sur l'échafaud je le vois qui s'élance !
(Élisabeth, un instant égarée, regarde les dames qui l'entourent ; voyant qu'on l'observe, elle cherche à se calmer.)
Au parjure sauver la vie,
Lui pardonner, voilà ma seule envie ;
Pour une autre l'ingrat m'oublie !
Ah ! qu'il s'éloigne pour jamais !
Cachons bien notre peine amère,
Nos souffrances, notre misère ;
Une reine d'Angleterre
Doit rougir de tels regrets !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CÉCIL, CHEVALIERS.

ÉLISABETH (*à Cécil qui entre*).

Eh ! bien ?... parle.... Robert ?....

CÉCIL.

Avec courage
En ce moment marche au trépas.

ÉLISABETH.

Ciel ! au trépas !... pour moi n'a-t-il donc pas ,
Prêt à mourir , remis un gage ?

CÉCIL.

Aucun , je le jure.

ÉLILABETH.

O souffrance !

(On entend des pas précipités.)

Mais vers ces lieux quelqu'un s'avance.

SCÈNE VIII.

SARA, GUALTIER, LES MÊMES.

(Sara , les cheveux épars et couverte d'une pâleur mortelle, se précipite aux pieds d'Élisabeth. Elle ne peut parler, mais elle présente à la reine la bague de Robert d'Evreux.)

CÉCIL.

C'est la duchesse.

ÉLISABETH (*dans la plus grande agitation*).

En ses mains!... Quel mystère !...
Mais pourquoi donc cette pâleur ?...
Je devine.... oui son effroi m'éclaire ;
Parle !

SARA.

Tu dois comprendre ma douleur ;
A tes pieds , vois...

ÉLISABETH.

Achève !

SARA.

Ta rivale.

(Mouvement de la reine.)

Par pitié ! du bourreau retiens la main fatale !

ÉLISABETH.

Qu'on s'empresse !... je l'ordonne !
Fût-ce au prix de ma couronne !
De Robert sauvez les jours !

CHEVALIERS.

Ah ! volons à son secours,
Courons tous, sauvons ses jours !

(Ils font un mouvement rapide pour sortir ; un coup de canon se fait entendre. Cri général d'épouvante.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, NOTTINGHAM (*au fond du théâtre*).

NOTTINGHAM (*avec une joie féroce*).

O vengeance !

TOUS.

O terreur !
Ah ! grand Dieu ! quel malheur !

(Moment de silence.)

ÉLISABETH (*s'approche de Sara ; elle est au comble de la colère et de la douleur*).

Tu le sais, cet anneau sauvait sa vie ;
Près de moi, sans tarder tu ne viens pas,
C'est ton atroce perfidie
Qui cause aujourd'hui son trépas.

NOTTINGHAM (*s'approchant*).

Je me livre à ta rage ;
Il m'avait déshonoré !
De l'infâme je suis vengé ?

ÉLISABETH.

(A Sara.)
Je saurai punir ton outrage.
(A Nottingham.)
Ainsi que toi je serai sans pitié.
(A tous deux.)
Barbares, perfides, redoutez ma colère!
Je veux de votre sang bientôt rougir la terre,
Réservant pour vous
Un affreux supplice,
Devant mon courroux
Il faut qu'on frémisse.
Oui, traîtres, ma haine implacable
Jamais ne saura pardonner,
Et c'est Dieu seul qu'en ce jour redoutable
Il vous faut implorer!

CHEVALIERS ET DAMES.

De grâce, écoutez-nous,
Modérez ce délire,
Calmez un tel courroux;
Reine, aux soins de votre empire
Ici nous vous rappelons tous.

ÉLISABETH.

L'empire!... eh! que m'importe!
(A Nottingham et à Sara.)
Robert n'est plus!... tremblez.

CHEVALIERS ET DAMES.

De grâce!

ELISABETH.

Laissez-moi!

CHEVALIERS ET DAMES.

Reine, dans votre cœur, que la raison l'emporte !
Ah ! calmez cet effroi !

ÉLISABETH (*égarée et furieuse*).

Que vois-je ?... mon ame se glace d'épouvante ;
Oui, je la reconnais cette tête sanglante ?
O spectacle affreux !
Le sang coule encore :
C'est Robert !... Grands Dieux !
Mourant, il m'implore !
Hélas ! je crois l'entendre à cette heure suprême !
Barbare ! au malheureux tu pouvais pardonner ;
A la main du bourreau tu le livres toi-même,
Et tu vas lâchement le faire assassiner.

CHEVALIERS ET DAMES.

Reine, par grâce ! ah ! calmez cet effroi !
Songez au peuple qui vous aime !...

ÉLISABETH.

Non !...

CHEVALIERS ET DAMES.

Reine, par pitié ! calmez-vous !

ÉLISABETH.

Laissez-moi.
Je renonce au diadème
Et Jacque est votre roi.

(Élisabeth est tombée sur le sofa. Elle porte à ses lèvres la bague de Robert.)

FIN.

[Paul de Musset]

LA

REVANCHE DE LAUZUN

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre impérial de l'Odéon, le 19 janvier 1856.

1133

PARIS. — TYP. DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46.

LA REVANCHE
DE LAUZUN

COMÉDIE

EN QUATRE ACTES, EN PROSE

PAR

PAUL DE MUSSET

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS
—
1856

— Droits de représentation, de reproduction et de traduction réservés. —

Il n'y a guère d'auteur dramatique qui n'ait à raconter sur sa première pièce un beau chapitre de contre-temps et de vicissitudes. Sous ce rapport, *la Revanche de Lauzun* a été richement partagée. Je lui dois d'avoir retrouvé, après vingt ans de littérature, toutes les tribulations d'un début. L'historique en serait piquant et pourrait donner aux jeunes auteurs une leçon de patience; mais je n'ai nulle envie de l'écrire ici, parce qu'on y croirait voir des plaintes qui sont fort éloignées de ma pensée. Après l'accueil sympathique que j'ai reçu de la direction, des artistes et du public de l'Odéon, je n'ai plus aujourd'hui qu'à me réjouir des longues épreuves qui m'ont amené à ce théâtre. Un des esprits les plus aimables et les plus bienveillants de la critique a exprimé le regret obligeant que j'aie tardé si longtemps à aborder la scène; mais il m'en croira sur parole si je lui réponds que, depuis trois ans que *la Revanche de Lauzun* est écrite, il n'a pas dépendu de moi qu'elle n'ait été représentée plus tôt.

En faisant cette comédie, je n'ai eu la prétention ni de découvrir un pli nouveau du cœur humain, ni de donner un grand enseignement à mes contemporains. Je n'ai songé qu'à leur procurer trois heures de récréation par la peinture idéale d'un monde gai, poli et élégant, dont j'ai fait semblant de ne point connaître les vices. Le sujet de la pièce, tel que le rapporte Saint-Simon, eût été odieux et impossible à mettre devant les yeux du public. Je n'ai pas craint de le modifier pour le rendre acceptable, parce que Saint-Simon n'est pas un historien, et que ses Mémoires, pleins de fiel, d'exagération, de contradiction, de rancune et d'orgueil, ne sont pas pour les honnêtes gens un document certain.

Le duc de Lauzun représente une des grandes figures de ce dix-septième siècle, où l'on faisait toutes choses avec une supériorité incontestable. Si l'art de parvenir dans les cours et de séduire les princesses était aussi honorable que la guerre, la comédie et la chaire, Lauzun serait assis à côté de Turenne, de Molière et de Bossuet. L'infériorité du genre et le peu d'estime que mérite l'ambitieux, l'ont destitué d'une si haute position; mais il n'en demeure pas moins la réalisation la plus brillante des types de Lovelace et de Don Juan. Devenu vieux, sous la Régence, et ne pouvant plus exercer un art où la jeunesse est nécessaire, il se fit professeur d'intrigue pour son neveu, le chevalier de Riom, et il poussa ce jeune homme jusque dans la famille d'Orléans. Tel est le sujet de la pièce, que les artistes de l'Odéon viennent de représenter avec tant de talent, que je crois superflu de leur distribuer ici des éloges d'auteur. L'envie de s'amuser, seule préoccupation du public, est la

meilleure garantie de son impartialité. L'excellente troupe de l'Odéon le savait avant moi, et c'est là-dessus que nous avons compté ensemble. Quant aux directeurs de ce théâtre, je me féliciterai toute ma vie de mes relations avec eux, et j'éprouve d'autant plus la satisfaction à le publier, que les bons rapports sont la chose du monde à laquelle j'attache le plus de prix.

PERSONNAGES

LE RÉGENT	MM.	Fleuret.
LE DUC DE LAUZUN		H. Tisserant.
LE CHEVALIER DE RIOM, son neveu		Métrême.
LE MARQUIS, capitaine des gardes		Barré.
LE COMTE DE LA HAYE, lieutenant des gardes		Fournier.
LE PREMIER ÉCUYER		Gilbert.
THIBAUT, garçon jardinier du Luxembourg.		Grenier.
LANDRY, estafier du cardinal Dubois		Daunay.
LA PRINCESSE, fille du régent	Mmes	Thuillier.
LA DUCHESSE, première dame d'honneur		Armand.
NANETTE, servante d'auberge au Bourg-la-Reine		Bérengère.
UN PAGE		Antonia.
Un Laquais		

Hommes et Dames de la cour, Gardes, Estafiers.

On peut se procurer la musique, composée par M. Ancessy, en s'adressant au chef d'orchestre du théâtre de l'Odéon.

LA REVANCHE DE LAUZUN

ACTE PREMIER

Les carrières de la Chartreuse du Luxembourg : au premier plan, un banc de gazon ; à gauche, un hangar rustique ; à droite des buissons et des ravins. Dans le lointain, le palais du Luxembourg.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

THIBAUT, LE MARQUIS.

THIBAUT, suivi du marquis.

Par ici... prenez garde à ce trou!... sautez, monsieur le marquis.

LE MARQUIS, sautant.

Pour le service de la Princesse, je braverais les plus grands dangers; mais il n'y a donc pas d'autre chemin pour arriver à ce désert?

THIBAUT.

Pas d'autre meilleur; et vous voyez que cela ne ressemble guère à une route royale.

LE MARQUIS.

Et cependant la Princesse a résolu de pénétrer jusqu'à ce lieu sauvage! elle veut absolument visiter toute cette chartreuse. Une Altesse, la fille du Régent, parmi des fondrières! est-ce bien là sa place? Quelle idée eut ce *Lesueur* de venir peindre ici la vie de saint Bruno?... ce sera quelque misérable barbouillage... Le feu roi eut le travers de trop aimer les artistes.

THIBAUT.

On dit que c'est très-beau et que le Régent veut faire porter ça au Louvre.

LE MARQUIS.

Imbécile!... porter au Louvre les murailles d'un cloître!

THIBAUT.

Dame! je répète ce qu'on m'a dit. Moi, je trouve qu'on devrait faire défricher ce terrain pour agrandir le jardin du Luxembourg. Monsieur le marquis, si c'était un effet de votre bonté, est-ce que je pourrais parler à la Princesse?

LE MARQUIS.

Garde-t'en bien; je serais obligé de te donner des coups de bâton.

THIBAUT.

Oh! que non; la Princesse est bonne, elle vous prierait bien gentiment de n'en rien faire.

LE MARQUIS.

La Princesse ne s'abaisse pas à la prière; elle donne des ordres.

THIBAUT.

C'est ce que je voulais dire. Comment donc faire pour lui présenter ma demande?

LE MARQUIS.

Ne vois-tu pas que j'ai ma canne et mon agrafe?

THIBAUT.

Qu'est-ce que ça fait à ma pétition?

LE MARQUIS.

Ignorant! La canne prouve que je suis capitaine des gardes, et l'agrafe signifie que je suis de service aujourd'hui même. Quelle occasion plus belle oses-tu espérer?

THIBAUT.

C'est juste; voilà de quoi il s'agit : je dois épouser bientôt Nanette, la servante du cabaret que ma mère tient au Bourg-la-Reine. Elle est bien gentille, mais pas riche; je l'aime tout plein, mais il me semble qu'elle me plairait davantage si elle avait quelques écus. Or, elle a entièrement à sa charge son parrain, un vieux soldat si usé, si cassé, qu'on appelle ça un centenaire. C'est bien de la part de Nanette, mais ça lui coûte cher. On dit que le feu roi a fait bâtir pour les soldats invalides un hôtel où ils sont logés, nourris, habillés comme des princes aux frais de l'État. — Si on y envoyait le vieux père Marcel, ça serait une économie toute claire pour ceux-là qui l'ont à leur charge... J'ai trouvé ça tout seul, moi. La

Princesse n'aurait qu'un mot à dire, et si vous vouliez bien lui en parler, monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Jamais je n'entretiendrai la Princesse de ce qui se passe dans un cabaret du Bourg-la-Reine.

THIBAUT.

Vous m'aviez pourtant dit tout à l'heure...

LE MARQUIS.

Les convenances s'y opposent. Je t'intime l'ordre de garder un silence respectueux. Prends tes instruments de jardinage, et débarrasse le chemin des ronces et des herbes qui l'obstruent.

THIBAUT.

Voilà mes ciseaux à deux mains... Mais qu'est-ce donc que ça sent ici? quelle bonne odeur !... M'est avis qu'il y a un pied de jasmin quelque part.

LE MARQUIS.

Imbécile! ce parfum vient de ma coiffure; je suis moi-même ce jasmin que tu cherches. La poudre que j'ai sur ma tête est inventée d'hier et par le meilleur faiseur!

THIBAUT.

C'est une drôle d'idée que les jeunes messieurs ont eue cette année de s'enfariner comme ça les cheveux.

LE MARQUIS.

Paysan que tu es! Allons, vite à la besogne; la cour ne va pas tarder à venir, du zèle, de l'ardeur!

THIBAUT.

Tout de suite, monsieur le marquis; mais ça sera toujours un mauvais chemin. Pourvu qu'il ne tombe pas d'eau! le temps est bien noir au midi. (Il sort par la droite.)

SCÈNE II.

LE MARQUIS, seul.

Profitons de ce moment de solitude pour me livrer à des réflexions que je n'oserais me permettre ailleurs que dans ce désert. — Plus de doute, la princesse s'ennuie... elle est belle, jeune, veuve. Jamais je n'aurais conçu de moi-même la pensée audacieuse de lui plaire; mais depuis quelques jours,

elle adresse à mon propre lieutenant, à mon inférieur, des sourires et des paroles gracieuses, auxquels je pourrais légitimement prétendre. Si elle aimait mon lieutenant, ce serait un passe-droit. Dans l'intérêt de la justice, de la hiérarchie, je dois donc me mettre sur les rangs. Cela hérisse ma situation de difficultés ; mais je saurai prouver mon zèle, et je commanderai à mon valet de chambre de m'éveiller un quart d'heure plus tôt; un reproche si discret ouvrira les yeux de la princesse. — On vient... que vois-je?... C'est la dame d'honneur!

SCÈNE III.

LE MARQUIS, LA DUCHESSE.

LE MARQUIS.

Madame la Duchesse, que se passe-t-il donc ?

LA DUCHESSE.

Son Altesse vient de descendre dans le jardin.

LE MARQUIS.

Sans moi! sans son capitaine des gardes!

LA DUCHESSE.

Elle a son lieutenant qui ne la quitte pas.

LE MARQUIS.

Je m'en doute bien, grand Dieu! et l'on ne m'a pas averti! où faut-il aller?

LA DUCHESSE.

Au parterre des roses.

LE MARQUIS.

O ciel! et moi, je suis au milieu des broussailles!... Courons bien vite, j'arriverai peut-être à temps pour dire à Son Altesse que sa présence ajoute au parterre une rose de plus. (Il sort en courant.)

LA DUCHESSE.

C'est cela, courez, marquis. (Seule.) Ah! ma pauvre maîtresse! ce n'est pas encore dans les jardins déserts de cette chartreuse qu'elle trouvera un soulagement à l'ennui qui l'accable; pas plus que dans les basses flatteries de tout ce qui l'entoure. Quelle solitude que ce palais du Luxembourg, lorsqu'on y cherche autre chose que l'ambition et la frivolité!

SCÈNE IV.

LA DUCHESSE, UN PAGE, DEUX VALETS.

LE PAGE.

Madame, il y a là deux personnes qui vous cherchent, et dont l'une a tout l'air d'un fort grand seigneur.

LA DUCHESSE.

Et qui sont ces deux personnes?

LE PAGE.

M. le duc de Lauzun et son neveu, le chevalier de Riom.

LA DUCHESSE.

M. de Lauzun! je vais au-devant de lui...

SCÈNE V.

LA DUCHESSE, LAUZUN, RIOM.

LA DUCHESSE.

Monsieur le duc, je suis désolée que vous ayez pris la peine de venir jusqu'ici. Ces laquais sont d'une maladresse!

LAUZUN.

Il y a bien dix ans que je n'ai vu le Luxembourg... les laquais ont oublié mon nom.

LA DUCHESSE.

Comment se porte madame de Lauzun?

LAUZUN.

A merveille.

LA DUCHESSE.

Pourquoi ne vient-elle pas au Luxembourg où ses grâces et sa beauté...

LAUZUN.

C'est ce que je lui dis souvent : pourquoi n'allez-vous pas au Luxembourg où vos grâces et votre beauté vous attireraient une foule d'adorateurs? On se mettrait à vos pieds; on vous ferait oublier votre intérieur, votre famille, les soixante-dix ans de votre mari; cela vous distrairait. — Eh bien! elle ne m'écoute pas; justement parce que je suis vieux, que j'ai besoin d'elle, de ses soins, elle ne veut pas se dissiper; ma femme est une originale.

LA DUCHESSE.

Monsieur le duc, on assure que vous ne sortez jamais de votre retraite que pour faire quelque malice, est-ce là ce qui vous amène aujourd'hui?

LAUZUN.

Non, Madame, car je viens vous demander un service. Voici mon neveu que je vous présente, et qui ne connaît âme qui vive à Paris... le chevalier de Riom ; il a vingt ans, il arrive de son village, et il est simple comme un agneau.

LA DUCHESSE.

Il n'a pas de votre sang dans les veines si vous dites vrai.

LAUZUN.

Oui dà! je suis donc un vieux loup?

LA DUCHESSE.

Je ne dis pas cela ; mais ce n'est pas par votre simplicité que vous vous êtes fait connaître.

LAUZUN.

Mon neveu ne me ressemble pas, en effet, car vous voyez que le pauvre garçon ne peut pas encore regarder une grande dame sans rougir.

LA DUCHESSE *.

Je vous en estime fort, chevalier ; les jeunes gens d'aujourd'hui ne prennent au contraire que des façons à faire rougir les femmes; je m'intéresse à monsieur votre neveu à cause de de son honnête candeur... Que pourrions-nous demander pour lui ?

LAUZUN.

Je ne sais trop ce dont il est capable. Je ne vous le donne pas pour habile à faire sa cour.

LA DUCHESSE.

Nous avons une place de secrétaire des commandements qui se trouve vacante ; si monsieur de Riom désire cet emploi, nous pouvons le lui procurer.

RIOM.

Un emploi de confiance auprès de Son Altesse, je ne sais vraiment pas si je suis en état de le remplir.

* Riom, la Duchesse, Lauzun.

LAUZUN.

La peste soit de votre modestie! il s'agit bien de savoir si vous serez, ou non, un bon secrétaire.

LA DUCHESSE.

Laissez-lui sa modestie; on ne l'en défera que trop vite. — Monsieur le chevalier, n'écoutez pas monsieur de Lauzun : il vous donnerait une mauvaise opinion de nous, en vous querellant sur vos qualités. Je vais employer mon crédit sur la Princesse pour qu'elle vous prenne dans sa maison. Monsieur le duc, je retiens votre neveu à souper chez moi. Il y verra quelques personnes qu'il lui sera utile de connaître, et qui ne savent pas mauvais gré à un jeune homme d'avoir de la modestie. C'est convenu, n'est-ce pas? A présent, je retourne près de Son Altesse pour l'avertir que je vais lui présenter mon protégé.

LAUZUN.

Dans cet empressement, je reconnais la grâce charmante qui vient du cœur.

LA DUCHESSE.

Je veux que vous soyez tous deux contents de moi. Au revoir, monsieur le duc. (Elle sort.)

SCÈNE VI.

LAUZUN, RIOM.

LAUZUN.

Vos affaires sont en bon chemin. Çà! chevalier, comment vous sentez-vous? êtes-vous rassuré?

RIOM.

Pas trop, mon oncle.

LAUZUN.

Tant pis! sans un peu d'assurance, il n'y a pas de succès possible; on n'est pas un homme enfin... voyons, mettez-vous donc à votre aise; figurez-vous que vous êtes ici chez vous. Cela me rajeunit de me retrouver dans ce jardin du Luxembourg, sur le terrain de mes anciens exploits. Cette Chartreuse réveille mes souvenirs... Sur ce banc je me suis assis à côté de Mademoiselle, la cousine germaine du grand roi. Vous allez débuter comme moi, seul, abandonné à vos propres forces.

C'est une chose difficile que d'arriver au haut des degrés, quand on commence par la première marche.

RIOM.

Je n'aspire pas à monter bien haut, monsieur le duc... un petit emploi, ou une compagnie dans l'armée... voilà tout ce qu'il me faudrait.

LAUZUN.

Un petit emploi! une compagnie! est-ce bien mon neveu qui parle? En arrivant à Paris, Monsieur, je n'étais comme vous qu'un cadet de Gascogne, et je n'avais pour bagage que mon épée... quelques années après j'étais colonel général des dragons, l'ami, le confident du roi. Ce n'était pas assez pour moi : je voulus être son parent. Je devins son cousin, malgré lui, en épousant la grande Mademoiselle; et cette affaire a donné à ma vie l'air d'un roman, où, selon l'expression de mon contemporain *La Bruyère*, il n'a manqué que la vraisemblance. Comme de mon temps demeure dans ce palais une princesse cousine du roi, généreuse, encensée, recherchée par des souverains, le plus riche parti de l'Europe!... mais à quoi vais-je songer? il y aura toujours des princesses et on ne verra plus de Lauzun.

RIOM.

Je me perdrais en voulant vous imiter.

LAUZUN.

Aussi, je ne vous le conseille pas : cependant, puisque vous mettez le pied sur le terrain de la cour, ayez au moins de l'ambition. Quand on tire la fortune par sa robe, il faut lui demander beaucoup. N'oubliez pas que c'est une femme, et qu'avec le beau sexe, on doit vouloir tout, ou rien.

RIOM.

C'est précisément le beau sexe qui m'intimide.

LAUZUN.

Pour Dieu! commencez par vous défaire de la modestie et de la timidité. Comment voulez-vous persuader aux gens que vous avez du mérite, si vous n'en êtes pas convaincu vous-même. Tenez : la première fois qu'on me conduisit chez la duchesse de Valentinois, j'avais précisément votre âge, et je me souviens que le cœur me battait furieusement en descendant de carrosse.

RIOM.

Eh bien! mon oncle, vous est-il arrivé quelque malheur, dans votre visite?

LAUZUN.

Non, parce que j'imaginai, à part moi, un petit raisonnement que je vais vous soumettre : Cette grande dame, dont le seul nom m'effraie, me suis-je dit, ce sera peut-être moi qui lui ferai peur dans trois mois... Je me trompais; ce n'était pas trois mois que j'aurais dû dire, c'était quinze jours.

RIOM.

Je ne saurai jamais faire aussi bonne contenance que vous, Monsieur le duc.

LAUZUN.

Pénétrez-vous seulement de ce précepte essentiel : Ne souffrir des hommes aucune attaque, et paraître amoureux de toutes les femmes... Ah! vous venez dans une belle saison, à une époque de plaisir où tout sourit à la jeunesse. La folie et les amours ont la bride sur le cou... Heureux temps de la Régence! si j'avais votre âge, je gagerais de faire ma fortune quatre fois dans une semaine! Ayez donc assez d'esprit pour faire la vôtre une bonne fois en votre vie. Adieu, chevalier, je retourne dans ma solitude.

RIOM.

Mais il faudrait me laisser un de vos valets de pied pour ce soir au sortir du palais.

LAUZUN.

Bah! il y aura du monde au souper de la duchesse; vous serez annoncé; on aura parlé de vous; on vous regardera; on vous fera causer; quantité de belles dames s'intéresseront à vos débuts; vous en mènerez une jusqu'à son carrosse; vous y monterez avec elle, et vous viendrez me dire bonjour demain, après le soleil levé.

RIOM.

En vérité, vous me brûlez mes vaisseaux!

LAUZUN.

C'est cela même; adieu, mon neveu, et que l'étoile des Lauzun vous conduise! (A part.) J'en suis débarrassé; s'il fût demeuré chez moi, sans occupation, il n'aurait pas manqué de s'amouracher de ma femme. (Il sort.) Allons! adieu, mon neveu.

SCÈNE VII.

RIOM, seul.

Me voici donc au Luxembourg!... chez la fille du Régent! ce n'est pas un rêve!... Ah! si ma pauvre mère pense à moi en ce moment, et je ne saurais en douter, son imagination ne va pas me chercher dans cette royale demeure.

SCÈNE VIII.

RIOM, LA DUCHESSE, puis LA PRINCESSE, LA HAYE, LE MARQUIS, LE PREMIER ÉCUYER, HOMMES ET DAMES DE LA COUR. (La Princesse donne le bras à La Haye. Le Marquis la précède.)

LA DUCHESSE, venant à Riom.

Chevalier, je viens de parler de vous à la Princesse, ses dispositions sont les meilleures du monde; mais je dois vous avertir que M. de La Haye, le lieutenant de ses gardes, cherche à l'égayer aux dépens du prochain.

RIOM.

Cet avertissement m'effraie, Madame.

LA DUCHESSE.

Du courage, je suis là pour vous secourir.

LA PRINCESSE, arrivant suivie de sa cour.

Que pensez-vous des peintures de Lesueur, baron?

LE PREMIER ÉCUYER.

Mon Dieu, Madame, je me connais fort peu en peinture.

LA PRINCESSE.

Et vous, marquis?

LE MARQUIS.

Je pense comme Votre Altesse, que...

LA PRINCESSE.

C'est votre opinion que je vous demande et non la mienne.

LE MARQUIS.

Eh bien! je trouve cela un peu... si j'ose m'exprimer ainsi... il y a de fort beaux endroits, mais de la monotonie.

LA PRINCESSE.

De la monotonie!... Oui, comme dans la sagesse, la vertu, la vie douce et réglée du cloître .. Vous faites l'éloge du pein-

tre, sans le vouloir... Lesueur était un divin maître, Messieurs; la suavité de son pinceau dénote une âme simple et pure; s'il vivait, je voudrais le connaître.

LE MARQUIS.

Votre Altesse exprime en termes admirables la pensée que je voulais rendre.

LA PRINCESSE.

Êtes-vous bien sûr d'avoir une pensée, marquis?

LE MARQUIS.

Si Votre Altesse en doute, je n'aurai pas la hardiesse de la contredire.

LA PRINCESSE, apercevant Riom *.

Ah! voici sans doute le neveu de M. de Lauzun.

LA DUCHESSE.

M. le chevalier de Riom, qui met aux pieds de Votre Altesse son respect et son dévouement.

LA PRINCESSE.

Soyez le bienvenu au Luxembourg, Monsieur. Vous êtes tout nouvellement arrivé, à ce qu'on m'a dit?

RIOM.

Oui, Madame.

LA HAYE.

Est-ce par le coche de Limoges que Monsieur a voyagé, comme l'immortel M. de Pourceaugnac?

RIOM.

Non, Monsieur, je suis venu par le coche qui a amené M. de Lauzun à Paris, il y a cinquante ans.

LA PRINCESSE.

Eh bien! que vous semble de Paris?

RIOM.

Je ne l'ai guère vu, Madame.

LA HAYE.

Êtes-vous de ceux qui s'ébahissent de tout ce qu'ils y voient, ou de ceux qui n'y trouvent rien d'aussi beau que dans leur petite ville?

RIOM.

Ni l'un, ni l'autre, Monsieur.

* Le premier écuyer, le marquis, La Haye, la Princesse, la Duchesse, Riom.

LA HAYE.

Et allez-vous dans les rues, le chapeau à la main, par politess pour les passants?

RIOM.

Je rends les politesses qu'on me fait; mais de toutes les nouveautés que je rencontre, la malveillance des hommes est ce qui m'intimide le moins.

LA PRINCESSE.

Chevalier, dans ma maison vous ne trouverez que de la bienveillance. Duchessse, voyez vous-même ce que nous pouvons faire pour monsieur le chevalier. A-t-il en vue quelque chose?

RIOM.

Si Votre Altesse daigne m'interroger, je lui demanderai ce qui me tiendra le plus près de sa personne.

LA PRINCESSE.

Une place de secrétaire, n'est-elle pas vacante?

LA DUCHESSE.

Vous n'écrivez guère de lettres, Madame, et vos secrétaires ne sont pas fort occupés. M. de Riom serait mieux à sa place dans votre maison militaire.

LA PRINCESSE.

Oui, dans mes gardes, par exemple.

LA HAYE.

Vos gardes!... hors le capitaine, le lieutenant et l'enseigne, ils ne sont pas choisis dans la noblesse.

LE MARQUIS.

En effet, il ne sont pas!...

LE PREMIER ÉCUYER.

C'est vrai!

LA DUCHESSE.

Vous nous y faites penser : votre lieutenance serait bien l'affaire de M. le chevalier.

LA HAYE.

Ma lieutenance!... je vous remercie, madame la Duchesse, je ne suis pas d'humeur à la céder.

LA DUCHESSE.

On pourrait vous trouver un autre emploi.

LA HAYE.

A moins qu'on ne me fasse capitaine.

LE MARQUIS.

Capitaine! et moi, donc? Donnez à Monsieur la charge de premier écuyer.

LE PREMIER ÉCUYER.

Premier écuyer! et moi, donc?

LA PRINCESSE.

Eh! Messieurs, vous savez que je ne fais pas de changement dans ma maison, sans que tout le monde y gagne.

LA DUCHESSE.

Monsieur de Riom est modeste, il se contentera du grade d'enseigne.

LA HAYE.

Il faudrait d'abord que Monsieur eût un grade dans l'armée.

LA DUCHESSE.

C'est vrai. On pourrait demander la permission d'acheter cette compagnie de dragons qui est vacante.

LA HAYE.

Cela ne coûtera que quarante mille livres, cette bagatelle n'est pas faite pour arrêter un homme comme Monsieur.

RIOM.

Je suis pénétré de reconnaissance des bontés de Son Altesse, mais je crains de ne pouvoir pas en profiter. Il y aurait mauvaise honte ou sottise de ma part à vouloir paraître plus riche que je ne le suis. Votre Altesse pourrait-elle, par un effort de la pensée, imaginer, un instant, ce que c'est qu'un gentilhomme qui n'a pas d'argent?

LA PRINCESSE.

Oui, Monsieur, je comprends : achetez votre compagnie de dragons, l'argent nécessaire se trouvera.

LA HAYE.

On oublie une légère condition : il faudrait au moins que Monsieur connût les armes et le cheval.

RIOM.

Ce n'est pas là ce qui m'arrêtera.

LA PRINCESSE.

Fort bien. Chevalier, vous faites partie de ma maison dès à

présent. Vous pouvez m'accompagner. (Elle sort suivie de tous, moins le marquis.)

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, puis THIBAUT.

(Pendant ce monologue la cour se retire au fond; Thibaut qui guettait le moment, s'approche de la Princesse et lui remet sa pétition.

LE MARQUIS, seul.

Encore un intrus!... Tant d'attention, tant de frais pour un jeune homme arrivé par le coche!... A quoi me sert d'avoir blanchi sous le harnois? Dévorons en silence cette préférence injuste, mon dévouement n'en recevra aucune atteinte et j'aurai de nouvelles conférences secrètes avec mon parfumeur.

THIBAUT, accourant.

Monsieur le marquis, c'est fait.

LE MARQUIS.

Silence ! ne me trouble pas dans mes réflexions.

THIBAUT.

La Princesse a accepté mon placet.

LE MARQUIS.

Que dis-tu ?...

THIBAUT.

Vous savez bien, le vieux parrain de Nanette, que je vous ai dit, dans le cabaret de ma mère... eh bien! il ira aux Invalides.

LE MARQUIS.

Nanette !... un jardinier !... un invalide!!.. et pour moi... rien!. . La voici qui revient, cachons lui ma douleur.

SCÈNE X.

LA PRINCESSE, LA DUCHESSE, LA HAYE, RIOM, LE MARQUIS, LE PREMIER ÉCUYER, HOMMES ET DAMES DE LA COUR.

LA PRINCESSE, venant la première.

Où vous tenez-vous donc, marquis? Nous traitons la plus belle question du monde, et vous n'êtes pas là pour dire votre mot.

LE MARQUIS, avec joie.

Quoi! Votre Altesse aurait daigné remarquer mon absence!

LA PRINCESSE.

Certainement!... Mais cette promenade m'a fatiguée; où pourrait-on s'asseoir?

LA HAYE.

Je ne vois pas d'autre siége que ce mauvais banc de gazon. (Riom étale aussitôt son manteau sur le banc, la Duchesse lui fait un signe d'approbation.)

LE MARQUIS, à part.

Ce cadet de Gascogne me vole toutes les idées que je suis sur le point d'avoir!

LA PRINCESSE *.

Merci, chevalier. (Elle s'assied.) Nous cherchions donc lequel mérite le plus d'indulgence, de l'amour audacieux, entreprenant, qui ressemble à une conspiration, ou de l'amour discret, qui ose à peine se trahir par des soupirs et des soins délicats.

LA DUCHESSE, assise plus bas que la Princesse.

Cela mérite réflexion... pour nous éclairer, il faudrait un exemple. Si je ne me trompe, monsieur de La Haye doit être pour la première de ces deux méthodes.

LA HAYE.

Je ne m'en défends pas.

LA DUCHESSE.

Et je croirais que monsieur de Riom est pour la seconde.

RIOM.

Je n'en pourrais avoir d'autre, Madame.

LA DUCHESSE.

Eh bien! monsieur le comte, si vous deviez conduire par la main la dame de vos pensées dans un sentier plein de rochers et de broussailles, que feriez-vous?

LA HAYE.

J'ajouterais volontiers quelques rochers de plus pour presser une main chérie, en franchissant les passages difficiles.

LA DUCHESSE.

Et vous, chevalier?

RIOM.

Moi, Madame, au risque de perdre une occasion précieuse,

* Riom, la Princesse, la Duchesse, La Haye, le marquis, le 1er écuyer.

j'enlèverais du chemin tous les obstacles, dussé-je travailler comme un manœuvre une pioche à la main.

LA PRINCESSE.

A vous, marquis.

LE MARQUIS, s'approchant de la Princesse.

Madame, excusez la témérité de mon opinion... mais des rochers ne me semblent pas un lieu convenable pour une personne de qualité, et, quant à la pioche, je déclare sans hésiter, que je la considère comme un instrument populaire, indigne d'un gentilhomme. (Il lance un regard foudroyant à Riom.)

LA HAYE, debout, derrière le banc de gazon.

Chacun agit selon son sentiment. Moi, j'imiterais volontiers ce seigneur espagnol qui brûla son château pour avoir le plaisir d'emporter sa maîtresse dans ses bras au milieu des flammes.

RIOM.

Et moi, je passerais la nuit à veiller pour que ni le feu ni aucun autre accident ne vînt troubler son sommeil.

LA PRINCESSE.

Il y a du bon dans les deux méthodes.

LA DUCHESSE.

Sans doute; mais la première, fort belle dans un livre, a des inconvénients dans la pratique... Pour moi, je ne saurais aucun gré à un amoureux de me sauver d'un incendie, s'il l'avait allumé lui-même.

LA PRINCESSE.

En effet, cette circonstance diminuerait le mérite du sauveur.

LA DUCHESSE.

Les attentions et les soins délicats sont une forme de l'amour plus respectueuse, et le respect ne gâte rien.

LA PRINCESSE.

La première façon d'aimer annonce plus de passion, la seconde, plus de tendresse.

LA DUCHESSE.

Oui; mais l'une est suspecte d'intrigue, tandis que l'autre porte en elle le cachet de la bonne foi et de la loyauté. (Pendant la fin de la scène, le temps s'est obscurci. Un coup de tonnerre éclate.

LA PRINCESSE, se levant très-effrayée.

Ah! Duchesse, un orage!... (Elle se réfugie sous le hangar.) Qu'allons-nous devenir sous ce hangar ouvert à tous les vents? (Coup de tonnerre. Les dames cherchent à s'abriter sous les arbres; un groupe se forme, à droite, de trois dames sous un manteau soutenu par deux seigneurs.)

LE MARQUIS.

Que va-t-il arriver?..... La cour est déjà dans un désordre affreux.

LA PRINCESSE, à La Haye.

Cette promenade finit mal; c'est votre faute! Pourquoi m'avez-vous amenée ici?

LE MARQUIS.

Les éléments déchaînés, quand Son Altesse est dehors!... le ciel lui-même manque à toutes les convenances.

LA HAYE, à la Princesse.

Rassurez-vous, cet orage ne durera qu'un moment.

LA PRINCESSE.

Vous croyez? (Coup de tonnerre.) Ah! mon Dieu! encore! (Elle se rapproche davantage de La Haye et lui prend le bras)

LA DUCHESSE, à La Haye.

Le chapitre des accidents triomphe, monsieur le comte; je vous soupçonne d'avoir préparé cet orage.

LA PRINCESSE.

C'est vrai, vous êtes un homme affreux. (Elle quitte le bras de La Haye et se rapproche de Riom.)

LE PREMIER ÉCUYER, revenant à la Princesse.

Madame, l'orage semble s'apaiser; la pluie cesse.

LA PRINCESSE.

Il faut en profiter : rentrons au château. (Elle prend le bras de Riom, relève légèrement sa robe et s'apprête à sortir.)

LE MARQUIS, accourant.

Arrêtez, Altesse!.. Les fossés sont devenus des lacs... un ruisseau, dont on ignore la profondeur, coule dans ce chemin.

LA PRINCESSE.

Eh bien! je serai mouillée, voilà tout.

LE MARQUIS.

Je supplie Votre Altesse de ne pas exposer ses jours précieux. Madame la sénéchale du palais a voulu tenter le passage, elle y a perdu, oserai-je le dire?... un de ses souliers!. . Si

un pareil malheur arrivait à Votre Altesse, la responsabilité en pèserait sur moi toute entière. Je m'oppose formellement à son départ.

LA PRINCESSE.

Il faut pourtant sortir d'ici.

RIOM.

Un de ces Messieurs pourrait porter Son Altesse, dans ses bras, pour traverser le ruisseau.

LE MARQUIS, à part.

Encore une idée que ce jeune ambitieux me vole! mais cette fois, j'en aurai le bénéfice. (Haut, avec emphase, à La Haye qui s'approche.) Personne ici, que je sache, ne me disputera l'honneur de porter Son Altesse.

LA PRINCESSE.

Marquis, les précipices de ce genre sont rares à la cour. Les maîtres des cérémonies ont oublié cet article dans l'étiquette. Cependant je reconnais vos droits : c'est vous qui me porterez.

LE MARQUIS, à part.

Ma fortune va prendre une face nouvelle! (Il s'approche de la Princesse en ôtant son chapeau.)

LA PRINCESSE, reculant.

Ah! quelle odeur avez-vous là!... C'est du jasmin?

LE MARQUIS.

Madame, je me suis fait poudrer à cette fleur, dès le point du jour...

LA PRINCESSE.

Fi! je ne puis souffrir le jasmin... ôtez-vous de là, vous allez me donner la migraine.

LE MARQUIS, reculant d'un pas.

Je suis foudroyé!

LA HAYE.

En ma qualité de lieutenant, je prends la place de monsieur le marquis.

LE PREMIER ÉCUYER.

Un moment, Monsieur! j'ai le pas sur vous comme premier écuyer, et je ne souffrirai pas...

LA HAYE, avec hauteur.

C'est ce que nous verrons!

LA PRINCESSE.

Point de querelle, Messieurs, je vous en prie.

LE PREMIER ÉCUYER.

Je m'en rapporte à l'impartialité de Votre Altesse.

LA PRINCESSE.

Cette question est trop forte pour ma science. (A Riom.) Chevalier, soyez le troisième larron. Ces Messieurs s'accommoderont plus tard. (La Princesse se dirige vers le ravin, Riom l'enlève doucement dans ses bras, puis elle dit à la Duchesse.) En vérité, ceci ressemble à un épisode de roman.

LA DUCHESSE.

Madame, on en fera de l'histoire. (Mouvement de sortie, la Princesse dans les bras de Riom.)

LE MARQUIS.

O terre, engloutis-moi!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Au palais du Luxembourg.

Le salon des petites audiences de la princesse : au fond, une cheminée entre deux portes à battants ; au premier plan, à gauche, une fenêtre, et deux fauteuils. Sur le devant de la scène, à droite, un canapé et un petit guéridon ; tout ce qu'il faut pour écrire.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LE RÉGENT, LA PRINCESSE, LA DUCHESSE.

LE RÉGENT, assis sur le canapé.

Savez-vous que j'ai sujet de me plaindre. On ne vous voit plus au Palais-Royal.

LA PRINCESSE, appuyée sur le canapé.

J'ai gardé la chambre pendant trois jours, mon père!

LE RÉGENT.

Ah! oui, à la suite de cette fameuse aventure de Chartreuse..

LA PRINCESSE.

Ne badinez pas; j'ai couru les plus grands dangers! le tonnerre est tombé plusieurs fois au milieu de nous, et, en voulant le fuir, j'ai failli me noyer dans un torrent. Demandez à la Duchesse.

LA DUCHESSE.

Nous avons vu la mort de près.

LE RÉGENT.

Personne n'a donc volé à votre secours?

LA PRINCESSE.

Oh! si fait : quelqu'un m'a porté dans ses bras, au péril de ses jours.

LE RÉGENT.

Et quel est le héros?

LA PRINCESSE.

C'est précisément ce gentilhomme pour qui je vous ai demandé un brevet de capitaine, monsieur de Riom.

LE RÉGENT.

Je ne le connais pas; mais s'il n'a pas encore été au feu, il a vu l'eau, du moins.

LA PRINCESSE.

Et comme il m'a sauvé la vie, je me suis dit : mon père qui m'aime tant, n'hésitera pas. Le brevet est là! (Elle montre la table.) Vous allez le signer.

LE RÉGENT.

Tout à l'heure. Asseyez-vous près de moi, j'ai deux mots à vous dire. Voyons, ma fille, votre deuil est fini depuis longtemps, et les ambassadeurs me font souvenir que vous êtes veuve.

LA PRINCESSE.

Moi! je n'y songe guère.

LE RÉGENT.

On m'avait dit que vous aviez de l'ennui.

LA PRINCESSE.

Du tout, c'est un conte.

LA DUCHESSE.

Nous avons consigné l'ennui à la porte du Luxembourg.

LE RÉGENT.

J'approuve cette mesure!

LA PRINCESSE.

Que puis-je désirer? j'ai le meilleur des pères, une cour peu nombreuse, mais charmante, de vrais amis, des serviteurs dévoués dont votre bonté me permet de faire la fortune, témoin ce brevet que vous m'allez signer, je serais bien folle de vouloir changer de condition.

LE RÉGENT.

Vous me ferez cependant plaisir d'y songer.

LA PRINCESSE.

Cela ne presse pas.

LA DUCHESSE.

Nous sommes très-occupées!

LE RÉGENT.

A quoi donc?

LA DUCHESSE.

Nous meublons le château de Meudon.

LE RÉGENT.

Fort bien! mais il y manquera un mari. Duchesse, c'est vous que je charge d'y faire penser ma fille.

LA PRINCESSE.

N'allez pas oublier de signer mon brevet!

LE RÉGENT.

Cela ne presse pas.

LA PRINCESSE.

Je l'ai promis! je ne puis pas manquer de parole. (Le Régent signe le brevet, la Princesse le prend.)

LE RÉGENT.

Allons! tenez, enfant gâté... mais quel est donc ce monsieur de Riom?

LA PRINCESSE.

Le neveu d'un homme d'esprit que vous aimez, monsieur de Lauzun.

LE RÉGENT.

Lauzun! son neveu!... si vous me l'aviez dit plus tôt, je n'aurais pas signé.

LA PRINCESSE, mettant le brevet dans sa poche.

Pourquoi donc? M. de Riom sera un excellent capitaine de dragons; je réponds de lui.

LE RÉGENT.

Et moi je m'en défie : ces dragons-là sont de mauvais gardiens pour les filles de notre maison.

LA PRINCESSE, blessée.

Mon père! épargnez davantage les filles de votre maison. (Riom paraît, le Régent passe devant lui et le toise des pieds à la tête, d'un air sévère. — La Princesse à Riom, impatientée.) Que voulez-vous? que faites-vous là? (Elle sort avec le Régent.)

SCÈNE II.

LA DUCHESSE, RIOM.

RIOM, retenant la Duchesse.

Madame, par pitié! qu'ai-je fait? comment ai-je pu mériter cet accueil?...

LA DUCHESSE.

Mon pauvre chevalier, c'est votre brevet qui vous vaut cela. Le Régent l'a accompagné d'un mot blessant pour les oreilles d'une princesse.

RIOM.

Un mot blessant!

LA DUCHESSE.

Chut!... (En s'en allant.) Que voulez-vous? on n'est pas impunément le neveu de M. Lauzun. (Elle sort à droite.)

SCÈNE III.

RIOM; puis le MARQUIS.

RIOM.

Je suis perdu! elle va me haïr! elle me déteste déjà, peut-être.

LE MARQUIS, entrant.

Vains efforts, inutiles regrets, je suis noyé à jamais dans la poudre au jasmin.

RIOM, sans voir le marquis.

Me serais-je trahi?... qui donc a pu deviner mon secret? je croyais l'avoir si bien enfermé au fond de mon cœur.

LE MARQUIS.

J'ai changé de parfum et la Princesse ne s'en aperçoit pas... Sans ce funeste contre-temps, je devenais son conseiller, son mentor.

RIOM.

Et mon oncle qui ne vient pas, qui ne répond pas à ma lettre! lui, aussi, me dédaigne et m'abandonne!

LE MARQUIS, en voyant Riom.

Le voilà ce fortuné jeune homme!... La terre se jonche de fleurs sous vos pas, Monsieur, et moi, je marche sur des épines. Chevalier, rendez-moi un service signalé.

RIOM.

Je suis à vos ordres, Monsieur.

LE MARQUIS.

La Princesse va vous recevoir à l'heure des petites audiences; ne pourriez-vous glisser adroitement dans la conversation, que j'ai jeté mes perruques par la fenêtre, et que, depuis cette fatale promenade à la Chartreuse, je suis à la rose?... Permettez-moi de vous soumettre encore une pensée hardie mais légitime.

RIOM.

Laquelle?

LE MARQUIS.

Celui qui a porté la Princesse dans ses bras, doit vivre désormais plus familièrement avec elle; mais nous sommes tous mortels; vous-même, quoique jeune, une guerre, une fièvre, un duel vous peuvent enlever... je m'inscris d'avance pour obtenir la survivance de tous les honneurs que l'avenir vous réserve, dussé-je la payer cent mille écus comptant.

RIOM.

Je vous la donne pour rien.

LE MARQUIS.

Mon jeune ami! je vois que vous avez un noble caractère; croyez que, de mon côté, je vous suis dévoué pour la vie; et si, ce qu'à Dieu ne plaise, vous venez à mourir, vous n'aurez point obligé un ingrat. L'heure des petites audiences est sonnée : la Princesse va venir... je remets ma fortune entre vos mains. (Il sort.)

SCÈNE IV.

RIOM, seul, avec agitation.

Me traiter sans me connaître comme un ambitieux, comme un intrigant! est-ce ma faute si je suis le neveu de M. de Lauzun? Les cruels! que leur ai-je fait pour qu'ils me ruinent dans l'esprit de la Princesse? Elle vient!... le cœur me manque...

SCÈNE V.

RIOM, LA PRINCESSE, LA DUCHESSE.

LA PRINCESSE.

Chevalier, je vous ai brusqué tout à l'heure; mais ce n'est pas ma faute, cela ne m'empêche pas de rendre justice à vos services et à votre affection. (Elle s'assied.)

RIOM.

Je crains que Votre Altesse ne connaisse jamais combien je lui suis dévoué.

LA PRINCESSE.

Et pourquoi cette crainte?

RIOM.

Hélas! Madame, je sais à présent que mon respect n'est pas une sauve-garde suffisante, et je m'attends à recevoir, avec mon brevet, l'ordre de rejoindre mon régiment.

LA PRINCESSE.

Non, chevalier, mon présent ne sera pas accompagné d'une si triste condition.

RIOM.

Est-il possible!

LA PRINCESSE.

Mais qu'ai-je donc fait de ce brevet? ne l'avez-vous pas, Duchesse?

LA DUCHESSE.

Votre Altesse ne me l'a pas donné.

LA PRINCESSE.

Je l'aurai sans doute laissé sur ma toilette.

LA DUCHESSE.

Je vais le chercher. (Elle sort.)

SCÈNE VI.

RIOM, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE.

Chevalier, on m'accuse d'être volontaire; je ne changerai pas de caractère pour abandonner mes amis. Votre brevet m'a coûté cher; mais on ne me fera pas commettre une lâcheté.

RIOM, troublé.

Ah! Madame...

LA PRINCESSE.

L'affection et le désintéressement sont des fruits rares à la cour... Il n'y a pas de raillerie, ni même de volonté, quelque haute qu'elle soit, qui puisse diriger mon esprit et mon cœur: vous ne me quitterez pas. (Elle se lève.)

RIOM.

Ah! Madame... La joie!... La surprise!... Je n'y vois plus! (Il s'appuie sur un fauteuil.)

LA PRINCESSE, en souriant.

Remettez-vous de cette surprise. Vous pensiez donc que je n'aurais pas le courage de vous défendre? cela n'est pas bien,

chevalier; si nous devions nous séparer, je vous aurais fait mes adieux autrement.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LA HAYE, puis LE MARQUIS.

LA HAYE, entrant vivement.

Madame!... (Il s'arrête.)

LA PRINCESSE, avec impatience.

Que me veut-on?

LA HAYE.

Je venais demander à Votre Altesse l'heure de la promenade.

LA PRINCESSE, sèchement.

Je ne sortirai pas.

LA HAYE.

Votre Altesse avait donné des ordres...

LA PRINCESSE, avec hauteur.

Mes ordres!... allez les attendre.

LA HAYE, à part.

Je reviendrai! (Il sort.)

LE MARQUIS, entrant.

Madame, l'intendant du château de Meudon demande audience.

LA PRINCESSE.

Je n'en donne plus.

LE MARQUIS.

La Princesse serait-elle mécontente?

LA DUCHESSE, rentrant.

Le brevet de M. de Riom ne s'est pas retrouvé, Madame.

LE MARQUIS.

Votre Altesse l'aurait-elle égaré? Faut-il parcourir le palais du haut en bas?

LA PRINCESSE.

Non, ne le cherchez pas... il paraît que je l'avais dans ma poche. (Elle tire le brevet qu'elle remet à Riom en souriant.) Mes audiences sont finies. Venez Duchesse. (Elles sortent.)

SCÈNE VIII.

RIOM, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Jeune homme, je crois que le moment n'était pas propice. Avez-vous parlé de ma survivance?

RIOM.

Non, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Bien! c'est le comble de l'habileté.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LA HAYE*.

LA HAYE.

Ah! vous voilà, Messieurs, vous n'avez plus rien à dire aux dames; on peut enfin vous parler.

LE MARQUIS.

Je suis toujours prêt à vous entendre.

LA HAYE.

Quelqu'un ici m'a desservi.

LE MARQUIS.

Je ne dessers jamais personne.

LA HAYE.

Aussi n'est-ce pas à vous que je m'adresse.

RIOM.

C'est donc à moi?

LA HAYE.

Apparemment.

RIOM.

Je ne vous comprends pas.

LA HAYE**.

Vous allez me comprendre; je veux dire, Monsieur, que depuis assez longtemps vous êtes sur mon chemin, et qu'il faut, s'il vous plaît, vous en ôter.

RIOM.

Si je suis sur votre chemin, Monsieur, vous n'avez qu'une

* Riom, le marquis, La Haye.

** Riom, La Haye, le marquis.

chose à faire, c'est d'en prendre un autre, car je ne bougerai pas du mien.

LE MARQUIS.

Que disent-ils?

LA HAYE.

Alors, il faudra donc nous y rencontrer face à face; je ne sais si la proposition vous plaira : elle n'est pas du goût de tous les gentillâtres de province.

RIOM.

Pardonnez-moi, Monsieur, autant que du goût des muguets de cour... Le gentillâtre est peut-être moins brillant, moins fanfaron, mais plus solide au fond.

LA HAYE.

C'est ce que je suis curieux de voir.

RIOM.

Quand il vous plaira.

LA HAYE.

Le plus tôt possible.

RIOM.

Je suis à vos ordres.

LA HAYE.

Dans une heure.

RIOM.

Très-bien!... Le rendez-vous?

LA HAYE.

Un lieu plein de doux souvenirs pour vous : le jardin désert de la Chartreuse.

RIOM.

Vous m'y rencontrerez.

LE MARQUIS.

Mais c'est un duel!

RIOM, allant au marquis.

Monsieur le marquis me fera-t-il l'honneur de me servir de témoin?

LE MARQUIS.

De tout mon cœur.

LA HAYE.

A bientôt, Messieurs.

RIOM.

Dans une heure à la Chartreuse.

LA HAYE.

Dans une heure. (Il sort.)

SCÈNE X.

RIOM, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Je cours vous chercher un second témoin. Comment tirez-vous l'épée, chevalier?

RIOM.

Qu'importe?

LE MARQUIS.

Diable! c'est que votre adversaire est fort habile... Mais, j'y songe, mon jeune ami, vous êtes en danger!... et cette survivance!... Le ciel m'en est témoin! je ne la croyais pas si proche... Cependant il faut vous défendre. Je vous donnerai quelques avis en allant sur le terrain; je reviens tout à l'heure. (A part, en sortant.) Quel coup du sort! le comte qui est une fine lame!

SCÈNE XI.

RIOM, seul.

Allons, je vais risquer ma vie pour elle! et si je succombe, son bon cœur me fera du moins l'aumône d'un peu de pitié.

SCÈNE XII.

RIOM, LAUZUN, UN VALET.

LAUZUN, au valet qui l'introduit.

Allez me quérir M. le chevalier de Riom. (L'apercevant.) Ah! le voici!

RIOM.

Mon oncle!

LAUZUN.

Oui, votre oncle, fort ennuyé d'être dérangé, je ne vous le cache pas. (Il s'assied.) Vous m'écrivez un billet qui n'a pas le sens commun; vous avez l'esprit à l'envers; vous criez au jeu!... que signifie cela? Expliquez-moi votre affaire en deux

mots : avez-vous besoin d'argent, d'une recommandation, d'un avis?

RIOM.

Ce sont vos avis qu'il me faut, monsieur le duc; mais, hélas! vous arrivez bien tard.

LAUZUN.

Si je vous suis inutile, que ne m'avez-vous laissé en repos?

RIOM.

Monsieur, écoutez-moi, de grâce.

LAUZUN.

Allons, dites vos bagatelles, puisque me voici.

RIOM.

D'abord, il faut que vous sachiez...

LAUZUN.

Tâchez d'éviter les circonlocutions.

RIOM.

Que je suis amoureux.

LAUZUN.

La belle affaire! que voulez-vous j'y fasse?

RIOM.

Si vous aviez la bonté de me guider par vos conseils...

LAUZUN.

En un mot, vous me demandez que je vous prenne en apprentissage!...

RIOM.

Monsieur le duc, il s'agit d'une personne...

LAUZUN.

Charmante, je n'en doute pas.

RIOM.

D'une fort grande dame.

LAUZUN, moins ironique.

Ah!.. De qui donc?

RIOM.

Vous allez me trouver bien insensé. Cependant j'avais cru remarquer à certains indices...

LAUZUN.

Quoi? Quels indices?

RIOM.

Depuis cette promenade à la Chartreuse, où je l'avais portée

dans mes bras, pour passer un ruisseau, je croyais voir dans les regards, dans les sourires que m'adressait la Princesse...

LAUZUN, vivement.

Hein? La Princesse! c'est d'elle qu'il s'agit!... La Princesse vous aime?

RIOM.

J'avais quelque sujet de croire...

LAUZUN, se levant.

Elle vous aime! vertudieu! dites-le donc!... Oh! voilà qui est sérieux, chevalier, très-sérieux. Ne vous trompez-vous pas?

RIOM.

Monsieur le duc, la fatuité n'est pas mon défaut.

LAUZUN.

C'est vrai. (A part, avec agitation.) Mon neveu! le sang des Caumont, des Lauzun! une princesse viendrait encore s'y brûler les ailes!... La fille du Régent!... le même palais du Luxembourg!... il y a là une prédestination. Est-ce que je vais me voir renaître? (A Riom.) Regardez-moi, chevalier... Pourquoi pas?... il est fort bien! (En marchant.) Dieu puissant! à quarante ans de distance, il courrait la même fortune que moi! Mon sang s'échauffe à cette idée... ma tête s'éveille... je sens fermenter en moi le vieux levain de l'ambition. Je respire!... je vis!... je suis jeune!... (Il regarde Riom.) J'ai failli tout perdre, tout empêcher en voulant combattre sa modestie. C'est par là qu'il s'est fait remarquer... Chevalier, allons droit au but : La Princesse est belle, aimable; elle vous plait?

RIOM.

Elle m'éblouit, mon oncle!

LAUZUN.

Soyez amoureux, c'est le moyen de se faire aimer...

RIOM.

Je le suis à en mourir.

LAUZUN.

Très-bien ; ne craignez pas de laisser voir le trouble de votre cœur.

RIOM.

Ah! monsieur le duc, je ne l'ai que trop laissé voir. On m'a sans doute dénoncé; le Régent est averti, un mot menaçant est déjà sorti de sa bouche.

LAUZUN.

A merveille! Le cœur d'un femme est comme un bon cheval : si on le taquine, il s'emporte.

RIOM.

Son Altesse m'a promis, avec une bonté charmante, de ne pas m'abandonner... Mais c'est ici, monsieur le duc, que vos avis m'ont bien manqué.

LAUZUN.

Que s'est-il donc passé?

RIOM.

Ce matin, la Princesse avait à me remettre le brevet de ma compagnie de dragons; aussitôt que je me suis vu seul devant elle, je ne sais quel désordre s'est emparé de mes sens...

LAUZUN.

Vous avez balbutié?...

RIOM.

Horriblement.

LAUZUN.

Après?

RIOM.

J'étais éperdu, bouleversé; sans un fauteuil sur lequel je me suis appuyé, je crois que je serais tombé...

LAUZUN.

A ses pieds... il n'y aurait pas eu grand mal à cela... Dans quelle pièce des appartements étiez-vous pendant cette entrevue?

RIOM.

Ici même, dans le salon des petites audiences où Son Altesse vient deux fois par jour.

LAUZUN, regardant autour de lui.

Je reconnais ce salon; c'est ici que Mademoiselle m'annonça l'opposition du roi à notre mariage; j'étais debout devant cette cheminée. C'est ici que j'ai perdu la partie, c'est ici que vous devez gagner la revanche. Écoutez-moi bien.

RIOM, empressé.

Oui, mon oncle.

LAUZUN, en s'asseyant sur le canapé.

Il y a cela de bon avec les Altesses que le respect doit vous fermer la bouche, et que c'est à elles de parler les premières. Les

sages de la cour vous l'indiquent : on invite une dame à danser, tandis qu'une princesse vous fait savoir qu'elle vous choisit... Vous avez poussé le respect trop loin; c'est un malheur, il faut réparer cela.

RIOM.

Eh! comment?

LAUZUN.

L'occasion s'offrira; mais si elle tardait trop longtemps, saisissez le premier prétexte de parler à la Princesse; le plus mauvais, le plus dénué de sens sera le meilleur... mais, cette fois, n'allez pas recommencer à perdre la tête... Afin de vous prémunir contre l'excès d'émotion, je vais vous dire comment les choses se passeront dans cette seconde escarmouche.

RIOM.

Quoi! mon oncle, vous savez d'avance...

LAUZUN.

Sur le bout du doigt.... On vous demandera si vous êtes amoureux. Je n'ai pas besoin de vous dicter la réponse. On voudra connaître l'objet de vos pensées... on emploiera des détours et des finesses... on vous fera dire comment la dame a le visage et la taille... la couleur de ses yeux...peut-être même quelle est la première lettre de son nom.

RIOM.

Vous croyez?

LAUZUN.

C'est une tactique des femmes qui est fort profonde! je ne l'invente pas; elle date du déluge.... Ensuite, on vous dira qu'on a aussi de l'inclination pour quelqu'un. Cette nouvelle sera pour vous un coup de foudre... On ne vous désignera pas l'objet préféré peu à peu; on vous le fera connaître tout à coup. — Comment? — Je n'en sais rien. Il y a plusieurs manières... moi, ce fut un papier que Mademoiselle me remit cacheté, avec l'ordre de ne l'ouvrir que chez moi. J'y trouvai mon nom tracé au crayon... Avec vous, ce sera quelqu'autre invention aussi diabolique! Alors, vous serez tout simplement le plus heureux des hommes... Voilà comme cela se pratique.

RIOM.

Ah! vous me rendez un peu d'espoir, mon oncle.

SCÈNE XIII.

Les mêmes, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Chevalier, j'ai ordre de vous tenir ici aux arrêts.

RIOM.

Aux arrêts? Vous m'avez donc dénoncé?

LE MARQUIS.

J'en suis incapable, jeune homme. Je ne conçois pas comment la Princesse à pu deviner que vous deviez vous battre, à moins que ce ne soit par mes réponses, car elle m'a interrogé.

RIOM.

Vous me déshonorez, Monsieur!

LE MARQUIS.

Chevalier, j'obéis à regret; mais les yeux fermés. — N'essayez pas de sortir d'ici. Je vais faire garder les portes : c'est le moyen d'empêcher une évasion. (Il sort.)

SCÈNE XIV.

RIOM, LAUZUN.

LAUZUN.

Que signifie cela?

RIOM.

J'ai été provoqué, insulté.

LAUZUN.

Et vous ne m'en disiez rien?

RIOM.

Sur cet article-là, je sais comment me conduire; j'avais à vous parler de choses plus importantes.

LAUZUN.

Un duel est important; un coup d'épée peut tout gâter. Cependant, puisqu'on vous a insulté, il faut vous battre.

RIOM.

Il le faut absolument. On m'attend aux fossés de la Chartreuse.

LAUZUN.

Eh bien! allez... je ne vous retiens plus.

RIOM.

Et ces arrêts forcés?

LAUZUN.

Chevalier, à votre âge, quand on se mêlait de me garder en fermant les portes, je passais...

RIOM.

Par la fenêtre... Adieu, mon oncle. (Il s'élance par la fenêtre.)

SCÈNE XV.

LAUZUN, seul.

Eh! doucement! arrêtez! il y a de quoi se casser le cou... Diable d'enfant! il me donne des sursauts... c'est dangereux à mon âge... Je n'ose regarder par là. (Il s'approche de la fenêtre.) Bah! il court comme un dératé!... est-ce qu'il n'a pas ses jambes de vingt ans? Plût au ciel que je les eusse les vingt ans!

SCÈNE XVI.

LAUZUN, LA PRINCESSE, LA DUCHESSE.

LA PRINCESSE, elle tient un éventail en plumes blanches, avec un petit miroir au milieu. A Lauzun, qui est penché en dehors.

Chevalier, ne mesurez pas la hauteur de cette fenêtre. Ah! monsieur de Lauzun! et votre neveu?

LAUZUN.

Il est en train de se battre, Madame.

LA PRINCESSE.

Malgré ma défense! Voilà donc comme il respecte mes ordres?

LAUZUN.

On l'a outragé, Madame; je n'ai pas eu la force de le retenir. Il a sauté par cette fenêtre. Si Votre Altesse veut un prisonnier, qu'elle m'accepte pour ôtage. Elle ne gagnera pas au change, quoiqu'elle m'ait pris pour mon neveu en entrant ici.

LA PRINCESSE, avec impatience.

Comment pouvez-vous faire ainsi le courtisan dans un pareil moment? A votre place, je serais dévorée d'inquiétude. Vous n'aimez donc pas votre neveu? cela est odieux!

LAUZUN.

Je l'aime comme s'il était mon fils, le pauvre garçon!... Il est parti fort triste; il paraît qu'une dame lui a troublé le

cœur, car il m'a dit en m'embrassant : « Adieu, mon oncle, si je succombe, la mort me sera moins cruelle que son indifférence! »

LA PRINCESSE, avec émotion.

Cette femme-là est bien à plaindre en ce moment... Sait-on qui elle est?

LAUZUN.

Je l'ignore absolument, et je n'ai pas cherché à le savoir, ç'eut été du temps perdu.

LA PRINCESSE.

Ah! votre neveu est donc discret?

LAUZUN.

Sous ce rapport, il vaut mieux que son oncle; cependant c'est un Lauzun.

LA DUCHESSE. *

Eh bien! c'est un Lauzun que vous allez perdre. Apprenez que son adversaire fait profession de tuer les gens.

LAUZUN.

Vous m'effrayez, Madame.

LA PRINCESSE.

Il est bien temps de vous effrayer!

LAUZUN.

Vous me portez un coup avec votre pronostic... Non, il ne mourra pas; on se presse toujours trop de s'inquiéter... Ouf! je n'en puis plus! (Il tombe sur un fauteuil.)

LA PRINCESSE, s'asseyant aussi.

Je suis au supplice!... Monsieur le duc, pensez-vous que le chevalier soit de force à se défendre?

LAUZUN.

Je ne sais, Madame.

LA PRINCESSE, se levant avec vivacité.

Vous ne savez donc rien! quel homme vous êtes! vous envoyez votre neveu à la boucherie pour quelque mot insignifiant! Cette conduite n'est pas d'un bon parent.

LA DUCHESSE, à Lauzun.

Au moins, s'il vous avait dit le lieu du rendez-vous...

LAUZUN.

Ah! ceci, je le sais : c'est aux fossés de la Chartreuse.

* Lauzun, la Duchesse, la Princesse.

LA PRINCESSE.

Vous le saviez! Mon Dieu à quoi pensez-vous? Vite! qu'on appelle le capitaine des gardes!... Ah! monsieur le duc, qu'avez-vous fait?

SCÈNE XVII.

Les mêmes, LE MARQUIS.

LA DUCHESSE.

Madame, le voici.

LA PRINCESSE.

Marquis, votre prisonnier s'est évadé. Courez aux fossés de la Chartreuse, et empêchez ce duel à tout prix.

LE MARQUIS*.

Madame, je gardais moi-même les portes.

LA PRINCESSE.

Courez donc! s'il arrive un malheur, c'est à vous que je m'en prendrai.

LE MARQUIS.

Votre Altesse douterait-elle de mon exactitude?

LA PRINCESSE.

Il s'agit bien de vous! est-ce qu'on songe à vous?

LE MARQUIS.

Madame, je suis peiné de voir...

LA PRINCESSE, frappant du pied.

Il ne bougera pas!

LE MARQUIS.

Je cours, je vole!...

LA DUCHESSE.

Madame, il me semble voir là-bas le chevalier.

LA PRINCESSE.

Où donc?

LA DUCHESSE.

Dans le jardin.

LE MARQUIS, à la Princesse.

Alors Votre Altesse ne m'ordonne plus d'aller...

LAUZUN, à la fenêtre.

C'est bien lui.

* Lauzun, la Duchesse, le marquis, la Princesse.

LA PRINCESSE.

Est-il blessé?

LAUZUN.

Pas le moins du monde... il bondit en montant les degrés! Allons, je reconnais mon sang! (La Princesse s'assied et cache son visage dans son mouchoir pour dissimuler son émotion.)

LE MARQUIS, à la Princesse.

Madame, dois-je aller néanmoins? (La Duchesse lui fait signe de ne pas importuner la Princesse.) Son Altesse n'a rien changé à ses ordres, volons jusqu'aux fossés de la Chartreuse. (Au moment de sortir, il rencontre Riom, le laisse passer et sort.)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, RIOM.

RIOM, courant vers son oncle pour l'embrasser.

Mon oncle!

LAUZUN, l'arrêtant et lui montrant la Princesse.

Doucement, Monsieur.

RIOM.

La Princesse!

LAUZUN.

Vous avez payé votre dette aux lois inflexibles de l'honneur, chevalier; mais vous n'avez pu le faire sans désobéir, et vous en êtes au désespoir. — Commencez par rendre compte de votre conduite : que s'est-il passé? (La Princesse lui fait signe d'avancer.)

RIOM, avec modestie.

Lorsque je suis arrivé sur le terrain, monsieur de La Haye m'attendait avec ses deux témoins. L'un de ces messieurs a bien voulu me prêter assistance. Mon adversaire s'est laissé emporter par son impétuosité; j'étais plus maître de moi, et, sans abuser de cet avantage, je lui ai fait au bras une légère blessure; il en sera quitte pour garder la chambre pendant vingt-quatre heures.

LAUZUN.

Madame, l'heureuse issue du combat ne diminue pas la douleur que nous ressentons d'avoir mérité votre colère. Nous sommes tous deux pénétrés de regrets, (Il prend Riom par la main

et le fait s'incliner légèrement.) et nous voici tous deux à vos pieds implorant notre grâce.

LA PRINCESSE.

Que faites-vous, monsieur le duc? je n'ai rien à vous pardonner.

LAUZUN, appuyant sur l'épaule de Riom, le fait mettre à genoux.

Ne nous séparez pas, Madame.

LA PRINCESSE.

Chevalier, votre conduite est sans reproche envers tout le monde, excepté moi. Je suis la seule personne que vous n'ayez pas craint d'offenser; je devrais vous punir; mais vous avez un avocat si habile que je ne m'exposerai pas à lui résister. Relevez-vous, Monsieur, et remerciez votre oncle; c'est à lui que j'accorde votre pardon.

LAUZUN, relevant Riom.

A présent, mon neveu, embrassez-moi. Vous êtes un brave et gentil garçon.

LA PRINCESSE.

Duchesse, je ne me sens pas bien.

LAUZUN, à part.

Ah! elle veut être seule. (Haut.) Il me semble que Votre Altesse change de visage.

LA PRINCESSE, se regardant dans le miroir de son éventail.

N'est-ce pas? je suis d'une pâleur!...

LAUZUN, bas à Riom.

Attention, chevalier!

LA DUCHESSE, à la Princesse*.

Vous allez avoir votre migraine. Nous pouvons nous retirer, Messieurs.

LA PRINCESSE.

Oui, j'ai besoin d'un peu de repos. Au revoir, monsieur le duc, soyez donc moins rare au Luxembourg.

LAUZUN, saluant.

Pour mon neveu et pour moi-même je reviendrai faire ma cour à Votre Altesse...

LA DUCHESSE, s'éloignant.

Je vais donner l'ordre de ne plus laisser entrer. (Lauzun baise

* Riom, Lauzun, la Duchesse, la Princesse.

respectueusement la main de la Princesse; la Duchesse sort par la droite; Riom va pour sortir par la gauche, quand son oncle le fait pirouetter, et fermant la porte lui dit) : Voici le moment!

SCÈNE XIX.

LA PRINCESSE, RIOM.

LA PRINCESSE, n'entendant plus rien, dit à voix basse :)

Est-ce qu'il est parti? (Elle tourne doucement la tête et aperçoit Riom immobile près la porte; elle se renfonce dans le canapé et dit à part :) Ah!... (Haut.) Vous êtes là, chevalier?

RIOM, timidement.

Oui!... oui, Madame. (S'approchant.) Je crains que Votre Altesse ne m'ait pardonné que par bonté pour monsieur de Lauzun.

LA PRINCESSE.

Vous ne vous trompez pas; mais mon pardon n'en est pas moins complet. Votre oncle est un homme charmant, que j'aime beaucoup.

RIOM.

Il est bien heureux, Madame, et s'il pouvait m'enseigner le moyen de vous rendre mes services plus agréables, je lui en aurais une reconnaissance éternelle.

LA PRINCESSE.

Vos services me sont plus agréables que vous ne le pensez. (En baissant les yeux et regardant son éventail.) Pour vous attacher à moi, je désire vous marier à quelqu'un de ma maison.

RIOM, effrayé.

Me marier!... n'y songez pas, Madame, je vous en supplie, à moins que vous n'ayez dessein de me rendre le plus malheureux des hommes.

LA PRINCESSE.

Comment l'entendez-vous? est-ce que vous seriez amoureux?

RIOM, à part.

O ciel! ce que mon oncle m'avait annoncé... (Haut.) Hélas! oui, Madame.

LA PRINCESSE, riant.

Oh! la bonne histoire!... vous aimez quelque petite fille de votre province, qui soupire après ses seize ans. On lui permet

de rêver à vous cinq minutes par jour, et vous lui écrivez trois fois l'an, un compliment dont sa grand'mère et son abbesse prennent lecture.

RIOM.

N'en riez pas, Madame; si je vous disais qui elle est, vous avoueriez que tous les cœurs sont à ses pieds.

LA PRINCESSE.

Je ne plaisante plus, puisque votre belle est si respectable; mais je veux vous la faire obtenir en mariage.

RIOM.

Impossible, Madame; elle est d'un rang trop au-dessus du mien, et je n'ai plus qu'à mourir avec mon secret.

LA PRINCESSE.

Bonté divine! vous êtes un homme impénétrable. Je vois bien qu'il faut renoncer à connaître votre belle; je n'oserais pas seulement vous demander quelle est la couleur de ses yeux.

RIOM, à part.

Encore!...

LA PRINCESSE.

Mais comment n'essayez-vous pas de lui déclarer vos sentiments? Il faut parler; je suis sûre que monsieur de Lauzun serait de mon avis.

RIOM.

Il me l'a conseillé, Madame; mais je tremble près de celle que j'aime. Quand elle devinerait mon amour et le verrait avec indulgence, je ne saurais pas en profiter, tant j'aurais de faiblesse et de crainte! On ne peut se changer, et je suis fait ainsi.

LA PRINCESSE.

Je songe à une chose, chevalier : que ne faites-vous à votre belle une confession entière, telle que je viens de l'entendre; cette façon d'ouvrir son âme serait nouvelle, et je gage qu'elle vous réussirait. — Pour moi, il me semble que si quelqu'un me déclarait son amour avec cette candeur et dans les mêmes ermes, je n'aurais pas le courage de me fâcher.

RIOM.

Parlez-vous sincèrement, Madame ?

LA PRINCESSE.

Le plus sincèrement du monde.

RIOM.

Eh bien! dussé-je expier mon imprudence par des regrets éternels, je parlerai. Sachez toute la vérité : c'est vous que j'aime, Madame! (Il s'incline comme un coupable qui attend son arrêt.)

LA PRINCESSE, avec une joie mal déguisée.

Vous m'aimez?... je n'en crois rien... Ne profitez-vous pas du tour de notre conversation?

RIOM, avec feu.

Madame, je serais donc un ambitieux ou un imposteur?... Ai-je mérité ce soupçon par le reste de ma conduite? Il n'est que trop vrai, je vous aime!... je vous aime de toute mon âme.

LA PRINCESSE, se levant.

Il faut bien que je vous pardonne votre folie, puisque je l'ai promis d'avance; mais je me reprocherais de pousser plus loin le badinage sur un pareil sujet. Je vous dois à mon tour une explication loyale : ne vous abusez pas, chevalier, mon cœur n'est plus libre.

RIOM, consterné.

Malheureux que je suis!

LA PRINCESSE.

J'aime de mon côté; mon Dieu, oui, j'aime un bon gentilhomme tout aussi discret que vous, et dont le respect fait un contraste frappant avec l'audace de nos roués à la mode. (En hésitant.) Je ne puis vous dire son nom... (Avec émotion.) mais j'essayerai de vous le désigner.

RIOM, accablé.

Je ne désire pas le connaître, Madame.

LA PRINCESSE, montrant son éventail.

Prenez ceci, et tout à l'heure, quand je serai sortie, regardez bien, vous reconnaîtrez là-dessus celui que mon cœur a choisi.

RIOM, extrêmement ému et troublé.

Sur votre éventail, Madame?

LA PRINCESSE.

Oui, prenez-le.

RIOM, cherchant de la main.

Où est-il, Madame?

LA PRINCESSE.

Le voici. (Elle met l'éventail dans la main de Riom, qui l'abaisse aussitôt.) Eh bien! vous ne regardez pas?

RIOM, regardant du côté où n'est pas le miroir.

Je n'y vois rien...

LA PRINCESSE.

Faites donc attention. Pas de ce côté-là, (Elle tourne l'éventail du côté du miroir.) de l'autre.

RIOM, tombant à genoux.

Ah! je renais!...

LA PRINCESSE, lui présentant le miroir.

Vous connaissez donc ce visage-là?

RIOM, baisant les mains de la Princesse.

Je renais pour mourir encore de joie et de bonheur!

SCÈNE XX.

Les mêmes, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, accourant.

Madame... (Il s'arrête étonné.) Oh!...

LA PRINCESSE, bas à Riom.

Restez à genoux. (Haut, avec majesté.) Chevalier, je reçois votre serment de fidélité comme enseigne de mes gardes et comme secrétaire de mes commandements. Continuez à vous montrer loyal et fidèle serviteur. (Bas.) A présent relevez-vous. (Haut.) Marquis, que me veut-on?

LE MARQUIS.

Madame, pour exécuter ponctuellement vos ordres, j'ai volé jusqu'aux fossés de la Chartreuse, et j'ai constaté que les combattants ne s'y trouvaient plus.

LA PRINCESSE.

Comment! vous êtes allé!... (Elle rit.) Pauvre marquis!... je serais bien injuste si je doutais encore de votre zèle.

LE MARQUIS.

Ce mot de Votre Altesse est un baume réparateur.

LA PRINCESSE, au marquis.

Donnez-moi votre bras pour rentrer dans mon appartement. Au revoir, chevalier. (Au marquis, en lui prenant le bras.) Vous êtes adorable, marquis.

LE MARQUIS, à part.

Enfin!... elle a senti que je suis à la rose. (Il sort avec la Princesse.)

RIOM, avec exaltation.

Elle m'aime!... elle m'aime!...

SCÈNE XXI.

RIOM, LAUZUN.

LAUZUN.

Chevalier!

RIOM.

Mon oncle!...

LAUZUN, l'interrompant.

J'étais là, j'ai tout entendu. Ce n'est pas un caprice d'un jour qu'il faut à des gens comme nous; c'est une passion durable, un bon gros mariage; et pas honteux, ni clandestin, mais public, reconnu, assaisonné de tous les priviléges d'une telle position.

RIOM.

Mon oncle, votre ambition me fait peur; avez-vous oublié vos dix ans de prison?

LAUZUN.

Je les ai là sur le cœur, au contraire.

RIOM.

Au nom du ciel! ne vous jetez pas dans l'intrigue; je suis aimé, je ne souhaite rien de plus.

LAUZUN.

Eh! voulez-vous que ce cœur où vous régnez depuis une heure, vous échappe dans huit jours?... Le moment est venu de ne plus marcher au hasard. Il faut donner à votre belle le passe-temps d'avoir un maître... Je vous étonne peut-être?

RIOM.

Vous m'épouvantez, mon oncle.

LAUZUN.

Laissez-moi faire, je vais devant commencer la partie. Songez que l'enjeu est la main de la première princesse du monde, et préparez-vous à devenir le gendre du Régent... (Avec plus de force.) Le gendre du Régent. (Il sort.)

SCÈNE XXII.

RIOM, LANDRY, DEUX GARDES A LA PORTE.

RIOM.

Le gendre du Régent!

LANDRY, s'avançant.

M. le chevalier de Riom?

RIOM, se retournant.

C'est moi.

LANDRY, lui présentant une lettre de cachet.

Votre épée... Au nom du roi, je vous arrête.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

Intérieur d'auberge au village de Bourg-la-Reine : à droite, premier plan, une fenêtre; au deuxième plan, une armoire à gauche; premier plan, une vaste cheminée à manteau; sous le manteau, un grand fauteuil de cuir usé et déchiré. Au fond, au milieu, une porte d'entrée.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

NANETTE, seule à la porte du fond.

Adieu! adieu! mon parrain!... adieu! (Elle descend en scène.) Le voilà donc parti, ce pauvre père Marcel!... parti pour les Invalides. Ah! j'en ai le cœur tout à l'envers... C'était bien la peine de le déranger à cent ans passés! il n'en avait plus pour longtemps, et il coûtait si peu à nourrir!... Ah! madame Thibaut a été bien dure... son fils me le paiera... quand je serai sa femme.

SCÈNE II.

NANETTE, LANDRY.

LANDRY, du dehors.

Holà! Quelqu'un!

NANETTE.

Qui est là?

LANDRY, entrant, il est botté, éperonné, et enveloppé dans un manteau.

Avez-vous une écurie pour six chevaux?

NANETTE.

Oui, Monsieur, à l'Écu de France on loge à pied et à cheval; il n'y a pas mieux dans tout le Bourg-la-Reine.

LANDRY.

C'est bien; je retiens cette chambre; les personnes qui doivent l'occuper ne tarderont pas à venir. Prenez ceci. (Il lui donne de l'argent.)

NANETTE.

A compte sur la dépense?

LANDRY.

Non, pour vous. Appelez le garçon d'écurie.

NANETTE.

Tout de suite, Monsieur! (A part.) Un quart d'écu! Pauvre père Marcel! si j'avais reçu cela plus tôt, je lui aurais donné une provision de tabac. (Haut.) Merci, mon gentilhomme!

SCÈNE III.

LANDRY, seul, regardant sa montre.

Sept heures du matin... nous serons de bonne heure à Étampes... Que de frais pour ce petit chevalier!... On a mis la puce à l'oreille au cardinal Dubois, en lui disant que M. de Lauzun était mêlé dans cette affaire. Landry, m'a-t-il dit, je te recommande cette lettre de cachet; il s'agit de mener un prisonnier d'État au fort de l'île Sainte-Marguerite; et s'il résistait... (Il fait un geste expressif.) Pourquoi résister à des gens comme nous, qui sommes polis et qui parlons le beau langage? Crainte chimérique! Le petit chevalier est doux comme un agneau; on le mènerait avec un ruban rose... Il paraît que l'ambition lui montait à la tête... L'île Sainte-Marguerite est un fort bel endroit pour rêver un grand mariage.

SCÈNE IV.

LANDRY, NANETTE.

NANETTE.

Monsieur, tout est prêt, on n'attend plus que vos chevaux.

LANDRY.

C'est bien. Je mettrai le prisonnier ici; il déjeunera tandis que les chevaux se reposeront. Allons au-devant de mon monde. (Il sort.)

SCÈNE V.

NANETTE, seule.

Un prisonnier! Qu'est-ce que cela signifie? Il prend donc notre auberge pour une prison; pourvu qu'il ne nous amène pas quelque malfaiteur!.... Dépêchons-nous de ranger cette chambre, ces effets du pauvre vieux. (Elle va au fauteuil où sont les effets du père Marcel.)

SCÈNE VI.

NANETTE, LANZUN.

LAUZUN.

Bonjour, la belle enfant! Êtes-vous la maîtresse de cette auberge?

NANETTE.

Non, Monsieur; je ne suis que la servante. Madame Thibaut est à Paris pour le quart d'heure.

LAUZUN.

Écoutez-moi bien! Avez-vous vu ce matin une escouade d'hommes à cheval entourant un carrosse dans lequel était un jeune homme?

NANETTE.

Un carrosse? un jeune homme? Non, Monsieur; je n'ai rien vu de tout cela.

LAUZUN.

Ah! j'oubliais... (Il lui donne une pièce d'or.) Qui avez-vous vu?

NANETTE.

De l'or, à présent!

LAUZUN.

Vite, parlez, mon enfant; vous vous en trouverez bien.

NANETTE.

Dame! Monseigneur, j'ai vu un homme enveloppé d'un manteau, et qui a retenu du logement et cette chambre pour six chevaux.

LAUZUN.

Après?

NANETTE.

Il est sorti pour aller chercher son monde, en disant que son prisonnier déjeunerait ici.

LAUZUN, à part.

Un prisonnier! c'est cela; ils vont s'arrêter dans cette auberge. (Haut.) Donnez-moi la chambre la plus proche de celle-ci.

NANETTE.

Nous avons le n° 4 à côté.

LAUZUN, s'approchant de Nanette.

Qu'est-ce que tu tiens là?

NANETTE.

Ça? c'est la défroque de mon parrain, le père Marcel, on l'a emporté ce matin.

LAUZUN.

Il est mort?

NANETTE.

Non, Monseigneur, Dieu merci! Il a seulement cent ans le pauvre homme, et il est aveugle, impotent...

LAUZUN.

Seulement!

NANETTE.

Et parce qu'il n'était plus bon à rien, on l'a envoyé aux Invalides... Voilà sa capote, son bonnet, son bâton avec lequel il se traînait de son lit jusqu'à cette cheminée. « Prends tout cela, Nanette, m'a-t-il dit en partant, tu le vendras, ça ne vaut pas grand'chose, mais... »

LAUZUN, vivement.

Je te l'achète.

NANETTE.

Oh! Monseigneur, je veux garder ces effets en souvenir de mon pauvre parrain.

LAUZUN.

Je te les loue pour une heure; tiens, prends. (Il lui donne plusieurs pièces d'or.)

NANETTE.

Mais, qu'est-ce donc que vous voulez en faire?...

LAUZUN.

Vite, la capote! (En mettant la capote.) Je te rendrai ton parrain; je lui paierai une pension... Aide-moi donc à mettre ces boutons... (Elle l'aide à mettre la capote.) Tu es jeune et gentille : tu dois avoir un amoureux?

NANETTE.

Dam! oui; M. Thibaut, garçon jardinier au Luxembourg, le fils de ma maîtresse.

LAUZUN.

Tu l'épouseras... une fille comme toi n'est pas faite pour rester servante; tu deviendras maîtresse d'auberge... de celle-ci, ou d'une autre à ton choix... donne-moi le bonnet. (Il enfonce le bonnet sur ses yeux.)

NANETTE.

Bon Dieu! Monseigneur, qu'elle idée avez-vous là?

LAUZUN.

Cela me regarde... tu es un bon petit valet de chambre... et si j'étais moins affairé, je t'aurais déjà baillé vingt baisers sur tes joues roses.

NANETTE.

Qu'est-ce que vous dites donc, Monseigneur?

LAUZUN.

Plus de Monseigneur; je suis ton parrain, entends-tu?... Passe-moi le bâton.

NANETTE.

Mais enfin, de quoi s'agit-il?...

LAUZUN.

D'une bonne action, de sauver une personne dans la peine. Traite-moi comme si j'étais Marcel le centenaire, aveugle, paralytique, sourd comme un pot. (Il se casse, s'appuie sur le bâton et bégaye.) Soutiens-moi jusqu'à ce fauteuil, ma mie... fais en sorte qu'on m'y laisse, et qu'on ne se défie pas de moi... tu entends? (De son ton naturel.) Tu auras une maison, un mari... (En bégayant.) Appelle-moi père Marcel... (De son ton naturel.) de l'argent...(En bégayant.) ton parrain... (De son ton naturel.) beaucoup d'argent.

NANETTE.

Ma foi, va pour mon parrain; faites votre personnage, je réponds du mien. Hélas! que vous êtes changé là-dessous! (Bruit dans la coulisse.)

LAUZUN.

On vient!... attention, Nanette!

NANETTE.

N'ayez pas peur!

LAUZUN.

Attendons-les de pied ferme.

NANETTE.

Et arrive qui plante!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LANDRY, RIOM, enveloppé d'un manteau de voyage; DEUX ESTAFIERS, qui restent au fond.

LANDRY, avec une politesse affectée.

Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur le chevalier.

LAUZUN, à part.

C'est lui!

NANETTE.

Le jeune homme en question? il est bien gentil.

LANDRY.

Vous pouvez vous reposer ici une heure, faites-vous servir tout ce que vous souhaiterez... La fille, ayez les plus grands égards... offrez donc un siége à monsieur le chevalier.

NANETTE.

Voilà, Monsieur! Asseyez-vous, Monsieur!

RIOM, s'asseyant.

Merci, mon enfant.

LANDRY, apercevant Lauzun.

Ah! quelqu'un!... il n'y avait personne là, tout à l'heure... Brave homme, cette pièce était gardée pour nous, il faut vous retirer.

NANETTE.

C'est mon parrain, le père Marcel, il est de la maison.

LANDRY.

N'importe! il faut décamper, mon brave.

NANETTE.

Il ne vous entend pas, il est sourd.

LANDRY, gesticulant.

Allons, sortez, mon vieux.

NANETTE.

Il ne voit pas vos signes, il est aveugle.

LANDRY.

Eh bien! prends-le par la main et mène-le dehors.

NANETTE.

Il ne peut pas marcher, il est paralytique.

LANDRY.

Ah! tu as là un parrain dans un bel état!

NANETTE.

Vous ne serez peut-être pas si vert que lui quand vous aurez son âge... si jamais vous arrivez à cent ans.

LANDRY.

Il a cent ans?

NANETTE.

Bien passés.

LANDRY.

Vraiment? je suis curieux de voir cela, un centenaire. (Il s'approche de Lauzun.) Bonjour bonhomme... Eh bien! comment vous va?

LAUZUN, bégayant.

Une once de tabac.

NANETTE.

Il vous prend pour Thibaut, le fils de notre maîtresse.

LANDRY.

Comment vont les jambes? eh?...

LAUZUN, bégayant.

Oui... oui... j'en boirais volontiers une goutte.

LANDRY.

Au fait, ce n'est plus un homme, c'est une momie.

NANETTE.

Une momie! il fume encore sa pipe et sifflotte les airs de trompette de son régiment.

LANDRY.

Ah! c'est un vieux soldat? c'est bon, il peut rester.

NANETTE, à Lauzun.

Restez! père Marcel, reposez-vous. (A Landry.) Vous voyez, il me comprend, moi; nous nous entendons très-bien ensemble.

LANDRY.

Faisons l'inspection. Pas d'autre porte que celle-ci.

NANETTE.

Non, Monsieur.

LANDRY, allant à la fenêtre.

Je mettrai un homme en faction là-dessous! deux autres dans l'antichambre! qu'est-ce qu'il y a là?

NANETTE.

C'est une armoire.

LANDRY.

Bien! (A Nanette.) Vous servirez tout ce qu'on vous demandera. Monsieur le chevalier, je vous conseille de faire un bon déjeuner, je vous assure qu'après cela vous aurez moitié moins de mélancolie.

NANETTE.

Que faut-il servir à Monsieur?

RIOM.

Rien.

NANETTE.

Si Monsieur se ravise, il n'aura qu'à m'appeler. Nanette, pour le servir. (Elle fait une révérence au chevalier, et sort avec Landry et les deux estafiers.)

SCÈNE VIII.

LAUZUN, RIOM.

RIOM, se levant.

Une lettre de cachet!... la prison!... ah! monsieur le duc, où m'avez-vous conduit?

LAUZUN, à part.

Dans le vrai chemin de la fortune. Aïe... (Riom le regarde, Lauzun se lève lentement, appuyé sur son bâton.)

RIOM, allant à lui pour le soutenir.

Attendez bonhomme... appuyez-vous sur moi.

LAUZUN, bégayant.

Merci!... merci!... Monsieur, c'est bien à vous... cela vous portera bonheur.

RIOM.

Il n'y a plus de bonheur pour moi.

LAUZUN.

Peut-être. Vous êtes un bon jeune homme, qui ne méprisez pas vieillesse, et vieillesse vous rendra service pour service.

RIOM.

Où voulez-vous aller?...

LAUZUN, se redressant tout en parlant.

Près d'un petit neveu à moi, fort chagrin, fort empêché, l'oreille basse et le cœur gros... que je voudrais tirer d'un mauvais pas.

RIOM.

Mon oncle!

LAUZUN.

Eh! oui, votre oncle.

RIOM.

Dans ce cabaret! sous cet accoutrement! ah! mon oncle! mon bon oncle! vous me sauverez, n'est-ce pas?

LAUZUN.

J'espère bien que je n'aurai pas pris tant de peine pour rien, car je fais un rude métier au service de vos amours.

RIOM.

Et comment allez-vous me tirer d'ici?...

LAUZUN.

Je n'en sais rien.

RIOM.

Ah! monsieur le duc! monsieur le duc! rendez-la moi! que me font les honneurs, les dignités, la fortune? c'est elle seule que je regrette... je l'aurais aimée de même dans la condition la plus humble.

LAUZUN.

Au diable les fadaises! si votre dessein était de jouer une pastorale, il fallait l'exécuter tout seul.

RIOM.

Mon cher oncle, je compte sur vous.

LAUZUN.

N'avez-vous pas de honte de vous laisser ainsi traîner par les grands chemins! quoi! vous êtes jeune, robuste, amoureux! Le château de Meudon se voit presque de cette fenêtre. La Princesse vous y attend pour vous donner sa main, et vous demeurez-là, immobile!... tandis que moi, avec mes soixante-dix ans... que dis-je, j'en ai cent aujourd'hui... pour vous, Monsieur!... je bats le pays comme un piqueur, je me travestis avec ces guenilles! C'est donc le monde renversé que nous jouons.

RIOM.

Que faire? je ne suis pas un héros de l'Arioste, et je n'ai pas de cheval ailé pour m'enlever dans les airs.

LAUZUN.

Morbleu! si j'avais vingt ans comme vous? je m'échapperais ou je mourrais du moins en l'essayant.

RIOM.

Prêtez-moi donc une épée, et je vais me faire tuer sous vos yeux.

LAUZUN.

Ah! que les amoureux sont insupportables! qui vous dit de risquer votre vie sur la plus mauvaise chance, ce n'est pas là

ce qu'on vous demande; il faut calculer les moyens d'évasion, étudier les localités. Cette canaille qui vous garde, est-ce autre chose que des valets? N'avez-vous pas un sang noble, un esprit supérieur au leur, morbleu! tel que je suis je veux les jouer par-dessous la jambe... mais je ne sais rien faire avec l'estomac vide, et je meurs de faim; appelez la servante.

RIOM, appelant.

Nanette?

SCÈNE IX.

LES MÊMES, NANETTE.

LAUZUN.

A manger? à boire?

NANETTE.

Que faut-il vous servir? Monsieur veut-il un pâté froid?

LAUZUN.

Va pour un pâté froid... et du vin... du moins mauvais.

NANETTE.

Nous en avons de bon.

LANDRY, au dehors.

On n'entre pas!

THIBAUT, de même.

Je m'appelle Thibaut.

NANETTE.

Ciel! Thibaut.

LANDRY, de même.

On n'entre pas.

NANETTE, à Lauzun.

Hélas! Monsieur, il va bien voir que vous n'êtes pas le père Marcel.

LAUZUN, se rejettant dans son fauteuil.

Peut-être!... Seconde-moi bien, Nanette; et vous, alerte! chevalier.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LANDRY, THIBAUT.

THIBAUT, entrant.

Comment! tu étais là, Nanette, et tu ne soufflais mot?...

Seule, avec ce beau Monsieur... car ce vieux-là, ce n'est pas quelqu'un... Je vous dérange donc?

NANETTE.

Vous n'êtes qu'un jaloux et un avaricieux, monsieur Thibaut!

RIOM.

Et un impertinent, monsieur Thibaut!

THIBAUT.

Pardon, excuse, mon gentilhomme; mais cette fille-là est ma fiancée.

RIOM.

Que m'importe, imbécile!

THIBAUT, à Landry.

Vous voyez!

NANETTE.

C'est bien fait.

THIBAUT, venant à Lauzun.

Et vous, mon vieux, pas encore parti pour les Invalides... (Il lui tape sur l'épaule.) C'est moi, père Marcel.

LAUZUN, il prend la main de Thibaut et y met plusieurs pièces d'or; il feint de tousser.

Hum!... hum!...

THIBAUT.

Hein?... (A part.) Trois double louis! (Il met l'or dans sa poche.)

LAUZUN, lui prenant la main et y remettant des pièces d'or.

Hum!... hum!... hum!...

THIBAUT.

Encore!... c'est donc une pluie!...

NANETTE, lui faisant signe de se taire.

Eh! laissez-le, ce pauvre bonhomme; aidez-moi plutôt à mettre le couvert.

LANDRY.

Ah! monsieur le chevalier se décide à déjeuner.

RIOM.

Oui, je me sens de l'appétit.

LANDRY.

Bien cela! vous verrez que la tristesse et la faim s'en iront ensemble. Allons, vous autres, dépêchez-vous donc.

NANETTE.

Tout de suite.

THIBAUT, à Nanette, mettant le couvert.

Voilà une aventure étonnante! Un seigneur changé en invalide! Le père Marcel cousu d'or.

NANETTE.

Mais, va donc!

LANDRY.

Servez ce que vous avez de meilleur. (Il sort.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, moins LANDRY.

THIBAUT, se croisant les bras.

Maintenant, qu'est-ce que tout cela veut dire?

NANETTE.

Chut! une bonne action à faire...

THIBAUT.

Payée comme une mauvaise!

LAUZUN, venant près de Thibaut.

Cent autres louis, ou cent coups de bâton! choisis.

THIBAUT.

Monseigneur est trop bon de me laisser le choix; je n'hésite pas.

LAUZUN.

Tu es à moi?

THIBAUT.

Corps et âme! Qu'est-ce qu'il faut faire?

LAUZUN.

Le guet à cette porte, pour m'avertir si l'on vient. A présent, mon neveu, à table!

RIOM.

Quoi! vous allez manger?

LAUZUN.

Assurément! comme un ogre. Nanette, à boire. (Il entame le pâté.)

RIOM.

Le temps passe, monsieur le duc. (Nanette lui verse du vin, il vide son verre d'un trait.)

LAUZUN.

Chevalier, puisque vous ne faites rien, cherchez un moyen de vous enfuir. Voyons, avez-vous une idée?

RIOM.

Mon oncle, au nom du ciel, songez que les moments sont comptés ; chaque minute qui s'écoule...

LAUZUN.

Ce pâté est excellent, ma foi! et ce petit vin rafraîchissant. La fille aux doux yeux, à boire!

NANETTE.

Oui, Monseigneur. (Elle lui verse du vin.)

LAUZUN.

J'ai toujours eu un robuste appétit, c'est là ce qui me conserve.

RIOM.

Monsieur le duc, par pitié, pensez à moi.

THIBAUT, avec admiration.

Ce grand seigneur boit et mange comme un paysan.

LAUZUN.

Verse encore, la belle enfant. Va, je te servirai le jour de tes noces. (Pendant que Nanette lui verse à boire.) Tu es pleine de grâce dans cette attitude, ton petit sourire est charmant. Je reviendrai à ton cabaret. (Il fixe sur Nanette des yeux ardents.)

RIOM, à part.

Quelle patience, mon Dieu!

THIBAUT.

Ah çà! mais il lorgne de bien près ma fiancée, le vieux seigneur!

RIOM, à part.

Comme il regarde cette fille!

LAUZUN.

Mais, j'y songe!... la voici, l'idée que nous cherchons.

RIOM.

Enfin, parlez, mon oncle; que dois-je faire?

LAUZUN, vivement.

Attention, vous autres... Mons Thibaut, nous avons dit : Cent louis pour toi... Nanette, une pension à ton parrain, une dot, un trousseau, une maison... Tu vas me donner cette robe-là.

NANETTE.

Ma robe?

THIBAUT.

Qu'est-ce qu'il dit donc?

LAUZUN.

Arrange-toi comme tu voudras, il me la faut. Chevalier, habit bas!

NANETTE, allant à l'armoire.

Ah! je comprends, j'ai votre affaire.

THIBAUT.

Une robe de ma mère.

LAUZUN.

Mais!

NANETTE.

La pareille de celle-ci dont elle m'a fait cadeau à la Saint-Jean.

LAUZUN.

Aide-le à s'habiller.

NANETTE.

Avec plaisir. Ça vous ira comme un gant. Madame Thibaut est plus grande que moi.

LAUZUN, pendant que Nanette achève d'habiller Riom, à Thibaut.

Toi, écoute bien : mon carrosse est caché au coin de la seconde ruelle à droite. Tu vas sortir le premier, tu courras dire à mes gens de se tenir prêts à partir pour Meudon avec mon neveu, sans moi et à bride abattue.

THIBAUT.

Bien. Ah! mais, qu'il est donc drôle comme ça, monsieur le chevalier!

NANETTE.

Il a l'air d'une bavolette bien gentille là-dessous.

LAUZUN.

Oui, le bonnet, le tablier, à présent le fichu

NANETTE.

Mais, monsieur le duc!...

THIBAUT.

Oh!...

LAUZUN.

Donne, ma mie; tu aurais les appas de la reine de Navarre

que nous ne songerions pas à les regarder en ce moment.

RIOM.

Donnez, hâtons-nous!

NANETTE.

Eh bien! le voilà.

THIBAUT, voulant s'opposer.

Mais...

LAUZUN, à Thibaut.

Cent louis!...

THIBAUT.

Mais, Monseigneur...

LAUZUN, l'interrompant.

Ou cent coups de bâton.

NANETTE, finissant d'habiller le chevalier.

Là! c'est tout mon portrait.

LAUZUN.

Un moment! s'il arrivait quelqu'un, il faut une figure qui représente le prisonnier. (Regardant Nanette.) Viens ici, Nanette.

NANETTE.

Quoi? (Lauzun la drape dans le manteau de Riom.) Ah! je comprends! c'est moi qui!... (Voyant Riom près d'elle.) Oh! je suis trop petite... Thibaut, donne-moi ce tabouret. (Elle monte sur le tabouret.)

LAUZUN, lui mettant sur la tête le chapeau du chevalier.

Là... un peu sur l'oreille. Bien... tiens-toi droite... le poing sur la hanche, en tournant le dos à la porte.

NANETTE.

Comme ça?

LAUZUN.

Parfait. Vous, mon neveu, prenez ce plateau, ce pâté, ces bouteilles... le pain... les serviettes. (Il lui met le plateau dans les mains et tous les objets désignés.) Préparez-vous à sortir, et baissez la tête en passant devant les factionnaires.

RIOM.

Est-ce bien ainsi?

LAUZUN.

Plus naturellement, sans affectation... Bien. Sommes-nous prêts?

THIBAUT.

Nous y sommes!

LAUZUN.

Chevalier, vous direz à mes gens de crever les chevaux... si Landry vous rejoint, brûlez-lui la cervelle. Il y a des pistolets dans mon carrosse. A présent, maître Thibaut, partez.

RIOM.

Mon Dieu! protégez-moi!

THIBAUT.

En route! (Il ouvre la porte, Landry paraît.)

RIOM, en voyant Landry.

Ciel! (Il se retourne du côté de la table.)

SCÈNE XII.

Les mêmes, LANDRY.

LANDRY, à Nanette, qu'il prend pour le chevalier.

Monsieur le chevalier, on attelle votre voiture, nous allons partir dans un moment. Ah! vous êtes prêt! c'est à merveille. A Riom déguisé.) Toi, la belle, prépare le compte, c'est moi qui paie la dépense. Allons, preste! (Il prend la taille à Riom, qui baisse la tête et s'enfuit comme pour se soustraire à ses familiarités.) Monsieur le chevalier, je reviens tout à l'heure. (Il sort.)

SCÈNE XIII.

LAUZUN, NANETTE.

LAUZUN, allant écouter à la porte.

Je n'entends rien... si... un bruit de pas... regarde par la fenêtre... vois-tu mon neveu?

NANETTE.

Non, personne.

LAUZUN.

Diable! il est donc encore dans la maison... Le malheureux va se trahir!... il faudrait distraire l'attention de Landry... Ah! j'y suis. (Il ferme le verrou de la porte.) Nanette, fais comme moi. (Il casse les assiettes.)

NANETTE, effrayée.

Hélas! Monseigneur, quel dégât!

LAUZUN.

Ne t'embarrasse pas de cela; plus de bruit encore. (Il casse d'autres assiettes. Nanette renverse le panier à l'argenterie.)

LANDRY, du dehors.

Quel tapage! (Frappant à la porte.) Ouvrez!... ouvrez donc!

LAUZUN.

C'est la voix de Landry.

LANDRY, frappant plus fort.

Ouvrez, ou j'enfonce la porte!

LAUZUN, à mi-voix, à Nanette.

Chut! garde-toi bien de répondre! (Il lui fait signe de regarder à la fenêtre.)

NANETTE, à la fenêtre, à mi-voix.

Voilà votre neveu qui passe dans la ruelle en courant.

LAUZUN, de même.

Bravo! reprends ton rôle et ne bouge plus. Le succès peut dépendre d'une seconde. (Nanette se remet dans sa position de chevalier. Lauzun s'assied vivement dans son fauteuil en reprenant son attitude de centenaire. Pendant ce temps, Landry frappe violemment à la porte qui finit par s'ouvrir.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LANDRY.

LANDRY, à Nanette.

Que signifie ce vacarme? qu'avez-vous donc, chevalier, êtes-vous ivre? un gentilhomme comme vous! fi! (Il s'approche de Nanette, et la regarde de près.) La servante! ventrebleu! il est parti! A cheval! vite à cheval! à cheval! (Il sort en courant.)

SCÈNE XV.

LAUZUN, NANETTE.

LAUZUN, va à la fenêtre.

Mon carrosse roule au triple galop sur le chemin de Meudon; ils ne le rejoindront pas. Ne crains rien, ma fille, si on veut t'inquiéter, je te protégerai. (Il ôte la capote d'invalide.) Je te rends ta défroque.

NANETTE.

Et notre faïence cassée, Monseigneur?

LAUZUN.

Je te donnerai de la porcelaine en échange. Vive la joie! à bientôt tes noces. Embrasse-moi, et sauve qui peut!

ACTE QUATRIÈME

Au château de Meudon.

Un salon : porte au fond, deux portes latérales.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PRINCESSE, LA DUCHESSE.

LA PRINCESSE, venant de la gauche.

Non, ne m'en parlez plus, Duchesse ; je ne retournerai jamais au Palais-Royal. je ne sortirai plus de mon château de Meudon.

LA DUCHESSE.

On ne tient pas rigueur à un père, Madame, le Régent est bon.

LA PRINCESSE.

Eh! que puis-je penser à présent de sa bonté? je me suis jetée en pleurant à ses genoux; il m'a relevée, embrassée; mais il est demeuré inflexible. (On entend rouler une voiture.) Ah! j'entends une voiture.

LA DUCHESSE.

Une chaise de poste! c'est sans doute M. de Lauzun qui nous ramène son neveu! (La porte du fond s'ouvre, Lauzun paraît.)

LA PRINCESSE.

Seul!... il n'a donc pas réussi?... Mon Dieu! qu'est-il arrivé!

SCÈNE II.

LES MÊMES, LAUZUN.

LAUZUN.

Mon neveu n'est pas ici?

LA PRINCESSE.

Comment? c'est avec vous qu'il devrait être!

LAUZUN.

Madame, je vous assure que je l'ai fait évader sous un déguisement de femme. Je l'ai vu partir pour Meudon dans mon

carrosse trainé par quatre chevaux anglais excellents. Il devrait être ici depuis une demi-heure.

LA PRINCESSE.

Que me dites-vous-là? Ah! monsieur le duc, je suis d'une inquiétude!...

LAUZUN.

A moins que Landry ne l'ait rejoint et ne l'ait tué sur la place.

LA DUCHESSE.

Mon Dieu!

LA PRINCESSE.

Vous me faites mourir!

LAUZUN.

Mais non, c'est impossible! j'ai parcouru la même route que lui; je suis parti du Bourg-la-Reine avec dix minutes de retard, et je n'ai vu personne sur le chemin; on aura donc arrêté mon carrosse et ramené mon neveu à la Bastille ou à Vincennes... Je m'y perds!...

LA PRINCESSE.

Vous l'avez laissé reprendre, assassiner peut-être!... Monsieur le duc! vous que j'espérais appeler mon oncle! rassurez-moi! (Elle se jette dans les bras de Lauzun.)

LAUZUN.

Je vais monter à cheval pour battre le pays.

SCÈNE III.

Les mêmes, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, les arrêtant.

Madame, et vous, monsieur le duc, je ne puis vous laisser ignorer plus longtemps une triste nouvelle!... pauvre chevalier*!

LA DUCHESSE.

Vous savez où il est?

LE MARQUIS.

Hélas! oui, Duchesse.

LAUZUN.

Au nom du ciel! parlez vite.

* La Duchesse, la Princesse, le marquis, Lauzun.

LA PRINCESSE.

Qu'est-il devenu?

LE MARQUIS.

Madame, il y a une demi-heure approchant, j'étais à la petite porte du château, celle qui donne sur le chemin de traverse; le poste venait d'être changé, lorsque je vois arriver un carrosse qui roulait d'une vitesse incroyable, quoiqu'il y eût sur le bord du chemin des pierres et plusieurs troncs d'arbres.

LA DUCHESSE.

Le carrosse a versé?

LE MARQUIS.

Non, duchesse; je craignais un malheur, mais le cocher, qui portait la livrée de monsieur le duc, sut retenir habilement les chevaux, et vint s'arrêter au milieu de mes gardes que j'avais appelés au secours. A peu de distance, galopaient des cavaliers qui semblaient poursuivre ce carrosse; ils arrivèrent bientôt, et l'homme qui les commandait me somma, au nom du roi, de lui rendre son prisonnier, qui, disait-il, s'était échappé de ses mains.

LAUZUN.

Malheureux! vous l'avez livré?

LE MARQUIS.

Non, monsieur le duc, je refusai au contraire d'obtempérer à cette sommation, le chevalier de Riom étant attaché à la personne de Son Altesse.

LA PRINCESSE.

Eh bien?

LAUZUN.

Après?

LE MARQUIS.

Les estafiers se retirèrent et le cocher repartit pour Paris; mais, quelle fut ma surprise, ma terreur même! en reconnaissant que le malheureux chevalier était!...

LA PRINCESSE.

Blessé?

LE MARQUIS.

Non, Madame.

LA DUCHESSE.

Évanoui?

LE MARQUIS.

Non, duchesse.

LAUZUN.

Mort?

LE MARQUIS.

Non, monsieur le duc.

LAUZUN.

Eh! quoi donc?

LE MARQUIS.

Ce pauvre jeune homme!... sa raison...

LAUZUN.

Fou!

LE MARQUIS.

Fou à lier!

LAUZUN.

Bah! vous vous trompez, marquis.

LE MARQUIS.

Plût au ciel!... ses yeux hagards, l'incohérence de sa parole, la véhémence de ses gestes, ne m'ont que trop éclairé!... son costume, d'ailleurs... L'infortuné s'était travesti en femme du peuple! et dans ce bizarre accoutrement, il voulait courir se jeter aux pieds de Son Altesse!... Je lui représentai l'inconvenance d'une pareille démarche. Alors il poussa des cris aigus, et quand il m'eut réduit à la triste nécessité de le faire appréhender et enfermer par mes gens, son égarement se tourna en frénésie. (On entend du tumulte au dehors.)

RIOM.

Laissez-moi, je passerai!

LE MARQUIS.

Qu'entends-je? il a forcé la consigne! ô ciel! (A la Princesse.) Rentrez, Madame, le fou s'est évadé; il ne passera que sur mon corps. (Il tire son épée.)

LAUZUN, le retenant.

Eh! doucement! (Il le fait passer de l'autre côté.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, RIOM.

RIOM, se précipitant aux pieds de la Princesse.

Laissez-moi me prosterner devant vous, Madame! laissez-

moi vous regarder, m'assurer que je vous vois, que je suis à vos pieds.

LA PRINCESSE.

Oui, chevalier, c'est bien moi; vous ne me quitterez plus.

LAUZUN.

Ah! si c'est être fou que de vous aimer, je le suis, je veux l'être... oui, je suis fou, mais c'est d'amour.

LA PRINCESSE.

Ne vous guérissez jamais de cette folie-là. Je suis à vous, chevalier, en dépit de toute la terre, et la méchanceté de vos ennemis n'aura fait que m'animer davantage.

RIOM.

Ah! l'excès de mon bonheur surpasse mes forces, et dans le transport où je suis, j'ai besoin de vous l'entendre dire pour croire que je suis aimé de la plus belle et de la première princesse du monde.

LE MARQUIS, à Lauzun.

Eh! quoi! votre neveu a donc sa raison?

LAUZUN.

Oui, marquis; il n'y a pas de fou ici. (A part.) Il n'y a qu'un imbécile. (On entend battre aux champs dans le lointain.)

LA DUCHESSE.

Madame! écoutez! (Moment de silence.)

RIOM.

Le tambour bat aux champs.

LA PRINCESSE

C'est mon père!

LAUZUN.

Le Régent!

RIOM.

Le Régent!

LAUZUN.

Ah! diable!

LE MARQUIS.

Je vais faire mettre mes gardes sous les armes. (Il sort.)

RIOM.

Le Régent ne s'attend pas à me trouver ici.

LAUZUN.

Il vient vous y chercher, peut-être.

LA PRINCESSE.

Jamais on ne vous arrachera de mes bras.

LAUZUN.

Ne vous y fiez pas : on m'a bien arraché de ceux de Mademoiselle.

RIOM.

Je suis perdu.

LA PRINCESSE.

Monsieur le duc, qu'allons-nous devenir?

RIOM.

Que faut-il faire, mon oncle?

LAUZUN *.

Voyons! Princesse, avez-vous du courage?

LA PRINCESSE.

Disposez de moi, monsieur le duc.

LAUZUN.

Et toi, Rodrigue, as-tu du cœur?

RIOM.

Beaucoup d'amour.

LAUZUN.

Eh bien! mariez-vous!

LA DUCHESSE.

C'est un moyen.

LA PRINCESSE.

Nous marier?

LAUZUN.

Mariez-vous sur l'heure, à la minute. Vous avez une chapelle, un aumonier, servez-vous-en; que n'ai-je eu l'esprit d'en faire autant, le jour que le roi vint au Luxembourg! j'ai appris trop tard ce que vaut un quart d'heure; il n'en faut pas plus pour expédier un mariage, et pour le casser, il faut l'aller dire à Rome... Madame, vous hésitez?...

LA PRINCESSE.

Ah! ce n'est pas pour moi que je crains.

RIOM.

Et moi, Madame, c'est pour vous seule que j'ai peur.

LAUZUN.

C'est-à-dire que vous êtes rassurés tous deux. Duchesse, courez à la chapelle et faites tout préparer.

* La Duchesse, la Princesse, Lauzun, Riom.

LA DUCHESSE.

J'y vais. (Elle sort.)

LAUZUN.

Si le Régent vient ici chercher un prisonnier, il y trouvera un gendre... mettons-lui sur les bras une bonne grosse affaire de famille; ces affaires-là finissent toujours par s'arranger; et ce n'est pas un mariage clandestin que je vous conseille, mais un acte solennel, en présence de vos gardes, et qu'il faut déclarer tout à l'heure à votre cour; allez, vous connaîtrez bientôt la puissance du fait accompli; moi, je reste ici, pour amuser le Régent; et s'il se fâche, tant mieux! ces orages-là ne m'intimident pas; j'en ai vu bien d'autres. Et ce grand courage, ma nièce?

LA PRINCESSE.

Mon oncle, je serai plus brave que ma cousine de Montpensier. Et vous, chevalier?

RIOM.

Dix ans de prison! et ce ne serait pas payer trop cher un moment si beau.

LAUZUN.

Vite, donnez la main à votre femme! (Riom donne la main à la Princesse, ils sortent par la gauche.)

SCÈNE V.

LAUZUN, seul

Maintenant, comment vais-je sortir de là?.... le danger est sérieux. Il s'agit d'arrêter le Régent au passage, un quart d'heure! ce quart d'heure est un siècle!... Si j'allais perdre la revanche, après avoir perdu la partie!... pour la seconde fois je joue ma liberté. (Tambour.) La prison à mon âge! Tu frissonnes, Lauzun... toi, qui as bravé le grand roi!... allons, ranime-toi... (La porte du fond s'ouvre, deux domestiques paraissent, puis le Régent.) et face à l'ennemi!

SCÈNE VI.

LAUZUN, LE RÉGENT.

LE RÉGENT, sévèrement.

Ah! Lauzun! (A part.) Je n'ai plus rien à craindre, le neveu

est en lieu sûr. (Haut.) Bonjour, duc! C'est vous qu'on a chargé de me recevoir... sentinelle avancée.

LAUZUN.

Sentinelle perdue, si vous le voulez, Monseigneur.

LE RÉGENT.

C'est selon; si je suis dans une embuscade, je ne vous ménagerai pas.

LAUZUN.

Votre Altesse me regarderait-elle comme un ennemi?

LE RÉGENT.

Voyons, Lauzun, ne fait pas l'innocent, nous connaissons tes mœurs : c'est toi qui m'as déclaré la guerre; mais je suis le plus fort, et je t'imposerai la paix.

LAUZUN, à part.

Il ne sait rien. (Haut.) Je l'accepte avec reconnaissance, Monseigneur, et je supplie Votre Altesse de ne plus s'en dédire.

LE RÉGENT, s'asseyant à gauche.

Je serai toujours au moins aussi sincère que toi, et plus généreux, car si tu avais réussi à me ravir ma fille, tu ne me l'aurais pas rendue, tandis que moi, je te rendrai ton neveu. Nous ne le laisserons pas en prison pendant dix ans.

LAUZUN, à part.

Il le croit à l'île Sainte-Marguerite!

LE RÉGENT.

Il a de l'ambition; il rêve une grande fortune. Eh bien! n'est-il pas gentilhomme, n'a-t-il pas une épée, un grade dans l'armée? qu'il se distingue et j'aurai soin de lui... Et tu ne me remercies pas?

LAUZUN.

Je... cherchais une expression pour remercier... Votre Altesse... des bontés qu'elle vient d'avoir pour mon neveu.

LE RÉGENT.

Il dépendra de toi que je l'en accable.

LAUZUN.

Épargnez-le, Monseigneur, afin de ménager la sensibilité d'une autre personne.

LE RÉGENT, se levant.

Ah! c'est là que je t'attendais, l'homme habile... tu te crois

le maître de ma fille, n'est-ce pas? mais tu oublies ce que peut la tendresse d'un père.

LAUZUN.

Monseigneur, votre tendresse et mon habileté ne peuvent rien contre l'amour. La Princesse est femme et elle aime.

LE RÉGENT.

Elle est femme : elle se consolera, et je vais lui déclarer...

LAUZUN.

Prenez garde, Monseigneur ; cette tendresse que vous invoquez, elle combattra pour nous. Vous êtes le meilleur des pères, vous nous avez passé toutes nos fantaisies; vous avez prévenu tous nos désirs; vous nous avez gâtés enfin... et dans une affaire capitale, où le cœur est en jeu, vous croyez nous calmer avec des mots et des caresses.

LE RÉGENT.

Ne prends pas tant d'intérêt à ma fille; elle est de bonne maison, et il y a en Europe quelques gens de qualité qui s'en accommoderaient aussi volontiers que certain cadet de Gascogne, aidé des conseils de son oncle. (Lauzun regarde sa montre.) Je suis un père plein de faiblesse, il est vrai, j'ai gâté ma fille; mais quelle raison as-tu de supposer qu'elle répondra à mes bontés par de l'ingratitude ? est-ce encore ton ouvrage?

LAUZUN.

Non, Monseigneur; c'est celui de l'amour, notre maître à tous, ce Protée qui nous échappe quand nous voulons le saisir... et qui souvent, quand on le croit bien loin...

LE RÉGENT.

Comment?... est-ce que votre neveu serait ici... on aurait osé... vous ne répondez pas... cet habillement de coureur d'aventures... vous avez fait un coup de main.

LAUZUN, humblement.

Oui, Monseigneur !...

LE RÉGENT *.

Je reconnais là votre audace.

LAUZUN, à part.

Le voilà lancé.

LE RÉGENT.

Monsieur le duc, y avez-vous songé? un attentat à main

* Lauzun, le Régent.

armée! il y va de vos biens, de votre liberté, de votre vie peut-être!... N'attendez rien de moi, votre âge et votre nom ne vous sauveront pas.

LAUZUN.

Monseigneur, je n'ai pas d'excuse, et je n'attends pas de grâce.

LE RÉGENT.

Vous avez raison, car vous m'avez bravé comme père de famille, comme chef de l'État.

LAUZUN, regardant sa montre.

Il est en colère, cinq minutes de gagnées!

LE RÉGENT.

Ah! vous faites le jeune homme, vous battez les gens du roi, comme au temps de la Fronde. Je vous fais compliment de votre victoire... mais, par malheur, ces équipées-là ne sont plus de saison, et je vous apprendrai que vous n'êtes plus de votre époque. (Il s'apprête à sortir. Lauzun a regardé sa montre d'un air satisfait.) Au revoir, Monsieur; attendez-moi là, je suis à vous tout à l'heure. (Il sort à gauche.)

SCÈNE VII.

LAUZUN, LA DUCHESSE, puis la cour arrivant du fond.

LAUZUN.

Où en êtes-vous, Duchesse?

LA DUCHESSE

Monsieur le duc, vous avez une nièce.

LAUZUN.

Bien.

LA DUCHESSE.

Que s'est-il passé ici?

LAUZUN.

J'ai reçu la première bourrasque, à la Princesse la seconde.

LA DUCHESSE.

La voici. (Tout le monde se range et s'incline. Riom entre en donnant a main à la Princesse.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LA PRINCESSE, RIOM.

LA PRINCESSE.

Messieurs, je profite de votre présence à Meudon pour vous faire une déclaration solennelle. Je vous présente le nouvel époux que je viens de choisir, sans autre conseiller que mes yeux et mon cœur. Comme les femmes ne donnent pas à leur époux le rang qu'elles ont, vous ne devez rien de plus qu'auparavant à monsieur le chevalier de Riom. Ceux qui voudront bien lui rendre plus qu'ils n'y sont obligés, témoigneront qu'ils m'honorent dans la personne de mon mari.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE RÉGENT, entrant du fond.

LE RÉGENT, s'avançant au milieu du théâtre.

Il n'y a point de mari, (Tout le monde se retourne avec étonnement.) point de mariage; c'est moi qui vous en fais la déclaration solennelle, et voilà ce qu'il faut aller publier. Qu'on nous laisse! (La Duchesse et toute la cour se retirent par le fond.)

SCÈNE X.

LE RÉGENT, LAUZUN, RIOM, LA DUCHESSE.

LA PRINCESSE*.

Mon père!

LE RÉGENT.

Madame, je suis très-mécontent : n'essayez pas de m'arrêter dans un acte de justice; votre jeunesse ne vous excuse pas de tomber dans les piéges des intrigants qui vous entourent.

RIOM, s'avançant.

Monseigneur!...

LE RÉGENT, sévèrement.

Qui êtes-vous? je ne vous connais pas.

RIOM.

Je suis enseigne des gardes de Son Altesse.

LE RÉGENT.

Que faites-vous dans les appartements? votre emploi ne vous y donne pas les entrées.

* Lauzun, Riom, le Régent, la Princesse.

RIOM.

La Princesse a daigné me les accorder.

LE RÉGENT.

Et moi, je vous les retire... N'avez-vous pas un grade dans l'armée?

RIOM.

Je suis capitaine de dragons.

LE RÉGENT.

Eh bien! je vous ordonne de vous rendre à votre régiment; vous allez partir pour Bordeaux.

LA PRINCESSE, avec respect et fermeté.

Monsieur le chevalier de Riom ne peut me quitter, il est mon mari.

LE RÉGENT.

Vous ne m'avez donc pas entendu? ce mariage sera cassé. N'en croyez pas ceux qui vous disent le contraire. Quoi! je ne serai pas le maître dans ma famille! on n'enlèverait pas impunément la fille d'un simple charbonnier, et la loi qui le protége me ferait défaut, à moi! je serais sans défense contre une captation? Non, non, vous avez compté sans moi, Messieurs les ambitieux.

LA PRINCESSE.

Mon père, vous croyez être juste, vous n'êtes que cruel. Je suis aimée avec passion, je le sais, j'en suis sûre, et il n'y a d'égal à l'amour du chevalier que son désintéressement.

LE RÉGENT.

C'est ce que l'on vous dit.... et voilà comment on séduit les femmes de votre rang. Ce beau désintéressement, l'avez-vous jamais mis à l'épreuve? et que deviendrait-il, si je lui offrais l'occasion de se signaler?... Tandis qu'on vous égarait, moi, votre père, préoccupé de votre bonheur, de votre gloire, du nom que vous portez, je rêvais pour vous un trône, et je l'avais trouvé.

RIOM, à part.

Mon Dieu! soutenez-moi!

LE RÉGENT.

Vous le voyez! le désintéressement se tait, et son silence m'enlève tout scrupule. Je vous le répète, ce mariage sera

cassé; et serez-vous donc si à plaindre quand je vous aura mis sur la tête une couronne de reine ?

LA PRINCESSE.

Je serai la plus malheureuse des femmes, mon père; cette couronne, je la refuse.

RIOM, avec résignation et douleur.

Vous l'acceptez, Madame, car pour vous rendre libre, il n'est besoin ni d'un arrêt du Parlement, ni d'une bulle de la cour de Rome. Je ne veux pas être un obstacle à tant de fortune et de gloire, et je pars; c'est à la tête de ma compagnie que je prouverai mon désintéressement, et quand vous apprendrez la nouvelle d'une bataille, vous saurez que vous êtes veuve pour la seconde fois.

LA PRINCESSE.

Que dites-vous, chevalier?

RIOM.

Adieu, Madame, et dans votre royale demeure, gardez une prière pour un pauvre gentilhomme qui ne sera pas mort tout à fait indigne de vous.

LA PRINCESSE.

Vous ne partirez pas...

RIOM, se disposant à sortir.

Il le faut, Madame, il le faut !

LA PRINCESSE, passant au milieu.

Non, chevalier... ou bien je vous suivrai; je suis votre femme, et mon devoir est de ne plus vous quitter.

RIOM.

Adieu, Madame, adieu! (Il se dirige vers la porte, Lauzun l'arrête par le bras.)

LA PRINCESSE.

Ah! mon père, monsieur le duc, retenez-le... aidez-moi... Ah! les forces me manquent!... (Elle tombe évanouie dans les bras de son père.)

LAUZUN, à Riom.

Attendez un peu. (Il le retient.)

LE RÉGENT, appelant.

Ma fille!... du secours! du secours!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE MARQUIS, LA DUCHESSE, approche un fauteuil où l'on place la Princesse *.

LAUZUN, à part.

Cet évanouissement vient à propos, je n'aurais rien trouvé de mieux.

LE RÉGENT.

Ma fille! mon enfant! reviens à toi.

LE MARQUIS.

Épouvantable accident! ce que j'éprouve ressemble à de l'horreur.

LA DUCHESSE.

Elle reprend ses esprits.

LA PRINCESSE, revenant à elle.

Parti... ah! que ne suis-je morte!...

LE RÉGENT.

Tais-toi!

LAUZUN, bas, au régent.

Vous le voyez...

LE RÉGENT.

Ils l'ont donc ensorcelée?...

LAUZUN, de même.

Voici le moment de consoler votre fille, Monseigneur.

LE RÉGENT.

Sois content, Lauzun, je suis vaincu par toi.

LAUZUN.

Non par moi, mais par votre cœur!...

LE RÉGENT, après un moment d'hésitation *.

Chevalier!... je vous pardonne. (Riom s'élance aux genoux de la Princesse.)

LAUZUN.

J'ai quarante ans de moins sur la tête! à nous la revanche!

* Le Marquis, Riom, Lauzun, le Régent, la Princesse, la Duchesse.

* Le Marquis, Lauzun, le Régent, Riom, à genoux; la Princesse assise, la Duchesse, debout derrière le fauteuil.

FIN.

Paris.—Typ. de Ve Dondey-Dupré, r. St-Louis. 46

(Scribe)

LA

FILLE DE TRENTE ANS

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du VAUDEVILLE, le 15 décembre 1859.

Lagny. — Typographie de A. Varigault et Cie

LA FILLE
DE TRENTE ANS

COMÉDIE EN QUATRE ACTES, EN PROSE

PAR

EUG. SCRIBE ET ÉM. DE NAJAC

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1860

— Tous droits réservés. —

PERSONNAGES

M. DE LAMORINIÈRE	MM. PARADE.
ROBERT, son neveu	FECHTER.
M. LE VICE-AMIRAL DE LIGNY	CHAUMONT.
URSULE, sa fille	Mlle FARGUEIL.
RAOUL DE MORNAS, ingénieur	M. AUBRÉE.
HÉLÈNE DE MAILLY, jeune créole	Mlle PIERSON.
MÉLANIE BOURASSIN, gouvernante de M. de Lamorinière	Mme ALEXIS.
LE MARQUIS DE VILLIERS	M. JOLIET.
MADAME LA BARONNE	Mlles DU BOSQ.
MADEMOISELLE DE SAINT-PRIX	GEORGETTE.
UN JEUNE HOMME	MM. DESCHAMPS.
UN DOMESTIQUE	ROGER.
M. VAN NEUVEN. UN ARPENTEUR. UN GARÇON DE BAIN.	Personnages muets.
BAIGNEURS DES DEUX SEXES.	

La scène se passe de nos jours, le premier acte, à Plombières, les trois autres à Paris.

LA FILLE DE TRENTE ANS

ACTE PREMIER.

Le salon des bains, à Plombières : trois portes au fond donnant sur un jardin ; portes latérales ; à gauche, premier plan, table et siéges ; au milieu du théâtre, une table ronde avec des journaux, des revues, et le registre où s'inscrivent les voyageurs ; à droite, un canapé.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN ARPENTEUR paraît à une porte du fond, à droite ; ROBERT et RAOUL entrent par le fond, à droite.

ROBERT.

Raoul, mon ami Raoul aux eaux de Plombières!

RAOUL, à l'arpenteur.

Placez toujours les jalons, et dès que le tracé sera indiqué, revenez m'avertir. (L'arpenteur s'éloigne.)

ROBERT, déclamant.

Qui m'eût dit qu'un rivage, au plaisir si funeste,
Présenterait d'abord...
(Changeant de ton.)
Je t'épargne le reste.

Quelle chance de te rencontrer ainsi au débotté. J'arrive de Paris.

RAOUL.

Et moi, je viens de faire une tournée dans les Vosges.

ROBERT.

Depuis le jour où nous sommes sortis de l'École Polytechnique, toi, le premier, moi... un peu moins que le dernier... fruit sec!.. Qu'es-tu devenu?

RAOUL.

Ingénieur de seconde classe. Et toi?

ROBERT.

Je suis toujours la même carrière. Je ne fais rien! Ne ris pas : celui qui ne fait rien... à Paris... est furieusement occupé!.. (Il va s'asseoir à droite sur le canapé.)

RAOUL, près du canapé.

Eh bien! moi, j'ai parcouru l'Océan et la Méditerranée. On m'a envoyé en Amérique et en Égypte étudier l'isthme de Panama et l'isthme de Suez; aujourd'hui je viens pour inspecter des travaux considérables à Plombières; demain, je fais mon rapport, et, après-demain, je pars en mission pour l'Angleterre.

ROBERT, s'asseyant près de Raoul.

Quelle vie accidentée!..

RAOUL.

Oui... je n'ai pas le temps de m'ennuyer.

ROBERT.

Tu es bien heureux... Moi, je suis accablé de plaisirs...

RAOUL.

Ce n'est pas comme autrefois... à l'école.

ROBERT.

Quand nous sortions ensemble le dimanche et le mercredi, chez notre correspondant, le vice-amiral de Ligny. Quel brave homme! il se mettait toujours dans des colères épouvantables. C'était nécessaire à sa santé.

RAOUL.

Ce qui ne nous empêchait pas d'aller chez lui, si assidûment, que nous finîmes par nous avouer loyalement...

ROBERT.

Que nous aimions tous les deux sa fille, la belle Ursule.

RAOUL.

Et je n'oublierai jamais que, pour moi, tu voulais y renoncer.

ROBERT.

C'était tout simple. Je l'aimais modérément, et toi tu l'aimais avec passion.

RAOUL.

C'est vrai! Heureusement elle nous mit d'accord en nous refusant tous les deux. Ah! j'ai eu de la peine à me consoler... Et toi?

ROBERT.

Je n'ai fait que cela.

RAOUL.

Moi, je croyais, de bonne foi, que jamais je ne l'oublierais.

ROBERT.

Et il s'est trouvé, un beau matin, c'est toujours ainsi, que tu en aimais deux ou trois autres?

RAOUL.

Non pas! une seule...

ROBERT.

Ce n'est pas prudent! On ne sait pas ce qui peut arriver. Et tes nouvelles amours? (Se levant.)

RAOUL, se levant aussi.

N'en parlons pas! Il est telle personne, dont la fortune ou le rang est si élevé, qu'on rougirait presque d'avouer ses espérances.

ROBERT.

Ah! mon Dieu!.. est-ce que tu serais épris, par hasard, de quelque grande dame... de quelque princesse?

RAOUL.

A peu près!

ROBERT.

Tant pis!.. leur cœur ne se donne qu'après vérification de titres... Tu n'es pas assez armorié pour elles!.. (Apercevant le planteur.) Tiens! tes jalons sont plantés... on vient te chercher?... J'espère bien que nous nous verrons encore avant ton départ? (Ils remontent.)

RAOUL.

Où demeures-tu?

ROBERT.

Rue... il n'y en a qu'une... au Lion-d'Or.

RAOUL.

Nous dînerons ensemble, j'irai te prendre.

ROBERT.

Mais non... c'est impossible!.. J'ai à causer aujourd'hui avec mon oncle... d'une affaire importante.

RAOUL.

Ton oncle Lamorinière .. ton oncle le millionnaire?..

ROBERT.

Oui... j'ai su qu'il était à Plombières... Il vient y chercher la fontaine de Jouvence, et rétablir, pendant l'été, sa santé endommagée par les fatigues de l'hiver.

RAOUL.

Eh bien! nous dînerons avec lui... à six heures... Je vous invite!

ROBERT.

C'est dit. (Raoul sort par le fond, à gauche. Robert s'assied à droite.) Tiens! mon oncle!.. (Lamorinière entre par le fond, à droite.)

SCÈNE II.

ROBERT, LAMORINIÈRE.

LAMORINIÈRE, à un garçon de bain.

Informez-vous si le vice-amiral de Ligny et sa fille comptent ce soir descendre au salon de conversation.

ROBERT, à part.

Comment! l'amiral et sa fille sont ici?..

LAMORINIÈRE, rappelant le garçon.

Vous me préviendrez aussi quand mon bain sera prêt. (Apercevant Raoul qui lui tourne le dos.) Un étranger!.. (Le saluant.) Monsieur... (Le reconnaissant.) Mon neveu Robert à Plombières!..

ROBERT, se levant.

Bonjour, mon oncle!

LAMORINIÈRE.

Me direz-vous pourquoi vous y êtes venu?

ROBERT.

Pour vous, pour vous seul, oncle ingrat!

LAMORINIÈRE.

J'étais parti sans le dire à personne, à personne au monde.

ROBERT.

Excepté à Mélanie, votre gouvernante, qui m'aime beaucoup; et comme elle sait tout ce que vous faites...

LAMORINIÈRE.

Elle se vante.

ROBERT.

Non, mon oncle, les gouvernantes de vieux... (Se reprenant.) de garçon savent tous les secrets de leur maître, surtout ceux qu'on ne leur dit pas.

LAMORINIÈRE, avec colère.

Je donnerai à Mélanie son congé.

ROBERT.

Je vous en défie! Ce serait elle plutôt qui vous mettrait à la porte. Voyez-vous, mon oncle, Mélanie serait madame de Maintenon, si vous étiez Louis XIV.

LAMORINIÈRE, avec humeur.

Eh! morbleu! je ne suis pas Louis XIV, heureusement!..

Enfin, voyons : pourquoi viens-tu me relancer jusqu'ici? Que veux-tu?

ROBERT.

De l'argent!

LAMORINIÈRE.

Encore! tu veux donc manger ma fortune?

ROBERT.

Je le voudrais... je ne le pourrais pas! Nous vivons dans un temps où les grands parents mangent leur fortune eux-mêmes. Ce n'est plus comme autrefois : neveux et oncles sont du même âge, ils se rencontrent au Jokey-Club, et dans les coulisses de l'Opéra; ils ont les mêmes goûts, les mêmes toilettes, souvent les mêmes passions.

LAMORINIÈRE, murmurant.

Témoin la petite Zoé, que tu m'as enlevée.

ROBERT, continuant.

Telle est notre existence à tous deux, mon cher oncle; par un amour immodéré de la jeunesse, vous êtes resté des nôtres, et vous vous êtes fait mon camarade; choisissez donc, voulez-vous que je m'adresse à mon camarade ou à mon oncle?

LAMORINIÈRE.

Va-t'en au diable! (Il s'assied sur le canapé.)

ROBERT.

A mon camarade, je dirai : dans les romans ou au théâtre, c'est gentil, c'est gai, d'avoir des dettes et des créanciers!.. Mais, dans la vie réelle, rencontrer à chaque pas un manant qui, sous prétexte qu'il a une facture dans sa poche, se croit le droit de vous parler en maître, c'est gênant et humiliant. Pour rétablir l'égalité et reprendre mon rang, une quinzaine de mille francs suffiraient peut-être dans ce moment; mon camarade, prête-les-moi.

LAMORINIÈRE, se levant.

Jamais!

ROBERT.

Vous aimez mieux que je m'adresse à mon oncle? Alors je lui dirai : Vous avez cinquante à soixante mille livres de rentes, vous êtes garçon, je suis votre seul héritier...

LAMORINIÈRE.

Eh bien! mon héritier aura, après moi, ma fortune; il sera assez riche.

ROBERT.

Riche! mais c'est votre fortune qui, jusqu'à présent, m'a ruiné. Orphelin de bonne heure, j'aurais pu, comprenant la nécessité du travail, faire mon chemin comme tant d'autres, comme Raoul de Mornas, mon ami d'enfance; mais au collége, mais à l'École Polytechnique, mes camarades me disaient tous : A quoi bon étudier? tu as un oncle millionnaire! Dans le monde, même refrain : A quoi bon entrer surnuméraire à la Cour des Comptes ou au Conseil d'État? vous avez un oncle millionnaire!

LAMORINIÈRE.

Est-ce ma faute?

ROBERT.

Oui : en me montrant toujours vos millions en perspective, vous m'avez habitué à ne rien faire, vous m'avez donné le goût du luxe et des plaisirs! et si, en échange de mon patrimoine, mangé en deux ans, j'ai acquis quelques vices, c'est à vous, mon oncle, que je les dois. Qui m'a conduit à l'Opéra?

LAMORINIÈRE, contrarié.

C'est moi!

ROBERT.

Qui m'a présenté à ces dames?

LAMORINIÈRE, flatté.

C'est moi, pardieu!

ROBERT.

Qui m'a donné la tentation et la facilité de faire des dettes?

LAMORINIÈRE, vivement.

Ce n'est pas moi!

ROBERT.

Si, mon oncle... vous, toujours vous; car il n'y a pas un usurier qui ne m'ouvrît d'abord sa caisse en disant : « Son oncle est millionnaire! » Voilà ce que vos millions m'ont coûté... Convenez avec moi qu'ils me doivent bien une indemnité?

LAMORINIÈRE.

Non!.. morbleu!.. je n'en conviendrai pas! Est-ce que cela me regarde? (Il s'assied à la table de gauche.)

ROBERT, debout, de l'autre côté de la table.

Eh bien! si j'étais à votre place, ce n'est plus au camarade, c'est à l'oncle que je parle... si j'étais à votre place, je me prêterais cent mille écus pour m'établir ou pour m'acheter une charge; ce serait beau!

LAMORINIÈRE.

Mais ce serait cher. Cependant tu les auras.

ROBERT.

Vous me les donnez?

LAMORINIÈRE.

Je te les promets, à une condition.

ROBERT.

Laquelle ?

LAMORINIÈRE.

C'est que tu te marieras.

ROBERT.

Moi!... Ah çà ! mon oncle, qu'est-ce que je vous ai fait?

LAMORINIÈRE.

Cela t'apprendra à me demander de l'argent. (Il se lève. — En confidence.) Si tu te laisses guider par moi, il y a ici à Plombières, en ce moment, plusieurs partis... qui me conviendraient fort. Un entre autres...

ROBERT.

Que je devine et dont nous parlions tout à l'heure avec mon ami Raoul. Eh bien! ma foi, mon oncle, mademoiselle Ursule est une fort belle personne.

LAMORINIÈRE, étonné.

Hein ! que me dis-tu là ?

ROBERT.

D'un esprit supérieur, d'un caractère angélique. En sortant du collége, je voulais l'épouser... vous savez qu'on sort toujours du collége avec une passion au cœur et une tragédie en portefeuille ?

LAMORINIÈRE, haussant les épaules.

Quelle folie ! D'abord, ce n'est pas d'elle qu'il s'agit.

ROBERT, riant.

Tant pis ! Folie pour folie, il semble que celle-là me convient mieux qu'une autre : d'abord elle n'est pas de la première jeunesse, cela me va! vingt-cinq ans !

LAMORINIÈRE, affirmativement.

Vingt-neuf.

ROBERT.

Allons donc !

LAMORINIÈRE.

Elle les avait déjà l'année dernière, elle les a encore cette année ; désormais elle les aura toujours. C'est la dernière li-

mite d'âge, la limite infranchissable pour toute demoiselle qui n'est pas encore mariée; et quant à cette bonté angélique que tu lui supposes, je crains que tes illusions ne soient encore bien grandes. Son père, le vice-amiral, est d'une nature irascible et elle tient de son père.

ROBERT.

Elle m'a toujours semblé la douceur même !

LAMORINIÈRE.

Avec toi, ou dans le monde, je le crois sans peine. Les demoiselles, vois-tu bien, tant qu'elles sont à la fleur de l'âge, tant qu'elles ont encore quelques chances probables de trouver un mari, sont douces, aimables, prévenantes; elles portent avec elles la bonté et la grâce, comme le rosier porte des roses... pour tout le monde ! Mais à mesure que les printemps s'accumulent, que les jeunes gens deviennent rares et les maris invisibles, le caractère de la jeune personne change, sa douceur s'altère, son humeur s'aigrit : c'est tout naturel. Tous les fruits veulent être cueillis à temps ; si l'on tarde trop, ils perdent peu à peu leur goût et leur parfum. Ursule n'en est pas encore là, il s'en faut; mais elle a déjà trop attendu Fière de son esprit, de son mérite, de sa beauté, elle a commencé par refuser d'excellents partis.

ROBERT.

Moi, d'abord, et mon ami Raoul. (Il va s'asseoir sur le canapé.)

LAMORINIÈRE.

Dans ses prétentions ambitieuses, il ne lui fallait pas moins qu'un rang élevé et un titre, réunis à une immense fortune ! Aujourd'hui, elle serait moins difficile ; mais à force d'avoir voulu choisir, elle voit diminuer les objets de choix, les rangs s'éclaircissent, elle a peine à cacher son dépit : et, quoique toujours aimable et affectueuse, sous ses phrases les plus caressantes, sous ses périodes les mieux arrondies, on sent percer l'humeur anguleuse de la fille de trente ans, furieuse de n'être pas mariée, jalouse du bonheur d'autrui, pâlissant à la vue de la corbeille de mariage de sa meilleure amie ; mais, calme et patiente, rien ne la décourage. Dans le monde, elle est charmante avec les vieilles femmes... qui ont des fils ! avec les jeunes filles... qui ont des frères, et, dernièrement encore, pendant toute une soirée, elle a été adorable d'esprit et de grâce avec un duc, un grand seigneur marié qu'elle croyait veuf.

ROBERT.

Qu'en savez-vous?

LAMORINIÈRE.

C'est moi qui le lui avais dit... par erreur.

ROBERT, se levant.

Expliquez-moi alors comment vous, mon oncle, qui pensez tant de mal d'Ursule, vous êtes toujours auprès d'elle si attentif, si galant! toujours des bonbons, des bouquets, enfin, mille petits soins que l'on n'accorde guère qu'à une personne qu'on estime et qu'on aime.

LAMORINIÈRE, le regardant en riant.

Tu n'es qu'un écolier. Par système, par goût, et peut-être par prudence, je me suis voué au célibat, comme Ursule au mariage! Nous sommes donc ennemis! A cela près, et mariage à part, je suis comme toi, je trouve Ursule charmante.

ROBERT, étonné.

Eh bien?

LAMORINIÈRE, très-fat.

Eh bien!... on ne sait pas ce qui peut arriver.

ROBERT, d'un air de reproche.

Comment! mon oncle?...

LAMORINIÈRE.

Je ne lui veux pas de mal... au contraire!... Ambitieuse et fière, elle a placé sa vertu sur un piédestal très-élevé, afin qu'on ne puisse y atteindre, et qu'on l'aperçoive de plus loin... Mais qu'un jour, comme Anne, ma sœur Anne, elle ne voie plus rien venir... alors, dépitée, furieuse, elle descendra, comme beaucoup d'autres, du piédestal... et pour l'homme habile qui saura profiter de l'occasion...

ROBERT, avec indignation.

Permettez-moi de vous appeler mon coquin d'oncle.

LAMORINIÈRE.

Pourquoi?

ROBERT.

Et la morale?

LAMORINIÈRE.

Celle de Lafontaine : Toute fille trop difficile qui ne cherche à se marier que par ambition ou par calcul, dit Lafontaine, risque souvent d'être punie!... La punition, ce sera peut-être moi.

ROBERT, de même.

C'est le comble de la rouerie !

LAMORINIÈRE.

Dis de l'expérience !

ROBERT.

Mon oncle, vous me perdez ! (Le garçon de bain paraît à droite et fait signe à Lamorinière, qui va lui parler, et rejoint ensuite son neveu dans le jardin. Ils s'y promènent en causant.)

SCÈNE III.

URSULE, entrant par la gauche ; LAMORINIÈRE et ROBERT dans le jardin, au fond.

URSULE, avec agitation.

Madame ! madame ! c'est la première fois qu'on m'a appelée ainsi ! c'est bien à moi que le marchand a adressé ce mot !... J'étais seule dans sa boutique, par bonheur... et personne ne l'a entendu... mais on pouvait l'entendre. Il n'y a plus moyen de différer... il est temps... il est temps.... M'entendre nommer madame, et de bonne foi, et par quelqu'un qui croyait me faire honneur !... Ah ! j'étais furieuse, je le suis encore ! (Apercevant M. de Lamorinière et Robert, qui rentrent par la porte du fond à gauche, et prenant un ton doucereux.) Ah ! monsieur de Lamorinière !. . Eh ! je ne me trompe pas ! son neveu, notre ami d'enfance, monsieur Robert... Ah ! je suis dans un jour heureux.

ROBERT.

Je suis bien coupable, d'aller si rarement vous voir à Paris.

URSULE.

Taisez-vous ! taisez-vous ! je n'ai jamais le temps de gronder mes amis. Absents, je les défends, et présents je leur pardonne.

ROBERT.

Qu'est-ce que je vous disais, mon oncle, toujours la même, toujours charmante !

LAMORINIÈRE.

Est-ce que je te disais le contraire ?

URSULE.

Mais qui vous amène aux eaux? Seriez-vous malade, souffrant?...

ROBERT.

Non, vraiment. (Il remonte un peu au fond.)

LAMORINIÈRE, prenant Ursule à part.

C'est moi qui l'ai engagé à venir, pour une importante affaire, où j'aurai besoin de la protection de votre père... et de la vôtre... de la vôtre surtout.

URSULE.

La mienne?... c'est accordé. Parlez vite.

LAMORINIÈRE.

Plus tard... (A demi voix, jetant un coup d'œil sur Robert.) quand il ne sera pas là.

URSULE.

Eh, mon Dieu ! quel air mystérieux ! (Voyant Lamorinière, qui lui offre une boîte de bonbons.) et quelle galanterie.

LAMORINIÈRE.

Mon tribut ordinaire.

URSULE.

Toujours des douceurs, monsieur de Lamorinière ! Je fais, grâce à vous, provision de pastilles.

LAMORINIÈRE, bas à Robert.

Viens, suis-moi, c'est l'heure de mon bain. Je t'expliquerai en route mes combinaisons et mes espérances matrimoniales. (Tous les deux sortent après avoir salué Ursule, qui leur rend une révérence gracieuse.)

SCÈNE IV.

URSULE, puis L'AMIRAL.

URSULE.

Ah! quel courage et quel ennui d'être aimable et gracieuse quand on sèche d'impatience et de colère. Voici le milieu du jour, l'heure où l'on se réunit dans les salons, et, depuis ce matin, impossible de voir mon père, impossible de le prévenir des événements importants qui se préparent... (Apercevant l'amiral qui sort de l'appartement, à droite.) Ah! enfin, c'est bien heureux!... Où étiez-vous donc, mon père?

L'AMIRAL.

J'étais sorti avec Hélène, ma pupille, que je viens de laisser au salon avec la femme et la fille de mon médecin.

URSULE.

Vous donnez le bras à Hélène, et moi qui, ce matin, avais des emplettes à faire, j'ai été obligée de sortir seule.

L'AMIRAL, avec confiance.

Je ne suis pas inquiet... Tu sais très-bien te protéger toi-même.

URSULE.

Certainement... mais vous n'avez pas le tact de comprendre qu'il faut que j'aie encore l'air d'être protégée... qu'il faut, puisque je dois tout vous dire, qu'on me suppose toujours dans l'âge où l'on a besoin de protection.

L'AMIRAL.

Va-t'en au diable avec tes précautions, tes restrictions, tes recommandations... c'est à perdre la tête.

URSULE.

Mon père... écoutez-moi... vous vous fâcherez après.

L'AMIRAL.

Et moi, morbleu !... je veux commencer par me fâcher et je me fâcherai.

URSULE.

Pour faire manquer mon établissement.

L'AMIRAL.

Non ! non ! ce mot-là seul apaise toutes les tempêtes !... J'ai tant d'envie de te voir mariée... que, pour y réussir... (Avec colère.) je me priverais de tout, même du plaisir de me mettre en colère.

URSULE.

Mon père... au nom du ciel !...

L'AMIRAL.

Du jour de mon veuvage, j'ai cru que j'aurais liberté complète... Ah ! bien oui, avec toi, je suis en tutelle, en esclavage. Non-seulement je suis obligé de me taire, mais c'est toi qui me grondes, c'est toi dont le caractère...

URSULE, avec effroi et lui mettant la main sur la bouche.

Si l'on vous entendait !...

L'AMIRAL, baissant la voix avec frayeur.

C'est vrai ! dès que votre fille est à marier, on ne peut plus se plaindre d'elle, il faut crier partout ses perfections.

URSULE.

Quand il y a du monde... mais en tête-à-tête...

L'AMIRAL.

Nous ne sommes jamais en tête-à-tête !... Tous les jours, à Paris, des bals, des soirées, malgré mon asthme et ma goutte. Tous les jours, nouveau courant qui nous entraîne vers un mariage en perspective, que l'on poursuit toujours et qu'on n'atteint jamais.

URSULE.

Parce que vous ne me secondez pas.

L'AMIRAL.

Je ne fais que cela.

URSULE, avec impatience.

Récemment, par exemple... vous étiez malade, très-bien... Nous venons aux eaux pour votre santé, à merveille !... Mais pourquoi faire sortir de son couvent, sans me consulter, et emmener avec nous Hélène, qui a dix-sept ans!... Quelle faute ! dix-sept ans!

L'AMIRAL.

Je voulais donner quelques distractions, quelque plaisir à cette jeune fille qui, après tout, est ma pupille.

URSULE.

Je le sais... mais elle est jeune, mais elle est jolie, mais elle a deux ou trois millions de dot!... Comment voulez-vous que je me marie tant qu'elle sera là près de moi?... C'est impossible, une jeune fille de trois millions!

L'AMIRAL.

Je n'y avais pas pensé.

URSULE.

Vous ne pensez à rien. Que nous l'ayons placée dans le plus riche couvent de Paris, à la bonne heure!... Que j'aille souvent la voir, c'est au mieux!.. car elle est charmante et je l'aime, cette chère enfant, mais pas ici.

L'AMIRAL.

C'est donc cela...

URSULE.

Vous ne comprenez jamais. Vous ne comprenez pas qu'elle a le temps d'attendre et que je ne l'ai plus. Savez-vous que ce matin on m'a appelée madame?

L'AMIRAL.

Ce nom que tu désires tant.

URSULE.

Tenez, mon père, je vous dirai à mon tour : Ne me mettez pas en colère, mais écoutez-moi. (Elle s'assied et le fait asseoir à gauche près d'elle.) Vous m'écoutez, n'est-ce pas? Je vous ai parlé à Paris du marquis de Villiers, celui qui avait dans le monde une réputation d'idiotisme...

L'AMIRAL.

Et dont tu as pris un soir la défense avec tant d'esprit, que depuis ce temps-là il passe pour un homme spirituel.

URSULE.

Aussi il m'adore, il célèbre partout mes louanges, et il est ici aux eaux avec sa famille.

L'AMIRAL.

Un marquis!..

URSULE.

Je vous en préviens pour que vous glissiez dans la conversation quelques mots de nos tendances, de nos goûts aristocratiques, vous comprenez?

L'AMIRAL.

Je comprends, nous naviguons en plein faubourg Saint-Germain.

URSULE.

Bien!... Vous verrez aussi tout à l'heure M. Van Nieuven, un riche fabricant belge, très-assidu auprès de moi. A celui-là vous parlerez de la simplicité de nos goûts et de nos mœurs... de nos tendances bourgeoises. Surtout n'allez pas confondre, comme cela vous est arrivé une fois!...

L'AMIRAL.

Tous les deux sont donc sur les rangs?

URSULE.

Il y en a un troisième, peut-être! je dis peut-être! le neveu de M. de Lamorinière : Robert vient ici appelé par son oncle, qui nous demande un entretien à vous et à moi.

L'AMIRAL.

Mais tu as déjà refusé Robert, il y a cinq ou six ans, sous prétexte qu'il était mauvais sujet et qu'il n'avait rien!..

URSULE.

Il peut changer, se corriger, et si son oncle, devenu généreux, lui assurait seulement la moitié de sa fortune...

L'AMIRAL.

Il est de fait que la fortune corrige bien des choses... (Il se lève.) Et à propos de pauvres prétendants ou de prétendants

pauvres refusés par toi, sais-tu qui j'ai rencontré ce matin?.. Raoul de Mornas.

URSULE, émue, se levant.

Raoul!.. vous en êtes sûr?

L'AMIRAL.

Vois plutôt son nom sur la liste des nouveaux arrivés. (Il va à la table du fond et parcourt le registre des voyageurs.)

URSULE, à part.

Raoul de Mornas... l'ami de mon enfance, le seul dont le souvenir ne m'ait jamais quittée. (A l'amiral.) Vous l'avez vu?.. vous lui avez parlé?.. (Vivement.) Est-il marié?..

L'AMIRAL, à part.

Toujours sa première question. (Haut.) Non, mais cela ne tardera probablement pas. Il est chargé de travaux importants et en passe maintenant d'arriver à tout. Encore un qui t'adorait, que j'aurais accepté, moi, et que tu as refusé, sans savoir pourquoi.

URSULE.

Si seulement il avait eu quelque commencement de fortune!..

L'AMIRAL.

Est-ce que tu y penses encore?..

URSULE.

Toujours!..

L'AMIRAL.

Et le fabricant belge, et le marquis... et Robert... quatre maintenant!.. c'est à ne pas s'y reconnaître...

URSULE.

Taisez-vous, voici l'heure de la réunion.

L'AMIRAL, regardant.

Oui, la foule envahit tous les salons... on danse déjà. (Des groupes qui se promenaient dans le jardin entrent dans le salon; on cause, on lit les journaux.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, HÉLÈNE, LE MARQUIS DE VILLIERS, MADEMOISELLE DE SAINT-PRIX, LAMORINIÈRE, et M. VAN NIEUVEN, entrant par la droite. Mademoiselle de Saint-Prix va s'asseoir sur le canapé.

HÉLÈNE, allant à Ursule et à l'amiral.

Mon cher tuteur!.. ma chère Ursule!.. si tu savais combien j'ai déjà reçu d'invitations.

URSULE, à part.

Je le crois bien. Trois millions de dot!.. (Haut.) Tu n'es pas raisonnable... tu ne te ménages pas... prends garde d'avoir froid...

LE MARQUIS, s'avançant.

Toujours occupée des autres, Mademoiselle.

URSULE.

Ah! vous étiez là, monsieur le marquis. (S'adressant à l'amiral.) Monsieur le marquis de Villiers, mon père... (Les deux hommes se saluent.) Et mademoiselle de Saint-Prix, sa cousine, la nièce du ministre...

MADEMOISELLE DE SAINT-PRIX.

Mon amie de pension...

URSULE.

A la maison impériale de Saint-Denis. (Elle va s'asseoir sur le canapé, à droite, près de mademoiselle de Saint-Prix. Hélène est assise à gauche. Présentant à l'amiral un jeune homme blond qui la salue.) Monsieur Van Nieuven, mon père... un négociant belge.

L'AMIRAL, à part.

Très-bien, rappelons-nous la recommandation. (Il s'éloigne en causant avec M. Van Nieuven. On entend le piano qui joue un quadrille.)

LE MARQUIS, à Ursule.

Mademoiselle Ursule veut-elle être de notre quadrille et m'accepter pour cavalier?..

URSULE.

Très-volontiers.

UN JEUNE HOMME, à Hélène.

Mademoiselle veut-elle me faire l'honneur?...

LE MARQUIS.

Nous vous ferons vis-à-vis.

URSULE, à part.

Non! non!.. j'aime autant qu'Hélène ne soit pas de la contredanse. (Allant à Hélène qui se lève et d'un ton affectueux.) Non, non, tu te reposeras pendant celle-ci, je l'exige, tu m'es confiée, tu es ma fille. (Se reprenant vivement.) Tu es ma sœur!.. (Elle sort par la droite en donnant le bras au marquis. Le jeune homme va inviter mademoiselle de Saint-Prix et sort avec elle. Lamorinière reste près d'Hélène.)

HÉLÈNE.

Chère Ursule, s'occuper ainsi de ma santé... est-elle bonne!.. (Se retournant vers Lamorinière.) Mais tout le monde est si aimable pour moi, vous aussi, Monsieur!

LAMORINIÈRE, d'un air galant.

La jeunesse dans sa fleur et dans son inexpérience est si intéressante!.. c'est ce que me disait tout à l'heure mon neveu Robert. (A part et regardant autour de lui.) Où donc est-il?.. je lui avais recommandé de ne pas la quitter. (Haut.) Mon neveu Robert, vous l'avez remarqué, un jeune danseur qui a polké avec vous?..

HÉLÈNE.

Il y en a beaucoup.

LAMORINIÈRE.

Et tous, surtout mon neveu, étaient dans le ravissement, dans l'enthousiasme.

HÉLÈNE.

Encore! c'est là ce qui me gêne, moi : pauvre pensionnaire, je ne suis déjà que trop timide, trop gauche, et on a la bonté de m'accabler de compliments qui me rendent plus gauche encore!.. Au lieu de rire et de m'amuser comme j'y serais toute disposée, je suis obligée de baisser les yeux et de balbutier des remerciements dont jamais je ne peux me tirer à mon honneur, c'est très-ennuyeux.

LAMORINIÈRE, à part.

Une faute que j'ai faite!.. (Haut.) De sorte que vous trouvez que vos danseurs ont...

HÉLÈNE, riant.

Une façon de danser très-singulière... j'en ai vu quelques-uns qui levaient les yeux au ciel.

LAMORINIÈRE.

En vérité!.. (A part.) Ça ne m'étonne pas.

HÉLÈNE.

Un entre autres qui soupirait très-fort.

LAMORINIÈRE, froidement.

Il était asthmatique.

HÉLÈNE, ingénûment.

Non... il avait l'air bien portant et dansait à merveille.

LAMORINIÈRE.

De mon temps on dansait le pas du zéphir, mais celui du soupir, c'est plus original... (A part.) Et mon neveu que je n'aperçois pas... Ah! enfin, le voilà!..

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, ROBERT, sortant du salon de droite.

HÉLÈNE, souriant.

Ah! mon valseur de tout à l'heure.

LAMORINIÈRE.

Vous l'avez remarqué?

HÉLÈNE.

Certainement.

LAMORINIÈRE, à part.

A la bonne heure!..

HÉLÈNE.

D'abord, en valsant, il a manqué me faire tomber.

LAMORINIÈRE.

Maladroit!

ROBERT.

Oui! c'est Mademoiselle qui m'a soutenu, c'est un service que je n'oublierai jamais.

HÉLÈNE.

Et puis, ce qui aurait suffi pour me le faire distinguer, il ne m'a pas fait un compliment... pas un seul.

ROBERT.

C'est ma foi vrai, je n'y ai pas pensé.

LAMORINIÈRE.

Tu as bien fait.

HÉLÈNE.

En revanche, et ce qui vaut bien mieux, Monsieur a été très-amusant; on n'est au bal que pour s'amuser.

LAMORINIÈRE.

Sans doute.

HÉLÈNE.

Et puis, il s'est trouvé dans la conversation que nous étions déjà d'anciennes connaissances.

LAMORINIÈRE.

En vérité!..

ROBERT.

Sans nous connaître.

LAMORINIÈRE.

Contez-moi donc cela?

ROBERT.

Mademoiselle, en revenant des colonies avec sa vieille gouvernante, a fait la traversée... une traversée de vingt jours, avec un jeune homme de mes amis.

HÉLÈNE.

Qui nous a protégées, qui a veillé sur nous, ma gouvernante et moi, comme si nous avions été de sa famille; il nous a prodigué les soins les plus empressés, les attentions les plus délicates.

LAMORINIÈRE.

Et qui donc?

ROBERT.

Raoul de Mornas! mon ancien camarade! si bon enfant, si aimable, cela ne m'étonne pas; oui, Mademoiselle, nous étions tous comme cela à l'École Polytechnique.

HÉLÈNE.

Ah! vous y étiez tous les deux!

ROBERT.

Oui, et nous en sommes sortis ensemble... lui, ingénieur, et moi (fruit sec).

HÉLÈNE.

Fruit sec?

ROBERT.

C'est une dénomination, un titre.

LAMORINIÈRE.

Honorifique!

ROBERT.

Qui n'oblige à rien! Tandis que Raoul s'est cru obligé, bon gré mal gré, à devenir un homme de talent, attendu qu'il était sans fortune. (En ce moment Ursule est ramenée à sa place par le marquis. Il la salue et s'éloigne. Robert continuant.) C'est ce que lui-même me disait ce matin.

HÉLÈNE, émue.

Il est à Plombières?

L'AMIRAL, entrant par le fond à gauche avec Raoul.

Venez, venez, mon cher Raoul...(Ursule et Hélène font un mouvement.)

L'AMIRAL.

Je ne suis pas le seul ami que vous trouverez ici.

ROBERT, s'avançant vers Raoul.

Moi d'abord, et d'autres encore. (Il remonte avec Lamorinière et sort avec lui par le fond.)

L'AMIRAL, présentant Raoul à Ursule.

Ma fille.

RAOUL, vivement.

Ah! Mademoiselle! (Il s'est avancé pour saluer Ursule, qui lui fait la révérence en baissant les yeux. Raoul aperçoit près d'elle Hélène, qui lui fait aussi la révérence. Il tressaille et se remet avec peine de son trouble. — A part.) O ciel! Hélène!

URSULE, levant les yeux et regardant Raoul.

Ah! comme il est ému; il ne m'a pas oubliée.

RAOUL, à l'amiral.

Je ne puis vous dire, Monsieur, ce que j'éprouve en retrouvant les amis qui, à mon entrée dans le monde, m'ont accueilli avec tant de bonté, que leur famille me semblait la mienne... alors du moins.

URSULE, lui tendant la main.

Et toujours! (A une dame qui s'est approchée d'elle.) Ah! Madame la baronne!

LA BARONNE.

Ma chère Ursule, que je suis aise de vous voir. On dit que vous vous mariez... est-ce vrai? (Elles s'éloignent en causant.)

HÉLÈNE, assise sur le canapé.

Il n'y a que moi que monsieur Raoul ne reconnaisse pas.

RAOUL.

Que dites-vous, Mademoiselle?

HÉLÈNE.

Il oublie promptement ceux qu'il a obligés; heureusement ceux-là ont plus de mémoire que lui. (On entend le piano jouer une valse.)

RAOUL.

Prouvez-le-moi en ne me refusant pas la faveur d'une valse.

HÉLÈNE.

J'ai reçu, Monsieur, six invitations; mais en apprenant tout à l'heure, par M. Robert, votre ami, que vous étiez à Plombières, et que probablement vous viendriez ce matin au salon... (A demi voix.) je vous ai réservé de moi-même un tour de faveur... voilà comment j'oublie.

RAOUL, à part.

Si charmante! si adorable et si riche! quel dommage!

HÉLÈNE, se levant et lui tendant la main.

Monsieur... (Hélène sort à droite avec Raoul. L'amiral rentre par le fond avec Ursule.)

L'AMIRAL.

J'ai à te parler.

URSULE, à l'amiral.

Que me voulez-vous?

L'AMIRAL, allant s'asseoir à gauche avec Ursule.

Deux mots très-importants. De tes trois ou quatre prétendants, il y en a un, je t'en préviens, auquel il ne faut plus songer.

URSULE.

Lequel?

L'AMIRAL.

Le fabricant belge. Je viens de causer avec un banquier, un ami à moi, qui connaît parfaitement ses affaires : elles sont dans un état déplorable.

URSULE.

Ce n'est pas possible !

L'AMIRAL.

Il nous en donnera les preuves. Le voici. Tais-toi.

URSULE.

Je n'ai plus rien à lui dire. (M. Van Nieuven, venant du salon de droite, s'avance en ce moment, s'incline et invite Ursule à danser.)

URSULE, d'un ton sec.

Je ne danserai plus de la matinée, Monsieur. (Van Nieuven sort.)

L'AMIRAL, à part.

Encore une déception ! (Entrent dans ce moment le marquis donnant le bras à M. de Lamorinière.)

LE MARQUIS.

Oui, mon cher, c'est un ange; et, quant à moi, je ne saurais trop le redire.

L'AMIRAL.

De qui donc parlez-vous ainsi, monsieur le marquis?

LE MARQUIS.

De votre fille.

URSULE.

De moi !

LE MARQUIS.

Ma protectrice, mon bon ange ! Je suis de l'avis de ceux qui m'accordent peu d'esprit : je n'en ai pas du tout. J'avais cette réputation près des dames, et, par un motif que je ne puis m'expliquer, si ce n'est par la difficulté même de la cause,

PERSONNAGES

M. DE LAMORINIÈRE	MM. PARADE.
ROBERT, son neveu	FECHTER.
M. LE VICE-AMIRAL DE LIGNY	CHAUMONT.
URSULE, sa fille	Mlle FARGUEIL.
RAOUL DE MORNAS, ingénieur	M. AUBRÉE.
HÉLÈNE DE MAILLY, jeune créole	Mlle PIERSON.
MÉLANIE BOURASSIN, gouvernante de M. de Lamorinière	Mme ALEXIS.
LE MARQUIS DE VILLIERS	M. JOLIET.
MADAME LA BARONNE	Mlles DU BOSQ.
MADEMOISELLE DE SAINT-PRIX	GEORGETTE.
UN JEUNE HOMME	MM. DESCHAMPS.
UN DOMESTIQUE	ROGER.
M. VAN NEUVEN. } Personnages muets.	
UN ARPENTEUR. } Personnages muets.	
UN GARÇON DE BAIN. } Personnages muets.	
BAIGNEURS DES DEUX SEXES.	

La scène se passe de nos jours, le premier acte, à Plombières, les trois autres à Paris.

LA FILLE DE TRENTE ANS

ACTE PREMIER.

Le salon des bains, à Plombières : trois portes au fond donnant sur un jardin ; portes latérales ; à gauche, premier plan, table et siéges ; au milieu du théâtre, une table ronde avec des journaux, des revues, et le registre où s'inscrivent les voyageurs ; à droite, un canapé.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN ARPENTEUR paraît à une porte du fond, à droite ; ROBERT et RAOUL entrent par le fond, à droite.

ROBERT.

Raoul, mon ami Raoul aux eaux de Plombières!

RAOUL, à l'arpenteur.

Placez toujours les jalons, et dès que le tracé sera indiqué, revenez m'avertir. (L'arpenteur s'éloigne.)

ROBERT, déclamant.

Qui m'eût dit qu'un rivage, au plaisir si funeste,
Présenterait d'abord...
(Changeant de ton.)
Je t'épargne le reste.

Quelle chance de te rencontrer ainsi au débotté. J'arrive de Paris.

RAOUL.

Et moi, je viens de faire une tournée dans les Vosges.

ROBERT.

Depuis le jour où nous sommes sortis de l'École Polytechnique, toi, le premier, moi... un peu moins que le dernier... fruit sec!.. Qu'es-tu devenu?

RAOUL.

Ingénieur de seconde classe. Et toi?

ROBERT.

Je suis toujours la même carrière. Je ne fais rien! Ne ris pas : celui qui ne fait rien... à Paris... est furieusement occupé!.. (Il va s'asseoir à droite sur le canapé.)

RAOUL, près du canapé.

Eh bien! moi, j'ai parcouru l'Océan et la Méditerranée. On m'a envoyé en Amérique et en Égypte étudier l'isthme de Panama et l'isthme de Suez; aujourd'hui je viens pour inspecter des travaux considérables à Plombières; demain, je fais mon rapport, et, après-demain, je pars en mission pour l'Angleterre.

ROBERT, s'asseyant près de Raoul.

Quelle vie accidentée!..

RAOUL.

Oui... je n'ai pas le temps de m'ennuyer.

ROBERT.

Tu es bien heureux... Moi, je suis accablé de plaisirs...

RAOUL.

Ce n'est pas comme autrefois... à l'école.

ROBERT.

Quand nous sortions ensemble le dimanche et le mercredi, chez notre correspondant, le vice-amiral de Ligny. Quel brave homme! il se mettait toujours dans des colères épouvantables. C'était nécessaire à sa santé.

RAOUL.

Ce qui ne nous empêchait pas d'aller chez lui, si assidûment, que nous finîmes par nous avouer loyalement...

ROBERT.

Que nous aimions tous les deux sa fille, la belle Ursule.

RAOUL.

Et je n'oublierai jamais que, pour moi, tu voulais y renoncer.

ROBERT.

C'était tout simple. Je l'aimais modérément, et toi tu l'aimais avec passion.

RAOUL.

C'est vrai! Heureusement elle nous mit d'accord en nous refusant tous les deux. Ah! j'ai eu de la peine à me consoler... Et toi?

ROBERT.

Je n'ai fait que cela.

RAOUL.

Moi, je croyais, de bonne foi, que jamais je ne l'oublierais.

ROBERT.

Et il s'est trouvé, un beau matin, c'est toujours ainsi, que tu en aimais deux ou trois autres?

RAOUL.

Non pas! une seule...

ROBERT.

Ce n'est pas prudent! On ne sait pas ce qui peut arriver. Et tes nouvelles amours? (Se levant.)

RAOUL, se levant aussi.

N'en parlons pas! Il est telle personne, dont la fortune ou le rang est si élevé, qu'on rougirait presque d'avouer ses espérances.

ROBERT.

Ah! mon Dieu!.. est-ce que tu serais épris, par hasard, de quelque grande dame... de quelque princesse?

RAOUL.

A peu près!

ROBERT.

Tant pis!.. leur cœur ne se donne qu'après vérification de titres... Tu n'es pas assez armorié pour elles!.. (Apercevant le planteur.) Tiens! tes jalons sont plantés... on vient te chercher?... J'espère bien que nous nous verrons encore avant ton départ? (Ils remontent.)

RAOUL.

Où demeures-tu?

ROBERT.

Rue... il n'y en a qu'une... au Lion-d'Or.

RAOUL.

Nous dînerons ensemble, j'irai te prendre.

ROBERT.

Mais non... c'est impossible!.. J'ai à causer aujourd'hui avec mon oncle... d'une affaire importante.

RAOUL.

Ton oncle Lamorinière .. ton oncle le millionnaire?..

ROBERT.

Oui... j'ai su qu'il était à Plombières... Il vient y chercher la fontaine de Jouvence, et rétablir, pendant l'été, sa santé endommagée par les fatigues de l'hiver.

RAOUL.

Eh bien! nous dînerons avec lui... à six heures... Je vous invite!

ROBERT.

C'est dit. (Raoul sort par le fond, à gauche. Robert s'assied à droite.) Tiens! mon oncle!.. (Lamorinière entre par le fond, à droite.)

SCÈNE II.

ROBERT, LAMORINIÈRE.

LAMORINIÈRE, à un garçon de bain.

Informez-vous si le vice-amiral de Ligny et sa fille comptent ce soir descendre au salon de conversation.

ROBERT, à part.

Comment! l'amiral et sa fille sont ici?..

LAMORINIÈRE, rappelant le garçon.

Vous me préviendrez aussi quand mon bain sera prêt. (Apercevant Raoul qui lui tourne le dos.) Un étranger!.. (Le saluant.) Monsieur... (Le reconnaissant.) Mon neveu Robert à Plombières!..

ROBERT, se levant.

Bonjour, mon oncle!

LAMORINIÈRE.

Me direz-vous pourquoi vous y êtes venu?

ROBERT.

Pour vous, pour vous seul, oncle ingrat!

LAMORINIÈRE.

J'étais parti sans le dire à personne, à personne au monde.

ROBERT.

Excepté à Mélanie, votre gouvernante, qui m'aime beaucoup; et comme elle sait tout ce que vous faites...

LAMORINIÈRE.

Elle se vante.

ROBERT.

Non, mon oncle, les gouvernantes de vieux... (Se reprenant.) de garçon savent tous les secrets de leur maître, surtout ceux qu'on ne leur dit pas.

LAMORINIÈRE, avec colère.

Je donnerai à Mélanie son congé.

ROBERT.

Je vous en défie! Ce serait elle plutôt qui vous mettrait à la porte. Voyez-vous, mon oncle, Mélanie serait madame de Maintenon, si vous étiez Louis XIV.

LAMORINIÈRE, avec humeur.

Eh! morbleu! je ne suis pas Louis XIV, heureusement!..

Enfin, voyons : pourquoi viens-tu me relancer jusqu'ici? Que veux-tu?

ROBERT.

De l'argent!

LAMORINIÈRE.

Encore! tu veux donc manger ma fortune?

ROBERT.

Je le voudrais... je ne le pourrais pas! Nous vivons dans un temps où les grands parents mangent leur fortune eux-mêmes. Ce n'est plus comme autrefois : neveux et oncles sont du même âge, ils se rencontrent au Jokey-Club, et dans les coulisses de l'Opéra; ils ont les mêmes goûts, les mêmes toilettes, souvent les mêmes passions.

LAMORINIÈRE, murmurant.

Témoin la petite Zoé, que tu m'as enlevée.

ROBERT, continuant.

Telle est notre existence à tous deux, mon cher oncle; par un amour immodéré de la jeunesse, vous êtes resté des nôtres, et vous vous êtes fait mon camarade; choisissez donc, voulez-vous que je m'adresse à mon camarade ou à mon oncle?

LAMORINIÈRE.

Va-t'en au diable! (Il s'assied sur le canapé.)

ROBERT.

A mon camarade, je dirai : dans les romans ou au théâtre, c'est gentil, c'est gai, d'avoir des dettes et des créanciers!.. Mais, dans la vie réelle, rencontrer à chaque pas un manant qui, sous prétexte qu'il a une facture dans sa poche, se croit le droit de vous parler en maître, c'est gênant et humiliant. Pour rétablir l'égalité et reprendre mon rang, une quinzaine de mille francs suffiraient peut-être dans ce moment; mon camarade, prête-les-moi.

LAMORINIÈRE, se levant.

Jamais!

ROBERT.

Vous aimez mieux que je m'adresse à mon oncle? Alors je lui dirai : Vous avez cinquante à soixante mille livres de rentes, vous êtes garçon, je suis votre seul héritier...

LAMORINIÈRE.

Eh bien! mon héritier aura, après moi, ma fortune; il sera assez riche.

ROBERT.

Riche! mais c'est votre fortune qui, jusqu'à présent, m'a ruiné. Orphelin de bonne heure, j'aurais pu, comprenant la nécessité du travail, faire mon chemin comme tant d'autres, comme Raoul de Mornas, mon ami d'enfance; mais au collége, mais à l'École Polytechnique, mes camarades me disaient tous : A quoi bon étudier? tu as un oncle millionnaire! Dans le monde, même refrain : A quoi bon entrer surnuméraire à la Cour des Comptes ou au Conseil d'État? vous avez un oncle millionnaire!

LAMORINIÈRE.

Est-ce ma faute?

ROBERT.

Oui : en me montrant toujours vos millions en perspective, vous m'avez habitué à ne rien faire, vous m'avez donné le goût du luxe et des plaisirs! et si, en échange de mon patrimoine, mangé en deux ans, j'ai acquis quelques vices, c'est à vous, mon oncle, que je les dois. Qui m'a conduit à l'Opéra?

LAMORINIÈRE, contrarié.

C'est moi!

ROBERT.

Qui m'a présenté à ces dames?

LAMORINIÈRE, flatté.

C'est moi, pardieu!

ROBERT.

Qui m'a donné la tentation et la facilité de faire des dettes?

LAMORINIÈRE, vivement.

Ce n'est pas moi!

ROBERT.

Si, mon oncle... vous, toujours vous; car il n'y a pas un usurier qui ne m'ouvrît d'abord sa caisse en disant : « Son oncle est millionnaire! » Voilà ce que vos millions m'ont coûté... Convenez avec moi qu'ils me doivent bien une indemnité?

LAMORINIÈRE.

Non!.. morbleu!.. je n'en conviendrai pas! Est-ce que cela me regarde? (Il s'assied à la table de gauche.)

ROBERT, debout, de l'autre côté de la table.

Eh bien! si j'étais à votre place, ce n'est plus au camarade, c'est à l'oncle que je parle... si j'étais à votre place, je me prêterais cent mille écus pour m'établir ou pour m'acheter une charge; ce serait beau!

LAMORINIÈRE.

Mais ce serait cher. Cependant tu les auras.

ROBERT.

Vous me les donnez?

LAMORINIÈRE.

Je te les promets, à une condition.

ROBERT.

Laquelle ?

LAMORINIÈRE.

C'est que tu te marieras.

ROBERT.

Moi!... Ah çà ! mon oncle, qu'est-ce que je vous ai fait?

LAMORINIÈRE.

Cela t'apprendra à me demander de l'argent. (Il se lève. — En confidence.) Si tu te laisses guider par moi, il y a ici à Plombières, en ce moment, plusieurs partis... qui me conviendraient fort. Un entre autres...

ROBERT.

Que je devine et dont nous parlions tout à l'heure avec mon ami Raoul. Eh bien! ma foi, mon oncle, mademoiselle Ursule est une fort belle personne.

LAMORINIÈRE, étonné.

Hein ! que me dis-tu là ?

ROBERT.

D'un esprit supérieur, d'un caractère angélique. En sortant du collége, je voulais l'épouser... vous savez qu'on sort toujours du collége avec une passion au cœur et une tragédie en portefeuille ?

LAMORINIÈRE, haussant les épaules.

Quelle folie ! D'abord, ce n'est pas d'elle qu'il s'agit.

ROBERT, riant.

Tant pis ! Folie pour folie, il semble que celle-là me convient mieux qu'une autre : d'abord elle n'est pas de la première jeunesse, cela me va ! vingt-cinq ans !

LAMORINIÈRE, affirmativement.

Vingt-neuf.

ROBERT.

Allons donc !

LAMORINIÈRE.

Elle les avait déjà l'année dernière, elle les a encore cette année ; désormais elle les aura toujours. C'est la dernière li-

mite d'âge, la limite infranchissable pour toute demoiselle qui n'est pas encore mariée; et quant à cette bonté angélique que tu lui supposes, je crains que tes illusions ne soient encore bien grandes. Son père, le vice-amiral, est d'une nature irascible et elle tient de son père.

ROBERT.

Elle m'a toujours semblé la douceur même !

LAMORINIÈRE.

Avec toi, ou dans le monde, je le crois sans peine. Les demoiselles, vois-tu bien, tant qu'elles sont à la fleur de l'âge, tant qu'elles ont encore quelques chances probables de trouver un mari, sont douces, aimables, prévenantes ; elles portent avec elles la bonté et la grâce, comme le rosier porte des roses... pour tout le monde ! Mais à mesure que les printemps s'accumulent, que les jeunes gens deviennent rares et les maris invisibles, le caractère de la jeune personne change, sa douceur s'altère, son humeur s'aigrit : c'est tout naturel. Tous les fruits veulent être cueillis à temps ; si l'on tarde trop, ils perdent peu à peu leur goût et leur parfum. Ursule n'en est pas encore là, il s'en faut; mais elle a déjà trop attendu Fière de son esprit, de son mérite, de sa beauté, elle a commencé par refuser d'excellents partis.

ROBERT.

Moi, d'abord , et mon ami Raoul. (Il va s'asseoir sur le canapé.)

LAMORINIÈRE.

Dans ses prétentions ambitieuses, il ne lui fallait pas moins qu'un rang élevé et un titre, réunis à une immense fortune ! Aujourd'hui, elle serait moins difficile ; mais à force d'avoir voulu choisir, elle voit diminuer les objets de choix, les rangs s'éclaircissent , elle a peine à cacher son dépit : et, quoique toujours aimable et affectueuse, sous ses phrases les plus caressantes, sous ses périodes les mieux arrondies, on sent percer l'humeur anguleuse de la fille de trente ans, furieuse de n'être pas mariée, jalouse du bonheur d'autrui, pâlissant à la vue de la corbeille de mariage de sa meilleure amie ; mais, calme et patiente, rien ne la décourage. Dans le monde, elle est charmante avec les vieilles femmes... qui ont des fils ! avec les jeunes filles... qui ont des frères, et, dernièrement encore, pendant toute une soirée, elle a été adorable d'esprit et de grâce avec un duc, un grand seigneur marié qu'elle croyait veuf.

ROBERT.

Qu'en savez-vous?

LAMORINIÈRE.

C'est moi qui le lui avais dit... par erreur.

ROBERT, se levant.

Expliquez-moi alors comment vous, mon oncle, qui pensez tant de mal d'Ursule, vous êtes toujours auprès d'elle si attentif, si galant! toujours des bonbons, des bouquets, enfin, mille petits soins que l'on n'accorde guère qu'à une personne qu'on estime et qu'on aime.

LAMORINIÈRE, le regardant en riant.

Tu n'es qu'un écolier. Par système, par goût, et peut-être par prudence, je me suis voué au célibat, comme Ursule au mariage! Nous sommes donc ennemis! A cela près, et mariage à part, je suis comme toi, je trouve Ursule charmante.

ROBERT, étonné.

Eh bien?

LAMORINIÈRE, très-fat.

Eh bien!... on ne sait pas ce qui peut arriver.

ROBERT, d'un air de reproche.

Comment! mon oncle?...

LAMORINIÈRE.

Je ne lui veux pas de mal... au contraire!... Ambitieuse et fière, elle a placé sa vertu sur un piédestal très-élevé, afin qu'on ne puisse y atteindre, et qu'on l'aperçoive de plus loin... Mais qu'un jour, comme Anne, ma sœur Anne, elle ne voie plus rien venir... alors, dépitée, furieuse, elle descendra, comme beaucoup d'autres, du piédestal... et pour l'homme habile qui saura profiter de l'occasion...

ROBERT, avec indignation.

Permettez-moi de vous appeler mon coquin d'oncle.

LAMORINIÈRE.

Pourquoi?

ROBERT.

Et la morale?

LAMORINIÈRE.

Celle de Lafontaine : Toute fille trop difficile qui ne cherche à se marier que par ambition ou par calcul, dit Lafontaine, risque souvent d'être punie!... La punition, ce sera peut-être moi.

ROBERT, de même.

C'est le comble de la rouerie !

LAMORINIÈRE.

Dis de l'expérience !

ROBERT.

Mon oncle, vous me perdez ! (Le garçon de bain paraît à droite et fait signe à Lamorinière, qui va lui parler, et rejoint ensuite son neveu dans le jardin. Ils s'y promènent en causant.)

SCÈNE III.

URSULE, entrant par la gauche ; LAMORINIÈRE et ROBERT dans le jardin, au fond.

URSULE, avec agitation.

Madame ! madame ! c'est la première fois qu'on m'a appelée ainsi ! c'est bien à moi que le marchand a adressé ce mot !... J'étais seule dans sa boutique, par bonheur... et personne ne l'a entendu... mais on pouvait l'entendre. Il n'y a plus moyen de différer... il est temps... il est temps.... M'entendre nommer madame, et de bonne foi, et par quelqu'un qui croyait me faire honneur !... Ah ! j'étais furieuse, je le suis encore ! (Apercevant M. de Lamorinière et Robert, qui rentrent par la porte du fond à gauche, et prenant un ton doucereux.) Ah ! monsieur de Lamorinière !. . Eh ! je ne me trompe pas ! son neveu, notre ami d'enfance, monsieur Robert... Ah ! je suis dans un jour heureux.

ROBERT.

Je suis bien coupable, d'aller si rarement vous voir à Paris.

URSULE.

Taisez-vous ! taisez-vous ! je n'ai jamais le temps de gronder mes amis. Absents, je les défends, et présents je leur pardonne.

ROBERT.

Qu'est-ce que je vous disais, mon oncle, toujours la même, toujours charmante !

LAMORINIÈRE.

Est-ce que je te disais le contraire ?

URSULE.

Mais qui vous amène aux eaux? Seriez-vous malade, souffrant?...

ROBERT.

Non, vraiment. (Il remonte un peu au fond.)

LAMORINIÈRE, prenant Ursule à part.

C'est moi qui l'ai engagé à venir, pour une importante affaire, où j'aurai besoin de la protection de votre père... et de la vôtre... de la vôtre surtout.

URSULE.

La mienne?... c'est accordé. Parlez vite.

LAMORINIÈRE.

Plus tard... (A demi voix, jetant un coup d'œil sur Robert.) quand il ne sera pas là.

URSULE.

Eh, mon Dieu ! quel air mystérieux ! (Voyant Lamorinière, qui lui offre une boîte de bonbons.) et quelle galanterie.

LAMORINIÈRE.

Mon tribut ordinaire.

URSULE.

Toujours des douceurs, monsieur de Lamorinière ! Je fais, grâce à vous, provision de pastilles.

LAMORINIÈRE, bas à Robert.

Viens, suis-moi, c'est l'heure de mon bain. Je t'expliquerai en route mes combinaisons et mes espérances matrimoniales. (Tous les deux sortent après avoir salué Ursule, qui leur rend une révérence gracieuse.)

SCÈNE IV.

URSULE, puis L'AMIRAL.

URSULE.

Ah! quel courage et quel ennui d'être aimable et gracieuse quand on sèche d'impatience et de colère. Voici le milieu du jour, l'heure où l'on se réunit dans les salons, et, depuis ce matin, impossible de voir mon père, impossible de le prévenir des événements importants qui se préparent... (Apercevant l'amiral qui sort de l'appartement, à droite.) Ah! enfin, c'est bien heureux!... Où étiez-vous donc, mon père?

L'AMIRAL.

J'étais sorti avec Hélène, ma pupille, que je viens de laisser au salon avec la femme et la fille de mon médecin.

URSULE.

Vous donnez le bras à Hélène, et moi qui, ce matin, avais des emplettes à faire, j'ai été obligée de sortir seule.

L'AMIRAL, avec confiance.

Je ne suis pas inquiet... Tu sais très-bien te protéger toi-même.

URSULE.

Certainement... mais vous n'avez pas le tact de comprendre qu'il faut que j'aie encore l'air d'être protégée... qu'il faut, puisque je dois tout vous dire, qu'on me suppose toujours dans l'âge où l'on a besoin de protection.

L'AMIRAL.

Va-t'en au diable avec tes précautions, tes restrictions, tes recommandations... c'est à perdre la tête.

URSULE.

Mon père... écoutez-moi... vous vous fâcherez après.

L'AMIRAL.

Et moi, morbleu !... je veux commencer par me fâcher et je me fâcherai.

URSULE.

Pour faire manquer mon établissement.

L'AMIRAL.

Non ! non ! ce mot-là seul apaise toutes les tempêtes !... J'ai tant d'envie de te voir mariée... que, pour y réussir... (Avec colère.) je me priverais de tout, même du plaisir de me mettre en colère.

URSULE.

Mon père... au nom du ciel !...

L'AMIRAL.

Du jour de mon veuvage, j'ai cru que j'aurais liberté complète... Ah ! bien oui, avec toi, je suis en tutelle, en esclavage. Non-seulement je suis obligé de me taire, mais c'est toi qui me grondes, c'est toi dont le caractère...

URSULE, avec effroi et lui mettant la main sur la bouche.

Si l'on vous entendait !...

L'AMIRAL, baissant la voix avec frayeur.

C'est vrai ! dès que votre fille est à marier, on ne peut plus se plaindre d'elle, il faut crier partout ses perfections.

URSULE.

Quand il y a du monde... mais en tête-à-tête...

L'AMIRAL.

Nous ne sommes jamais en tête-à-tête !... Tous les jours, à Paris, des bals, des soirées, malgré mon asthme et ma goutte. Tous les jours, nouveau courant qui nous entraîne vers un mariage en perspective, que l'on poursuit toujours et qu'on n'atteint jamais.

URSULE.

Parce que vous ne me secondez pas.

L'AMIRAL.

Je ne fais que cela.

URSULE, avec impatience.

Récemment, par exemple... vous étiez malade, très-bien... Nous venons aux eaux pour votre santé, à merveille !... Mais pourquoi faire sortir de son couvent, sans me consulter, et emmener avec nous Hélène, qui a dix-sept ans !... Quelle faute ! dix-sept ans !

L'AMIRAL.

Je voulais donner quelques distractions, quelque plaisir à cette jeune fille qui, après tout, est ma pupille.

URSULE.

Je le sais... mais elle est jeune, mais elle est jolie, mais elle a deux ou trois millions de dot !... Comment voulez-vous que je me marie tant qu'elle sera là près de moi ?... C'est impossible, une jeune fille de trois millions !

L'AMIRAL.

Je n'y avais pas pensé.

URSULE.

Vous ne pensez à rien. Que nous l'ayons placée dans le plus riche couvent de Paris, à la bonne heure !... Que j'aille souvent la voir, c'est au mieux !.. car elle est charmante et je l'aime, cette chère enfant, mais pas ici.

L'AMIRAL.

C'est donc cela...

URSULE.

Vous ne comprenez jamais. Vous ne comprenez pas qu'elle a le temps d'attendre et que je ne l'ai plus. Savez-vous que ce matin on m'a appelée madame ?

L'AMIRAL.

Ce nom que tu désires tant.

URSULE.

Tenez, mon père, je vous dirai à mon tour : Ne me mettez pas en colère, mais écoutez-moi. (Elle s'assied et le fait asseoir à gauche près d'elle.) Vous m'écoutez, n'est-ce pas ? Je vous ai parlé à Paris du marquis de Villiers, celui qui avait dans le monde une réputation d'idiotisme...

L'AMIRAL.

Et dont tu as pris un soir la défense avec tant d'esprit, que depuis ce temps-là il passe pour un homme spirituel.

URSULE.

Aussi il m'adore, il célèbre partout mes louanges, et il est ici aux eaux avec sa famille.

L'AMIRAL.

Un marquis !..

URSULE.

Je vous en préviens pour que vous glissiez dans la conversation quelques mots de nos tendances, de nos goûts aristocratiques, vous comprenez ?

L'AMIRAL.

Je comprends, nous naviguons en plein faubourg Saint-Germain.

URSULE.

Bien !... Vous verrez aussi tout à l'heure M. Van Nieuven, un riche fabricant belge, très-assidu auprès de moi. A celui-là vous parlerez de la simplicité de nos goûts et de nos mœurs... de nos tendances bourgeoises. Surtout n'allez pas confondre, comme cela vous est arrivé une fois !...

L'AMIRAL.

Tous les deux sont donc sur les rangs ?

URSULE.

Il y en a un troisième, peut-être ! je dis peut-être ! le neveu de M. de Lamorinière : Robert vient ici appelé par son oncle, qui nous demande un entretien à vous et à moi.

L'AMIRAL.

Mais tu as déjà refusé Robert, il y a cinq ou six ans, sous prétexte qu'il était mauvais sujet et qu'il n'avait rien !..

URSULE.

Il peut changer, se corriger, et si son oncle, devenu généreux, lui assurait seulement la moitié de sa fortune...

L'AMIRAL.

Il est de fait que la fortune corrige bien des choses... (Il se lève.) Et à propos de pauvres prétendants ou de prétendants

pauvres refusés par toi, sais-tu qui j'ai rencontré ce matin?.. Raoul de Mornas.

URSULE, émue, se levant.

Raoul!.. vous en êtes sûr?

L'AMIRAL.

Vois plutôt son nom sur la liste des nouveaux arrivés. (Il va à la table du fond et parcourt le registre des voyageurs.)

URSULE, à part.

Raoul de Mornas... l'ami de mon enfance, le seul dont le souvenir ne m'ait jamais quittée. (A l'amiral.) Vous l'avez vu?.. vous lui avez parlé?.. (Vivement.) Est-il marié?..

L'AMIRAL, à part.

Toujours sa première question. (Haut.) Non, mais cela ne tardera probablement pas. Il est chargé de travaux importants et en passe maintenant d'arriver à tout. Encore un qui t'adorait, que j'aurais accepté, moi, et que tu as refusé, sans savoir pourquoi.

URSULE.

Si seulement il avait eu quelque commencement de fortune!..

L'AMIRAL.

Est-ce que tu y penses encore?..

URSULE.

Toujours!..

L'AMIRAL.

Et le fabricant belge, et le marquis... et Robert... quatre maintenant!.. c'est à ne pas s'y reconnaître...

URSULE.

Taisez-vous, voici l'heure de la réunion.

L'AMIRAL, regardant.

Oui, la foule envahit tous les salons... on danse déjà. (Des groupes qui se promenaient dans le jardin entrent dans le salon; on cause, on lit les journaux.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, HÉLÈNE, LE MARQUIS DE VILLIERS, MADEMOISELLE DE SAINT-PRIX, LAMORINIÈRE, et M. VAN NIEUVEN, entrant par la droite. Mademoiselle de Saint-Prix va s'asseoir sur le canapé.

HÉLÈNE, allant à Ursule et à l'amiral.

Mon cher tuteur!.. ma chère Ursule!.. si tu savais combien j'ai déjà reçu d'invitations.

URSULE, à part.

Je le crois bien. Trois millions de dot!.. (Haut.) Tu n'es pas raisonnable... tu ne te ménages pas... prends garde d'avoir froid...

LE MARQUIS, s'avançant.

Toujours occupée des autres, Mademoiselle.

URSULE.

Ah! vous étiez là, monsieur le marquis. (S'adressant à l'amiral.) Monsieur le marquis de Villiers, mon père... (Les deux hommes se saluent.) Et mademoiselle de Saint-Prix, sa cousine, la nièce du ministre...

MADEMOISELLE DE SAINT-PRIX.

Mon amie de pension...

URSULE.

A la maison impériale de Saint-Denis. (Elle va s'asseoir sur le canapé, à droite, près de mademoiselle de Saint-Prix. Hélène est assise à gauche. Présentant à l'amiral un jeune homme blond qui la salue.) Monsieur Van Nieuven, mon père... un négociant belge.

L'AMIRAL, à part.

Très-bien, rappelons-nousla recommandation. (Il s'éloigne en causant avec M. Van Nieuven. On entend le piano qui joue un quadrille.)

LE MARQUIS, à Ursule.

Mademoiselle Ursule veut-elle être de notre quadrille et m'accepter pour cavalier?..

URSULE.

Très-volontiers.

UN JEUNE HOMME, à Hélène.

Mademoiselle veut-elle me faire l'honneur?...

LE MARQUIS.

Nous vous ferons vis-à-vis.

URSULE, à part.

Non! non!.. j'aime autant qu'Hélène ne soit pas de la contredanse. (Allant à Hélène qui se lève et d'un ton affectueux.) Non, non, tu te reposeras pendant celle-ci, je l'exige, tu m'es confiée, tu es ma fille. (Se reprenant vivement.) Tu es ma sœur!.. (Elle sort par la droite en donnant le bras au marquis. Le jeune homme va inviter mademoiselle de Saint-Prix et sort avec elle. Lamorinière reste près d'Hélène.)

HÉLÈNE.

Chère Ursule, s'occuper ainsi de ma santé... est-elle bonne!.. (Se retournant vers Lamorinière.) Mais tout le monde est si aimable pour moi, vous aussi, Monsieur!

LAMORINIÈRE, d'un air galant.

La jeunesse dans sa fleur et dans son inexpérience est si intéressante!.. c'est ce que me disait tout à l'heure mon neveu Robert. (A part et regardant autour de lui.) Où donc est-il?.. je lui avais recommandé de ne pas la quitter. (Haut.) Mon neveu Robert, vous l'avez remarqué, un jeune danseur qui a polké avec vous?..

HÉLÈNE.

Il y en a beaucoup.

LAMORINIÈRE.

Et tous, surtout mon neveu, étaient dans le ravissement, dans l'enthousiasme.

HÉLÈNE.

Encore! c'est là ce qui me gêne, moi: pauvre pensionnaire, je ne suis déjà que trop timide, trop gauche, et on a la bonté de m'accabler de compliments qui me rendent plus gauche encore!.. Au lieu de rire et de m'amuser comme j'y serais toute disposée, je suis obligée de baisser les yeux et de balbutier des remerciements dont jamais je ne peux me tirer à mon honneur, c'est très-ennuyeux.

LAMORINIÈRE, à part.

Une faute que j'ai faite!.. (Haut.) De sorte que vous trouvez que vos danseurs ont...

HÉLÈNE, riant.

Une façon de danser très-singulière... j'en ai vu quelques-uns qui levaient les yeux au ciel.

LAMORINIÈRE.

En vérité!.. (A part.) Ça ne m'étonne pas.

HÉLÈNE.

Un entre autres qui soupirait très-fort.

LAMORINIÈRE, froidement.

Il était asthmatique.

HÉLÈNE, ingénûment.

Non... il avait l'air bien portant et dansait à merveille.

LAMORINIÈRE.

De mon temps on dansait le pas du zéphir, mais celui du soupir, c'est plus original... (A part.) Et mon neveu que je n'aperçois pas... Ah! enfin, le voilà!..

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, ROBERT, sortant du salon de droite.

HÉLÈNE, souriant.

Ah! mon valseur de tout à l'heure.

LAMORINIÈRE.

Vous l'avez remarqué?

HÉLÈNE.

Certainement.

LAMORINIÈRE, à part.

A la bonne heure!..

HÉLÈNE.

D'abord, en valsant, il a manqué me faire tomber.

LAMORINIÈRE.

Maladroit!

ROBERT.

Oui! c'est Mademoiselle qui m'a soutenu, c'est un service que je n'oublierai jamais.

HÉLÈNE.

Et puis, ce qui aurait suffi pour me le faire distinguer, il ne m'a pas fait un compliment... pas un seul.

ROBERT.

C'est ma foi vrai, je n'y ai pas pensé.

LAMORINIÈRE.

Tu as bien fait.

HÉLÈNE.

En revanche, et ce qui vaut bien mieux, Monsieur a été très-amusant; on n'est au bal que pour s'amuser.

LAMORINIÈRE.

Sans doute.

HÉLÈNE.

Et puis, il s'est trouvé dans la conversation que nous étions déjà d'anciennes connaissances.

LAMORINIÈRE.

En vérité!..

ROBERT.

Sans nous connaître.

LAMORINIÈRE.

Contez-moi donc cela?

ROBERT.

Mademoiselle, en revenant des colonies avec sa vieille gouvernante, a fait la traversée... une traversée de vingt jours, avec un jeune homme de mes amis.

HÉLÈNE.

Qui nous a protégées, qui a veillé sur nous, ma gouvernante et moi, comme si nous avions été de sa famille; il nous a prodigué les soins les plus empressés, les attentions les plus délicates.

LAMORINIÈRE.

Et qui donc?

ROBERT.

Raoul de Mornas! mon ancien camarade! si bon enfant, si aimable, cela ne m'étonne pas; oui, Mademoiselle, nous étions tous comme cela à l'École Polytechnique.

HÉLÈNE.

Ah! vous y étiez tous les deux!

ROBERT.

Oui, et nous en sommes sortis ensemble... lui, ingénieur, et moi (fruit sec).

HÉLÈNE.

Fruit sec?

ROBERT.

C'est une dénomination, un titre.

LAMORINIÈRE.

Honorifique!

ROBERT.

Qui n'oblige à rien! Tandis que Raoul s'est cru obligé, bon gré mal gré, à devenir un homme de talent, attendu qu'il était sans fortune. (En ce moment Ursule est ramenée à sa place par le marquis. Il la salue et s'éloigne. Robert continuant.) C'est ce que lui-même me disait ce matin.

HÉLÈNE, émue.

Il est à Plombières?

L'AMIRAL, entrant par le fond à gauche avec Raoul.

Venez, venez, mon cher Raoul...(Ursule et Hélène font un mouvement.)

L'AMIRAL.

Je ne suis pas le seul ami que vous trouverez ici.

ROBERT, s'avançant vers Raoul.

Moi d'abord, et d'autres encore. (Il remonte avec Lamorinière et sort avec lui par le fond.)

L'AMIRAL, présentant Raoul à Ursule.

Ma fille.

RAOUL, vivement.

Ah ! Mademoiselle ! (Il s'est avancé pour saluer Ursule, qui lui fait la révérence en baissant les yeux. Raoul aperçoit près d'elle Hélène, qui lui fait aussi la révérence. Il tressaille et se remet avec peine de son trouble. — A part.) O ciel ! Hélène !

URSULE, levant les yeux et regardant Raoul.

Ah ! comme il est ému ; il ne m'a pas oubliée.

RAOUL, à l'amiral.

Je ne puis vous dire, Monsieur, ce que j'éprouve en retrouvant les amis qui, à mon entrée dans le monde, m'ont accueilli avec tant de bonté, que leur famille me semblait la mienne... alors du moins.

URSULE, lui tendant la main.

Et toujours ! (A une dame qui s'est approchée d'elle.) Ah ! Madame la baronne !

LA BARONNE.

Ma chère Ursule, que je suis aise de vous voir. On dit que vous vous mariez... est-ce vrai ? (Elles s'éloignent en causant.)

HÉLÈNE, assise sur le canapé.

Il n'y a que moi que monsieur Raoul ne reconnaisse pas.

RAOUL.

Que dites-vous, Mademoiselle ?

HÉLÈNE.

Il oublie promptement ceux qu'il a obligés ; heureusement ceux-là ont plus de mémoire que lui. (On entend le piano jouer une valse.)

RAOUL.

Prouvez-le-moi en ne me refusant pas la faveur d'une valse.

HÉLÈNE.

J'ai reçu, Monsieur, six invitations ; mais en apprenant tout à l'heure, par M. Robert, votre ami, que vous étiez à Plombières, et que probablement vous viendriez ce matin au salon... (A demi voix.) je vous ai réservé de moi-même un tour de faveur... voilà comment j'oublie.

RAOUL, à part.

Si charmante ! si adorable et si riche ! quel dommage !

HÉLÈNE, se levant et lui tendant la main.

Monsieur... (Hélène sort à droite avec Raoul. L'amiral rentre par le fond avec Ursule.)

L'AMIRAL.

J'ai à te parler.

URSULE, à l'amiral.

Que me voulez-vous?

L'AMIRAL, allant s'asseoir à gauche avec Ursule.

Deux mots très-importants. De tes trois ou quatre prétendants, il y en a un, je t'en préviens, auquel il ne faut plus songer.

URSULE.

Lequel?

L'AMIRAL.

Le fabricant belge. Je viens de causer avec un banquier, un ami à moi, qui connaît parfaitement ses affaires : elles sont dans un état déplorable.

URSULE.

Ce n'est pas possible !

L'AMIRAL.

Il nous en donnera les preuves. Le voici. Tais-toi.

URSULE.

Je n'ai plus rien à lui dire. (M. Van Nieuven, venant du salon de droite, s'avance en ce moment, s'incline et invite Ursule à danser.)

URSULE, d'un ton sec.

Je ne danserai plus de la matinée, Monsieur. (Van Nieuven sort.)

L'AMIRAL, à part.

Encore une déception ! (Entrent dans ce moment le marquis donnant le bras à M. de Lamorinière.)

LE MARQUIS.

Oui, mon cher, c'est un ange; et, quant à moi, je ne saurais trop le redire.

L'AMIRAL.

De qui donc parlez-vous ainsi, monsieur le marquis?

LE MARQUIS.

De votre fille.

URSULE.

De moi !

LE MARQUIS.

Ma protectrice, mon bon ange ! Je suis de l'avis de ceux qui m'accordent peu d'esprit : je n'en ai pas du tout. J'avais cette réputation près des dames, et, par un motif que je ne puis m'expliquer, si ce n'est par la difficulté même de la cause,

vous avez entrepris de défendre la mienne devant Hortense de Saint Prix, ma cousine, que j'adorais.

URSULE, avec dépit.

Ah!

LE MARQUIS.

Et qui jamais n'avait jeté un regard sur moi, tant elle m'en croyait peu digne. Mais, persuadée par vous et par votre éloquent plaidoyer que je suis un des hommes les plus spirituels de France, et que ma timidité seule m'empêche de le prouver... elle vient de m'avouer à l'instant qu'elle m'épousait sur parole... c'est-à-dire sur la vôtre... Voilà ce que je vous dois.

LAMORINIÈRE.

C'est délicieux!

LE MARQUIS.

C'est-à-dire que ma femme et moi nous vous devons tout, et que nous entendons bien ne pas mourir insolvables; mettez notre amitié à l'épreuve, et vous verrez. Le mariage n'aura lieu qu'à notre retour à Paris; mais nous espérons que monsieur l'amiral et sa fille seront des nôtres... Adieu! je voulais, avant tout, vous remercier... Je cours rejoindre ma tante et ma cousine, et les reconduire chez elles. (Il sort par le fond reconduit par Lamorinière.)

L'AMIRAL, bas à Ursule.

Et de deux!

URSULE, de même.

Qu'il se marie, peu m'importe!... d'autres me restent.

LAMORINIÈRE, revenant.

C'est admirable!... Voilà une aventure qui, à Plombières et à Paris, vous fera un honneur infini, sans compter que vous obtiendrez par le jeune ménage tout ce que vous voudrez... mademoiselle de Saint-Prix est la nièce d'un ministre. (S'approchant d'Ursule.) Ce mariage si heureux... ne peut inspirer que des idées d'union et de ménage, et m'amène tout naturellement au sujet dont je voulais parler ce matin à vous et à M. votre père.

URSULE.

Eh! mon Dieu... de quoi s'agit-il donc?...

LAMORINIÈRE.

De mon neveu, comme nous disons vulgairement, nous autres oncles, de mon coquin de neveu.

URSULE.

De M. Robert ?

LAMORINIÈRE.

Franchement, il vaut mieux que sa réputation. Je sais que vous l'avez repoussé autrefois... peut-être alors aviez-vous raison... peut-être ses défauts étaient-ils plus grands que son amour... quelque grand qu'il fût... mais il est bien changé.

URSULE.

Je le crois... je le disais ce matin à mon père.

L'AMIRAL, se rappelant.

Oui, oui!

LAMORINIÈRE.

Oui... il a de l'entrain, de la gaieté, de l'esprit.

URSULE.

Mieux encore... de la loyauté et de la franchise.

LAMORINIÈRE.

Vous le pensez?

URSULE.

J'en répondrais.

LAMORINIÈRE.

Eh bien ! daignez me seconder dans la demande que je veux, et que je n'ose adresser à l'amiral.

L'AMIRAL.

Qu'est-ce?.. De quoi s'agit-il?

LAMORINIÈRE.

Si vous voulez faire avec moi un tour de parc?

L'AMIRAL.

A vos ordres. C'est déjà une chance de succès, si ma fille est pour vous.

URSULE, baissant les yeux.

C'est vous seul, mon père, que cela regarde.

LAMORINIÈRE, gaiement.

Comme tuteur de mademoiselle Hélène, sans doute!..

URSULE, à part.

Tuteur! .

L'AMIRAL, furieux.

Tuteur!..

URSULE, bas, à l'amiral.

Ne consentez pas!..

LAMORINIÈRE, passant son bras sous celui de l'amiral.

Venez, venez, mon cher.

L'AMIRAL, bas, à Ursule.

Et de trois!.. (Ils s'éloignent tous deux par le fond à droite.)

SCÈNE VII.

URSULE, puis HÉLÈNE.

URSULE.

Il a raison! Trois mariages manqués en une demi-heure!.. Raoul me vengera d'eux tous! Il le faut!.. il le faut!.. (Elle s'assied sur le canapé à droite; apercevant Hélène qui sort de la salle de bal.) Ah! te voilà.

HÉLÈNE.

Je te cherchais.

URSULE.

Pourquoi?

HÉLÈNE, s'asseyant près d'elle.

J'ai besoin d'un bon conseil, que je ne puis demander qu'à toi.

URSULE.

Parle. Tu sais, chère enfant, si je te suis dévouée.

HÉLÈNE.

Oh! oui, je n'en doute pas! et c'est pour cela...

URSULE, la pressant.

Eh bien...

HÉLÈNE, timidement.

Eh bien... c'est une idée qui m'est venue, je voudrais... je voudrais me marier.

URSULE, vivement.

Très-bonne idée! (A part.) Qui fait disparaître les dangers de la concurrence. (Haut.) Cherchons donc à nous deux et faisons un choix.

HÉLÈNE.

J'ai choisi.

URSULE.

Ah! le plus difficile est fait. Et comment ne m'as-tu pas encore parlé (Souriant.) de lui?

HÉLÈNE.

Je ne sais. Autant j'aimais à y penser seule, autant j'éprouvais d'embarras à en parler.

URSULE.

C'est que tu l'aimais, Hélène.

HÉLÈNE.

Tu crois?..

URSULE.

Tu l'aimais d'amour.

HÉLÈNE.

C'est possible.

URSULE.

Et lui, t'aime-t'il?

HÉLÈNE.

Je l'ignore, et je viens te prier de le lui demander.

URSULE.

Moi!

HÉLÈNE.

Sans doute, à cause de cette maudite fortune dont tout le monde parle... Il est capable de n'oser jamais se déclarer. Et toi qui as tant de tact et de convenance, tu peux t'informer d'abord... c'est le principal, s'il n'aime pas une autre personne... et ensuite... s'il m'aime, moi.

URSULE.

C'est facile.

HÉLÈNE, baissant les yeux.

Et si cela était...

URSULE.

Nous aviserions aux moyens d'amener à bien cette grande affaire.

HÉLÈNE.

Non. Tu lui diras tout uniment : Hélène vous offre sa main et sa fortune.

URSULE.

Tu as raison! Il ne me manque plus que le nom de ce heureux mortel.

HÉLÈNE, regardant par la gauche et poussant un cri.

Ah!...

URSULE.

Qu'est-ce donc?

HÉLÈNE.

Le vois-tu là-bas. . au bout de l'allée, qui cause avec M. Robert.

URSULE, regardant.

Raoul!

HÉLÈNE.

Oui... parle-lui; moi, je retourne dans le salon de bal. (Elle sort par la droite.)

SCÈNE VIII.

URSULE, seule.

Raoul!... et il faut que ce soit moi qui lui propose... Non, jamais! jamais! (Après un instant de silence.) Et si ce n'est pas moi... ce sera un autre... et que ne dira-t'on pas? Que je suis jalouse, que je suis envieuse! Moi envieuse, moi jalouse?... Non, certainement je ne le suis pas! Mais cela me fait mal, cela me donne la fièvre... Et ce Raoul, je le prends en haine, ou plutôt ce qu'il y a d'inoui... d'inconcevable... d'odieux!... je l'aime, et plus que jamais. Oui, depuis qu'il va appartenir à une autre, moi qui l'avais refusé, je le veux, je le désire. Je trouve celle qui va porter son nom la plus heureuse des femmes, et je sacrifierais à ce bonheur tout ce que j'avais rêvé jusqu'ici... le rang, l'éclat, la richesse... Ah! c'est lui! et je n'ai rien décidé encore.

SCÈNE IX.

URSULE, RAOUL.

RAOUL, entre en rêvant, aperçoit Ursule et court à elle.

Que je suis heureux de vous trouver seule.

URSULE.

Ne comptez-vous pas venir voir mon père?

RAOUL.

A peine en aurais-je le temps. Je repars dès ce soir, et des ordres du ministre me retiendront plus d'un mois en Angleterre.

URSULE.

En Angleterre?.. Mais c'est un abus de pouvoir, vous enlever ainsi à vos amis! Et devant tout ce monde, impossible ce matin de vous parler... impossible de vous dire nos inquié-

tudes pendant votre absence, et la part que nous avons prise à vos succès, dont nous étions heureux et fiers.

RAOUL.

Ah! je vous retrouve toujours la même... aussi charmante et aussi bonne qu'aux jours où vous me désespériez.

URSULE.

Ne me rappelez pas ce temps-là, Raoul; on ne renonce pas sans regrets, sans une grande douleur peut-être, à un amour tel que le vôtre... Il a fallu, croyez-moi, céder à une voix bien forte, celle de la raison... celle du devoir... Oui, je ne vous ai pas tout dit : la position de fortune de mon père exigeait alors un sacrifice... un riche mariage auquel plus tard j'ai été assez heureuse pour me soustraire... Mais ne parlons plus du passé, tout est oublié... tout est fini... Vous voilà! Vous êtes heureux!

RAOUL, soupirant.

Eh! non, je ne le suis pas.

URSULE, vivement.

Vous ne l'êtes pas! mais vous m'appartenez, alors! Je reprends mon bien, mes droits... Parlez, mon ami, parlez.

RAOUL.

Eh bien! donc, le jour où il fallut m'éloigner de vous, quitter un monde où je laissais tout ce que j'aimais, ma douleur fut telle, que je crus perdre la vie ou la raison... et ce n'est pas à vous que je raconterai tous mes efforts pour triompher d'une passion...

URSULE.

Dont vous rougissiez...

RAOUL.

On ne rougit pas d'être malheureux... mais quand on est homme et qu'on a du courage, on s'efforce de ne plus l'être; on demande au travail de vous venir en aide et à Dieu de vous prendre en pitié! Il faut croire qu'il m'a entendu et qu'il a permis...

URSULE, souriant.

Que je fusse complétement oubliée?

RAOUL.

Non... mais que vous fussiez aimée... comme vous-même souhaitiez de l'être, comme une amie. Plusieurs années s'écoulèrent, et, du port où je me croyais à l'abri, je défiais la tempête! Je m'en croyais préservé, du moins par le souvenir

de mon premier naufrage... Eh bien, non... il me faut une grande confiance en votre amitié pour oser vous avouer...

URSULE, avec aigreur.

Que vous en aimez une autre?.. En vérité!

RAOUL.

Sans espoir!

URSULE, avec joie.

Ah!..

RAOUL.

Une jeune fille à laquelle il ne m'est pas permis d'aspirer! qui ne m'aime pas... qui ne m'aimera jamais... C'est une folie d'y penser... et pourtant, j'y pense... N'allez-vous pas trouver votre ancien ami bien absurde et bien extravagant?

URSULE.

Non; mais ce que vous m'apprenez là me désole; car, sans vous en rien dire, je m'étais occupée de votre position, de votre avenir... j'avais rêvé pour vous... un mariage...

RAOUL.

Vous? est-il possible!

URSULE.

Cela vous étonne? Il me semblait, qu'en fait de bonheur, je vous devais quelque dédommagement... Oui, Monsieur, un mariage où tout se trouvait réuni.. Mais vous aimez quelqu'un.

RAOUL.

C'est vrai.

URSULE.

Je m'étais même chargée de vous parler de cette personne. Inutile de vous la nommer. Je vous connais, Raoul, dès que vous aimez...

RAOUL.

Vous m'avez bien jugé, et je vous en remercie.

SCÈNE X.

LES MÊMES, HÉLÈNE.

(Plusieurs dames et messieurs sortent de la salle de bal avec Hélène; les messieurs s'approchent de Raoul et causent avec lui.)

HÉLÈNE, bas, à Ursule.

Eh bien!.. parle vite... mon cœur bat à se briser. Parle donc!

URSULE, à demi voix.

Il ne faut plus y penser... il aime quelqu'un.

HÉLÈNE, portant la main à son cœur.

Ah!

URSULE.

Tu comprends alors que je ne lui ai pas parlé de toi.

HÉLÈNE.

Tu as bien fait! (Avec émotion.) Et la personne qu'il aime?...

URSULE.

Il n'était pas convenable de le lui demander, et probablement ne l'aurait-il pas nommée.

HÉLÈNE.

C'est juste!

URSULE.

Toi, du sang-froid, de la dignité.

HÉLÈNE.

Plutôt mourir que de lui laisser soupçonner...

URSULE.

D'autant que ce soir même il part pour l'Angleterre.

HÉLÈNE.

C'est une Anglaise?

URSULE, de même.

C'est probable! (Haut.) Monsieur Raoul voudra-t-il se charger de mes emplettes, à Londres?

RAOUL.

Bien volontiers, Mademoiselle. (Musique à l'orchestre. Un instant de silence. — Raoul semble hésiter, puis il se décide, s'adresse à Hélène et lui dit :) Mademoiselle de Mailly n'a point d'ordre à me donner?

HÉLÈNE, sèchement.

Non, Monsieur, aucun.

RAOUL, très-ému, la saluant.

Adieu, Mademoiselle! (Hélène lui rend froidement son salut.)

URSULE, observant Raoul, à part.

C'est elle qu'il aime! (Raoul fait un pas pour s'approcher d'Hélène.)

URSULE, l'arrête en lui prenant la main.

Adieu, mon ami! (Raoul sort vivement par le fond.)

SCÈNE XI.

HÉLÈNE, URSULE, puis M. DE LAMORINIÈRE.

HÉLÈNE, bas, à Ursule.

Ah! le plus tôt possible, et à tout prix, je veux me marier... je le veux... mariez moi...

URSULE.

Silence!

LAMORINIÈRE, qui est entré à la fin de la dernière scène, s'approche d'Ursule, après le départ de Raoul, et lui dit à voix basse.

Votre père m'a refusé Hélène, sa pupille, pour Robert, mon neveu, avec une violence telle qu'il n'y a plus d'espoir.

URSULE.

Peut-être! (Prenant le bras d'Hélène.) Viens! partons! (Elles sortent par le fond, à droite.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Un mois après, chez Lamorinière, à Paris. Un boudoir très-élégant ; portes latérales; trois portes au fond; à droite, premier plan, une cheminée, causeuse devant la cheminée; à gauche, une table-bureau, fauteuils, vase de fleurs, etc.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE LAMORINIÈRE, écrivant devant son bureau, MÉLANIE, assise sur la causeuse, près de la cheminée.

LAMORINIÈRE.

Pour réussir près des femmes... le tout est d'arriver à propos. Depuis un mois, je ne vois pour Ursule aucun prétendant poindre à l'horizon! Hier encore, la conversation que nous avons eue ensemble, tout en me prouvant son intime confiance en moi, annonçait une de ces heures de dépit et de découragement où l'on écoute les consolations, sous quelque forme qu'elle se présente. « Elle avait décidément renoncé au mariage, elle voulait se consacrer tout entière à son vieux père. » C'est le moment de frapper un coup hardi, et cette lettre est un chef-d'œuvre d'adresse et d'audace. (Souriant.) L'audace flatte l'amour-propre des vieilles filles, on a l'air de les traiter en femmes mariées!..

MÉLANIE, se levant, et s'approchant de Lamorinière.

A qui donc Monsieur écrit-il ainsi? (Toussant fortement.) Hum! hum!

LAMORINIÈRE, levant les yeux.

Ah! Mélanie!.. Pourquoi êtes-vous là? que faites-vous là?

MÉLANIE.

Je tricote des bas pour Monsieur.

LAMORINIÈRE, avec humeur.

A la bonne heure, mais tricotez en silence.

MÉLANIE.

Monsieur ne me disait pas autrefois de garder le silence.

LAMORINIÈRE, de même.

Autrefois, c'est possible... mais, aujourd'hui... j'ai besoin que tu te taises!..

MÉLANIE, avec un soupir.

Ah! que n'ai-je toujours tricoté!..

LAMORINIÈRE.

Vous savez, mademoiselle Bourassin, que je n'aime pas à être dérangé quand j'écris.

MÉLANIE.

Si encore Monsieur écrivait à son avoué ou à son notaire; mais c'est, j'en suis sûre, à quelqu'une de ces dames de l'Opéra... on ne voit que cela ici... et c'est moi qui leur ouvre la porte...

LAMORINIÈRE, à part.

Il faut une patience!..

MÉLANIE, portant son mouchoir à ses yeux.

Voilà ma récompense pour tant d'années d'affection et de dévouement!..

LAMORINIÈRE, avec impatience.

Mélanie! (Il se lève.)

MÉLANIE.

Mon Dieu! je ne gronde pas Monsieur; mais autrefois il avait en moi une confiance, que je crois, du reste, avoir méritée... Autrefois, par exemple, dans les soirées d'hiver, quand nous étions seuls, Monsieur me lisait son testament!.. Monsieur lit si bien...

LAMORINIÈRE, avec impatience.

C'est possible!

MÉLANIE, lentement, et le regardant.

Monsieur ne me l'a pas lu cette année!.. (Vivement.) Ce n'est pas par curiosité, mon Dieu! c'est seulement dans la crainte d'avoir perdu la confiance de Monsieur! . Ce matin encore, quand je revenais du sermon... un monsieur, en habit noir et cravate blanche, que je n'avais jamais vu et que j'ai trouvé dans le cabinet de Monsieur : « Deux mots suffiront, disait-il au moment où je suis entrée; reçu de l'administration, vingt mille francs, pour le premier trimestre... »

LAMORINIÈRE, à part, avec dépit.

Elle voit tout! elle sait tout!.. (Il va s'asseoir sur la causeuse.)

MÉLANIE.

On ne m'ôtera pas de l'idée que Monsieur a combiné et ar-

rangé, en secret, quelque chose dont il évite de me parler! Voilà ce qui me fait de la peine, non pas pour moi, Monsieur le sait bien, mais pour son filleul, qui aura bientôt quatorze ans... il est si gentil, ce pauvre Emmanuel...

LAMORINIÈRE, avec colère.

Mélanie!

MÉLANIE, portant de nouveau son mouchoir à ses yeux.

Je ne prononcerai plus son nom, puisque ça déplaît à Monsieur...

LAMORINIÈRE, de même.

Que cela me déplaise ou non, je vous prie, Mélanie, de ne pas oublier que je donne aujourd'hui un déjeuner dînatoire.

MÉLANIE, sèchement, et retirant son mouchoir de ses yeux.

Une singulière idée que Monsieur a là!

LAMORINIÈRE.

Je ne vous demande pas votre avis! Tout est-il prêt?

MÉLANIE, de même.

Je n'en sais rien... cela ne me regarde plus... depuis que Monsieur fait tout venir de chez M. Potel. Ce dernier trait a mis le comble à vos mauvais procédés à mon égard.

LAMORINIÈRE.

Vous savez bien, au contraire, Mélanie, que c'est pour vous élever à la dignité de gouvernaute.

MÉLANIE.

Gouvernante! allons donc, qui est-ce qui gouverne ici? les personnes que Monsieur attend ce matin et que je suis obligée de servir. Quelles toilettes! quelles manières! quel ton! quelle conduite à votre âge! (Elle va pour sortir.)

LAMORINIÈRE, la retenant.

Vous êtes absurde comme toujours. J'attends ce matin, à déjeuner, M. le vice-amiral de Ligny et sa fille Ursule, et sa pupille, mademoiselle Hélène, et mon notaire, car il s'agit d'un projet de contrat de mariage avant de nous mettre à table.

MÉLANIE, étonnée.

Un contrat!.. pour vous?

LAMORINIÈRE, avec impatience.

Quand cela serait...

MÉLANIE, avec colère.

Monsieur!

LAMORINIÈRE.

Il y a longtemps que j'aurais dû y songer.

MÉLANIE.

Monsieur de Lamorinière... j'ai tout enduré, tout supporté, mais la patience a des bornes... Ah! vous croyez qu'on se marie ainsi... ah! vous croyez que cela vous est permis!.. Non, mille fois non... ce ne sera pas! quand je devrais parler d'Emmanuel!..

LAMORINIÈRE, avec colère.

Mélanie!

MÉLANIE.

J'en parlerai à votre fiancée... à tout le monde!..

LAMORINIÈRE, de même.

Je ne sais qui me retient!... (S'arrêtant.) Dieu! mon neveu!

SCÈNE II.

MÉLANIE, ROBERT, M. DE LAMORINIÈRE.

ROBERT, entrant par le fond.

Bien, bien! mon oncle, ne vous gênez pas pour moi! (A demi voix.) Je vois que le célibat ne préserve pas des orages intérieurs!

LAMORINIÈRE, murmurant entre ses dents.

Ah! si c'était à recommencer...

ROBERT, à demi voix.

Vous en reprendriez une autre, plus jeune; voilà tout.

LAMORINIÈRE, de même.

Tu crois?...

ROBERT.

Je vous connais! vous n'êtes pas comme moi, vous n'avez pas la bosse du mariage! Où en est le mien? Notre déjeuner d'aujourd'hui tient-il toujours?

MÉLANIE, courant à lui.

Comment, Monsieur... ce déjeuner, ce contrat, c'était pour vous?

ROBERT.

Et elle aussi qui s'étonne!... personne n'y peut croire... pas même moi! (Il va s'asseoir sur la causeuse.)

MÉLANIE, qui pendant ce temps s'est approchée de Lamorinière.

Ah! Monsieur, que j'ai des excuses à vous faire, et quelle indignité! M'imaginer que vous alliez prendre une femme!

LAMORINIÈRE.

C'est bon.

MÉLANIE.

Comme si vous en étiez capable...

LAMORINIÈRE, impatienté.

C'est bon, vous dis-je ! occupez-vous des devoirs de votre emploi. (Il s'assied à son bureau.)

MÉLANIE.

Oui, Monsieur : du linge, du couvert, du dessert, soyez tranquille, tout sera bien... Que je suis contente surtout pour M. Robert, que nous aimons tous...

ROBERT.

Merci... Mélanie.

MÉLANIE.

Il est si bon enfant !

ROBERT, souriant.

Adieu, ma tante !

LAMORINIÈRE, furieux.

Robert !

MÉLANIE, avec orgueil.

Sa tante !

ROBERT, à Mélanie qui s'en va.

Et comment va Emmanuel... mon cousin ?..

LAMORINIÈRE, avec colère.

Encore !

ROBERT.

Bah ! entre nous... en famille.

MÉLANIE, faisant la révérence.

Vous me faites honneur, Monsieur. (A voix basse.) Quand Monsieur n'y sera pas, venez causer un instant !... il se trame ici quelque chose contre vous et moi !... mais je veille !

ROBERT, regardant Mélanie, qui sort par la droite en lui faisant des signes d'intelligence.

Qu'est-ce qu'elle a donc?

SCÈNE III.

M. DE LAMORINIÈRE, ROBERT.

LAMORINIÈRE, se levant et allant à Robert.

En vérité, Robert, avec tes mauvaises plaisanteries, tu es insupportable.

ROBERT, se levant.

Bah ! depuis un mois j'ai cinquante ans, je suis presque aussi mûr que vous, et une petite gaillardise par hasard... un retour de jeunesse, c'est bien permis. A cela près, je l'espère, vous êtes content... depuis un mois plus de petits soupers... plus d'Opéra. Je vous ai rendu Zoé.

LAMORINIÈRE, riant.

Aussi à commencer par elle, elles sont toutes furieuses contre toi, et ont juré, nouvelles Hermiones, de se venger de ton abandon.

ROBERT.

Vous en êtes sûr ?

LAMORINIÈRE.

Très-sûr ! elles me l'ont dit hier.

ROBERT.

Vous y allez donc toujours ?..

LAMORINIÈRE.

Pour savoir des nouvelles seulement... (Il s'asseoit sur la causeuse.)

ROBERT.

Ah ! mon oncle ! quelle conduite !

LAMORINIÈRE.

Écoute donc... moi je ne me marie pas... je reste garçon... Mais aussi quelle dot et quelle prétendue je t'ai données... Ah çà ! j'espère que tu l'aimes !

ROBERT, allant à la cheminée.

Si je ne l'aimais pas, elle aurait du malheur... je les aime toutes ! Si bonne, si naïve, si aimable ! pauvre fille, je la plains, elle méritait mieux que moi !

LAMORINIÈRE.

Que veux-tu dire ?

ROBERT.

Vrai... ce n'est pas ma faute. J'ai cru que jamais ce ma-

riage ne réussirait, je ne me suis mêlé de rien, je vous ai laissé faire et je suis encore à me demander comment vous en êtes venu à bout.

LAMORINIÈRE.

Je te dois la vérité. Je n'étais pas seul. Ursule, envers qui j'étais injuste...

ROBERT.

Quand je vous le disais...

LAMORINIÈRE.

A conduit cette affaire avec une diplomatie, une habileté, mais aussi avec un zèle pour tes intérêts...

ROBERT.

Cette chère Ursule...

LAMORINIÈRE.

Elle s'est établie depuis un mois ton avocat auprès d'Hélène; tous tes défauts, elle les laissait dans l'ombre, ou ne les présentait que sous un côté favorable ; mais pour peu qu'il y eût quelques bonnes qualités...

ROBERT.

Il y en a beaucoup.

LAMORINIÈRE.

Pas tant... pas tant... Aussi le sublime de l'art était de les multiplier, de les faire ressortir... et comme elle avait eu soin d'éloigner M. de Vallombreuse, un jeune homme charmant et bien posé que l'amiral protégeait, le seul concurrent redoutable, elle a prouvé à Hélène qu'elle te préférait à tous les autres ! Une fois maîtresse de cet aveu, je ne sais comment elle s'y est prise auprès de son père, qui ne voulait pas entendre parler de toi et qui te soupçonnait d'être un dissipateur, un mauvais sujet...

ROBERT.

Ces vieux marins ont des instincts...

LAMORINIÈRE.

Elle lui a fait comprendre que, cela fût-il vrai, il n'avait pas le droit de contraindre l'inclination de sa pupille, qu'Hélène était assez riche pour se donner même un dissipateur si elle le voulait, et qu'après tout, elle avait le droit pour son argent d'être heureuse à sa manière.

ROBERT.

C'est admirable de raisonnement.

LAMORINIÈRE.

Enfin le vieil amiral...

ROBERT.

A consenti?

LAMORINIÈRE.

Du moins il ne s'oppose plus, et c'est une affaire faite. (Il se lève.) Tu épouses une femme charmante, trois fois millionnaire et la plus brillante perspective s'ouvre devant nous. Deux fois par semaine je dînerai chez toi, je te choisirai un cuisinier.

ROBERT.

Ce bon oncle !

LAMORINIÈRE.

Je supprimerai ma stalle à l'Opéra ; j'aurai une place dans ta loge de face, entre les colonnes ; je la louerai pour toi, ça me regarde.

ROBERT.

Ce cher oncle!

LAMORINIÈRE.

Que ne ferais-je pas pour toi !

ROBERT, riant.

Des économies d'abord.

LAMORINIÈRE.

Cela viendra à point... j'en avais besoin... et puis un autre projet encore... Depuis un mois nos échanges continuels de notes diplomatiques m'ont mis presque tous les jours en rapport avec Ursule... qui a toujours été pour moi d'un accueil si ravissant, si séduisant...

ROBERT.

Que vous êtes pris!

LAMORINIÈRE.

Je ne dis pas non, complétement pris.

ROBERT.

Pour le bon motif?

LAMORINIÈRE, très-fat.

Allons donc!... pour qui me prends-tu?

ROBERT.

Tenez, mon oncle, pendant que je suis encore garçon, je dois, par esprit de corps, venir en aide à un confrère. Vous ne connaissez pas Ursule !... C'est une charmante et sage co-

quette qui se moquera de vous. Elle vous tiendra la grappe suspendue sans que vous ne puissiez jamais y mordre.

LAMORINIÈRE.

Non pas ! j'y mordrai !... Je ne suis pas de ceux dont on s'amuse, et je défie la plus coquette de me tenir longtemps en échec! (A demi voix.) Tu sais que je lui offre souvent des bonbons, qu'elle accepte toujours, privilége des vieux garçons !... (Prenant une bonbonnière sur son bureau.) Je viens de glisser au fond de cette boîte...

ROBERT.

La boîte de Pandore.

LAMORINIÈRE.

Précisément !... Je viens d'y glisser une espérance... Un tout petit billet si tendre...

ROBERT.

Y pensez-vous?

LAMORINIÈRE, à demi voix.

Silence, c'est Mélanie... (Haut.) Que voulez-vous encore?

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, MÉLANIE, entrant par la porte à droite.

MÉLANIE, tenant une carte.

Une visite... un ami.

LAMORINIÈRE.

Pour moi ?

MÉLANIE.

Non, pour M. Robert.

LAMORINIÈRE.

Nous avons du monde à déjeuner, nous n'y sommes pas.

MÉLANIE.

C'est ce que j'ai dit.

LAMORINIÈRE.

Nous allons nous marier. (Il va à son bureau.)

MÉLANIE.

C'est ce que j'ai dit... « C'est donc vrai ! s'est-il écrié avec joie en s'asseyant; tenez, Mademoiselle, portez ma carte à M. Robert. » Et il a ajouté avec émotion : « C'est celle de

quelqu'un qui s'intéresse encore plus que lui à son mariage! J'avais envie de l'inviter à déjeuner.»

LAMORINIÈRE.

Par exemple!

ROBERT, froidement et regardant la carte.

Rochat... Benjamin Rochat... Ça n'a l'air de rien, eh bien! ces deux mots signifient sept mille francs.

LAMORINIÈRE ET MÉLANIE.

Sept mille francs!

ROBERT.

Pauvre homme!... Je crois bien qu'il doit être content: il avait si peu espoir d'être payé, sinon après vous, que, quoiqu'il y eût jugement, il me laissait tranquille... mais aujourd'hui...

LAMORINIÈRE, avec terreur.

Un jugement!

ROBERT.

Oui, mon oncle, et si vous voulez que mon mariage ait lieu... payez... sinon Benjamin Rochat ne sortira pas d'ici qu'il n'ait satisfaction... et comme l'amiral va arriver...

LAMORINIÈRE, effrayé.

Je n'y pensais plus!

ROBERT.

Lui qui a eu tant de peine à dire oui, serait enchanté d'avoir un prétexte pour dire non... Payez donc.

MÉLANIE.

Eh oui! Monsieur, payez.

LAMORINIÈRE.

Je le voudrais, mon cher... mais, sept mille francs comptants... d'un seul trait... tout d'une haleine... je ne les ai pas!

MELANIE, à voix basse.

Il les a... dans la poche à gauche de son habit.

ROBERT, lui frappant sur la poche de son habit.

Allons, mon oncle... si vous consultiez seulement votre cœur... tenez, de ce côté-ci.

LAMORINIÈRE, avec colère.

Mélanie a parlé.

MÉLANIE.

Oui, Monsieur.

ROBERT.

Cette brave fille!

MÉLANIE.

Vous vous rembourserez sur la dot... Il n'y a pas de danger.

LAMORINIÈRE.

Tu crois ? (A Robert.) Mais tu me promets qu'il n'y en a pas d'autres !... d'autres lettres de change qui puissent te conduire en prison !

ROBERT, se frottant le front.

Des lettres de change... avec jugement... exécutoire... attendez donc, j'ai si peu de mémoire !... Il se peut qu'il y en ait encore une... deux !... cela me tromperait beaucoup... en tous cas... on verra bien !

LAMORINIÈRE.

Mais non, morbleu ! je ne veux pas le voir.

MÉLANIE.

Excepté M. Rochat !... (On entend sonner.)

LAMORINIÈRE.

Voici ces dames, reçois-les... Je vais congédier M. Rochat... (Il sort par la gauche.)

MÉLANIE.

Et moi veiller au déjeuner. (Elle sort par la droite.)

SCÈNE V.

HÉLÈNE, URSULE, entrant par la porte du fond, ROBERT.

ROBERT, allant au-devant des deux dames.

Ah ! que je suis heureux de vous voir !

URSULE, vivement.

Vous nous direz cela tout à l'heure. Mon père a eu ce matin une légère atteinte de goutte qui a failli l'empêcher de venir. Allez donc lui donner le bras pour l'aider à monter l'escalier.

ROBERT, à part.

C'est juste ! remplissons mon rôle de prétendu. (Il sort vivement par le fond.)

SCÈNE VI.

HÉLÈNE, URSULE.

HÉLÈNE, se laissant tomber sur la causeuse.

Ah ! le courage me manque !

URSULE.

Allons donc... y penses-tu ?... Est-ce que Robert ne te plaît pas ?

HÉLÈNE.

Je ne dis pas cela... j'étais si en colère... que, dans le premier moment, je ne sais pas qui j'aurais épousé ; ne fût-ce que pour prouver à M. Raoul... que je n'avais jamais pensé à lui...

URSULE.

Robert n'est-il pas charmant pour toi ?

HÉLÈNE.

Eh ! mon Dieu, oui... par malheur... il est si aimable... si complaisant... qu'il cherche à me faire rire quand j'ai envie de pleurer. Il se doute, j'en suis sûre, que je ne suis pas heureuse... car l'autre jour encore il me disait avec un regard triste mais plein d'amitié : « Ma future, j'ai idée que vous aimeriez mieux être ma sœur. »

URSULE.

Il a dit cela!..

HÉLÈNE.

Et, le plus étonnant, c'est qu'il a dit juste... Oh! oui, que j'aimerais à l'avoir pour frère, comme je lui confierais toutes mes peines!.. car plus le moment approche et plus j'hésite... et plus je pense... à l'autre.

URSULE.

Il ne faut pas.

HÉLÈNE.

Je le sens bien! Heureusement, il est loin... car s'il était là... si je le voyais... tout mon courage m'abandonnerait.

URSULE.

Allons, allons, quel enfantillage! Voici ces Messieurs.

SCÈNE VII.

HÉLÈNE, URSULE, L'AMIRAL, entrant par le fond, appuyé sur le bras de Robert; puis M DE LAMORINIÈRE.

L'AMIRAL, brusquement.

Merci, Monsieur, merci! (S'adressant à Ursule.) J'aurais très-bien monté l'escalier sans bras. Je n'ai pas encore besoin, grâce au ciel, d'être remorqué.

URSULE, faisant asseoir l'amiral sur la causeuse.

Voyez, mon père, comme vous êtes difficile à obliger : vous lui en voulez presque du service qu'il vous a rendu.

L'AMIRAL, avec humeur.

Moi!

LAMORINIÈRE, entrant par la gauche, s'adressant à Robert qui s'est approché de lui, et lui remettant un papier.

Je viens de congédier M. Benjamin Rochat.

URSULE, se retournant.

Qu'est-ce donc?

LAMORINIÈRE.

Mon cadeau de noce. (D'un air galant.) Que j'offre à mon neveu... Ma belle alliée me permettra-t-elle aussi de lui offrir...

URSULE, souriant.

Votre tribut ordinaire... la boîte de pastilles?

LAMORINIÈRE, avec intention.

Que je vous recommande aujourd'hui spécialement...

URSULE, mettant la boîte dans sa poche, tout en regardant Lamorinière.

Pourquoi donc? (Pendant ce jeu de scène, Robert a conduit à la cheminée Hélène, qui était près du bureau; Mélanie est entrée par la gauche, et a parlé bas à Robert.)

ROBERT.

Mon oncle, M. le notaire nous attend au salon.

LAMORINIÈRE, à l'amiral.

Je n'ai rien à redire à vos intentions... le régime de la communauté est celui qui convient le mieux.

ROBERT.

Permettez... ce n'est pas mon avis!..

L'AMIRAL.

Comment?

ROBERT.

J'entendais... je l'avais dit formellement à mon oncle, que Mademoiselle fût mariée sous le régime dotal.

LAMORINIÈRE.

Ce n'était pas possible. Il n'entend rien aux affaires, un régime qui ne permet seulement pas au mari de toucher à la dot de sa femme.

ROBERT.

Précisément! j'ai mes raisons...

LAMORINIÈRE, bas à Robert.

Imbécile, trois millions.

ROBERT, de même.

Mon oncle Satan... taisez-vous! Trois millions dans mes mains... ça brûle... ça brûle... (Haut.) Non! pas de communauté! et si monsieur l'amiral est de mon avis.

L'AMIRAL.

Parfaitement.

LAMORINIÈRE.

Mais alors... c'est un contrat à refaire.

ROBERT.

M. le notaire voudra bien le rédiger à nouveau.

URSULE, s'asseyant à droite.

Sera-ce bien long?

LAMORINIÈRE.

On ne vous appellera, Mademoiselle, que pour la lecture.

(Robert offre la main à Hélène, et passe avec elle dans le salon à gauche, avec l'amiral. Lamorinière s'apprête à les suivre. Mélanie entre rapidement par le fond et le retient.)

SCÈNE VIII.

M. DE LAMORINIÈRE, prêt à entrer dans le salon à gauche, MÉLANIE, le retenant, URSULE, assise sur la causeuse à droite.

MÉLANIE, à demi voix.

Monsieur... Monsieur!

LAMORINIÈRE, avec humeur.

Qu'est-ce! un accident au repas?

URSULE.

Faites, Monsieur, ne vous gênez pas!

MÉLANIE, à Lamorinière qui est descendu avec elle au bord du théâtre, à voix basse et rapidement.

Une autre lettre de change de dix-huit...

LAMORINIÈRE, de même et se récriant.

Dix-huit mille francs et sept que je viens de donner, font vingt-cinq!

MÉLANIE.

Qu'il faut payer à l'instant!

LAMORINIÈRE, à part.

Non pas! je ne me soucie point de faire des avances aussi considérables... surtout avec la nouvelle rédaction qu'il

exige... ce régime dotal qui ne me va pas! (A Mélanie, à demi voix.) Dis à ce Monsieur que demain il réglera cette affaire-là avec mon neveu lui-même!

MÉLANIE.

Prenez garde... il a un air méchant, et je craindrais de lui quelques mauvais traits.

LAMORINIÈRE.

Le contrat signé... peu m'importe!

MÉLANIE.

Et puis, voilà encore le grand monsieur de ce matin, en habit noir et en cravate blanche, il voulait vous parler.

LAMORINIÈRE, vivement et comme voulant sortir.

Il est là!..

MÉLANIE.

Vous étiez en affaires, il a laissé sa carte... Bellaguet, administrateur.

LAMORINIÈRE, la prenant.

C'est bien.

MÉLANIE, à part, sortant par la droite.

Je saurai ce que c'est.

SCÈNE IX.

M. DE LAMORINIÈRE, URSULE, toujours sur le canapé, à droite; ROBERT, sortant du salon, à gauche.

ROBERT.

Mon oncle, mon oncle, venez donc... on vous attend pour vous soumettre la nouvelle rédaction.

LAMORINIÈRE, entrant dans le salon.

J'y vais!

URSULE, qui, pendant la fin de la scène précédente, a tiré de sa poche une lettre, qu'elle a regardée d'un air attentif.

Robert! un service!

ROBERT, qui allait rentrer au salon, accourt auprès d'elle.

Deux, plutôt.

URSULE.

Vous, l'ami de Raoul, connaissez-vous son adresse, à Londres?

ROBERT.

Sans doute! pourquoi?

URSULE.

C'est que la jeune marquise de Villiers, mon amie intime...

ROBERT.

Celle que vous avez mariée?

URSULE.

Oui, la nièce du ministre voudrait faire parvenir le plus tôt possible cette lettre à Raoul.

ROBERT, la prenant.

Donnez! ce ne sera pas long, dès aujourd'hui... je l'espère...

URSULE, effrayée.

Que voulez-vous dire?

ROBERT.

Croyez-vous donc que je me marie sans mon meilleur ami?

URSULE, inquiète.

Il va venir!..

ROBERT.

Paris n'est pas si loin de Londres, je lui ai écrit ces deux lignes seulement : « Je t'attends pour signer à mon contrat de mariage. » Soyez tranquille, aujourd'hui, peut-être, il aura sa lettre. (Il entre dans le salon, à gauche.)

SCÈNE X.

URSULE, puis RAOUL.

Et moi, je l'espère, il arrivera trop tard!

MÉLANIE, entrant par le fond.

M. Raoul de Mornas! (Elle sort dès que Raoul est entre.)

URSULE, poussant un cri de frayeur.

Lui! (Elle se remet tout à coup, prend un air riant et court au-devant de Raoul, qui paraît en ce moment.) Ah! vous, Monsieur, vous! quel bonheur! On vous attendait, mais en désespérant presque.

RAOUL, avec émotion.

Ce n'est qu'hier, le croiriez-vous? que j'ai reçu la lettre de Robert... il est si étourdi!

URSULE.

Oui... l'amour... la joie lui tournent la tête.

RAOUL, de même.

Au point qu'il m'écrit à la hâte quelques mots à peine li-

sibles : « Je t'attends pour mon contrat, » sans me donner aucun détail, sans me nommer... même... la personne...

URSULE.

En vérité !.. Mademoiselle Hélène de Mailly!

RAOUL, hors de lui.

Vous en êtes sûre ? vous ne vous trompez pas?..

URSULE, montrant le salon, à gauche.

Ils sont là!.. On lit le contrat.

RAOUL, laissant échapper un cri de douleur.

Ah !

URSULE, allant à lui.

Raoul, qu'avez-vous?.. d'où vient ce trouble?..

RAOUL, cherchant à se remettre.

Pardon!.. si devant vous, si devant une amie, j'ai été faible à ce point... ne me trahissez pas!

URSULE, jouant l'étonnement.

Ah! qu'est-ce que j'apprends?.. Celle dont vous me parliez, il y a un mois, celle que vous aimiez... c'était elle?

RAOUL.

Oui!

URSULE, d'un ton de reproche.

Et vous ne me l'avez pas dit!.. Vous avez eu des secrets pour moi!.. Ah! c'est mal, Raoul, c'est mal! car je pouvais vous servir, je le peux encore! Oui, il est encore temps... je peux tout dire à Hélène, à mon père, qui est son tuteur... et retarder... empêcher ce mariage.

RAOUL.

Nous opposer au bonheur d'un ami! Une pareille idée ne serait digne ni de vous, ni de moi!.. (Avec dépit.) Et puis, si elle l'épouse... c'est qu'elle l'a choisi, c'est qu'elle l'aime... et de quel droit irai-je alors...

URSULE.

Ah! vous avez raison.

RAOUL.

Je me tairai! Nul autre que vous ne connaîtra ce rêve qui n'a duré qu'un instant et qui se dissipe pour toujours... Mon honneur vous en est le plus sûr garant; la femme d'un ami n'est plus rien pour moi!

URSULE.

Bien, Raoul!

RAOUL, tombant accablé sur la causeuse.

Et maintenant, conseillez-moi! Que dois-je faire? Partir ou rester?

URSULE, après un instant de réflexion.

Partir vaut mieux! non que je doute de votre parole ou de votre courage; mais l'absence rend la lutte moins pénible, la victoire plus prompte, et bientôt vous oublierez... Tout s'oublie... (Avec une émotion croissante.) Vous le savez bien!

RAOUL.

Ursule!

URSULE.

Les soucis de la fortune ou de l'ambition vous viennent en aide à vous autres hommes, tout vous console... jusqu'au bonheur même de pouvoir parler de vos souffrances... Chez nous, on souffre aussi... mais sans se plaindre... le sourire sur les lèvres! (Souriant.) Moi, par exemple, je peux vous le dire maintenant, nous sommes d'anciens amis. (Avec bonhomie.) Et puis, je suis forte, je suis brave... vous en aimez une autre! (Feignant la gaieté.) Eh bien! ce n'est pas sans peine que je suis parvenue à chasser certains souvenirs... (Souriant.) si toutefois, je ne me vante pas encore!

RAOUL, vivement.

Que dites-vous?

URSULE, de même.

Il ne s'agit pas de moi: on s'habitue à vivre dans l'ombre et le silence; on s'habitue à souffrir... ou plutôt on se console, croyez-moi, en pensant à ses amis, en faisant pour eux les rêves qu'il n'est plus permis de faire pour soi. C'est encore être heureux que s'occuper de leur bonheur et de leur avenir. Voyons, quels sont vos projets?

RAOUL, se levant.

Je ne sais... je sens autour de moi comme une solitude immense... comme un froid glacial et mortel. Je cherche en vain un regard ou une main amie... il me semble que personne ne s'intéresse plus à moi, que personne ne m'aime plus au monde!

URSULE, lui tendant la main.

Ingrat!

RAOUL, la saisissant.

Ah! il y a des moments, dans le malheur, où le cœur vole tout entier vers le cœur qui lui apporte espoir et consolation!

Soyez bénie, vous qui me rendez la force et le courage, car je désespérais de moi!

URSULE, d'un ton de reproche caressant.

Allons donc! allons, ne vous laissez pas abattre ainsi... à un homme tel que vous, Raoul, le découragement n'est pas permis. Songez à ce que vous devez au monde et à vous-même! C'est quand déjà les premiers obstacles sont franchis, c'est quand le chemin s'offre à vous brillant et facile que vous vous arrêtez, que vous reculez? C'est devant vous qu'il faut lever les yeux, c'est au premier rang qu'il faut arriver. La place d'ingénieur en chef est vacante, vous l'obtiendrez.

RAOUL.

Moi, jeune homme!.. Il faut pour cela de longues années.

URSULE.

Il faut pour cela du mérite... vous l'obtiendrez!.. Il faut que celle qui vous a délaissé vous regrette, et que celle qui vous aimera soit fière de vous. Allons, courage!.. je ne suis qu'une femme, moi, mais il me semble que je sacrifierais tout pour voir au premier rang celui que j'aimerais; et ce qu'une femme aurait le courage de faire pour son ami, vous hésiteriez à le tenter pour vous, pour votre propre gloire?.. Non, vous êtes décidé... plus de faiblesse, plus d'amour, vous n'écouterez désormais qu'une seule voix... celle de l'honneur!

RAOUL.

La vôtre! Ah! mon amie, ma seule amie! vous me sauvez de moi-même! et plus je vous regarde, moins je conçois par quel aveuglement j'avais pu méconnaître un cœur si noble, si élevé, si dévoué!.. Mais un jour, je l'espère, il me sera permis de m'acquitter et de prouver ma reconnaissance...

URSULE, vivement.

Je n'en veux qu'une preuve.

RAOUL.

Laquelle?

URSULE.

C'est que vous ne m'en parliez jamais.

RAOUL.

C'est impossible!

URSULE, avec émotion.

Et moi je vous en supplie... sinon pour vous... du moins pour moi.

RAOUL.

Que dites-vous?

SCÈNE XI.

ROBERT, URSULE, RAOUL, puis MÉLANIE.

ROBERT, sortant du salon à gauche.

Mademoiselle, on n'attend plus que vous pour la lecture. (Apercevant Raoul.) Ah! tu arrives à temps... (Ursule a gagné la cheminée.)

RAOUL, avec émotion.

Me voici. (Il fait un pas pour entrer au salon.)

ROBERT, le retenant.

Un instant! j'ai d'abord à te remettre un papier dont j'ignore le contenu.

RAOUL.

Et qui te l'a remis ?

ROBERT.

Mademoiselle Ursule, qui voulait te le faire parvenir.

RAOUL, regardant Ursule.

A moi?

ROBERT.

Et qui venait de le recevoir elle-même du marquis et de la marquise de Villiers, tous deux parents du ministre... (A Mélanie, qui vient d'entrer mystérieusement et qui s'est approchée de lui.) Qu'est-ce que tu me veux ?...

MÉLANIE, à demi voix.

Une personne demande à vous parler.

ROBERT.

A moi ?...

MÉLANIE.

A vous seul... elle est en bas dans sa voiture, et je ne sais pas si c'est un homme ou une femme... je n'ai vu que son domestique.

ROBERT.

Silence! (Il l'interroge à voix basse à gauche. Ursule est au milieu du théâtre. Raoul, à droite, parcourt avec émotion la lettre qu'il vient d'ouvrir.)

RAOUL.

Oui... la signature... du ministre. (Lisant.) O ciel ! une place pareille que l'on m'accorde, à moi qui n'ai rien demandé! (Regardant Ursule.) Ah ! je devine! c'est vous, c'est votre amitié qui a fait agir pour moi le marquis et sa femme.

URSULE, allant à lui, et comme ayant peur qu'il ne soit entendu de Robert.

Non, non, silence, Monsieur! au nom du ciel, silence!

RAOUL.

Avec tous, mais non pas avec vous, ma seule, ma généreuse amie, à qui je consacre désormais ma vie entière.

URSULE.

Que dites-vous?

RAOUL.

A vous mon avenir, quel qu'il soit... J'en jure sur l'honneur!

URSULE, lui mettant la main sur la bouche.

Taisez-vous! vous voulez donc que je meure de joie?

ROBERT, qui, pendant ce temps-là, a continué à causer avec Mélanie.

Et pas d'autres renseignements...

MÉLANIE.

Puisque les stores sont baissés; mais elle veut à l'instant même vous voir et vous parler pour la dernière fois, dit-elle; sinon elle fait un éclat...

ROBERT, à part.

C'est Zoé! Un autre jour, ce me serait bien égal, mais aujourd'hui... (Avec résolution.) J'y vais!

MÉLANIE.

Seul... Monsieur?...

ROBERT.

Non.

MÉLANIE.

Je vous accompagne.

ROBERT, impatienté.

Eh! non, pas toi; Raoul, viens avec moi.

RAOUL.

Et pourquoi?

ROBERT.

Viens, te dis-je... j'ai à te parler. (A Ursule.) Veuillez m'excuser si je vous l'enlève... nous revenons... Tâchez que, pendant quelques minutes seulement, on ne s'aperçoive pas de notre absence. (Robert sort par le fond en emmenant Raoul. Mélanie les suit.)

SCÈNE XII.

URSULE, seule, et d'un air triomphant.

C'est lui... c'est lui-même qui m'a offert sa main... Il a dit sur l'honneur!... et Raoul n'y a jamais manqué! (Avec joie et à demi voix.) Lui, mon mari!... Robert celui d'Hélène!... rien ne peut plus désormais déranger nos plans.

SCÈNE XIII.

URSULE, L'AMIRAL et M. DE LAMORINIÈRE, entrant par la gauche.

L'AMIRAL.

Non, Monsieur, vous direz ce que vous voudrez, mais je suis honnête homme avant tout... ce ne sera pas.

URSULE.

Eh! mon Dieu, mon père, qu'y a-t-il?

L'AMIRAL, tenant à la main un paquet de lettres.

Ce qu'il y a... opposition à son mariage.

URSULE.

Opposition, et par qui?

L'AMIRAL.

Par l'Opéra! toute la danse qui réclame! et les preuves à l'appui! Une masse de lettres et de billets doux que l'on m'adresse à moi... le tuteur! Liasse n° 1 : les premiers sujets; liasse n° 2 : les chœurs. (Présentant les lettres à Ursule.) Vois, vois plutôt. (Les lui retirant.) Non, tu ne peux pas voir... (A part.) J'oublie toujours qu'elle n'est pas mariée... (S'adressant à Lamorinière.) Mais je m'en rapporte à l'oncle du futur, qui s'y connaît... Qu'il me réponde, s'il ose. .

LAMORINIÈRE, regardant autour de lui.

Qu'il réponde lui-même... qu'il vienne, qu'il se défende... Où est-il... où est-il donc?

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, MÉLANIE, entrant vivement, puis HÉLÈNE.

MÉLANIE.

Où il est, Monsieur? enlevé!

L'AMIRAL.

Par une femme?..

MÉLANIE.

Si ce n'était que cela... une grande voiture, des stores baissés...

L'AMIRAL, criant à tue-tête.

Deux femmes?...

MÉLANIE.

Non, Monsieur... trois recors... une ruse... un guet-apens! C'est votre faute.

LAMORINIÈRE.

A moi?

MÉLANIE.

La lettre de dix-huit mille francs... on l'a enveloppé... jeté dans la voiture, fouette, cocher... et M. Raoul qui était là...

HÉLÈNE, qui vient d'entrer par la gauche, avec émotion.

Raoul... il est ici!..

MÉLANIE.

Il venait d'arriver... M. Raoul leur criait en vain : « Arrêtez! arrêtez! »

L'AMIRAL, furieux.

Qu'est-ce que j'apprends là...

URSULE, s'efforçant de parler.

Mais, mon père...

LAMORINIÈRE ET MÉLANIE, de même.

Mais, Monsieur...

L'AMIRAL.

Il suffit!.. plus de mariage! Le bonheur de cette jeune fille m'est confié.

MÉLANIE, regardant Hélène qui, au nom de Raoul, s'est évanouie sur une chaise, à gauche.

Ah! elle s'est trouvée mal!

LAMORINIÈRE, à l'amiral.

Je crois bien... elle adorait mon neveu!

URSULE, à l'amiral.

Et un pareil éclat, sans me consulter, qu'avez-vous fait, mon père?

L'AMIRAL.

Mon devoir! J'ai retiré ma parole! leur mariage est rompu!

URSULE, à demi voix, avec colère.

Et le mien aussi peut-être!

L'AMIRAL, effrayé.

Hein, que dis-tu?

URSULE.

Silence!.. (Mélanie et Lamorinière se sont empressés autour d'Hélène, toujours évanouie sur la chaise, à gauche, pendant que l'amiral, stupéfait, regarde sa fille qui lui fait signe de se taire. — La toile tombe.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Chez l'amiral : salon sévère ; porte au fond ; portes latérales ; table à gauche ; table à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

URSULE, seule, assise près de la table.

J'ai attendu Raoul hier toute la journée et il n'est pas venu, et il ne m'a rien fait dire. Plus de doute! il était là quand on a emmené Robert... il aura appris la rupture de son mariage. Libre !... Hélène est libre ! les espérances de Raoul sont revenues, et ses nouvelles promesses ont été promptement oubliées. (Se promenant avec agitation.) Tous de même ! Je devais m'y attendre ; mais son manque de foi n'aura pas la récompense qu'il espère. Il n'est pas encore le mari d'Hélène ; je ne peux plus lui opposer Robert, il est vrai !... mais monsieur de Vallombreuse, que j'avais éloigné pour lui, a déjà été prévenu et rappelé par moi !... il s'est présenté hier chez mon père, qui consent... Ah ! nous verrons ! Pour me venger de Raoul, je ne sais pas ce dont je ne serais pas capable ! D'abord, je me marierai ! Oh oui... à tout prix, j'y suis décidée... Qui vient là ? (Avec joie.) Est-ce Raoul ?

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur de Lamorinière.

URSULE, à part.

Qui vient plaider encore pour son neveu, quel ennui !

SCÈNE II.

M. DE LAMORINIÈRE, URSULE.

URSULE ; elle va au-devant de lui d'un air gracieux.

Eh bien ! mon pauvre monsieur de Lamorinière. (Elle le fait asseoir à droite et s'assied près de lui.) Eh bien ! malgré nos efforts, nous sommes donc battus, complétement battus.

LAMORINIÈRE.

Tout n'est pas encore désespéré, et si vous restez fidèle à notre alliance...

URSULE.

Pouvez-vous en douter ?

LAMORINIÈRE.

Aussi... je viens vous consulter. Que pourrions-nous faire pour calmer l'amiral. Si je payais cette malheureuse lettre de change de dix-huit mille francs ?... Qu'en pensez-vous ? Cela me coûterait... mais enfin... si mon neveu me les rendait...

URSULE, réfléchissant.

Payer... dix-huit mille francs...

LAMORINIÈRE.

Ce n'est pas votre avis ?

URSULE.

Non, c'est inutile.

LAMORINIÈRE.

Très-bon avis, dont je vous remercie.

URSULE, à demi voix.

Et puis il vaut peut-être mieux que Robert n'ait pas sa liberté.

LAMORINIÈRE.

Vous croyez ?

URSULE.

Libre... il nous nuirait... nous entraverait par ses imprudences... (Rêvant.) Il faut, pour le servir malgré lui...

LAMORINIÈRE.

Le laisser en prison?.. Que vous êtes bonne... et puis, quel tact... quel coup d'œil... C'est qu'on parlait d'un concurrent redoutable... qu'autrefois vous aviez éloigné... M. de Vallombreuse ; on disait qu'il n'avait pas perdu de temps, que dès hier il s'était remis sur les rangs... ce n'est donc pas vrai?

URSULE.

Si. Mon père l'a reçu. Impossible de ne pas le recevoir ; mais soyez tranquille, je suis là...

LAMORINIÈRE.

Le malheur ne vous éloigne donc pas de vos amis ?

URSULE.

Il m'en rapprocherait plutôt; et croyez bien, Monsieur... que depuis avant-hier ..

LAMORINIÈRE.

Depuis avant-hier ?...

URSULE.

Mes sentiments d'estime et d'amitié n'ont diminué en rien... au contraire.

LAMORINIÈRE.

Ah ! comment ne pas vous aimer ! (A part.) Ma foi, elle a l'air bien disposée... du courage ! (Haut.) Vous daignez donc me pardonner mon présent indiscret... d'avant-hier?..

URSULE.

Lequel ?

LAMORINIÈRE.

Cette boîte de pastilles que sans doute vous avez ouverte ?

URSULE.

Oui; mais je ne me rappelle plus (Regardant autour d'elle.) où je l'ai laissée... ce matin... Ah ! sur la cheminée ou sur le bureau de mon père.

LAMORINIÈRE, à part.

Ah, mon Dieu ! (Haut.) De sorte que vous n'avez pas lu ma lettre?

URSULE, étonnée, et souriant.

Une lettre ?... Vous m'avez écrit... vous, monsieur de Lamorinière... qui me voyez tous les jours ?

LAMORINIÈRE, mystérieusement.

Il est des choses qu'on n'oserait peut-être pas dire... et que l'on a moins de peine à exprimer par écrit...

URSULE, étonnée.

Qu'entends-je ?

LAMORINIÈRE.

Tels sentiments par exemple... que l'on craindrait de voir repousser...

URSULE.

Pourquoi donc ?..

LAMORINIÈRE, continuant, avec chaleur.

Non pas qu'ils ne soient plus sincères et aussi brûlants qu'au printemps de la vie, mais à mon âge... on a raison de se défier de soi-même... et de trembler.

URSULE, gaiement.

Quoi!.. vous!.. Monsieur... vous m'aimez!..

LAMORINIÈRE, avec chaleur.

Si je vous aime!.. Ah! je suis bien malheureux... si jamais vous ne nous en êtes aperçue...

URSULE, réprimant un sentiment de joie.

Monsieur, ce n'est pas à moi... c'est à mon père qu'il faut adresser une pareille demande...

LAMORINIÈRE, à part.

A son père!.. Diable... ce n'est pas cela...

URSULE.

Quant à moi, je suis trop raisonnable pour qu'une différence d'âge, qui, après tout, n'est pas si considérable... me ferme les yeux sur des qualités justement appréciées de tous!..

LAMORINIÈRE, avec embarras.

Mademoiselle... (A part.) Mais elle se trompe, mais nous n'y sommes plus...

URSULE, baissant les yeux.

Ce qui m'est seulement permis de vous dire, Monsieur, c'est la confiance qui m'est inspirée, moins par l'âge dont vous parlez, que par votre réputation de loyauté et de probité...

LAMORINIÈRE.

Mademoiselle...

URSULE.

De délicatesse...

LAMORINIÈRE.

Mademoiselle...

URSULE.

Et d'honneur surtout!..

LAMORINIÈRE, à part.

Nous voilà à cent lieues de la question!.. impossible d'y revenir maintenant... (Haut.) Permettez... Mademoiselle, permettez...

UN DOMESTIQUE, entrant.

Quelqu'un fait demander monsieur de Lamorinière...

LAMORINIÈRE, avec impatience.

Pas dans ce moment... (A Ursule.) Car je tiens à vous dire, Mademoiselle...

LE DOMESTIQUE.

C'est M. Robert, votre neveu...

URSULE ET LAMORINIÈRE, stupéfaits.

Robert!..

URSULE.

Il est donc libre, et vous ne me le dites pas!.. vous vouliez me le cacher...

LAMORINIÈRE.

Libre... je l'ignorais, et j'ignore encore comment cela s'est fait.

URSULE.

Et moi, je le devine!.. C'est vous, Monsieur, c'est vous!..

LAMORINIÈRE.

Non.

URSULE.

Qui avez payé cette dette... dix-huit mille francs!

LAMORINIÈRE.

Non!.. le diable m'emporte!..

URSULE.

Et vous ne voulez pas en convenir. N'importe, Monsieur, c'est bien, c'est beau!.. c'est un nouveau trait de délicatesse qui plaiderait en votre faveur, si c'était à moi de décider... mais, comme je vous l'ai dit... c'est à mon père seul qu'il appartient de prononcer... et puis, avant tout... votre neveu qui vous attend.

LAMORINIÈRE.

J'y vais!.. Qu'a-t-il à me dire?.. (A part.) En attendant, j'ai fait là une fausse manœuvre. (Faisant un pas vers Ursule.) Et je voudrais à tout prix...

URSULE, avec dignité et lui faisant une révérence.

Je ne vous retiens plus, Monsieur. (Lamorinière sort par la porte du fond.)

SCÈNE III.

URSULE, seule, avec un élan de triomphe.

Enfin!.. je suis mariée... je suis vengée!.. je ne regrette rien!.. Il a cinquante ans, je crois... ou cinquante-deux, ou cinquante-quatre... je ne sais pas au juste... mais il a un nom!.. une fortune!.. Ce seront quelques années d'esclavage

encore, mais, après lui, veuve, jeune, riche, immensément riche... quelle position!... celle que j'avais rêvée... Ah! que je vais les humilier à mon tour; que de flatteries et de faussetés ils m'ont contées, que je vais leur faire payer.

SCÈNE IV.

URSULE, L'AMIRAL, sortant de la porte à gauche, le chapeau sur la tête, l'habit boutonné, la canne à la main.

URSULE, allant à lui avec joie.

Ah! mon père, si vous saviez!.. apprenez...

L'AMIRAL, se promenant avec agitation.

Je n'ai pas le temps... (Il sonne. Un domestique paraît.) Une voiture, à l'instant!..

URSULE.

Comment! vous sortez?..

L'AMIRAL, brusquement.

Oui.

URSULE.

Vous êtes déjà sorti ce matin pour aller chez votre banquier.

L'AMIRAL.

Oui.

URSULE.

Pour quelle nouvelle affaire?..

L'AMIRAL.

Cela me regarde seul.

URSULE.

Quand reviendrez-vous?

L'AMIRAL.

Je ne sais.

URSULE, le voyant se promener en long et en large en toussant.

Je ne vous ai jamais vu ainsi... une fureur concentrée... et votre asthme qui semble redoubler! Je ne vous demande qu'un instant... pour une chose de la plus haute importance... M. de Lamorinière sort d'ici...

L'AMIRAL, avec fureur et voulant s'élancer.

Lamorinière... lui!..

URSULE, le retenant.

Qu'avez-vous donc?

LAMORINIÈRE, se contenant.

Rien! continue... Que t'a-t-il dit?...

URSULE, avec joie.

Il me demande en mariage.

L'AMIRAL, cherchant à modérer sa colère.

Ah! tu appelles cela une demande en mariage?

URSULE.

Qu'est-ce donc?

L'AMIRAL.

Tout à l'heure... chez moi, dans un accès de toux et de colère, j'ai renversé sur mon bureau une boîte, au fond de laquelle se trouvait ce billet... Tiens, vois toi-même... (Pendant qu'Ursule parcourt le billet.) Oser écrire une pareille lettre à ma fille!... je le tuerai... Je vais chez lui, chez mes témoins, et ce soir ou demain...

URSULE, poussant un cri et tombant assise près de la table à droite.

Ah! quelle humiliation!... Là où je croyais un hommage... il n'y avait qu'une insulte! Où allez-vous, mon père?

L'AMIRAL, froidement.

Chez le ministre, qui m'a fait demander. Quant à de pareils outrages, il faut les mépriser.

URSULE, vivement.

Oui, oui, et surtout ne pas leur donner de retentissement.

L'AMIRAL.

Tu as raison.

LE DOMESTIQUE, paraissant.

La voiture est en bas.

L'AMIRAL.

C'est bien. (Il fait un pas pour sortir et revient.) Tu recevras en mon absence... (Cherchant.) Qui donc?... Ah! Hélène d'abord, que je fais sortir du couvent pour lui parler de la demande de M. de Vallombreuse, que nous protégeons maintenant... (Il fait quelques pas et revient encore.) Ah!... et puis Raoul, à deux heures.

URSULE, surprise, et avec joie.

Il va venir...

L'AMIRAL.

Je l'ai rencontré ce matin chez mon banquier, où il venait chercher de l'argent.

URSULE.

Lui !

L'AMIRAL.

Monsieur, s'est-il écrié en me voyant... des courses, des démarches pour la délivrance d'un ami ont absorbé hier toute ma journée ; mais aujourd'hui, grâce au ciel ! Robert va être libre... moi aussi... et si vous voulez me permettre de vous rendre ma visite à vous et à mademoiselle Ursule... De grand cœur, me suis-je écrié; à deux heures, je vous attendrai...

URSULE.

Et vous sortez ?

L'AMIRAL, furieux.

Je ne puis donc pas sortir quand il me plaît ?

URSULE.

Mais, mon père...

L'AMIRAL.

Ne m'irrite pas davantage !... il faut que je sorte... Reçois-le.., et adieu, adieu, ma fille ! (Il l'embrasse et sort.)

SCÈNE V.

URSULE, seule, avec joie.

Il va venir !... et j'ai pu douter de lui... Ah ! Hélène !...

SCÈNE VI.

URSULE, HÉLÈNE, entrant par la gauche.

URSULE, allant à elle.

Te voilà, chère enfant... mon père t'a écrit ses intentions?

HÉLÈNE.

Et les tiennes... Oui, mon amie, M. de Vallombreuse, dont tu me fais l'éloge et dont tu me presses d'accueillir les prétentions... Je te remercie de ton amitié, si constante et si bonne, qui ne cesse point de s'occuper de moi.

URSULE.

C'est tout simple... il faut te distraire de ces derniers ennuis.

HÉLÈNE.

Ce serait m'en créer de nouveaux ! Je viens te supplier, toi, ma bonne Ursule, toi et mon tuteur, de ne songer pour moi à aucun parti... je ne veux plus me marier.

URSULE.

Allons donc !

HÉLÈNE.

J'y suis résolue... fermement résolue... je resterai fille, comme toi.

URSULE, piquée.

Comme moi !

HÉLÈNE.

Nous ne nous marierons jamais !

URSULE, embarrassée.

Parle pour toi... moi... je n'y renonce pas, bien loin de là; car... je ne sais comment te l'avouer... je crois que je vais bientôt me marier.

HÉLÈNE, vivement.

En vérité !... Ah ! si c'est avec quelqu'un que tu aimes, je suis heureuse de ton bonheur ! Crains-tu de me l'avouer?

URSULE.

Ah ! c'est que par une circonstance, par un hasard que je ne soupçonnais pas... et que nous ne pouvions prévoir, il se trouve que ce mariage ne peut avoir lieu, telle est du moins ma volonté, sans ton consentement.

HÉLÈNE.

Que me dis-tu là?

URSULE.

Te souviens-tu qu'il y a un mois... M. Raoul de Mornas m'avait avoué... qu'il aimait quelqu'un?

HÉLÈNE, vivement.

Je le sais... une Anglaise !

URSULE.

Non !.. cette personne... qu'alors il ne voulut point nommer...

HÉLÈNE.

Eh bien?..

ULSULE.

Juge de mon étonnement... lorsque avant hier il m'a déclaré que cette personne... c'était moi !

HELÈNE.

Toi?..

URSULE.

Moi!.. Tu penses qu'en ce moment... c'était le jour de la lecture de ton contrat avec Robert, je ne pouvais te parler ni de cet aveu... ni de ma surprise, d'autres événements nous préoccupaient!.. Mais aujourd'hui, que Raoul annonce l'intention de venir demander ma main à moi... et à mon père, tu comprends qu'avant de permettre une telle démarche... je devais te prévenir... toi, ma meilleure amie... (Avec dignité.) Hélène, si ce mariage t'offense ou te blesse, je le refuserai.

HÉLÈNE.

Y pènses tu!

URSULE.

Si tu aimes encore Raoul...

HÉLÈNE, vivement.

Moi, du tout... je ne l'aime plus... j'y avais déjà renoncé, tu le sais, j'y renonce pour toujours et avec joie pour toi, mon amie, si noble, si loyale, si dévouée!.. et s'il est vrai que Raoul doive aujourd'hui venir te demander en mariage...

UN DOMESTIQUE, sortant du salon, à droite.

M. Raoul de Mornas attend Mademoiselle au salon.

URSULE.

Tu vois!

HÉLÈNE.

Va, mon amie, va le recevoir.

URSULE, l'embrassant.

Chère petite!.. ah! tu peux compter toujours sur mon affection.. (En s'en allant.) C'est toi qui le veux...

HÉLÈNE, très-émue.

Oui!.. (Ursule sort par la porte, à droite; Hélène va s'asseoir près de la table, à gauche, cache sa tête daas ses mains et éclate en sanglots.)

SCÈNE VII.

HÉLÈNE, à gauche, près de la table, ROBERT, entrant par la porte du fond.

ROBERT, entrant et apercevant Hélène.

Que vois-je, Hélène en pleurs!

HELÈNE, levant la tête.

Monsieur Robert!

ROBERT, s'asseyant près d'elle.

Ne pleurez pas ! vous ne m'épousez plus. Non, je me rends justice, je ne suis pas digne de vous... et l'amiral me rendrait sa parole que je ne l'accepterais pas... ainsi donc, rassurez-vous et n'ayez plus de chagrin.

HÉLÈNE.

Ah ! ce n'est pas cela !

ROBERT.

Un malheur plus grand !.. il faut le chasser... je m'en charge.

HÉLÈNE.

Ce serait peine perdue !

ROBERT.

Essayons toujours... je vous porte un si vif intérêt, j'ai conçu pour vous tant d'affection et d'estime... dans le peu de temps que vous avez été ma femme... je veux dire ma fiancée... Ah ! vous souriez déjà... vous voyez bien que je saurai vous consoler ..

HÉLÈNE.

Monsieur Robert !..

ROBERT.

Permettez-le-moi... je donnerais tout au monde pour vous voir heureuse.

HÉLÈNE.

Et moi pour vous avoir pour frère et pour ami.

ROBERT, se levant.

C'est dit, j'accepte. Et maintenant que je suis désintéressé dans la question... moi, votre frère, votre tuteur, je me permettrai de vous défendre et de vous conseiller. Connaissez-vous d'abord M. de Vallombreuse, qu'on veut vous donner pour mari?

HÉLÈNE.

Un charmant jeune homme, dit-on?

ROBERT.

Ce n'est pas un jeune homme, il n'a jamais été jeune.

HÉLÈNE.

Il a vingt-cinq ans?

ROBERT.

Son cœur en a cinquante ! C'est un spéculateur pour qui vous êtes une spéculation, une prime.

HÉLÈNE.

Je vous remercie. C'est Ursule qui me pressait de l'accepter.

ROBERT.

Ursule, mon alliée!.. qui ce matin encore promettait d'éloigner ce rival... il est vrai qu'elle conseillait aussi à mon oncle de me laisser en prison... pour mon bien!

HÉLÈNE.

Elle!..

ROBERT.

Oui. Mon oncle vient de me le dire à l'instant!.. Après cela, c'est peut-être ainsi qu'elle entend l'alliance entre nous, la Sainte-Alliance.. Tenez, ma sœur et ma pupille, notre amie Ursule, pour qui j'ai combattu jusqu'ici, m'inspire depuis ce matin une secrète défiance.

HÉLÈNE.

Taisez-vous... l'amie la plus sincère, la plus généreuse... elle vient à l'instant même de m'en donner une preuve.

ROBERT.

Laquelle?..

HÉLÈNE.

Je ne peux pas vous la dire.

ROBERT.

Tant pis... j'estime peu les preuves qu'on ne peut faire connaître au grand jour; car enfin je vous ai trouvée ici en larmes.

HÉLÈNE.

Pour un chagrin... qui n'existe plus... qui ne peut plus se renouveler. J'ai déclaré que je refusais d'avance tous les prétendants...

ROBERT.

Ce n'est pas raisonnable!.. Parce que vous êtes mal tombée d'abord... il ne faut pas vous décourager.

HÉLÈNE.

Je veux rester fille... toujours fille!..

ROBERT.

C'est Ursule qui vous a conseillé cela?..

HÉLÈNE.

Non.

ROBERT, la faisant asseoir à droite.

Qu'importe!.. je m'y oppose. Vous êtes trop bonne, trop loyale, trop franche pour vivre seule dans le monde, vous y

joueriez un rôle de dupe. Vous avez besoin d'un guide sûr, d'un protecteur. Je sais bien que je suis là, mais cela ne suffit pas. Écoutez-moi : il n'y a au monde que deux amis que j'aime, mais de cette amitié qui donne le droit de dire : où faut-il se faire tuer pour eux?.. j'y cours. Ces deux personnes-là, c'est vous et mon ami Raoul.

HÉLÈNE.

O ciel!..

ROBERT, s'asseyant près d'elle.

Connaissez-vous mon ami Raoul?.. (Se frappant la tête.) Eh! oui, il me l'a dit; vous l'avez rencontré dans votre traversée... C'est égal, vous ne le connaissez pas comme moi. Il a pour lui le talent, l'instruction, l'ordre, la bonne conduite... toutes les qualités que je n'ai pas... Enfin, la perfection même... c'est un cœur d'or; c'est lui qui, possédant à peine une dizaine de mille francs d'économies, les a sacrifiés hier pour me tirer de prison... c'est lui qui, voyant que cette somme ne suffisait pas, s'est engagé...

HÉLÈNE.

Lui!..

ROBERT.

Parbleu! il n'est pas comme moi... sa signature vaut de l'or chez tous les banquiers du monde.

HÉLÈNE, avec émotion.

Ah! c'est bien!.. (Vivement.) Non, c'est mal... c'était à moi, votre sœur... et votre pupille...

ROBERT, se levant.

A payer les dettes du tuteur .. bravo!.. Heureusement le tuteur a le droit de refuser la pupille et de la bénir. Je refuse et vous bénis, et je reviens à mon ami Raoul. J'ai une idée, une idée sage et raisonnable; ça vous étonne... c'est égal, j'ai une idée... que je me suis mis en tête d'exécuter, c'est d'unir ensemble les deux personnes que j'aime le plus au monde.

HÉLÈNE, se levant, poussant un cri.

Ah!..

ROBERT.

Vous vous récriez?.. je le comprends... parce que vous le connaissez à peine et que vous ne rêvez, comme toutes les jeunes filles... qu'un mariage d'inclination... mais cela viendra, vous l'aimerez, vous l'adorerez.

HÉLÈNE.

Monsieur...

ROBERT.

Si vous saviez combien son cœur renferme de nobles sentiments, et combien il est susceptible d'aimer!

HÉLÈNE.

Monsieur, de grâce...

ROBERT.

Si vous saviez comme il entourera sa femme de soins et de tendresse!

HÉLÈNE, avec douleur.

Assez.

ROBERT.

Si vous saviez combien, à tous les instants de sa vie, elle bénira son sort!

HÉLÈNE, de même et à part.

Ah! c'en est trop!.. mon cœur se brise. (Haut.) Assez, Monsieur... si vous avez pour moi quelque amitié, je vous prie de ne pas parler de moi à M. Raoul... et de ne jamais donner suite à un pareil projet. (Elle le salue et rentre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE VIII.

ROBERT, seul.

N'y pas donner suite... si, parbleu!.. je ne renonce pas ainsi à mes bonnes idées quand j'en ai... elles sont si rares!.. J'en viendrai à mon honneur, et, quoi qu'ils fassent ou qu'ils disent, je les marierai... malgré eux...

SCÈNE IX.

ROBERT, RAOUL, sortant du salon à droite.

ROBERT, lui sautant au cou.

Ah! Raoul, je te vois enfin!

RAOUL, se dégageant de ses embrassements.

Y penses-tu?

ROBERT.

En descendant la rue de Clichy j'ai couru chez toi, tu ve-

nais de sortir. On m'a dit que tu étais dans les honneurs... que tu dînais aujourd'hui chez ton ministre!

RAOUL.

C'est vrai.

ROBERT.

Mais qu'auparavant tu devais passer chez l'amiral. Je n'ai pas perdu de temps pour te saisir au passage, pour t'embrasser, pour te gronder... Quelle conduite! toi, un homme sage et raisonnable, donner, non-seulement ton argent pour un mauvais sujet, mais encore t'engager pour lui.

RAOUL.

Je l'ai fait exprès... tu ne me laisseras jamais entrer... là... d'où je t'ai fait sortir?

ROBERT.

Plutôt mourir. (Se reprenant.) Plutôt travailler.

RAOUL.

Tu travailleras donc?

ROBERT.

Jour et nuit.

RAOUL.

J'ai donc fait une excellente affaire... En fait de travail, il est toujours temps de commencer.

ROBERT.

Pour moi, surtout... je ne suis pas fatigué.

RAOUL.

Eh bien! dès demain nous te chercherons une position, nous nous occuperons de ta fortune.

ROBERT.

Quand tu voudras... En attendant, je me suis occupé de ton bonheur.

RAOUL.

Que dis-tu?

ROBERT.

J'ai juré de m'acquitter... je commence!.. Je ne me marie plus, tu le sais... c'est justice... je ne méritais pas un pareil trésor... Eh bien! mon ami, je veux te le donner.

RAOUL.

A moi, que dis-tu?

ROBERT.

Si je connaissais une jeune fille plus charmante, plus adorable, je te la proposerais.

RAOUL.

Tu plaisantes... je le suppose.

ROBERT.

Non, morbleu ! jamais mariage n'a été plus raisonnable ; il ne te manque rien que de la richesse... Elle n'en veut pas... elle n'en a pas besoin. Je sais que tu vas m'objecter... cet amour romanesque, cette grande dame dont nous causions il y a un mois à Plombières : chimère que tout cela... il faut penser avant tout au réel. Je ne parle pas de la fortune, c'est un détail ! mais une bonne et gentille compagne, mais un caractère charmant, ça dure toujours. Ah çà ! où en sommes-nous... c'est moi maintenant qui parle raison à tout le monde !

RAOUL.

Jamais, au contraire, tu n'as dit plus de folies !.. Me vouloir marier à mademoiselle de Mailly, millionnaire, qui me connaît à peine, qui n'a jamais pensé à moi, qui ne m'aime pas...

ROBERT.

Cela viendra.

RAOUL.

Allons donc !

ROBERT.

Si déjà cela n'est pas venu !

RAOUL, vivement.

Que dis-tu ?

ROBERT.

Tout à l'heure, quand j'ai prononcé ton nom... quand je lui ai dit ce que ton amitié avait fait pour moi, et ce que la mienne avait rêvé pour vous deux, j'ai vu dans ses traits un trouble étrange... Elle m'a défendu de te parler d'elle... avec une émotion... qui n'est pas naturelle... Enfin, haine, amitié ou amour tu ne lui es pas indifférent, c'est déjà quelque chose.

RAOUL.

Tais-toi.

ROBERT.

Et il y avait surtout dans ses yeux... c'est là ce qui dérange un peu mes prévisions, une expression de regret et de douleur indéfinissable... O ciel ! comme dans les tiens en ce moment.

RAOUL.

Silence ! te dis-je, silence !

ROBERT.

Et pourquoi?... Qu'y a-t-il?... Crains-tu de te confier à moi?...

RAOUL.

Non, sans doute.

ROBERT.

Eh bien, alors!..

RAOUL.

Eh bien! celle que tu croyais une grande dame, celle dont je te parlais il y a un mois, celle que j'aimais... c'était elle!

ROBERT, vivement.

Je comprends... et parce qu'alors j'étais sur les rangs... et parce que plus tard elle était ma fiancée, tu n'as pas osé m'avouer ton amour!.. (Gaiement.) Mais, maintenant, morbleu!

RAOUL.

Maintenant un autre obstacle plus grand encore...

ROBERT.

Lequel?

RAOUL.

D'abord... rien ne prouve qu'elle m'aime; ce n'est pas! ce ne peut pas être! et j'en rends grâce au ciel, car je suis engagé...

ROBERT.

Toi?

RAOUL.

Par l'honneur! par la foi jurée, par tout ce qu'il y a de plus sacré pour un galant homme!

ROBERT.

A qui?...

RAOUL.

A une personne qui m'aime... qui n'a jamais cessé de m'aimer... et qui dernièrement encore m'a donné les preuves d'un dévouement que je ne puis méconnaître.

ROBERT, avec impatience.

Qui donc?

RAOUL.

Ursule!

ROBERT, étonné.

Ursule!

RAOUL.

Je venais demander sa main à son père.

ROBERT, vivement.

Qui n'y est pas, qui est sorti... On me l'a dit.

RAOUL.

Je reviendrai ce soir, en sortant de chez le ministre... Mais elle, je l'ai vue, et...

ROBERT.

Elle t'a accepté... je le crois bien... et tu es bien persuadé de son amour?...

RAOUL.

Pas un mot de plus, Robert... il ne m'est pas permis d'en douter.

ROBERT.

Et si je parviens à te dégager... à reprendre ta parole.

RAOUL.

Je te défends même de le tenter, ce serait indigne à nous.

ROBERT.

Mais enfin si je te prouvais quelque arrière-pensée... quelque manque de franchise peut-être?..

RAOUL.

Il serait tout entier de mon côté! aux termes où nous en sommes... quand sa main s'est posée dans la mienne, quand elle s'est confiée à mon amour et à ma loyauté, je me regarderais comme le dernier des hommes si je pensais seulement à rompre des serments qu'elle ne demandait point et que je lui ai faits de moi-même et sur l'honneur. Je te remercie des projets conçus par ton amitié, mais je les désavouerais s'ils allaient plus loin. (A Robert qui fait un geste.) Ne parlons plus de cela, n'en parlons plus jamais... j'ai promis... je tiendrai ma promesse. Ce soir tout sera fini. Adieu! (Il sort par le fond.)

SCÈNE X.

ROBERT, seul.

Des deux côtés la même phrase!.. défense de m'occuper de mes projets... défense même d'en parler... (Se promenant avec agitation.) J'ignore quelles manœuvres féminines Ursule a em-

ployées... je la connais... ce ne sont point des trahisons de mélodrames, mais des perfidies de salon... ce qui est plus redoutable encore; et de son côté, Raoul a raison... il ne peut pas... il ne peut plus rompre. Sa parole est donnée... il faudrait, je le sens bien, que le refus vînt d'Ursule... mais le moyen de l'espérer, lorsqu'elle tient enfin un mari... et quel mari! jeune, charmant, estimé de tous! sans fortune encore, il est vrai, mais en passe d'arriver à tout. Pour renverser mon ami Raoul dans le cœur de sa fiancée, il faudrait lui opposer un prince, un duc... je n'en ai pas sous la main!.. il faudrait lui trouver des millions!... (Tâtant ses poches.) j'en ai encore moins! et cependant ce soir... Raoul vient faire sa demande au père... demande solennelle...

SCÈNE XI.

ROBERT, M. DE LAMORINIÈRE, entrant par le fond.

LAMORINIÈRE, à la cantonade.

Si M. l'amiral n'est pas rentré, je l'attendrai. Avertissez-moi seulement dès qu'il sera seul dans son cabinet.

ROBERT.

Mon oncle!

LAMORINIÈRE, les traits bouleversés.

Toi, Robert... (Lui serrant la main.) Ah! que je suis content de te voir, mon cher neveu.

ROBERT.

Comme vous voilà pâle... Que vous arrive-t-il?

LAMORINIÈRE, affectant la gaieté.

L'aventure... la plus singulière... la plus originale... comme il vous en arrive à vous autres jeunes gens... cela va te faire bien rire.

ROBERT.

Pas trop! si j'en juge par vous.

LAMORINIÈRE, s'efforçant de rire.

Imagine-toi... que ce billet galant... cette déclaration adressée par moi à Ursule... et que j'avais dissimulée... au milieu d'autres douceurs... dans cette boîte de pastilles...

ROBERT.

Eh bien?

LAMORINIÈRE.

Tout cela est tombé entre les mains du père, qui a lu la lettre, une lettre délirante ! c'est drôle, n'est-ce pas?

ROBERT.

Mais non, l'amiral n'entend pas raillerie.

LAMORINIÈRE, tremblant, mais s'efforçant toujours de rire.

C'est ce qu'il paraît, car il est venu chez moi tout à l'heure... je n'y étais pas heureusement... mais il avait une figure qui a effrayé Mélanie... parce que les femmes, tu comprends... ça s'effraye de tout. Il a demandé une plume et de l'encre et a écrit quelques lignes.

ROBERT.

Eh bien ?..

LAMORINIÈRE.

Eh bien... il est fou, il parle d'un combat... d'un combat à mort... demain matin à Vincennes...

ROBERT.

Eh bien ?..

LAMORINIÈRE.

Eh bien ! je viens le voir moi-même. Deux anciens amis... se couper la gorge ou se brûler la cervelle à propos de rien, ce n'est pas possible... ce n'est pas convenable... il doit y avoir moyen d'arranger cette affaire-là... donne-moi un conseil.

ROBERT.

Je ne vous en donnerai qu'un, c'est de tuer l'amiral, sinon, il vous tuera.

LAMORINIÈRE.

Hein !..

ROBERT.

Vous pouvez en être sûr. En tous cas, me voilà, je suis votre témoin.

LAMORINIÈRE.

Je te remercie ; tu crois que cela ira là pour une plaisanterie?

ROBERT.

Une offense pareille, vouloir séduire sa fille!

LAMORINIÈRE.

Allons donc!

ROBERT.

Enfin, c'était votre intention... vous en êtes convenu avec moi.

LAMORINIÈRE.

Avec toi... c'est possible, mais avec lui... si je désavouais la lettre, si je faisais des excuses...

ROBERT.

Il ne les recevra pas.

LAMORINIÈRE.

Si j'offrais des réparations...

ROBERT.

Des réparations! (A part.) Ah!.. quelle idée! (Haut.) Son honneur ne peut en admettre qu'une... une seule... et vous ne le ferez pas.

LAMORINIÈRE.

Dis toujours.

ROBERT.

Ce serait d'épouser...

LAMORINIÈRE.

Moi? jamais!

ROBERT.

Vous avez raison. Il vaut mieux vous battre. Pour quelle heure demain? Est-ce convenu?

LAMORINIÈRE.

Ce n'est pas convenu.

ROBERT.

Et le choix des armes?..

LAMORINIÈRE.

Il me l'a laissé.

ROBERT.

Je vous préviens qu'il tire bien l'épée.

LAMORINIÈRE.

Nous... nous choisirons le pistolet.

ROBERT.

Mais il tire encore mieux le pistolet.

LAMORINIÈRE, effrayé.

Nous verrons... nous réfléchirons... tu crois qu'il n'y aurait pas d'autres moyens... que d'épouser?

ROBERT.

Aucun, et c'est tout au plus encore si on consentira à vous accepter.

LAMORINIÈRE, vivement.

C'est vrai, on peut me refuser, c'est une chance! et la réparation aura été faite.

ROBERT, à part.

Ah! Raoul! j'ai de l'espoir.

LAMORINIÈRE.

Voyons, voyons, toi qui es mon neveu, mon ami, conseille-moi... Qu'est-ce que tu ferais à ma place?

ROBERT, après un instant de silence.

Voyons, mon oncle, qu'avez-vous d'années?

LAMORINIÈRE.

Cinquante ans.

ROBERT.

Franchement!.. (Lamorinière lui parle à l'oreille.) Malpeste! mon oncle, je vous fais compliment... et de fortune?

LAMORINIÈRE.

De cinquante à soixante mille francs de rentes.

ROBERT, le regardant et secouant la tête.

Il est de fait qu'il serait dommage de se faire tuer.

LAMORINIÈRE, effrayé.

N'est-ce pas? d'autant que par une spéculation... une combinaison que j'ai faite depuis quelque temps, et dont je ne t'ai pas encore parlé, j'en ai maintenant quatre vingt mille à dépenser par an.

ROBERT.

Quatre-vingt mille francs de rentes... et vous hésitez, et vous vous exposez à me laisser tout cela dès demain? Merci, mon oncle, merci; vous êtes bien bon, bien généreux.

LAMORINIÈRE.

C'est ce que je me dis... mais épouser... épouser!..

ROBERT.

Une femme charmante, vous en êtes convenu avec moi.

LAMORINIÈRE.

Je ne dis pas non.

ROBERT.

Elle n'a qu'un défaut, celui de vouloir se marier; épousez-la, elle sera parfaite. Du reste, me voilà encore, je suis votre témoin, toujours votre témoin.

LAMORINIÈRE, préoccupé.

Je te remercie.

ROBERT.

Mais je vous en préviens, mon oncle... si vous faites les choses, il faut les faire sur-le-champ, spontanément, de vous-

même... le sourire sur les lèvres, qu'on ne puisse pas croire que vous avez eu peur.

LAMORINIÈRE, bravement.

Non, certes! mais épouser... épouser!.. (Se donnant du courage.) Décidément j'aime mieux me battre... oui!..

ROBERT, à part.

C'est fait de nous!

LE DOMESTIQUE, entrant par la porte, à gauche.

Monsieur l'amiral vient de rentrer dans son cabinet.

LAMORINIÈRE, avec un mouvement d'effroi.

Ah!.. (Haut, avec assurance.) J'y vais!

ROBERT.

Vous êtes donc décidé?

LAMORINIÈRE.

Je ne sais pas... si j'épouserai... je ne sais pas... si je me battrai...

ROBERT.

Du courage! mon oncle.

LAMORINIÈRE.

Ah! c'est qu'il en faut pour les deux... Embrasse-moi. (Il embrasse Robert et s'approche du cabinet de l'amiral et s'arrête.) Je ne sais pas ce que je ferai. (Il entre dans l'appartement, à gauche, et Robert sort par la porte du fond.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

MÊME DÉCOR

—

SCÈNE PREMIÈRE

URSULE, entre la première; elle est rêveuse et agitée; elle marche rapidement et sans parler; L'AMIRAL, la suit.

L'AMIRAL.

Oui, ma fille, je te le répète, M. de Lamorinière sort de chez moi. Tu avais raison, ce matin; il vient de te demander formellement en mariage; c'est le premier qui se soit présenté aussi franchement, aussi carrément... il a, quatre-vingt mille francs de rentes claires et nettes... m'entends-tu?

URSULE, assise près de la table, à droite, et la tête appuyée sur sa main.

Oui, mon père.

L'AMIRAL.

Et moi qui voulais le tuer... quand il n'était coupable que de t'aimer trop! c'était l'ardeur, l'excès de la passion... Heureusement, il n'était pas encore rentré chez lui, il n'avait pas encore lu ma lettre... il me l'a dit! C'est de lui-même et sans effort, un mariage d'inclination!.. Lui, vieux garçon, avoir attendu si longtemps et se décider en ta faveur... c'est honorable, c'est glorieux pour toi... m'entends-tu?

URSULE.

Oui, mon père.

L'AMIRAL.

Alors, réponds-moi donc? depuis un quart d'heure que je te parle, tu restes muette. Il doit venir ce soir savoir ma décision et la tienne, et tu ne m'as pas encore dit ce que tu en pensais... pas un mot. (La regardant et avec colère.) Est-ce que tu hésiterais, par hasard?

URSULE.

Peut-être!

L'AMIRAL, poussant un cri de colère.

Ah! (Se contenant.) Écoute, Ursule... je suis d'un caractère

irritable, tu le sais. Depuis dix ans, tu me retiens, tu me pries de me calmer... je me calme... ça me fait un mal!.. enfin, j'ai tenu bon... mais, si tu manques ce mariage-là... un parti superbe et le seul, après tout... car nous n'en n'avons pas d'autres.

URSULE, avec impatience.

Peut-être! vous dis-je.

L'AMIRAL, furieux.

Il y en a un autre... un autre encore!.. nous sommes toujours perdus... quand il y en a deux ou plus!

URSULE.

De grâce! mon père, laissez-moi seule un instant, laissez-moi réfléchir, et modérez-vous... calmez-vous...

L'AMIRAL, avec colère.

Encore! (Rentrant dans son cabinet, à gauche.) Ah! voilà une enfant que je ne marierai jamais!

SCÈNE II.

URSULE, seule et assise.

Que le sort est terrible et bizarre!.. lui qui semblait m'avoir abandonnée, vient m'offrir en ce moment toutes les chances à la fois : d'un côté, la fortune; de l'autre, le bonheur... (Moment de silence.) Il faut choisir, il faut renouveler... là, dans mon cœur, ces tristes et pénibles combats que l'amour et la raison s'y livraient autrefois. (Vivement.) Renoncer à Raoul... oh! non! ce n'est plus comme alors! Avec lui, le malheur et les privations ne sont plus à craindre... avec lui, maintenant, ce n'est plus la misère, (S'arrêtant.) mais ce n'est pas l'opulence! Cette opulence que j'ai toujours rêvée, qui vient enfin s'offrir à moi, et sans laquelle à présent on ne peut plus exister. C'est l'être... c'est le jour, c'est la vie... c'est le droit de marcher l'égale de toutes les splendeurs qui vous ont humiliée; c'est le pouvoir d'éclipser dans le monde ses envieuses, ses ennemies, et même ses meilleures amies... Mais Raoul qui m'a offert sa main... mais Raoul qui m'aime!.. (S'arrêtant.) Non... il ne m'aime pas... il croit m'aimer!.. c'est moi qui l'aime, c'est moi qui suis jalouse de sa tendresse... c'est moi qui ne pourrais maintenant me résoudre à renoncer à lui... Cœur audacieux et lâche que se disputent à la fois l'amour et l'ambition!

Il faut pourtant te décider, et quoi que tu fasses, condamné à souffrir et à regretter, choisis donc auquel des deux tourments et des deux repentirs tu donneras la préférence!

SCÈNE III.

URSULE, assise et réfléchissant, ROBERT, entrant par le fond.

ROBERT, à part.

Ursule seule et rêvant!... Qu'a-t-elle décidé? Est-ce Raoul, est-ce mon oncle qui, grâce au ciel, l'emporte?

URSULE, se levant brusquement.

Allons! le sort en est jeté!... Mais cette décision... le plus difficile maintenant est de la faire connaître. (Se retournant et apercevant Robert et à part.) Ah! Robert!... lui seul peut me servir. (Haut et d'un ton carressant.) C'est vous, Robert, mon véritable, mon meilleur ami!... Vous ne savez pas ce qui m'arrive?

ROBERT, naïvement.

Non, vraiment... je ne sais rien.

URSULE, mystérieusement.

Votre oncle, vous ne le croirez pas, votre oncle me demande en mariage!... Comment, cela ne vous étonne pas?

ROBERT.

Non, vraiment! j'en ferais autant si j'étais à sa place, si je pouvais, comme lui, offrir à ma femme... (Appuyant sur le mot.) ou laisser à ma jeune et jolie veuve une immense fortune.

URSULE, fait un geste qu'elle réprime et dit avec sentiment.

Et vous ne penseriez pas que ce serait dépouiller un neveu, un ami?

ROBERT, gaiement.

Dites ses créanciers. Rien que pour les faire enrager je donnerais mon consentement... et si vous acceptiez...

URSULE, vivement.

Ce ne serait, Robert, ce ne serait qu'après avoir assuré et sauvegardé tous vos droits... (Gravement.) Mais là n'est pas la question.

ROBERT.

Que dites-vous?

URSULE.

On doit tout confier à ses amis et je ne veux, Robert, je ne sais rien vous cacher.

ROBERT, à part.

L'hypocrisie de la franchise. (Haut.) Parlez?

URSULE.

Il est une autre personne... qui m'aime et depuis longtemps... qui m'aime éperdument, et qui doit, ce soir même, venir demander ma main à mon père... c'est votre ami Raoul.

ROBERT, affectant la surprise.

Que m'apprenez-vous là!

URSULE.

La vérité.

ROBERT, la regardant attentivement.

Je conçois que dans ce cas vous puissiez hésiter, mais je ne devine pas ce que votre amitié attend de la mienne.

URSULE, avec hésitation.

Vous seul, par votre position, pouvez me venir en aide, expliquer ma situation, mes regrets, calmer l'amour-propre ou l'amour blessé, et adoucir, en un mot, l'amertume d'un refus.

ROBERT, vivement.

Vous avez donc fait un choix?..

URSULE.

Oui...

ROBERT.

Et ce choix?..

URSULE, d'un ton doucereux.

C'est vous, mon ami, qui devez être le premier à l'apprendre...

ROBERT, à part.

Elle épousera mon oncle!...

URSULE.

Qui vient-là?..

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, MÉLANIE, venant de la porte à droite.

URSULE, l'apercevant.

Cette bonne Mélanie... la gouvernante de votre oncle.

MÉLANIE.

Oui, Mademoiselle. Monsieur m'a donné pour vous une lettre qu'il m'a expressément recommandé de ne remettre qu'à vous, Mademoiselle, à vous seule. La voici. Ma commission est faite, je m'en vais.

URSULE.

Non, restez !... vous vous chargerez de la réponse. (Mélanie est près de la porte à droite ; elle s'approche de Robert pendant qu'Ursule décachette et lit la lettre près de la table à gauche.)

MÉLANIE, bas, à Robert.

Monsieur, votre oncle trame quelque chose contre nous!..

ROBERT, de même.

Tais-toi.

MÉLANIE, avec une colère concentrée.

Si je le savais !.. (Se modérant.) Ce n'est pas pour moi, mais pour vous, pour Emmanuel...

ROBERT.

Silence!..

MÉLANIE, toujours à voix basse.

Monsieur est rentré tout pâle, tout bouleversé. Il se promenait dans son cabinet, sans me voir. Puis tout à coup il s'est écrié : « Ah! un seul moyen de me sauver!.. » Il s'est mis à son bureau et a écrit avec agitation cette lettre...

URSULE, qui pendant ce temps a achevé de la parcourir.

Ah! que viens-je de lire !..

ROBERT, s'avançant.

De quoi s'agit-il?..

URSULE, avec émotion.

D'une nouvelle, dont je ne suis affectée que pour vous, Robert; nouvelle qui, pour moi, du reste, me prouve à quel point, monsieur votre oncle est un parfait galant homme.

MÉLANIE, à part, avec defiance.

Qu'est-ce donc?..

ROBERT.

Achevez !..

URSULE, lisant.

« Mademoiselle, » m'écrit M. de Lamorinière, « l'amour que j'éprouve pour vous et que j'ai avoué à M. votre père, cet amour, quelque ardent qu'il soit, ne peut faire taire la voix de l'honneur... et, prêt à vous épouser... »

MÉLANIE, à part, avec colère.

L'indigne!.. (Robert lui fait signe de se modérer.)

URSULE.

« Ma loyauté m'oblige à un aveu. On me croit cinquante mille francs de rentes... j'en ai quatre-vingt... mais ils ne doivent pas me survivre, attendu que depuis quelque temps j'ai placé tout mon bien en viager... »

MÉLANIE, poussant un cri terrible.

Ah! quel abus de confiance!.. (Elle s'élance vers la porte de droite par laquelle elle était entrée et disparaît.)

SCÈNE V.

URSULE, ROBERT.

URSULE, stupéfaite, regardant sortir Mélanie.

Eh bien! et ma réponse!.. Qu'a-t-elle?.. Qu'est-ce que cela signifie?..

ROBERT.

Qu'elle est folle sans doute! mais daignez achever... (Apercevant Raoul qui entre par la porte du fond.) Dieu! Raoul! (Il fait signe à Raoul de ne pas avancer.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, RAOUL.

ROBERT, se retournant vivement vers Ursule.

Vous me disiez donc, tout à l'heure, Mademoiselle, vous me disiez, comme à votre ami...

URSULE, sans voir Raoul.

Que vous seul, Robert... dans cette circonstance et par votre position... pouviez me venir en aide... expliquer ma situation... mes regrets, et adoucir par là, près de votre oncle... l'amertume d'un refus.

ROBERT, à part, consterné.

Ah!

RAOUL, qui s'est avancé.

Qu'est-ce donc, mes amis?

URSULE, à Raoul.

M. de Lamorinière me fait l'honneur de me demander en mariage et de m'offrir quatre-vingt mille francs de rentes... je

charge son neveu de vouloir bien lui dire, avec tous les ménagements possibles, et en cela je m'en rapporte bien à lui, que sa fortune, fût-elle plus considérable encore, je suis engagée avec M. Raoul de Mornas, qui doit, ce matin même, venir demander ma main à mon père.

RAOUL.

C'est vrai.

URSULE.

Et que rien au monde ne me ferait manquer à ma promesse.

RAOUL, bas, à Robert.

Tu l'entends... tu l'avais mal jugée.

ROBERT, avec impatience.

Eh morbleu!..

RAOUL.

Qu'as-tu donc?

ROBERT, se contenant.

Rien. (Il remonte le théâtre avec dépit.)

RAOUL, à Ursule.

Monsieur votre père est-il chez lui? (Apercevant Hélène qui entre par la gauche, à part.) Hélène!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, HÉLÈNE, qui vient d'entrer et qui a entendu ces derniers mots.

HÉLÈNE.

Oui, Monsieur... M. l'amiral est dans son cabinet.

ROBERT, redescendant près de Raoul.

Ne peux-tu retarder ta demande de quelques instants?

RAOUL, regarde Hélène et hésite, mais ses yeux rencontrent ceux d'Ursule et il dit à demi voix à Robert.

Impossible! l'honneur le veut. (Il entre dans le cabinet, à gauche.)

SCÈNE VIII.

HÉLÈNE, ROBERT, URSULE.

ROBERT, à part.

Elle triomphe, je m'en vais... (Il va pour sortir.)

URSULE.

Tu viens de voir mon père.

HÉLÈNE.

Oui, pour lui faire mes adieux... je pars.

ROBERT, revenant.

Vous partez?

HÉLÈNE.

Je viens d'en demander la permission à mon tuteur, à qui j'ai fait comprendre que le pays où j'avais été élevée convenait mieux à ma santé que celui-ci.

ROBERT.

Allons donc! quitter la France pour une cause semblable, mais vous vous portez à merveille... c'est un prétexte!

HÉLÈNE, naïvement.

C'est vrai!.. avec vous, mes amis, mes meilleurs amis, je n'ai pas besoin de feindre... il faut que je parte.

ROBERT.

Pourquoi?

HÉLÈNE.

Ursule le sait bien.

URSULE, à part.

Petite sotte !

HÉLÈNE.

Ma bonne Ursule comprend bien que je ne peux pas faire autrement, que je ne peux pas rester ici.

URSULE, très-troublée, voulant la faire taire.

Oui... oui... je sais... je comprends... il suffit.

ROBERT, avec impatience.

Eh! non, il ne suffit pas! (A Hélène.) Pourquoi?

HÉLÈNE.

Ursule est de mon avis, j'en suis sûre.

URSULE.

Certainement, chère enfant, je comprends tes motifs; (Avec intention.) mais, pour toi, pour d'autres, il est inutile qu'on les connaisse.

HÉLÈNE, vivement.

Tu as raison... Adieu donc, mon amie; adieu, mon frère... pardon de n'avoir pu vous donner un autre nom, de ne pas vous avoir donné mon affection tout entière : cela ne m'était plus possible.

ROBERT.

Vous aimez donc quelqu'un ?

HÉLÈNE.

Oui !

URSULE, avec effroi.

Qu'oses-tu dire ? Quelle inconvenance !

HÉLÈNE, vivement, avec des larmes.

C'est vrai ! c'est vrai ! .. je dois me taire... Mais toi, à ton tour, promets-moi...

URSULE.

Tout ce que tu voudras.

HÉLÈNE, pleurant.

On dit tout à son mari... Eh bien ! quand il sera le tien...

ROBERT.

Qu'entends-je ?

HÉLÈNE.

Promets-moi... jure-moi de ne jamais lui avouer...

URSULE.

C'est convenu !

HÉLÈNE.

Que je t'avais chargée..

URSULE.

Tais-toi !

HÉLÈNE.

De lui offrir ma main.

URSULE, la faisant passer vivement devant elle.

Mais tais-toi donc !...

HÉLÈNE.

Ah ! qu'ai-je dit ! (Elle va tomber en chancelant dans un fauteuil à droite. Ursule, pâle, immobile, est debout au milieu du théâtre. Robert, près d'elle, la regarde en souriant.)

ROBERT.

Ah ! vous vous étiez chargée de dire à Raoul que cette enfant l'aimait, et vous avez religieusement gardé ce secret, et vous avez détourné à votre profit... ce mari que vous deviez demander pour elle ?

URSULE, troublée.

Monsieur...

ROBERT.

Cela mérite punition... vous serez ma tante.

URSULE.

Robert!

ROBERT.

Quatre-vingt mille francs de rentes, viagères, il est vrai!.. vous en serez quitte pour faire des économies du vivant de mon oncle, et pour désirer qu'il vive longtemps!

URSULE.

Écoutez-moi...

ROBERT.

Tout ce que je puis faire est de vous laisser le beau rôle... Hâtez-vous de le prendre, sinon... je dis tout à Raoul... Voici d'abord mon oncle qui vient tout tremblant connaître son sort.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE LAMORINIÈRE.

ROBERT, s'adressant à Lamorinière.

Ah! vous voilà bien ému!

LAMORINIÈRE, à demi voix.

Une scène que je viens d'avoir avec Mélanie.

ROBERT.

Je le crois sans peine.

LAMORINIÈRE.

Eh bien! mon ami... la réponse d'Ursule...

ROBERT.

Ah! j'ai un moment tremblé pour vos affaires; mais, grâce au ciel, j'ai tout rétabli... vous êtes sauvé.

LAMORINIÈRE, à demi voix et avec joie.

Elle refuse!

ROBERT.

Allons donc!... regardez ce sourire gracieux... enchanteur...

LAMORINIÈRE, à part.

Je suis perdu!

SCÈNE IX.

HÉLÈNE, près de la table à droite, LAMORINIÈRE, ROBERT, URSULE, L'AMIRAL, RAOUL.

L'AMIRAL, sortant du cabinet à gauche en tenant Raoul par la main.

Quoi! c'est vous, mon brave et cher ami? J'en suis ravi, enchanté... (Bas à Ursule.) Comment diable ne me l'as-tu pas dit tout d'abord? Et puisque c'est Raoul que décidément tu choisis...

URSULE.

Pas encore, mon père.

L'AMIRAL, stupéfait et avec colère.

Comment? encore un virement de bord... qu'est-ce que cela signifie?

URSULE, avec émotion.

Que j'ai d'abord à reconnaître le dévouement et la loyauté d'un galant homme. (Avec dignité.) Oui, Monsieur, l'aveu que vous venez de me faire peut diminuer votre fortune, mais elle augmente encore mon estime pour vous.

ROBERT, de même.

Et la mienne aussi, mon oncle.

LAMORINIÈRE, étonné.

Un pareil désintéressement...

URSULE.

N'est pas pour ma part le seul sentiment qui me guide.. j'ai aussi à me venger d'amis qui m'ont méconnue, outragée. (Avec douleur.) Hélène... Ah! c'est bien mal à toi... si tu m'avais dit hier la vérité... si, lorsque je t'ai interrogée, tu m'avais avoué franchement ce que Robert vient de m'apprendre... j'aurais rendu à Raoul sa parole.

HÉLÈNE ET RAOUL, s'élançant près d'elle.

Il serait vrai!

URSULE.

Et je vous aurais dit, ingrats, ce que je vous dis en ce moment : Puisque vous vous aimez tous deux, je vous unis... C'est là mon bonheur et ma vengeance.

HÉLÈNE ET RAOUL.

O ma noble, ô ma généreuse amie!..

ROBERT, à part.

Bien joué... A elle les honneurs! (S'approchant de Lamorinière.) Merci, mon oncle, du service que vous me rendez : me priver de votre fortune, c'est m'obliger à faire la mienne !

HÉLÈNE, vivement.

En partageant la nôtre! (Regardant Raoul.) N'est-ce pas?

ROBERT.

Non, ma pupille, en travaillant. Votre mari m'apprendra comment on s'y prend.

L'AMIRAL.

Enfin, je pourrai me mettre en colère à mon aise, ma fille est mariée!

FIN.

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie.

1 la folle journée

3 les ennemis de la maison 3 actes [illegible]

3 Marguerite de Gaud. 3 actes [illegible]

4 les ravachols de Langon 4 actes [illegible]

5 Médée. tragédie 3 actes [illegible]

6 sans queue ni tête 3 actes [illegible]